H. S. OLCOTT

HISTOIRE AUTHENTIQUE
DE LA SOCIÉTÉ THÉOSOPHIQUE

(OLD DIARY LEAVES)

3e SÉRIE

PARIS
PUBLICATIONS THÉOSOPHIQUES
10, RUE SAINT-LAZARE, 10
1909

Ed. RHEA 4 Square Rapp

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

Bibliothèque Théosophique
de St Etienne

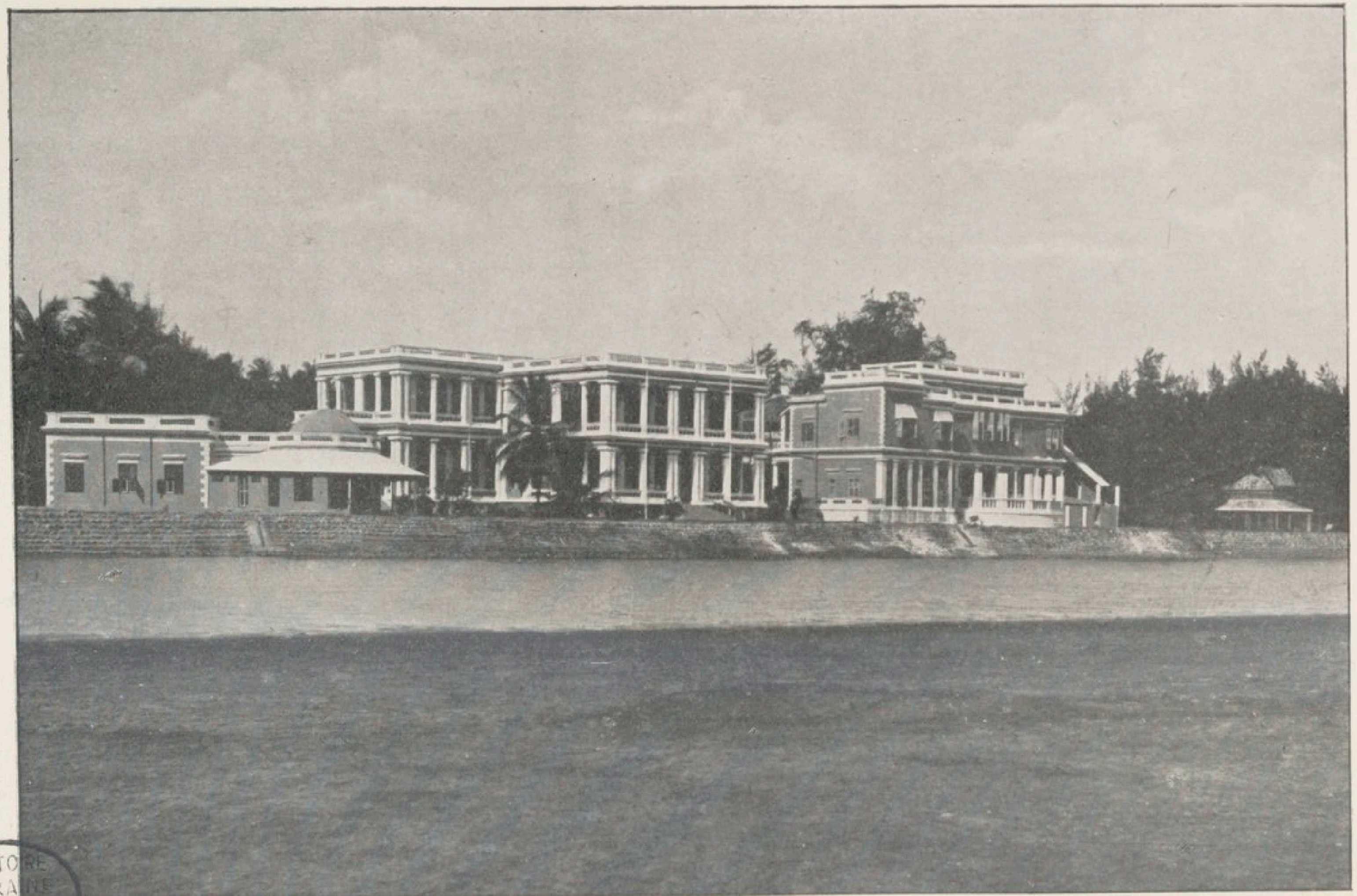
HISTOIRE AUTHENTIQUE

DE LA

Société Théosophique

III^e SÉRIE

8° R.
2179
D.V.



Quartier Général de la Société Théosophique
à Adyar

CENTRE D'HISTOIRE
CONTEMPORAINE
POUE

BIBLIOTHÈQUE THÉOSOPHIQUE

HISTOIRE AUTHENTIQUE

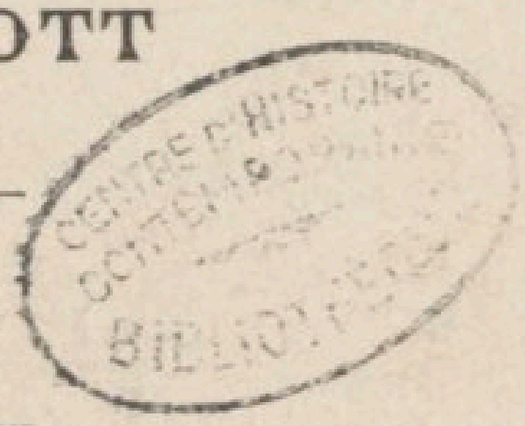
DE LA

Société Théosophique

PAR SON PRÉSIDENT-FONDATEUR

H. S. OLCOTT

III^e^ SÉRIE



TRADUITE DE L'ANGLAIS

PAR

LA VIEUVILLE

PARIS

PUBLICATIONS THÉOSOPHIQUES

10, RUE SAINT-LAZARE, 10

—

1909

AVERTISSEMENT DU TRADUCTEUR

Ce troisième volume de l'*Histoire authentique de la Société Théosophique* est traduit sur les 23 derniers chapitres du troisième volume d'*Old Diary Leaves* — les sept premiers ayant été inclus dans le deuxième volume français — et complété par neuf chapitres du *Theosophist* (1899-1900) où le colonel Olcott publiait ses souvenirs sous leur première forme. Au delà du chapitre XXI, le texte anglais n'a pas été publié en volumes ; il traite cependant de sujets bien importants pour l'histoire de la Société : entr'autres la fondation de la Blavatsky Lodge, celle de la Société Ésotérique, les difficultés de la S. T. en France et enfin le voyage au Japon du Colonel. C'est pourquoi on les a fait entrer dans ce tome en abrégeant sensiblement d'autre part des détails d'un intérêt purement hindou, selon la méthode adoptée déjà pour le tome II. Il a fallu aussi tenir compte de répétitions assez nombreuses qui se présentaient à mesure que l'auteur

repassait par les mêmes endroits, à des époques successives. Tout ce qui faisait double emploi avec le précédent volume a été supprimé, sauf cependant quand il s'agissait de Mme Blavatsky ou des principaux personnages de la Société. De plus, il a fallu pour l'uniformité donner des titres aux chapitres empruntés au *Theosophist* où ils n'en ont point.

La Bibliothèque d'Adyar est une des œuvres personnelles du Colonel qui lui tenait le plus au cœur : il en raconte avec détail la fondation et le plan dans le présent volume. J'ai donc pensé que cela pourrait intéresser les lecteurs de savoir ce qu'il en était advenu : le rêve du Président-Fondateur s'est réalisé avec les années dans les plus larges proportions. Grâce à des libéralités considérables qui lui ont été faites — et qu'il avait prévues — et à la persévérance énergique qu'il a déployée dans l'exécution de son projet, à la mort du colonel Olcott, la Bibliothèque occupait un grand et beau bâtiment neuf, élevé aux frais de Don Salvador de la Fuente, et son contenu se chiffrait par 12 526 manuscrits et 14 325 imprimés sans compter les duplicatas. On voit le chemin parcouru depuis 1892 par exemple, où la bibliothèque ne possédait que 515 manuscrits. Mais le nombre n'est pas tout dans une bibliothèque, il faut surtout une classification qui permette de savoir exactement ce qu'elle ren-

ferme et de mettre immédiatement la main sur le livre ou le manuscrit dont on a besoin. Il faut enfin que l'établissement se trouve sous une direction savante capable d'en tirer parti pour l'utilité générale, et que sa valeur soit reconnue par les gens compétents. Toujours le Colonel souhaita de voir à la tête de sa chère Bibliothèque, un savant européen qui apporterait à l'organisation la précision des méthodes scientifiques modernes, et donnerait, par l'autorité de son nom, un plus grand relief à l'institution. Ce n'est guère plus d'un an avant sa mort qu'il eut la joie d'obtenir de Herr Otto Schrâder (Ph. D.) de venir s'établir à Adyar comme directeur de la Bibliothèque. Ce savant allemand a commencé aussitôt à inventorier et à cataloguer les trésors confiés à sa garde, puis s'est mis en route pour les augmenter. Depuis la mort du Colonel, il a été assez heureux, après de longues recherches dans le nord de l'Inde et jusqu'au Cachemire, pour découvrir de précieux manuscrits d'Upanishads considérés comme absolument perdus, et que la Bibliothèque d'Adyar est seule au monde à posséder. Du reste, au point de vue des Upanishads, Adyar est la plus riche bibliothèque aussi bien de l'Orient que de l'Occident. Pour faire profiter le monde savant de ses richesses, le docteur Schrâder a publié un beau catalogue avec extraits des manuscrits d'Upanishads et va bientôt faire paraître une édition critique des moins

connus de ces traités, importants également pour les études indianistes et pour la Théosophie. Ainsi se réalisent peu à peu les nobles ambitions du colonel Olcott au sujet de sa bibliothèque.

Du reste, il n'est pas hors de propos de remarquer ici que toutes ses œuvres personnelles ont prospéré, comme il est naturel de s'y attendre quand on considère et la justesse de son coup d'œil et la ténacité de ses efforts. En dehors de la Société Théosophique où il a été surtout le collaborateur de Mme Blavatsky, le colonel Olcott s'est particulièrement occupé des bouddhistes de Ceylan et d'établir chez eux l'éducation nationale sur des bases bouddhistes. Son œuvre est aujourd'hui florissante, écoles, collèges, rien n'a périclité. Ses efforts pour réconcilier les deux grandes écoles du bouddhisme lui font le plus grand honneur, mais n'ont pas peut-être laissé autant de traces, parce qu'il n'a pas pu donner à cette tentative énorme tout le temps nécessaire. Plus tard, il a fondé à Madras des écoles pour les enfants des parias, de ces malheureux si méprisés aux Indes qu'ils ne sont pas même admis à l'honneur d'une religion, et les résultats dépassent toute espérance. Ces enfants, si pauvres qu'il faut parfois les nourrir à l'école parce qu'ils tombent évanouis en classe et meurent de faim, si déshérités et vils que leur ombre même souille

le brahmane qui passe, font preuve d'une intelligence et d'une application telles, qu'aux examens du gouvernement, ils passent avec un pourcentage d'admissions qui dépasse celui de toutes les autres classes de la société, et que les méthodes employées pour eux par une dévouée américaine ont attiré l'attention des autorités de l'instruction publique et sont maintenant essayées ailleurs. Voilà comment réussissent les fondations personnelles du colonel Olcott : il savait apercevoir un besoin réel, découvrir le remède, se procurer des collaborateurs compétents, puis établir l'entreprise sur des bases simples et pratiques. L'histoire future de la Société Théosophique montrera à d'autres générations ce que la part qu'il a prise à sa fondation aura pu donner à celle-ci de solidité et de résistance.

La Vieuville.

HISTOIRE AUTHENTIQUE

DE LA

SOCIÉTÉ THÉOSOPHIQUE

(IIIe Série.)

CHAPITRE PREMIER

Troubles dans la London Lodge, S. T.

Je quittai H.-P. B. le 5 avril et je pris le train pour Londres avec Mohini Chatterji. Il me fallait aplanir les difficultés qui s'étaient élevées au sein de la London Lodge entre Mrs Anna Kingsford, M. Edward Maitland et leurs amis d'une part, et M. Sinrett et le reste des membres d'autre part, au sujet de la valeur relative de l'enseignement indien et de la doctrine christo-égyptienne qu'elle préconisait. Comme la loge menaçait de se diviser en deux camps et que c'était mon office de prévenir cet inconvénient, j'avais envoyé de Nice une circulaire à tous les mem-

bres inscrits à cette loge leur demandant de me faire savoir en confidence à Paris, chacun pour son compte, ce qu'il ou elle pensait de la situation. J'avais ces lettres avec moi dans le train pour les lire, et j'en étais justement à un passage de celle de Bertram Keightley, où il exprimait son entière conviction que les Maîtres arrangeraient cela pour le mieux, quand une lettre tomba soudain du toit du wagon au-dessus de la tête de Mohini. Elle était de l'écriture de K. H., à mon adresse, et contenait les avis nécessaires pour trancher la difficulté. On eût dit qu'elle venait en réponse à la fidèle confiance du correspondant dont je tenais la lettre. Je voudrais que tout le monde dans la Société sût bien combien il est certain que ces Grands Frères qui sont derrière nous suivent d'un œil vigilant ceux d'entre nous qui travaillent avec énergie d'un cœur pur et désintéressé. Quoi de plus réconfortant que de savoir que nos efforts ne sont pas vains et que nos aspirations ne restent pas ignorées.

Comme tous les malentendus de ce genre, celui de la London Lodge tendait à croître et augmenter jusqu'à amener une rupture dans ce groupe harmonieux naguère. Il importait d'y mettre fin si possible, et c'était la principale affaire qui me conduisait à Londres. Si j'avais hésité le moins du monde, mes doutes auraient été dissipés par une lettre que je reçus phénoménalement dans ma cabine à bord du *Shannon*, la veille de l'arrivée à Brindisi et dont voici un extrait :

« Soyez parfaitement maître de vous pour pouvoir prendre le bon parti dans cet imbroglio occidental Surveillez votre première impression. Vos erreurs viennent toujours de ce que vous négligez cette précaution,

ne vous laissez pas influencer par vos prédilections, vos affections, vos soupçons ni vos antipathies. Il s'est élevé entre les membres, aussi bien à Paris qu'à Londres, des malentendus qui mettent le mouvement en péril... tâchez de dissiper ces erreurs de votre mieux en faisant appel aux sentiments de fidélité de tous, à la cause de la vérité, sinon à la nôtre. Faites sentir à *tous* que nous n'avons pas de favoris et que nous ne faisons pas d'acception de personnes, mais que nous ne tenons compte que des actes et de l'humanité en général. »

Il y avait encore une grande vérité dans cette lettre : « Un des plus précieux effets de la mission d'Upâsika (H.-P. B.) c'est qu'elle porte les hommes à étudier par eux-mêmes et détruit en eux toute servilité aveugle à qui que ce soit. » Quel dommage que quelques-uns de ses plus ardents disciples n'aient pas pu se persuader de cela, ils se seraient épargné l'amer chagrin que causèrent à eux et à nous tous le succès de plusieurs attaques contre elle. Leurs défis insensés ont fourni à ses ennemis l'occasion de mettre en lumière ses défauts de caractère et de démontrer qu'elle était tout le contraire d'infaillible. Elle était assez grande et elle avait assez de droits à notre reconnaissance sans aller essayer d'en faire une déesse immaculée et impeccable.

Je me trouvai à Londres aux prises avec une femme savante, intelligente, sûre d'elle-même, ambitieuse et excentrique : personnalité unique qui se croyait l'ange d'une époque religieuse nouvelle, réincarnation d'Hermès, de Jeanne d'Arc et d'autres personnages historiques. Je m'étais assuré, en étudiant les opinions

de tous les membres de la London Lodge, qu'entre son enseignement et celui des sages Indiens, le verdict tournait contre elle à la presque unanimité. Ce n'était pas qu'on manquât d'apprécier ses grandes qualités comme elles le méritaient, mais c'est qu'on appréciait celles des Maîtres encore plus. Peut-être aussi la trouvait-on un peu trop autoritaire au gré des idées anglaises. La première chose à faire était d'aller la voir ; je ne peux pas dire qu'elle me plut beaucoup, quoiqu'il me suffit de peu d'instants pour sonder sa force intellectuelle et l'étendue de sa culture. Ses idées sur les affections humaines avaient quelque chose d'inquiétant. Elle me dit qu'elle n'avait jamais aimé aucun être humain ; son entourage lui avait dit d'attendre la naissance de son enfant et que dès qu'elle le verrait, elle sentirait monter en elle le flot de l'amour maternel qui descellerait la source de ses affections. Elle avait attendu, on lui avait montré l'enfant, et tout ce qu'elle avait senti, c'était le désir qu'on l'emportât loin d'elle ! Cependant elle débordait de tendresse pour un petit cochon d'Inde, et dans sa *Vie d'Anna Kingsford*, la plume colorée de M. Maitland nous a fait voir, comme dans un cinématographe mental, sa grande collègue emportant cette petite bête partout dans ses voyages, la couvrant de caresses et célébrant les anniversaires de sa mort comme on le fait pour ses proches parents.

L'élection annuelle du bureau de la London Lodge devait avoir lieu le lendemain, de sorte qu'il n'y avait pas de temps à perdre. J'offris à Mrs Kingsford de lui délivrer une charte pour une branche particulière à elle qu'on appellerait l'Hermétique, après avoir dis-

cuté la question avec M. Massey son ami sincère et le mien. Cette offre fut acceptée et l'élection se passa sans encombre, M. G. B. Finch élu président, M. Sinnett vice-président et secrétaire et Miss Arundale trésorière. Tout allait bien selon les usages quand l'entrée sensationnelle de H.-P. B. interrompit les opérations. Je l'avais laissée à Paris, mais elle était accourue pour assister à cette réunion. Le parti Kingsford-Maitland qui m'avait fait savoir d'avance qu'il n'était pas candidat aux élections, me présenta avant la fin sa demande officielle de charte pour la nouvelle branche que je promis aussitôt d'accorder. Le 9 avril, on tint chez M. Massey la réunion d'organisation de la Loge Hermétique S. T. qui se trouva ainsi établie. Il y avait parmi les assistants, en dehors de M. Kingsford, M. Maitland, M. Kirby et M. Massey, Lady Wilde et ses fils Oscar et William, plus la femme et les filles de feu le docteur Keneally. Ces trois dames demandèrent leur admission de membres qui leur fut octroyée. Mohini Chatterji m'accompagnait et fit un des meilleurs discours de la journée.

Le lundi de Pâques, j'allai avec Miss Arundale et Mohini à Westminster Abbey entendre un prédicateur réputé, puis au siège de l'armée du Salut. Tous nous donnâmes la préférence à Mrs Booth et aux orateurs qui vinrent après elle sur l'inanité sans âme du prêtre à la mode de l'Abbaye dont le discours n'avait pas assez de chaleur pour vivifier une amœbée, tandis que les autres débordaient de ferveur. On n'emportera jamais le Royaume du Ciel en soutane et en étole, à moins que celui qui les revêt ne ressemble

plutôt à des « flammes de feu » qu'à une boîte de mots de dictionnaires et de phrases de rhétorique.

Le contraste de la chaleur tropicale des Indes avec les vents mordants de Londres, ses jours humides et aussi le manque de vêtements chauds, me donnèrent pendant deux ou trois jours un rhume pleurétique qui aurait pu devenir sérieux sans les bons soins de Mrs et Miss Arundale chez qui je demeurais et qui se montrèrent la bonté incarnée. Sur pied le 16, j'assistai à un dîner donné pour moi à l'Atheneum Club par M. W. H. Coffin de la Société de Recherches Psychiques qui avait invité pour me rencontrer MM. W. Crookes, le professeur W. F. Barrett, le colonel Hartley, H. J. Wood, A. P. Sinnett, F. Podmore, E. Pease, le Rév. Dr. Taefel, F. W. H. Myers et Ed. Gurney. Vraiment une brillante assemblée de savants et d'écrivains ! C'était aux jours pré-Coulombiens, la Société Théosophique n'avait pas encore été mise en quarantaine et H.-P. B. n'avait pas encore été déclarée par la S. P. R. le charlatan le plus accompli et le plus dangereux de notre époque !

Je visitai le 17 avec Mohini le laboratoire de M. Crookes qui nous montra diverses expériences des plus intéressantes. Le lendemain, nous dînâmes avec M. Sinnett dans une maison où Mohini vit pour la première fois une dame habillée selon la mode absurde de cette société de toqués qu'on appelle la Réforme Esthétique, les cheveux ébouriffés comme un nid de souris, et montrant ses appas plus qu'il ne fallait pour ne pas choquer les idées hindoues de Mohini. Et justement, la chance voulut qu'il fût chargé

de la conduire à table. Il me jeta un coup d'œil désespéré, ne sachant ce qu'il devait faire, et je vis dans ses yeux une expression étrange que je ne comprenais pas et que je n'avais pas le temps d'élucider. Mais en rentrant en fiacre, le mystère s'éclaircit et j'en pensai mourir de rire. « Cette dame que j'ai conduite à table, devient-elle parfois dangereuse ? demanda-t-il. — Dangereuse ? Comment cela, que voulez-vous dire ? répliquai-je. — Mais, elle est folle, n'est-ce pas ? Elle m'a demandé à table si on ne riait jamais aux Indes, c'était quand vous racontiez cette histoire comique qui faisait tordre tout le monde. Moi, je tenais tout le temps les yeux fixés sur mon assiette de peur de lui faire prendre une crise en croisant son regard : elle aurait pu saisir un des couteaux à côté de son assiette. Comment aurais-je pu rire ? Ne trouvez-vous pas que ce n'était guère gentil à eux de me charger de cette dame sans me dire ce qu'il faudrait faire si une crise la prenait ? » Il disait cela sérieusement, dans la candeur de son âme et tombait de surprise en me voyant pris d'un fou rire, de sorte que je ne pouvais plus m'arrêter. Mais il fut bien soulagé quand je réussis enfin à lui expliquer les choses. Il s'était imaginé que cette dame était une parente folle de la famille, peu dangereuse d'habitude, mais susceptible de prendre des crises de nerfs et à qui « on permettait de s'habiller ainsi pour la tenir tranquille » !

Je vois dans mon journal que la fondation de la Loge Hermétique ne suffit pas à éteindre tout à fait l'agitation de l'ancienne loge. Presque tous les membres désiraient profiter des deux enseignements et

appartenir aux deux loges. Cela entretenait l'agitation, de sorte qu'il me fallut promulguer un nouveau règlement pour interdire aux membres d'appartenir à plusieurs loges à la fois ; en cas de double emploi, on devrait choisir le groupe auquel on préférait se joindre. Ceci menaçait de détruire la Loge Hermétique. Après avoir consulté M. Massey, je suggérai à Mrs Kingsford de renvoyer sa charte et de fonder avec ses amis, une société indépendante. Car si la Société Hermétique se séparait, nos relations avec elle deviendraient les mêmes qu'avec n'importe quelle société, Asiatique, Géographique, Astronomique ou autre. Mrs Kingsford donna son assentiment par l'intermédiaire de M. Massey, et la Loge Hermétique cessa d'exister, tandis que la Société Hermétique venait au monde avec Mrs Kingsford comme présidente et M. Maitland comme vice-président. Le calme succéda à la tempête, la première assemblée eut lieu le 9 mai et on me pria d'y prononcer un discours où je souhaitai bonne chance à la nouvelle Société, en l'assurant de ma sympathie.

On commençait à s'intéresser aux idées théosophiques dans tous les milieux de Londres. Éveillé d'abord par la publication du *Monde occulte*, de M. Sinnett — dont feu Sam. Ward avait distribué 250 exemplaires parmi ses amis — cet intérêt avait été développé par nombre d'efforts littéraires ou sociaux, et on pouvait déjà prévoir l'essor qu'il a pris depuis. Beaucoup de personnes, ayant une haute situation dans le monde des lettres aussi bien que dans la noblesse, entrèrent dans la Société. J'avais largement mon compte de dîners à manger en compagnie des

héros du jour dont les uns me plaisaient — les autres non. Je rencontrai Sir Edwin Arnold chez Mrs Tennant, il m'invita à déjeuner et me fit le cadeau précieux de quelques pages du manuscrit original de *la Lumière de l'Asie* qui est maintenant une des curiosités de la bibliothèque d'Adyar. Avec M. Sinnett, je vis chez Mrs Bloomfield Moore, Robert Browning et nous parlâmes Théosophie avec ce grand poète. Le comte Russell me fit venir un jour chez lui à Oxford, et Lord Borthwick, membre de la Société, me reçut quinze jours en Écosse. Chez l'un, je rencontrais un officier de la maison de la Reine, et un général connu, chez l'autre, un des plus grands peintres modernes. Partout, la Théosophie formait le sujet de la conversation : la marée montait. Elle ne devait pas tarder à descendre, mais personne ne le prévoyait encore en Europe, car le coup devait partir de Madras, monté par les missionnaires écossais à qui les nobles Coulomb servaient d'instrument. Nous allons bientôt en venir à ce chapitre de notre histoire puisque nous en sommes aux événements du mois d'avril 1884 et que la grande explosion se produisit quelques semaines plus tard.

CHAPITRE II

H.-P. B. et le rapport de la S. P. R.

Deux courants distincts et très différents du Karma de la Société convergeaient alors vers nous qui ne nous doutions guère de leur future importance. L'un était le résultat de ma mission spéciale en faveur des bouddhistes de Ceylan, qui avait motivé mon voyage en Europe, et l'autre était notre prise de contact avec la S. P. R. (Société de Recherches Psychiques). Le premier courant, de nature favorable, nous fit honneur et combla de joie tout un peuple. Le second nuisit à la réputation de la S. P. R., nous causa de cuisants chagrins immérités, ternit notre bon renom et perça le cœur de H.-P. B., cette grande servante méconnue de notre race. Ce courant vient le premier en date et nous nous en occuperons d'abord.

Il y avait eu commencement de relations entre nous et la S. P. R.; de notre part, cordialité entière et sans méfiance; en apparence, sympathie égale de leur côté; réunions agréables chez leurs principaux membres et enfin consentement de ma part d'être examiné par un comité de la S. P. R. Notre ciel était du bleu le plus

pur sans que le moindre petit nuage annonçât la tempête qui se préparait. Joyeux, en vérité, ces jours de Paris et de Londres; nous étions H.-P. B. et moi pleins d'entrain. C'est le 11 mai 1884 que commencèrent mes séances avec MM. F.-W.-H. Myers et J.-H. Stack. Un sténographe recueillait les questions et les réponses. Le rapport fut publié en décembre 1884 en une brochure de 130 pages in-8 (confidentielle et réservée aux membres de la S. P. R.) contenant aussi les témoignages de Mohini Chatterji et 42 appendices documentaires. L'enquête portait sur les apparitions de fantômes de vivants, la projection et la constitution matérielles du double humain, les visites rendues aux témoins par des Adeptes ou des Mahatmas vivants, les apports d'objets pondérables, les cloches astrales, l'arrivée phénoménale de documents écrits, la précipitation d'écriture mahatmique dans des lettres cachetées de correspondants ordinaires pendant leur transport par la poste, les dons de fleurs par le double d'un Adepte à un groupe d'observateurs, etc. Il me semble que la lecture du rapport montrera à tous les lecteurs la candeur parfaite, la franchise et l'évidente bonne foi des témoins, ainsi que l'ample corroboration des documents présentés par nous au comité. Mais il faudrait être à notre place pour comprendre nos sentiments quand plus tard la Société de Recherches Psychiques se livra à ses attaques impitoyables contre H.-P. B., nos Maîtres et nous-mêmes. Voilà que nous avions exposé toute une série d'expériences personnelles qui avaient pour nous le caractère le plus sacré, et cela sans qu'il pût nous en advenir avantage ni profit mais seulement afin que

notre témoignage vînt aider la cause de la science spiritualiste et réconforter d'autres intéressés moins favorisés que nous. Nous avions comparu devant le Comité sans avoir préparé notre cause, nous contentant de répondre aux questions qui nous étaient adressées, et nous nous étions ainsi mis à la merci de gens qui ne partageaient pas nos enthousiasmes, mais dont l'idée était de critiquer, d'analyser nos déclarations, d'y découvrir des contradictions et qui, dans le prononcé de leur jugement final se montrèrent sans égards pour nos sentiments, sceptiques à l'endroit de nos motifs et du tout impitoyables. Et de pire encore : de gens alors incompétents, sans expériences des lois psychiques, égarés par les conclusions d'un de leurs agents, le docteur Hodgson, qu'ils avaient envoyés aux Indes pour vérifier nos affirmations et recueillir des témoignages, trompés également par le rapport absolument incompétent d'un expert en écriture; ils se posèrent devant la postérité, en vertueux accusateurs d'une femme, H.-P. B., qui n'avait jamais fait tort à personne, ni retiré aucun profit des services qu'elle avait rendus au monde; cependant ils n'hésitèrent pas à la flétrir comme « l'un des imposteurs les plus accomplis, les plus ingénieux, et les plus intéressants que l'on connaisse ». (Voir *Report of the committee appointed to investigate phenomena connected with the Theosophical Society*. Membres : MM. E. Gurney, F.-W.-H. Myers, F. Podmore, H. Sidgwick et J.-H. Stack, 1885.) Ce second rapport fut reçu par la pauvre H.-P. B. sur ce qu'on croyait être son lit de mort, et faillit la tuer. Elle a écrit au crayon bleu sur l'exemplaire que j'ai en

ce moment sous les yeux ces paroles pathétiques :

« Mme Blavatsky qui va bientôt mourir, car elle est condamnée, répond ceci à ses amis de la S. P. R. : après ma mort, ces phénomènes qui sont la cause directe de ma fin prématurée continueront plus que jamais. Mais morte ou vivante, j'implore mes frères et amis de ne jamais les faire connaître au public; de ne jamais sacrifier leur repos et leur honneur à satisfaire la curiosité du public sous prétexte de science. Lisez ce livre : jamais au cours de ma triste et longue vie, je n'ai vu tant de soupçons méprisants et déplacés jetés à la tête d'une femme innocente que dans ces quelques pages publiées par de soi-disant amis.

« H.-P. BLAVATSKY. »

Adyar, 5 février 1885, sur mon lit de mort.

Elle ajoute qu'elle ne me pardonnera jamais d'avoir « attiré l'attention des savants-amateurs de la S. P. R. sur nos phénomènes », ce qui était un peu dur pour moi, étant donné mon rôle innocent dans toute cette affaire. Je ne savais rien qui dût être caché, je ne soupçonnais aucune mauvaise foi nulle part, et j'étais disposé à donner toutes facilités à ceux qui désiraient approfondir les faits. C'est ce que démontre nettement le rapport du docteur Hodgson sur son enquête aux Indes comme agent spécial de la S. P. R. Il dit de moi, page 311 : « Sa bonne foi est démontrée par son empressement à me fournir des extraits de son propre journal, et les facilités qu'il me donna d'examiner des documents importants en sa possession. De plus,

il m'aida de tout son pouvoir à recueillir les témoignages des indigènes. Au point même qu'ayant dit qu'il me semblait que M. Damodar intervenait indûment dans l'interrogatoire d'un témoin peu après mon arrivée aux Indes, il me pria de ne pas hésiter à prendre à part les témoins pour les interroger et il prit des arrangements pour me le permettre. »

Maintenant, voilà plusieurs points qu'il ne faut pas perdre de vue dans la révision de la condamnation générale de Mme Blavatsky et du discrédit jeté sur ses phénomènes par le docteur Hodgson et ses collègues de la S. P. R.

1° Le Comité de Londres n'a pas jugé une cause préparée et défendue : M. Sinnett, Mohini et moi, nous avons simplement répondu impromptu aux questions qu'on nous posait au mieux de nos souvenirs et sur des événements remontant parfois à plusieurs années. Au moment où les incidents se produisaient, on n'avait pas pris de mesures par mètre et centimètre, ni consulté les pendules, ni cousu H.-P. B. dans un sac ; on ne l'avait pas non plus attachée sur sa chaise par des fils scellés comme on le fait pour les médiums. Nous n'avions pas songé davantage à taquiner les augustes personnages qui se laissaient voir un instant, ou à leur dire de changer de place, de se tenir ici ou là, ni à les prier de se laisser peser, pincer ou tourner pour nous assurer de leur réalité. Je n'ai jamais entendu dire que personne ait traité ainsi de saints personnages.

De sorte que nous avions tout simplement fait le jeu d'un comité qui ne se souciait point de nos sentiments, de nos intentions ni de nos opinions à l'en-

droit de nos Maîtres Vivants, mais qui songeaient surtout à ruiner une grande Société rivale et à s'en débarrasser pour régner à sa place. C'est du moins ce qui semble ressortir du rapport entier.

2° Quand plus tard aux Indes on procéda à l'interrogatoire contradictoire des Hindous et des autres témoins du pays qui avaient signé les certificats publiés dans le *Theosophist*, dans *Hints on Esoteric Theosophy*, de A.-O. Hume et dans d'autres publications, on fit expressément ressortir toutes les contradictions, tandis qu'on ne tenait aucun compte: *a*) de l'inexpérience complète des Asiatiques en matière de méthodes de recherches psychiques; ni *b*) de leur incapacité mentale de répéter exactement leurs observations et leurs impressions du moment où les phénomènes s'étaient produits sans qu'aucune précaution eût été prise, sans mesures relevées et sans qu'on eût pris garde aux détails. Car personne ne pensait sur le moment qu'on aurait à se remémorer l'événement au bout de quatre ou cinq ans ou même plus. Un enquêteur expérimenté aurait compris du premier coup qu'en pareille circonstance les contradictions étaient inévitables et que des souvenirs très précis n'étaient pas à espérer. N'importe quel observateur de sang-froid des cercles médiumistiques saurait cela. J'ai accompagné moi-même feu Dale Owen, Epes Sargent et d'autres hommes également honnêtes et instruits dans des cercles où ils m'ont prouvé qu'ils étaient incapables d'observer exactement. Qu'attendre alors d'Hindous qui n'avaient pas la moindre expérience personnelle de ce genre?

3° La principale accusatrice de Mme Blavatsky fut

Mme Emma Coulomb. De la valeur morale de celle-ci on peut juger, par la confession qu'elle fit aux missionnaires, qu'elle avait toujours connu la nature frauduleuse des phénomènes de H.-P. B. et lui avait servi malhonnêtement de complice. On apprendrait sur elle des choses intéressantes en s'informant auprès des dames du harem royal au Caire.

4° Les prétendues lettres de H.-P. B. à Mme Coulomb *ne m'ont jamais été montrées par personne*, quoique je fusse très à portée ; ceci ne prouve guère en faveur de leur authenticité.

5° L'expert en écritures qui a déclaré que les lettres de K. H. et d'autres Mahatmas avaient été écrites par H.-P. B. (d'après certaines ressemblances entre l'écriture de ces lettres et la sienne) et sur l'opinion duquel la S. P. R. s'est basée pour l'accuser, est célèbre pour avoir affirmé, après analyse, que « les faux Pigot » étaient des lettres authentiques de M. Parnell. Cependant le faussaire se suicida plus tard en prison, après avoir avoué qu'il les avait écrites. De plus, le principal expert de la Haute-Cour de Berlin a donné une opinion diamétralement opposée. Des lettres de H.-P B. et de K. H. lui furent soumises par Herr G. Gebhard, consul de Perse, et il affirma par écrit qu' « il était impossible que ces deux lettres eussent été écrites par la même main » (*Theosophist*, juin 1886, Supplément).

6° Les ressemblances entre l'écriture de Mme Blavatsky et celles des Mahatmas eussent-elles été plus frappantes encore, que ce n'aurait pas été une preuve de fraude, car le moindre commençant dans les recherches psychiques sait qu'un message psychique,

qu'il soit écrit sur une ardoise fermée, sur un papier déposé sur le sol, ou sur le plafond ou n'importe à quelle distance, ressemble toujours à l'écriture du médium. Cette règle s'applique à tous les agents par l'intermédiaire desquels des messages psychiques sont transmis par écrit. Ni le docteur Hodgson, ni ses collègues, ni leurs infaillibles « experts », ne semblent avoir connu ce fait élémentaire ; cela ne les a pas empêchés de juger avec injustice et cruauté une femme sur laquelle ils se sont acharnés de leurs griffes comme des loups sur une carcasse. Je voudrais rester dans la modération, mais c'est bien difficile quand je pense à l'injustice dont ma vieille collègue a été victime. Je comparerai l'attitude du Comité de la S. P. R. à une réunion d'hommes bien doués, savants, mais aveuglés par le pharisaïsme au point de ne plus pouvoir apercevoir les faits tels quels, et ne craignant pas de porter les mains avec violence sur la réputation d'une personne qui avait droit, selon les principes de toute justice humaine, au bénéfice du doute (1).

(1) Tout récemment, le vénérable éditeur de *Light* (numéro de novembre 1897) a tracé le portrait de M. Podmore d'une manière qui montre combien faibles étaient les chances de H.-P. B. d'être traitée avec justice par ce Comité de la S. P. R. « Patient, se donnant une peine incroyable, un œil de lynx pour découvrir une paille et un tour de main non moins étonnant pour faire dérailler un incident et jeter le train montant sur la ligne descendante... M. Podmore est incrédule avec enthousiasme. Il est fortement prévenu d'avance contre toutes les choses spirituelles, et il est tout entier à son affaire : or, son affaire c'est de découvrir des trous et de les boucher avec ce qui peut se trouver sous sa main ; et s'il ne se trouve rien de substantiel pour ce faire, il ne manque

Quels ménagements a-t-on gardés avec elle ? On en cherche en vain la moindre trace dans le *rapport*.

Combien rare, à la vérité,
Est la chrétienne charité !

7° Et le docteur Hodgson, l'agent-détective envoyé par la S. P. R. aux Indes pour déterrer la vérité, n'est-il pas devenu depuis spirite avoué, au point de déclarer authentiques les phénomènes de Mrs Piper, médium, après les avoir étudiés pendant six ans ! Dans sa première manière, il passait quatorze heures à rédiger le rapport d'une seule séance d'écriture sur l'ardoise — c'est-à-dire quand il était encore aussi sceptique et incompétent en matière de « pouvoirs psychiques » que M. Podmore l'est resté. Quelle tristesse de penser à quel point son rapport sur H.-P. B. aurait été différent s'il eût été un observateur compétent de faits psychiques ! quelle tristesse, car en ce cas il aurait pu lui rendre justice et des années de souffrances imméritées lui auraient été épargnées ! Le rapport de M. Hodgson tout entier montre à quel point sa tournure d'esprit était alors la même que celle de M. Podmore : un seul exemple suffira, *ex uno disce omnes*. M. S. Ramanaswamier, greffier de Tinnevelly, dans la Présidence de Madras, rencontra mon Gourou à cheval au Sikkim et eut avec lui une

amais d'une provision d'insinuations, de suppositions gratuites et d'affirmations hasardées. Mais un passage de la fin du livre nous donne la clef de son attitude... « Il nous faut bien admettre quelque chose d'anormal quelque part, dit-il. Il est plus simple de croire que le médium est d'une malhonnêteté anormale, que de lui supposer des pouvoirs psychiques anormaux. »

longue conversation qu'il reproduit longuement dans le *Theosophist* de décembre1 882. Voici ce qu'en dit le docteur Hodgson : « Je ne vois aucune invraisemblance à supposer que le rôle du Mahatma était tenu par un des complices de Mme Blavatsky. » Comme si cette femme sans argent avait pu payer une armée d'imposteurs sur toute la surface de l'Inde et jusqu'au Sikkim !

8° Le témoignage de la famille de H.-P. B. prouve que des phénomènes étranges se produisirent en sa présence dès son enfance, et d'autres du même genre ont eu lieu devant moi et devant bien des personnes en Amérique et aux Indes longtemps avant que les Coulomb parussent sur la scène et dans des circonstances où la théorie de la mauvaise foi ou des complicité est inapplicable. Il me semble que ce fait devrait peser d'un grand poids sur l'opinion publique. Mais le malheur, c'est que le Comité de la S. P. R., dans son ignorance et son manque d'expérience, doutait de la possibilité de pareils phénomènes — et comme M. Podmore le dit dans le passage précité — comme il fallait admettre quelque chose d'anormal quelque part, c'était plus simple de croire le médium d'une malhonnêteté anormale que de lui supposer des pouvoirs psychiques anormaux.

Que le lecteur y réfléchisse un moment, et il verra combien il était impossible que les membres du comité fussent qualifiés pour se prononcer sur des phénomènes de la classe de ceux de H.-P. B. On a bien vu quantité de médiums en Europe et en Amérique, mais aucun adepte ès sciences psychiques n'a

paru depuis Cagliostro et le comte de Saint-Germain. A quel record de phénomènes vérifiés celui de H.-P. B. pouvait-il être comparé pour l'apprécier ? Dans toute la sphère des recherches scientifiques, aucune autre branche que celle de la physique transcendentale ne demande de l'expérimentateur autant de pénétration intuitive, de capacité de peser délicatement les faits, une si profonde connaissance de l'homme sous ses aspects physique, mental et spirituel, une si grande familiarité avec les anciennes écoles de philosophie et d'occultisme, tant de mémoire pour se rappeler les pouvoirs signalés chez les Adeptes, et de tels dons pour pouvoir vérifier expérimentalement et de première main le nombre et le jeu de forces subtiles de la nature. En quoi MM. Myers, Gurney, Podmore, Stack, Sidgwick et Hodgson étaient-ils spécialement qualifiés pour cette enquête ? quel est le poids de leur verdict ? On méprise la crudité des opinions du commerçant sans éducation sur l'astronomie, les mathématiques, la symbologie, la survivance de l'esprit ou autres grandes questions qu'il ne connaît pas. Cependant, en quoi diffère-t-il de ces amateurs de Psychologie Pratique qui n'étaient pas plus qualifiés pour rendre un jugement équitable sur les pouvoirs psychiques de H.-P. B. que notre épicier, tailleur ou fabricant de cirage ? Croit-on que si la S. P. R. avait eu à essayer de convertir le public à des vues contraires au courant de l'opinion, ou à quelque aspect nouveau d'une vieille erreur comme la théorie géocentrique par exemple, elle aurait présenté si négligemment sa cause et aurait couru légèrement le risque du blâme de la postérité mieux avertie ? Mais la tentation de

discréditer une personnalité dangereuse en la taxant simplement d'imposture remarquable, en faisant appel à l'ignorance populaire et aux préjugés du public, était trop forte pour pouvoir y résister ; ils ont calomnié et ils ont passé laissant le dard empoisonné dans le cœur de cette pauvre thaumaturge imprudente, impulsive, dévouée à sa race. Ils ont eu leur jour de triomphe, mais la justice divine vengera cependant leur inexorable verdict.

Quoi qu'aient pu faire les autres amis de H.-P. B., j'ai toujours essayé de la peindre comme une personne naturelle et non surnaturelle. J'ai fait de mon mieux, en relatant mes observations de ses phénomènes, pour dire la simple vérité et les présenter sans préjugé. Je m'en suis tenu à cette façon de faire malgré l'opposition de beaucoup de mes collègues qui auraient voulu me voir couvrir ses faiblesses. Peu m'importait ce qu'ils penseraient de moi ; j'avais un devoir à remplir vis-à-vis de ma bienfaitrice, de mon amie et de la co-fondatrice de la Société. Je crois l'avoir mieux rempli en disant la vérité, sans rien ajouter d'avantageux, sans rien cacher de fâcheux. J'ai envisagé H.-P. B. par les divers côtés de son caractère, les uns presque angéliques, les autres tout le rebours. On m'a souvent demandé dans mes tournées de conférences dans les pays lointains, ce que j'avais à dire pour sa défense en réponse aux accusations des Coulomb et de Hodgson. J'ai toujours répondu que ces accusations n'avaient jamais été lancées équitablement, mais d'une manière légère et peu convainquante ; que, pour moi, je l'avais vue produire tant de phénomènes dans

des circonstances qui ne prêtaient pas au doute que j'étais persuadé qu'elle était une grande adepte capable de manier les forces occultes de la nature. Mais que, dût-on reconnaître comme prouvées toutes les accusations portées contre ses phénomènes, les enseignements qu'elle nous a laissés suffisent pour en faire une bienfaitrice de l'humanité et lui valoir la reconnaissance fervente de milliers d'hommes et de femmes auxquels ses livres ont montré le chemin des sommets de la vérité spirituelle. Et j'ai mis au défi ceux qui me questionnaient de désigner publiquement celui des accusateurs étourdis de Mme Blavatsky qui pourrait réclamer des droits à la moindre partie de l'amour et de la gratitude qu'elle recevait — pour ce qu'*il* avait fait pour le bien public. Mes auditeurs n'ont jamais manqué de m'applaudir, car il y a au fond de la nature humaine un amour passionné de la justice et c'est ce qui lavera la réputation souillée de H.-P. B. En somme, nous croyons tous instinctivement au Karma. Quant à la victime de la S. P. R., elle est maintenant hors de ses atteintes et peut sourire de leurs efforts les plus malicieux contre elle. Son Karma l'avait soumise à cet écrasant fardeau de tristesses, mais l'épreuve est passée et maintenant elle peut « savoir combien il est sublime de rester fort dans la douleur ».

CHAPITRE III

Les Bouddhistes obtiennent satisfaction.

Oublions maintenant l'épisode tragique des attaques de la S. P. R. contre Mme Blavatsky, pour nous livrer au plaisant devoir de revenir avec plus de détails sur la mission dont les bouddhistes de Ceylan m'avaient fait l'honneur de me charger et qui m'avait amené à Londres au printemps de 1884. Les événements qui motivèrent cette mission sont si importants et leurs conséquences ont été si sérieuses, que je considère comme mon devoir d'y insister un peu, et de citer, d'après les documents en ma possession, des faits que l'on ne trouverait nulle part ailleurs. J'étais donc chargé de porter devant le *Colonial Office* certaines plaintes qui n'avaient pu obtenir satisfaction à Ceylan. Elles touchaient au principe même de la neutralité religieuse si clairement et si sagement promise par Sa Majesté la Reine dans toute l'étendue de son empire. Évidemment cet empire ne pourrait être maintenu par aucun autre système que la garantie absolue que les fidèles des diverses religions pratiquées dans son étendue garde-

raient leur liberté de conscience et la liberté de leurs cultes. Quand les Portugais conquirent les provinces maritimes de Ceylan, ils adoptèrent une politique tout autre et employèrent la force brutale de l'épée, du feu, de la confiscation et de la rapine pour contraindre la population douce et inoffensive de l'île à accepter le christianisme : mais en vain. Ces pauvres gens virent leurs maisons en flammes, leurs femmes déshonorées, et leurs amis égorgés, mais ils se sauvèrent dans la jungle et restèrent bouddhistes. Les Hollandais, qui succédèrent aux Portugais, continuèrent les mêmes erements, mais avec plus de légalité et surtout en faisant appel à l'intérêt égoïste des gens, au lieu de recourir à la cruauté des exécutions militaires. Quelques-unes de leurs lois étaient déjà bien cruelles, comme par exemple le déni de légitimité des enfants nés d'un mariage bouddhiste régulier et de leur droit d'hériter, à moins que les parents ne fussent mariés dans une église chrétienne : ruse infâme. Un rapport des missions de la C. M. S. à l'occasion de son jubilé revient sur ce passé et, le comparant à l'état présent des missions à Ceylan, dit que ces mesures sévères des Hollandais formaient des « chrétiens » — lisez hypocrites — en quantité et que quand les Anglais chassèrent les Hollandais et conquirent les provinces maritimes, les registres des églises portaient les noms de milliers de ce genre de chrétiens ; mais peu après la déclaration de liberté religieuse, « cet arbre florissant sécha sur pied comme saisi par une gelée soudaine ». Je cite de mémoire et en substance, mais je crois être à peu près exact.

Si les Cinghalais du littoral ont été jadis batailleurs, cela leur a passé pendant leurs trois siècles de servitude sous des maîtres étrangers (1). Malgré cela, les mêmes dispositions doivent toujours exister chez eux à l'état latent selon les lois de l'évolution sociologique, et il ne faudrait que le retour de circonstances favorables pour réveiller leurs passions. Le jour de Pâques 1883 éclata une crise qui aurait pu causer de graves émeutes et amener l'effusion du sang sans la sagesse et la modération des chefs bouddhistes. Si ces chefs ne s'étaient trouvés à l'école conservatrice de la Société Théosophique, si je peux l'appeler ainsi, qui leur avait enseigné les avantages de l'union et de la persévérance patiente dans la conduite des affaires publiques, les masses auraient pu leur échapper et demander à la loi de Lynch la justice qu'elles ne pouvaient arracher à un gouverneur vacillant et à des fonctionnaires hostiles. Voici l'affaire en peu de mots. Une procession de bouddhistes paisibles et sans armes suivait les rues de Colombo pour se rendre à Kotahena, faubourg où se trouve le plus respecté de leurs temples, afin d'y faire leurs offrandes accoutumées de fleurs, de fruits et d'autres choses, quand ils furent violemment attaqués par la foule. Je cite la pétition présentée par eux au gouverneur. « Ils furent assaillis de façon meurtrière par une foule d'émeutiers catholiques et autres malandrins, qui avaient peint des croix sur leurs personnes, qui

(1) Les Portugais gardèrent la côte cent cinquante-trois ans, les Hollandais de 1658 à 1795; les Anglais les expulsèrent et s'offrirent le pays « dans l'intérêt du christianisme et de la civilisation » — bien entendu.

avaient excité leurs passions en buvant des boissons enivrantes, armés de triques, d'armes aiguisées et autres engins de mort. Dans le tumulte qui s'ensuivit, la vie des femmes et des enfants fut mise en péril, nombre de bouddhistes reçurent des blessures graves, cinq têtes de bétail qui traînaient les charrettes furent assommées sur la grande route de la Reine, et les charrettes elles-mêmes et les objets de valeur qu'elles portaient furent réduits en cendres. » Ensuite la pétition déclare qu'un bouddhiste nommé Juan Naide fut tué sur place et sous les yeux de la police qui n'intervint pas. Que l'émeute fut rassemblée au son du tocsin sonné par les cloches des églises catholiques et que certaines personnes connues furent vues par la police en train de peindre des croix sur la peau noire des émeutiers, organisant l'attaque et distribuant des liqueurs. Quoique cet outrage eut eu des milliers de témoins et que les organisateurs en fussent bien connus, les autorités ne poursuivirent personne et il parut évident que l'on voulait ignorer l'affaire. Après avoir attendu quelques jours, les chefs des bouddhistes se consultèrent et déposèrent une plainte au criminel contre certaines personnes suspectes, appuyée par ce qu'ils avaient pu recueillir de preuves sans l'aide de la police. Le juge de paix prescrivit des poursuites contre douze des accusés, mais le faisant fonction d'avocat de la Reine, violant l' « Ordonnance (XI de 1868) et la coutume constante de la justice anglaise, le juge de paix fut obligé, par les instructions du faisant fonction d'avocat de la Reine, d'assumer les fonctions de la Cour suprême et de juger, sans l'assistance du jury, de la validité de la

plainte et de la valeur des témoignages apportés..... C'est ainsi qui le cours normal de la justice fut interrompu et que les accusés furent relâchés... » « Et avec ce résultat que, malgré que nous ayons dépensé 5. ooo roupies en frais de justice, les meurtriers d'un bouddhiste inoffensif demeurent impunis, aucune compensation n'a été accordée pour les biens particuliers détruits, dont la valeur s'élevait à 4. ooo roupies, et le corps entier des bouddhistes cinghalais..... se voit exposé à la possibilité d'attaques semblables dans l'avenir de la part des divers ennemis de sa religion... L'agitation à ce sujet est déjà si grande que, sans les remontrances des légistes, 10. ooo bouddhistes seraient venus en personne présenter cette pétition à Votre Excellence. En désespoir de cause, un comité d'hommes influents a fait les démarches préliminaires pour obtenir, du Gouvernement de la Métropole et des Communes d'Angleterre, de leur faire rendre justice et d'assurer à l'avenir l'effet des promesses de neutralité religieuse renouvelées de temps en temps dans les provinces asiatiques, au nom de Sa Majesté la Reine, d'une manière solennelle. »

Tout allait de mal en pis. Les bouddhistes, froissés par le déni de justice et excités par les insultes et les défis des émeutiers impunis, mûrissaient de sanglantes représailles. Le Gouvernement n'avait pas levé un doigt pour redresser le tort qui leur avait été fait depuis plus d'un an ; une crise se préparait, menaçant le bon ordre et le respect des lois.

La première idée qui vint aux chefs bouddhistes

dans leur malheur fut de me télégraphier d'urgence de venir les aider. J'y consentis comme c'était mon devoir, et j'arrivai à Colombo le 27 janvier 1884. J'ai déjà raconté comment j'organisai un Comité de Défense bouddhiste dont je fus élu membre honoraire, et qui me chargea d'obtenir justice.

Le lendemain, je montai à Kandy pour voir personnellement le nouveau gouverneur, Sir Arthur Gordon, qui venait de succéder à Sir James Longden le Faible. Je trouvai en lui un tout autre genre d'homme, et la façon intelligente dont il comprit aussitôt la situation me donna les meilleures espérances. Il me promit d'envoyer de suite à Londres tous les papiers que nous désirerions soumettre au Colonial Office, et il m'exprima ses sentiments de sympathie pour notre parti dans ces circonstances pénibles. Deux des principaux bouddhistes m'accompagnaient à cette audience. Ces préliminaires établis à notre satisfaction, nous retournâmes à Colombo le lendemain.

Je tins une conférence privée au collège avec le grand prêtre Sumangala et plusieurs autres qui s'unirent pour me donner un pouvoir écrit de recevoir en leur nom toute personne qui voudrait se déclarer bouddhiste, en Europe ou ailleurs. Les grands prêtres des temples de Kandy m'avaient déjà donné de semblables pouvoirs. Tout ce qu'il était possible de faire à Ceylan ayant été fait, je repartis dès le soir pour les Indes arranger les affaires d'Adyar et préparer mon départ pour Londres dans le plus bref délai.

Grâce à ma longue expérience des méthodes des services publics, je me gardai bien de me précipiter dans l'antichambre du secrétaire des Colonies avec mes papiers à la main. Au lieu de faire cette école qui a procuré à des centaines de débutants la faveur de passer des semaines et des mois derrière la porte qui protège le grand homme, je commençai par m'informer de la manière de travailler du Colonial Office, par savoir à quel bureau ressortissaient les affaires de Ceylan, et quel était l'humeur du chef de ce bureau. Ces recherches préparatoires, qui auraient pu ne me prendre qu'une heure si j'avais eu la chance de tomber sur un homme pouvant me renseigner, durèrent une quinzaine de jours. Sachant désormais ce que j'avais à faire, j'allai au Colonial Office où je fis passer ma carte à l'Hon. R.-H. Meade. Celui-ci me reçut avec la plus grande politesse et se montra parfaitement au courant des détails de notre affaire. Il eut la bonté de m'apprendre les formes de correspondance usitées dans les ministères en Angleterre, ce qui me permit d'adresser successivement deux lettres à Lord Derby pour lui présenter nos doléances. Puis quelques journaux anglais ayant eu connaissance de ce qui me retenait à Londres montrèrent de la sympathie, et un organe conservateur au moins publia qu'il y avait eu déni de justice et que le Gouvernement devait une réparation.

Lord Derby me fit répondre par M. Meade ; je lui écrivis de nouveau ; il me fit répondre de rechef en me promettant toutes les satisfactions compatibles avec la loi, dès que le gouverneur aurait donné son avis.

Je fus en suite reçu en audience par Lord Derby pour prendre congé et le remercier de la prompte attention accordée par le Colonial Office aux doléances des bouddhistes de Ceylan, présentées par mon entremise. Sa Seigneurie me reçut avec la plus grande cordialité. Il me dit que le Gouvernement avait appris avec peine les événements regrettables de Colombo et qu'il déplorait de ne pouvoir faire davantage ; mais il ajouta que si dans l'avenir les bouddhistes cinghalais avaient l'occasion de recourir à la protection du Colonial Office, il espérait que je n'hésiterais pas à lui écrire ou à lui en parler, et que je serais toujours le bienvenu.

La fin de cette affaire n'est pas longue à dire : les demandes des bouddhistes furent accordées dans la mesure de la loi. On reconnut leur droit de faire des processions. Le jour de naissance du Bouddha fut déclaré jour de fête pour les bouddhistes de l'île. On fit connaître dans tout le pays le mécontentement du Gouvernement de la négligence de la justice à poursuivre les émeutiers. On institua des Registrars bouddhistes pour les mariages, et enfin le problème des possessions foncières du clergé a été mis en bonne voie de solution par la proclamation, dans la *Gazette* du Gouvernement, de l'Ordonnance des biens du clergé bouddhiste, numéro 17 de 1895, qui place les biens fonciers considérables des *Viharas* sous le contrôle de comités laïques, dont les devoirs et les responsabilités sont définies dans l'ordonnance elle-même. Sir E. Noel Walker, secrétaire colonial de Ceylan, promulgua, au nom du Gouvernement, dans la *Gazette* du 12 novembre 1897, les règles du Comité provin-

cial de Colombo, dont quelques-unes, non des moins importantes, traitent des poursuites et des châtiments qu'encourent les moines bouddhistes en violant les promesses de leur profession, ou déterminent les qualifications exigées des candidats aux sièges d'abbés dans les monastères. J'espère que c'est là un premier pas vers la réforme complète du clergé bouddhiste.

L'extrait suivant de mon discours devant l'assemblée des moines bouddhistes, réunie à Galle sur mon invitation, en juillet 1880, a son intérêt parce qu'il montre mon plan primitif pour l'élévation et la purification de la Sangha bouddhiste réalisé au bout de dix-sept ans par la promulgation de ces règles. Les événements ont confirmé mes prévisions : ce qu'un peuple demande avec persistance et par suite d'un réel besoin, un Gouvernement sage l'accorde toujours.

« J'ai remarqué la triste apathie avec laquelle les moines envisagent la question de défroquer ceux des leurs qui sont tombés dans l'immoralité et déshonorent leur religion et l'ordre dont ils font partie. A la convention récente des prêtres principaux et des chefs Kandyotes, j'ai parlé du tort énorme causé ainsi aussi bien aux moines qu'aux laïques. On a donné pour prétexte que l'Église n'a pas le pouvoir de défroquer un mauvais moine, et qu'il peut continuer à porter l'habit religieux en dépit de sa défense. On me dit que du temps des rois de Kandy ce pouvoir existait et qu'on en usait, mais que, sous le Gouvernement actuel, il n'y avait pas de remède. Eh bien ! ma réponse fut de leur montrer, par la clause V^e^ de la convention de Kandy, que les 2 millions de bouddhistes de

l'île n'avaient qu'à adresser une pétition pour demander qu'elle fût observée dans l'esprit comme à la lettre. Le Gouvernement s'est solennellement engagé à protéger le bouddhisme, et si vous le demandez, croyez-moi, les habiles légistes de la Couronne trouveront bien un moyen de défroquer vos mauvais religieux sans violer la loi bouddhiste. Il n'y aurait rien de plus facile que de constituer légalement un tribunal ecclésiastique suprême revêtu de pouvoirs suffisants. Si le Gouvernement ne fait rien, c'est aux bouddhistes qu'il faut s'en prendre. Comment pouvez-vous compter qu'un Gouvernement chrétien s'occupera de maintenir l' « inviolabilité » de la religion du Bouddha, *quand les bouddhistes n'ouvrent pas la bouche pour le lui demander ?*

« C'est chez moi une conviction réfléchie, basée sur ces deux mois d'observations, que l'édifice entier du bouddhisme cinghalais est en danger et que si vous ne secouez votre apathie, si vous ne faites des efforts déterminés pour mettre fin aux abus et aux querelles qui existent aussi bien entre les religieux qu'entre les laïques, dans un siècle, tout Ceylan sera devenu infidèle, ou chrétien, mais plus probablement infidèle.

« J'ai encore une autre idée importante : Il faut que les enfants des bouddhistes apprennent leur religion, régulièrement, à certains jours, et *dans tous les temples de l'île*. Comment voulez-vous qu'ils restent bouddhistes si on ne leur enseigne pas dans leur enfance les éléments de la religion de leurs parents ? Les chrétiens instruisent leurs enfants, pourquoi les bouddhistes négligeraient-ils les leurs ?

« Ce sont les grands dons faits aux Viharas par les anciens souverains bouddhistes que ont démoralisé l'ordre des Robes Jaunes partout où il a été enrichi. Jamais la pureté personnelle, la piété et les aspirations spirituelles n'ont survécu à l'acquisition des richesses ; l'esprit se rebelle à mesure que la chair est de plus en plus flattée. Cependant, nous sommes au croisement des chemins, et l'avenir du bouddhisme de Ceylan paraît plus brillant. Nous avons le droit d'attendre de nos efforts éducationnels une élévation graduelle de l'intelligence populaire et la purification de l'idéal national, qui réagit infailliblement et invariablement sur toutes les confréries religieuses qui se développent dans le peuple. »

CHAPITRE IV

Réalité de la transmission de pensée.

De toutes les méthodes de propagande, je ne sais si je ne préfère pas les réunions de conversation dans les maisons particulières. Il est vrai que par les conférences, l'orateur s'adresse à des centaines ou des milliers d'auditeurs, mais je me demande si on peut porter la conviction dans tant d'esprits individuels, si on suscite tant de demandes sincères d'informations et si on gagne autant de membres à la Société que quand on se trouve en contact étroit avec un cercle restreint dans un salon. C'est une idée qui me vint pour la première fois en regardant Mohini appuyé à la cheminée, chez M. Sinnett, à Londres, et répondant, après avoir rapidement développé un thème donné, à toute une série de questions posées par une société intéressée. J'ai donné bien des soirées de ce genre depuis dans bien des pays, j'ai assisté à beaucoup d'autres où l'incomparable Mrs Besant exposait nos doctrines, et ma conviction s'est accrue de ces expériences. J'en recommande la pratique à toutes nos branches ou groupes avec la plus parfaite assurance.

Le 24 mai 1884, chez Mrs Campbell Praed, à Talbot Square, eut lieu une réunion de ce genre et, à la demande de notre remarquable hôtesse, j'expliquai les principes et le but de notre Société à une des plus brillantes assemblées de notabilités littéraires qu'on pût réunir à Londres. Les questions se suivaient pressées, j'y répondais, et, par ce simple procédé, toutes les personnes présentes arrivaient à se faire une idée de notre grande œuvre. Depuis ce temps, des conversations de ce genre ont été tenues dans tout le Royaume-Uni et du reste dans le monde entier, partout où se trouve une colonie anglaise ; car la littérature théosophique a pénétré partout et son nom est familier dans presque tous les pays.

Le 28 mai au soir, dans une maison où nous étions invités, Mohini et moi, je tentai l'expérience, maintenant fameuse, suggérée par M. E.-D. Ewen d'Écosse pour prouver la nature de la pensée et son procédé d'évolution, que j'ai déjà maintes fois décrite, mais qui est à sa place dans cet essai historique détaillé. Je ne dois pas l'omettre, d'autant plus qu'elle intéressa alors sir Williams Crookes et le professeur Balfour ainsi que d'autres savants.

Si on a lu *Unseen Universe*, par Stewart et Tait, on se rappellera avoir vu dans cet ouvrage suggestif que la production de la pensée est accompagnée d'une sorte de décharge galvanique dans la substance grise du cerveau et que comme cette vibration passe au delà du crâne dans l'éther, sans que personne puisse dire jusqu'où elle s'étend, il est concevable qu'une pensée humaine puisse affecter une planète éloignée. (Je cite de mémoire, j'écris sur l'océan et il y a bien des

années que je n'ai lu le livre, mais je crois avoir rendu la substance de l'idée proposée par ces savants auteurs.) Dans ce temps-là, ce n'était, je crois, qu'une hypothèse scientifique qui n'avait pas encore été confirmée par l'expérience. Mon but était justement de voir si je pouvais obtenir des faits qui jetteraient une lueur sur ce grand problème. Les circonstances me favorisaient à ce moment. M. Ewen a hérité du don de seconde vue de ses ancêtres écossais, sans pouvoir s'en servir à volonté, mais qui se présente inopinément. Un matin, en s'éveillant, il s'aperçoit qu'il le possède, et le lendemain il est parti et il ne peut pas le rappeler, mais il faut attendre que cela revienne naturellement. Cela lui dure généralement tout le jour.

Je donnais alors un traitement psychopathique à une dame auteur très connue, à la prière instante de son mari, et un jour j'amenai Ewen, avec la permission de cette dame qui était obligée de garder le lit, et je la traitai couchée en présence de M. Ewen. Je lui faisais les « passes longues » de la poitrine aux pieds, pas toujours avec l'intention magnétique, c'est-à-dire une volonté concentrée, mais parfois mécaniquement, sans que les passes fussent différentes pour cela. A ma grande surprise, M. Ewen dit soudain qu'il voyait que mon esprit n'était pas toujours également fixé sur mon opération ; que tantôt je faisais sortir mon fluide, tantôt non, et que la différence était des plus sensibles à la seconde vue. Je mis aussitôt ses pouvoirs à l'épreuve, mais il se trouva qu'il distinguait sans erreur mes passes sincères des figurées. Voici la description de ce qu'il voyait : Le corps de la

malade était enveloppé d'une aura bleuâtre, pâle qui semblait élastique et compressible comme un ballon d'enfant à moitié gonflé. Au-dessus de la région pelvienne, siège de son mal, l'aura devenait jaunâtre. Quand je faisais avec volonté les passes curatives, des courants de force vitale s'échappaient de mes doigts; ces courants étaient forts, transparents et de la couleur d'un saphir clair et brillant. Quand ce courant rencontrait la pâle aura bleuâtre de la malade, cette dernière opposait une faible résistance, mais vaincue par la force impétueuse du courant se trouvait bientôt mélangée avec lui, renforcée de sa couleur, et mise en état de vibration rapide; il en résultait une tonification générale du système de la malade et la naissance d'une tendance vers la convalescence. Je suis convaincu de l'exactitude de cette description, et la vérité est que dans le cas en question, la malade au lieu de rester au lit pendant des mois, comme son docteur l'avait prévu, se levait et marchait au bout d'une dizaine de jours. Le mieux, dès le premier traitement, était si frappant, que le médecin resta stupéfait à sa visite suivante et lui dit qu'il y avait quelque chose d'étonnant dans sa constitution, qu'elle avait à sa machine un ressort supplémentaire inconnu au commun des mortels. Ce qu'elle me transmit le lendemain dans un joyeux billet, ajoutant qu'avec sa garde-malade, elle riait des illusions du docteur sur le succès de ses remèdes et de son ignorance de mon traitement qui avait justement fourni le « ressort » merveilleux !

Le soir de ma visite avec Ewen à Mrs M. C., M. Herbert Stack vint me trouver pour arranger une

réunion avec le Comité de la S. P. R., et comme c'était un homme de haute culture et de goûts scientifiques, je lui parlai des pouvoirs d'Ewen et lui suggérai que ce serait une bonne occasion de voir si la théorie de Stewart et Tait était juste. Comme notre Ecossais était encore en possession de sa vision et qu'il consentait à prendre part à l'expérience, voici de quoi on convint : Nous serions assis dans le petit salon du fond, sans lumière, lui le dos contre le mur à droite des portes à coulisses, nous deux en face de lui contre le mur opposé. Un de nous concentrerait sa pensée sur n'importe quel sujet, si Ewen pouvait saisir le moment de la concentration, il prononcerait le simple mot : voilà ! et nous verrions tous ainsi jusqu'où allait son pouvoir. On ne lui donnait que ce simple mot à prononcer pour lui éviter la nécessité d'un effort mental soutenu pendant que sa conscience fonctionnait sur un plan supérieur. Les deux expériences tentées avec M. Stack furent couronnées de succès, le clairvoyant ayant perçu exactement le moment de la concentration. M. Stack me pria alors d'essayer, disant que j'avais bien plus que lui l'habitude de ces exercices mentaux. Au moment de commencer, je me dis que si je tenais la main de M. Stack et si je la pressais au moment de concentrer ma pensée, nous saurions tous deux en même temps si les pouvoirs d'Ewen étaient réels et l'évidence serait doublement forte. Je pris la main de M. Stack et après quelques instants pour rassembler mes idées, je concentrai mon esprit. Instantanément, avant que j'eusse eu le temps de faire contracter les muscles de mes doigts, Ewen cria : « Voilà ! » et l'expérience fut man-

quée. Cela me vexait, car un secret instinct me faisait désirer que l'homme du Comité de la S. P. R. reçût de première main une preuve de cette valeur. Mais son ingéniosité se trouva à la hauteur de la situation, car il proposa de me tenir la main et de me donner lui-même le signal de la concentration. Cela réussit : il me pressa la main, je fixai ma pensée, et comme les autres fois, Ewen aperçut le moment précis de la concentration. Voilà qui était bien, nous avions chacun deux preuves, mais je proposai, pour continuer l'expérience, de voir si Ewen pourrait voir la direction de la pensée, si elle était fixée sur un point quelconque dans une des deux pièces. Les deux essais réussirent. La première fois, il dit : « Je crois que votre pensée est dirigée sur le plafond au-dessus de ma tête » ; et la seconde : « Je vois le courant de pensée passer à ma gauche comme s'il était dirigé vers un point du grand salon. » Il avait parfaitement raison : la seconde fois, le penseur avait porté son attention sur une dame, Mme de Steiger, qui était assise au bout du grand salon éclairé.

La description faite par M. Ewen du courant lumineux de pensée était bien intéressante. Quand quelqu'un fixe son esprit sur un objet qui ne l'excite pas, on voit une lueur sortir de son cerveau, comme ces frissons lumineux dans un nuage chargé d'électricité par une nuit chaude d'été. Si, au contraire, l'esprit envoie son aura à l'extérieur vers un endroit fixé, un rayon fuse du cerveau vers son but, comme la pointe d'un éclair pendant un orage. Qu'on se rappelle que ces révélations sont de mai 1884 ; elles ne furent alors corroborées par personne, mais il me

semble que l'exactitude des observations de M. Ewen fut pleinement prouvée douze ans après par celles d'autres investigateurs des sciences occultes plus hautement entraînés, comme on le verra bientôt.

L'esprit si fortement scientifique de Sir Williams Crookes ne pouvait manquer de s'intéresser à des faits de ce genre qui ouvraient la voie vers un champ magnifique de recherches psychologiques. Je menai M. Ewen chez lui, le lendemain matin et je lui racontai ce que nous avions vu avec M. Stack. Il répondit franchement que ceci était une chose importante et qu'il aimerait à suivre, si M. Ewen voulait avoir l'obligeance de prêter ses services à son enquête. Il désirait éclaircir davantage la nature physique du courant de pensée en voyant s'il passerait sans inflexion à travers le verre ou d'autres substances, si l'onde lumineuse pourrait être concentrée par une lentille réfléchie par un miroir, etc. En somme, savoir si ce rayon possédait sur le plan physique des propriétés qui permettraient de le soumettre au contrôle des appareils de laboratoire (1). Malheureusement la clairvoyance de M. Ewen ne s'était pas manifestée ce matin-là, et il devait partir pour l'Écosse dans l'après-midi, de sorte qu'il ne pouvait pas se prêter aux expériences requises, à son grand regret, car il s'intéresse vivement à cette branche d'études scientifiques et n'avait pas besoin d'être pressé.

(1) Comme j'écris de mémoire, sans notes et à tant de milliers de milles de Londres, je réclame l'indulgence de Sir W. Crookes pour les inexactitudes de détails qui pourraient s'être glissées dans mon récit de ces incidents vieux de quatorze ans.

M. Stack et moi, nous fîmes notre rapport sur ces expériences préliminaires à une grande réunion de la S. P. R., le 28 mai au soir, fixant ainsi l'historicité de ce record.

Tout lecteur intelligent sera frappé de la relation entre cette découverte et des phénomènes familiers, comme par exemple la *Jettature* et le *Mal'Occhio*, le regard qui tue et le « mauvais œil », malédiction congénitale de certaines personne, feu le pape Pie IX entr'autres. Des gens ignorants traitent cela de folle superstition, mais il faut avouer qu'il n'y a guère de croyance populaire mieux appuyée que celle-là par l'évidence. Et c'est une croyance qui n'est pas limitée à une nation ou à une contrée, mais qui s'étend sur le monde entier et se retrouve dans toutes les histoires. Le regard d'un œil humain peut guérir ou meurtrir selon l'impulsion mentale qui le dirige, pourvu que la personne visée soit sensible à ses vibrations. Si on découvre la tonique d'un vase ou d'un globe de verre, on peut le briser en mille pièces en jouant cette note sur un violon avec l'intensité voulue, tandis que nulle autre note n'aura d'effet. L'homme aussi, le plus délicat des organismes, a sa tonique qui, connue et influencée par un courant de pensée, peut détruire son équilibre, bouleverser peut-être sa nature morale ou même lui ôter la vie. Ceci est amplement prouvé par l'histoire universelle de la magie et de la sorcellerie. C'est un vieux truisme que le courant de haine d'un magicien noir, s'il est lancé vers une personne pure et sainte, ne peut lui nuire, mais retourne à celui qui l'a envoyé et va parfois jusqu'à l'anéantir. Aucune femme n'a jamais été séduite,

aucun jeune homme n'a été rendu criminel, sans qu'il se trouvât dans leur système moral quelque mauvaise tendance que l'influence de leur entourage a pu faire vibrer. Horace l'a dit : *Hic murus æneus esto, nil conscire sibi, nulla palescere culpa.* Et l'expérience de l'humanité nous enseigne que cette innocence du mal, cette absence de conviction de péché, forme autour de nous comme un mur d'airain. La seconde vue de M. Ewen nous permet de réaliser le procédé de cet ancien mystère. Elle éclaircit aussi le pouvoir de charmer des animaux et des hommes. Des savants ont nié que les serpents puissent charmer les oiseaux, et cependant, voici la clef de ce charme. Nous avions dans le temps à Adyar un chat jaune que j'ai vu s'asseoir sous les branches d'un grand arbre en regardant un écureuil. La jolie petite bête s'agitait, criait, et se laissait tomber devant le chat qui le ramassait tranquillement et le portait à ses petits. On voit dans *Isis Dévoilée* (1/380) l'histoire de Jacques Palissier, un paysan du Var « qui gagnait sa vie en tuant les oiseaux par le simple pouvoir de sa volonté ». Cela est rapporté par un savant, le docteur d'Alger, qui le vit à l'œuvre et déclare que cet homme, en fixant simplement son regard sur un moineau, un rouge-gorge, un pinson ou une alouette, le faisait tomber paralysé sur le sol et qu'il pouvait ensuite en faire ce qu'il voulait. Si on l'en priait, il se contentait d'étourdir ses victimes et leur rendait la liberté, mais il pouvait aussi les tuer complètement avant de les toucher. Mme Blavatsky dit que ce courant destructeur est un « élancement du fluide astral » ou éther, et prévient du danger de la culture et de l'abus d'un pouvoir

qui permet de commettre un meurtre à distance sans être surpris et sans laisser de marques sur la victime. En pareil cas, dit-elle, « l'enquête du coroner ne conclura jamais qu'à la mort subite apparemment causée par une maladie de cœur ou une attaque ou quelque autre cause naturelle, mais non réelle en l'espèce ».

On raconte que le grand magnétiseur Ragazzoni frappa de paralysie instantanée une jeune fille, son sujet, qui avait les yeux bandés, par sa volonté inexprimée, quand des observateurs scientifiques présents lui demandèrent de donner cette preuve de son pouvoir.

Les faits que j'ai cités jusqu'ici se rapportent surtout à l'effet d'un courant de pensée qui frappe des objets présents à la vue. Bien d'autres s'offrent à moi pour soutenir mon argument, mais je n'en citerai que deux. Aux Indes, quand un cultivateur a une belle récolte de riz ou d'autre grain susceptible d'exciter l'envie ou la cupidité d'un passant, il plante une gaule vers le milieu de son champ et y accroche un pot de terre retourné (*ghurra*) sur lequel une figure grotesque est peinte à la chaux, afin d'attirer le mauvais œil avant qu'il puisse nuire à la récolte, car c'est le premier coup d'œil qui fait le mal. Là aussi, la mère d'un bel enfant lui barbouille la figure de charbon ou de boue pour mettre sa jeune vie à l'abri du regard envieux d'une femme stérile. Cette flèche de haine ou d'envie une fois décochée ne peut pas être rapidement suivie d'une seconde, d'où ces inventions pour la détourner de son but.

Que maintenant le lecteur se reporte au numéro

de septembre 1896 de *Lucifer*, et qu'il lise l'article frappant de Mrs Besant sur les formes-pensées, et il verra à quel point ses observations et celles des autres étudiants avancés appuient les descriptions de M. Ewen donnés douze ans auparavant et aussi les enseignements du folk-lore sur le mauvais œil et les guérisons par le regard seulement qui ont été observées. Elle décrit, d'après ses visions personnelles, les éruptions lumineuses et colorées qui accompagnent une pensée d'un caractère général, et la flamme aiguë comme une lame dardée par une pensée hostile. Les illustrations en couleur qui accompagnent le texte nous rendent les lois de l'évolution de la pensée très claires. La figure 4 montre un éclair en zigzag d'aura d'un rouge sombre sortant d'un nuage d'orage mental, tout à fait la décharge électrique qui vient frapper un chêne pendant un orage. C'est la pensée violente et brutale d'un homme qui vient de frapper une femme dans un faubourg de Londres. La forme-pensée de la figure 5 est celle d'un meurtrier et ressemble exactement à une lame de poignard. Tel devait être ce poignard fantôme que Macbeth coupable voyait mais ne pouvait saisir : pensée acérée, cruelle, assassine. La langue est pleine d'expressions qui indiquent que ceux qui la formèrent avaient un sens intinctif sinon clairvoyant de leur justesse, Par exemple, un « regard perçant, aigu » représente la forme-pensée dirigée surquelqu'un ; une « âme limpide», «une intelligence obscurcie », la confession habituelle des meurtriers : « j'ai vu rouge », etc., viennent également corroborer ces observations de nos clairvoyants.

La même loi régit les pensées affectueuses, iné-

goïstes qui cherchent à aider et non à nuire, qui voudraient faire du bien et non du mal. Il n'y a pas d'océan assez large, de continent assez vaste pour empêcher une bonne pensée de ce genre de courir à son but. Les anciens *Shastras* enseignent qu'elle franchit même l'abîme qui sépare la vie de la mort et suit son objet jusqu'au delà du sépulcre. La morale à tirer de ces observations qui n'est pas moins forte pour être si évidente, c'est qu'il est en notre pouvoir de faire du bien ou du mal aux autres hommes au moyen des pensées pointues qui sortent de notre esprit. Mais tant d'orateurs et écrivains ont expliqué cela, tant dans notre mouvement que dans les siècles précédents, que je n'ai pas besoin de m'y étendre; il était bon, pourtant, d'y revenir un moment pour bien persuader tous ceux qui visent aux progrès spirituels et l'avancement de la race.

CHAPITRE V

Les Portraits des adeptes.

Deux jours après les expériences de perception de la pensée avec M. Ewen, j'allai passer une quinzaine de jours à Paris avec H.-P. B. Nous tenions des réunions pour instruire les intéressés soit chez nous, rue Notre-Dame-des-Champs, soit chez des amis, et en particulier chez Lady Caithness où nous rencontrâmes M. Yves Guyot, le fameux publiciste, et quelques-uns de ses amis aussi sceptiques que lui à l'endroit des choses spirituelles. A notre grand mécontentement, notre hôtesse nous fit asseoir, H.-P. B. et moi, sur deux énormes fauteuils dorés comme des trônes, où nous avions l'air de deux personnages royaux donnant audience. M. Guyot et les autres nous firent donner des explications complètes sur les principes de la Société et les théories orientales mystiques de la constitution de l'homme et de ses prétendus pouvoirs. Cela alla bien jusqu'au moment où ils dirent qu'ils nous seraient fort obligés de leur montrer des preuves phénoménales de la vérité de nos doctrines. Pour ma part, je ne m'y attendais

guère, Lady Caithness ne nous ayant aucunement préparés à une pareille demande. H.-P. B. refusa tout net de faire la moindre merveille et ne se laissa pas persuader par l'insistance de notre hôtesse. Je dis à M. Guyot que nous avions fait notre possible pour expliquer les idées orientales sur les états de la matière que la science occidentale n'a pas encore découverts, et que nous le laissions libre d'accepter ou de rejeter ou d'essayer ce qu'il voudrait, en l'assurant, d'après mon expérience personnelle, que ceux qui voulaient réellement obtenir des preuves de première main pouvaient y arriver, à condition de se donner autant de mal que pour étudier n'importe quel autre champ de recherches scientifiques. Je regrettais autant que lui que Mme Blavatsky ne fût pas disposée à faire pour lui ce que je l'avais vue faire souvent pour d'autres curieux, mais c'était comme cela, et il n'y avait rien à dire pour le moment. M. Guyot et ses amis furent évidemment très désappointés, mais je n'aurais jamais cru qu'un homme dans sa situation serait capable de parler de H.-P. B. et de moi dans les termes insultants qu'il employa peu après. A voir comment les choses tournèrent, je crois maintenant que le refus obstiné de H.-P. B. ne fut que sage, et qu'elle prévit — ou quelqu'un pour elle — que son consentement aurait été plus qu'inutile, puisque les phénomènes spirituels ne peuvent être compris que par les esprits spirituels, et bien certainement M. Guyot n'était point de ceux-là. Si H.-P. B. lui avait montré quelque chose, il se serait contenté de dire en partant à ses compagnons : « Je me demande comment cette vieille farceuse a fait ce tour-là ? » J'ai

le droit de le penser après ce qu'il a dit de nous. Je me figure que lui et M. Podmore, feu le professeur Carpenter et des centaines d'autres du même genre auront à se réincarner bien des fois avant d'arriver à comprendre les lois de l'action spirituelle sur ce plan physique.

Je fis connaissance avec l'illustre professeur Charcot à l'hospice de la Salpêtrière, le 7 juin 1884. Un de ses anciens élèves, le docteur Combret M. S. T., m'y conduisit et le professeur me montra aimablement diverses expériences d'hypnotisme. Tout cela est si connu maintenant que je n'ai pas besoin de m'étendre sur des choses que je vis il y a quatorze ans. La plupart de mes lecteurs doivent savoir qu'il existe deux écoles d'hypnotisme antagonistes, celle de Charcot à la Salpêtrière, et celle de Nancy, fondée par le docteur Liébaut et son grand disciple, le docteur Bernheim. Depuis des temps reculés, les deux partis que ces écoles représentent ont existé, surtout parmi les aliénistes. Le parti de Charcot attribue à des causes physiologiques toutes les anomalies mentales et les autres phénomènes des sujets hypnotisés. Tandis que l'école de Nancy leur voit des causes psychologiques, c'est-à-dire mentales. Mes lecteurs pourront trouver ces questions longuement traitées dans les anciens numéros du *Theosophist*, ainsi que le récit de mes expériences à la Salpêtrière et à l'hôpital civil de Nancy en 1891. L'intérêt des observations de 1884 fut de me permettre pour la première fois de juger *de visu* dans quelle mesure cette science soi-disant nouvelle de l'hypnotisme coïncidait avec la science séculaire du magnétisme, que j'étudiais depuis quarante ans. Le

docteur Charcot provoquait chez ses malades trois états d'hypnose qu'il réclame l'honneur d'avoir classés : 1° la catalepsie ; 2° la léthargie ; 3° le somnambulisme. Dans le premier, la position des membres du sujet peut être aisément changée par l'opérateur et conservée sans résistance pendant quelque temps. Dans le second, le sujet est inconscient et si un membre est soulevé puis abandonné, il retombe de lui-même, les yeux sont relâchés et les muscles excitables à un degré anormal. Dans le troisième, les yeux sont fermés, ou à demi, les muscles peuvent se contracter jusqu'à la rigidité en stimulant doucement la peau qui les recouvre, et on peut produire par suggestion bien d'autres phénomènes. L'école de Nancy admet tous ces phénomènes, mais les attribue uniquement à l'influence de la suggestion sur l'esprit du sujet, suggestion qui n'a pas besoin d'être verbale, mais qui peut être imposée par un geste silencieux de l'hypnotiseur, par des mouvements volontaires ou involontaires de son corps ou même par l'expression de son visage. Personne ne peut, sans avoir étudié profondément ce sujet, se faire une idée des effrayantes possibilités de la suggestion hypnotique. Il n'y a guère de limite à cet empire exercé par un esprit sur un autre. Charcot produisit devant moi la paralysie artificielle d'un membre de son sujet en y appliquant un fort aimant : je peux en faire autant sans aimant, sans même toucher le patient de la main, par simple suggestion. Il fit passer la paralysie d'un bras à l'autre de la même façon, c'est-à-dire par l'aimant : je peux le faire sans aimant, comme l'école de Nancy, comme tout magnétiseur expérimenté. Alors, pour-

quoi croirions-nous que c'est un effet physiologique, puisque la cause qui le provoque est mentale et extérieure au système physique du sujet ?

Le 13 juin, je retournai à Londres en compagnie de M. Judge qui venait nous voir de New-York en route pour l'Inde où il comptait travailler désormais. Quelque temps auparavant, j'avais ouvert un concours amical entre plusieurs de nos associés de Londres, peintres amateurs ou professionnels, pour tenter une expérience psychique intéressante. Mes anciens lecteurs se rappelleront ma description (*Hist. Auth. de la Soc. Théo.*, première série, page 355) de la manière dont mon Gourou tint sa promesse de me donner son portrait en temps voulu. C'était un profil, dessiné par un amateur qui n'était pas un occultiste, de sorte que, quoique la ressemblance fût indiscutable — comme je le vérifiai plus tard par moi-même — on n'y voyait pas la splendeur qui illumine le visage d'un adepte. Naturellement, je souhaitais d'avoir si possible un meilleur portrait, et j'imaginai d'essayer de voir si mes sympathiques collègues artistes de Londres pourraient obtenir une vue spirituelle plus claire, et plus vivante de sa divine figure. Dès que j'en parlai, les trois professionnels et les deux amateurs auxquels je m'adressai consentirent volontiers à tenter l'épreuve et je leur prêtai à chacun à leur tour la photographie du crayon original que j'avais avec moi. Mais aucun des cinq ne put produire quelque chose de plus ressemblant que le croquis fait à New-York par M. Harrisse. Avant la fin de ce concours, un Allemand Herr Hermann

Schmiechen, peintre de portraits très connu, entra dans la Société, et à ma grande joie consentit aussitôt à tenter l'expérience d'inspiration. Il se mit au travail le 19 juin, et termina le 9 juillet. Pendant ce temps, je fus à son atelier quatre fois seul et une fois avec H.-P. B. et je fus enchanté du développement graduel de l'image mentale, clairement gravée dans son esprit, et dont le résultat fut un portrait de mon Gourou aussi parfait que s'il l'avait fait d'après nature. Tous les autres avaient copié le profil de Harrisse, mais Schmiechen peignit son personnage de face et donna au regard une telle intensité de vie et une telle expression d'âme intérieure, que l'on en est saisi. C'est une œuvre de génie et la preuve la plus claire de transmission de pensée que l'on puisse imaginer. Il a tout saisi : la figure, le teint, la dimension, la forme et l'expression des yeux, la pose naturelle de la tête, l'aura lumineuse et le caractère majestueux. Ce portrait se trouve dans l'Annexe de la Bibliothèque d'Adyar que j'ai fait construire pour lui et pour son pendant, notre autre principal Gourou, également peint par Schmiechen (1), et le visiteur en entrant croit que ses grands yeux pénètrent jusqu'au fond de son cœur. J'ai observé les signes de cette première impression dans presque tous les cas, et le sentiment d'émotion est encore augmenté par la manière dont les deux regards vous suivent partout dans la pièce, toujours vous observant où qu'on se place. L'artiste a même réussi à donner à l'aura qui nimbe

(1) Ces portraits sont toujours à Adyar et vraiment très remarquables. (N. du T.)

les deux têtes l'apparence de scintillement vibratoire que l'on voit dans la réalité. Il n'y a rien d'étonnant à ce que les visiteurs qui ont une tournure d'esprit religieuse éprouvent une sensation de sainteté dans la pièce où se trouvent ces portraits : l'introspection et la méditation y sont plus faciles qu'ailleurs. Si belles qu'elles soient de jour, ces toiles sont encore plus saisissantes la nuit quand l'éclairage est bon ; les figures semblent alors sortir de leur cadre et venir vers vous. Le peintre a fait plusieurs copies de ces portraits, mais qui n'ont pas le caractère vivant des originaux ; il n'a évidemment pas pu retrouver l'inspiration qui a produit ces derniers. Quant aux photographies qui ont été faites des copies — malgré mes protestations passionnées — elles ressemblent aussi peu aux originaux d'Adyar qu'une chandelle de suif à une lampe électrique. Et cela été pour moi une profonde tristesse de voir ces reproductions à bon marché des divines figures vendues en boutique par les partisans de Judge et publiées dans un magazine et dans un livre par le docteur Hartmann.

Ne semble-t-il pas qu'une telle expérience doive jeter une grande lueur sur le mystère de l'inspiration artistique, et nous aider à discerner ce qui fait la différence entre un grand peintre ou un grand sculpteur et la moyenne ordinaire de leurs confrères ? Pour être un véritable artiste, il faut que l'esprit inférieur soit sensible aux impressions provenant de la conscience supérieure ou spirituelle, et ses œuvres maîtresses seront produites dans les moments d' « inspiration » où s'opère ce transfert de conscience. Le cas en question n'est-il pas un exemple, où nous voyons

l'artiste, guidé et enflammé par un rayon venu du dehors, peindre des portraits qu'il ne peut pas reproduire dans son état normal de mentalité indépendante ? Un Titien, un Rubens, un Claude, un Cellini, un Léonard, un Praxitèle ou un Phidias, n'est-il pas celui qui, s'ouvrant à la direction du Moi Supérieur, est capable de recevoir par éclairs ces aperçus enlevants de la divine réalité cachée derrière la barrière de chair ? Un autre point à noter, c'est que le portrait de mon Gourou par Schmiechen était le septième essai tenté pour obtenir une réflexion convenable de son image : afin de consoler ceux qui ne sont pas encore capables d'aller à son Ashrama causer avec lui en tête à tête dans le *Sukshma Sharira*.

C'est à peu près à cette époque, juillet 1884, qu'eut lieu cette réception de jour de H.-P. B. chez notre chère hôtesse, Mrs Arundale que Mrs Campbell Praed a dépeinte avec tant de vivacité dans un de ses romans : *Affinités*. Cela évoque la scène devant mon esprit, et je revois H.-P. B. avec sa face de lion fumant ses cigarettes et résistant aux efforts des professeurs Barrett, Oliver Lodge, Coues, de Mme Novikof et d'autres encore pour obtenir d'elle quelque phénomène. Tandis qu'une souple Américaine, insinuante et chatte, perchée sur le bras de son fauteuil, fourrait de temps en temps son visage sous le double menton de la vieille dame, qui ne cachait pas son ennui ; j'étais sous la porte en spectateur bien amusé par cette comédie. Mrs Campbell a tout noté dans son roman, jusqu'aux détails de l'entrée de Baboula dans

le salon et de la participation de Mohini à la conversation et à la discussion.

Comme je l'ai déjà dit dans un précédent chapitre, un de mes événements de cette saison fut de faire la connaissance de Sir Edwin Arnold. On se fait toujours une idée de l'auteur d'un grand poème ou d'un roman important : je m'imaginais trouver dans le poète de *la Lumière de l'Asie* un homme d'un type romantique, pâle, aux traits délicats, l'air rêveur et une tournure plutôt féminine. Au lieu de cela, je vis en face de moi à table un personnage avec un grand nez et une grande bouche, les lèvres épaisses, l'air du monde plutôt que du cloître et coiffé d'une calotte ! C'est sur les pages du manuscrit original de *la Lumière de l'Asie*, qu'il me donna, et qui sont à Adyar, que je lus un passage au premier anniversaire de la mort de H.-P. B. pour obéir à ses dernières volontés.

Dans ce même mois, je fus faire une visite à Lord Borthwick dans son château de Ravenstone en Écosse et de là à Edimbourg où je fondai la Société Théosophique Écossaise dont feu Robert M. Cameron fut le premier président et E. D. Ewen secrétaire. Malgré les tendances libérales de la pensée moderne, la vieille influence presbytérienne est encore assez puissante dans la capitale du Nord, pour empêcher les hommes instruits et éminents qui appartiennent à cette excellente loge d'avouer ouvertement l'intérêt qu'ils prennent à notre mouvement. Leurs noms sont cachés au public, et personne n'est admis à leurs réunions. Cela paraît bien ridicule, et quant à moi, si je vivais à Edimbourg, je mettrais au défi ces esprits étroits de me brûler comme héritique plutôt que de me sou-

mettre à un pareil esclavage moral. Mais tous ne sont pas du même avis sur ce qu'il convient de faire ou de ne pas faire, et nos idées se répandent tout de même dans la société, que leur courant soit visible ou souterrain. La Russie (1) est le seul autre pays où nous ayons eu à compter avec le même état de choses : là, les persécutions sont à l'ordre du jour pour ceux qui osent s'éloigner de la ligne droite de la Religion d'État.

Je fis une conférence sur la Théosophie le lendemain du jour où j'avais formé cette branche au Oddfellows Hall devant une assistance compacte. Je cite cela à cause de ce qui arriva à la fin. Parmi ceux qui vinrent me serrer la main, se trouva un monsieur qui me dit que les idées que je venais d'exprimer étaient identiques à celles qu'il prêchait dans sa propre église. Et, m'informant, j'appris que c'était le plus populaire des ministres presbytériens et je dois dire mon étonnement qu'il eût retrouvé dans la Théosophie le credo particulier de sa secte, car ayant été moi-même élevé dans cette secte, je l'avais toujours associée dans mon esprit avec tout ce qu'il y a au monde d'étroit, de bigot et de détestable : la tyrannie religieuse incarnée. J'acquis alors la conviction que les fidèles des sectes même les plus intolérantes savent adoucir et spiritualiser leurs croyances quand ils leur sont supérieurs et que même un presbytérien écossais peut, dans des cas exceptionnels, être aussi indulgent à ses frères en dehors de ses barrières de secte, que s'il n'avait pas été élevé dans la théologie

(1) Tout cela est changé maintenant (N. d. Tr.).

de fer et de foudres de Knox et de Calvin. N'en voyons-nous pas un autre exemple dans l'histoire de l'Islam ? Tantôt la cour des Califes fut l'asile de la tolérance et de l'aménité, tantôt un enfer de persécutions et de massacres. « Au x^e^ siècle, dit Draper, le calife Hakim II avait fait de l'Andalousie le paradis de la terre. Les chrétiens, les musulmans et les juifs se mêlaient sans contrainte.... Tous les savants, de quelque pays qu'ils vinssent et quelles que fussent leurs vues religieuses, étaient les bienvenus.... Sa bibliothèque renfermait 400. 000 volumes superbement enluminés et reliés.... Almanzor, qui usurpa le califat.... se mit à la tête du parti orthodoxe. Il fit rechercher dans la bibliothèque de Hakim tous les livres de science ou de philosophie et les fit brûler sur les places publiques ou jeter dans les citernes du palais. » Averroès, l'ornement de l'Islam, une étoile de première grandeur dans le ciel intellectuel, « fut expulsé d'Espagne.... dénoncé comme traître à sa religion. Il n'échappa guère de philosophes à ses poursuites. Quelques-uns furent mis à mort et le résultat fut de remplir l'Islam d'hypocrites. » (*Conflict betwen Religion and Science*)

Voilà où la nature humaine peut se regarder comme en un miroir, car ce qui arriva sous les Califes est toujours arrivé, arrive encore et arrivera toujours. Pour le moment, les hommes remarquables qui font partie de notre branche écossaise peuvent être obligés de dissimuler leurs relations avec nous et de se rendre secrètement à leurs réunions, mais aussi sûrement que le soleil se lèvera demain, le jour n'est pas loin où la Théosophie sera prêchée non pas dans une

chaire écossaise mais dans la majorité des églises et où on tiendra à honneur d'être de nos membres. Car la nature écossaise est la nature humaine et la puissance de l'intelligence nationale dépasse celle de la moyenne des autres peuples et ne saurait être empêchée de suivre les penseurs du passé à toutes les hauteurs. Quand luira le jour de la liberté — comme je le dis à mes collègues d'Edimbourg en formant leur branche — je compte que les théosophes écossais seront à la tête de ceux qui répandent à travers le monde la Sagesse Antique.

Le 8 juillet, il y eut une réunion ouverte de la London Lodge au Prince's Hall, Piccadilly, pour nous dire adieu à H.-P. B. et à moi. Il y avait là beaucoup de gens distingués dans la littérature, la diplomatie et la société, et des discours furent prononcés par M. G. B. Finch, président de la London Lodge, M. Sinnett, Mohini et moi. Je parlai sur la Théosophie, Mohini sur la Sagesse des Aryens et M. Finch nous souhaita à la fois la bienvenue et bon voyage.

De là je fus en Allemagne où il se passa des choses si intéressantes au point de vue de la Société que j'en ferai l'objet du prochain chapitre.

CHAPITRE VI

En Allemagne.

Le 23 juillet, je traversai de Queensborough à Flessingue sur un des superbes bateaux qui desservent cette ligne et j'arrivai à Elberfeld (Allemagne) à 3 heures le lendemain. Frau Gustav Gebhard, morte depuis, hélas, me reçut comme un frère. Je n'ai jamais rencontré un caractère plus loyal et plus charmant. C'était une de ces femmes qui émanent autour d'elles une atmosphère de tendresse et de vertu, font le soleil dans leurs maisons, se rendent indispensables à leurs maris et se font adorer de leurs enfants. Pour ses collègues de la Société Théosophique, Frau Gebhard avait l'attraction spéciale d'être née mystique et d'avoir depuis des années étudié l'occultisme autant que ses devoirs de famille le lui permettaient. Pendant sept ans elle avait été l'une des deux élèves d'Éliphas Lévi (l'autre était le baron Spédaliéri), et après la levée du siège de Paris, l'infortuné occultiste à moitié mort de faim avait trouvé chez elle une longue et généreuse hospitalité. Elle a écrit ses impressions sur lui pour le *Theosophist* de janvier 1886.

Elle en parle avec beaucoup de considération et d'affection en tant que cabbaliste, maître et ami, mais dit que son point faible était une gourmandise d'épi urien qui était souvent pour elle « un sujet d'étonnement ». Comme tous les deux sont morts, cela ne fera de mal à personne si je répète ce que Frau Gebhard m'a raconté : qu'Éliphas Lévi était gros mangeur, aimait la bonne chère, les viandes comme les légumes, et buvait beaucoup de vin à son dîner. Ses relations avec Frau Gebhard furent surtout épistolaires, il lui enseignait l'occultisme par lettres. Une grande partie de ces leçons fut traduite, avec la permission de Frau Gebhard, pour le *Theosophist* et se trouve dans les volumes de 1884 (supplément), 1885, 1886. La maison des Gebhard était meublée avec goût, et pendant que Herr G. Gebhard était en Amérique, toute la famille rivalisait de zèle pour rendre le séjour délicieux aux invités. Au premier, Frau Gebhard avait une chambre occulte pour son usage où elle gardait des livres choisis sur ses sujets favoris et un portrait à l'huile de son maître Éliphas Lévi. On l'y voyait tel qu'elle l'a dépeint dans l'article dont j'ai parlé : « petit et corpulent ; la figure douce et bienveillante, resplendissante de bonne humeur, il avait une longue barbe grise qui couvrait près de la moitié de sa poitrine ». C'était une physionomie intellectuelle, mais celle d'un homme plus attiré par les choses physiques que par les spirituelles, une physionomie bien différente de celle de nos adeptes indiens où règne la majesté des aspirations divines.

Deux jours après moi, arrivèrent les premiers du groupe de Théosophes attendus en les personnes de

Mme Hammerlé, d'Odessa ; du docteur Hübbe Schleiden, de Hambourg, et du docteur Coues, de Washington. Le lendemain, dans une réunion tenue dans la «chambre occulte», notre première branche allemande fut formée : la « Theosophische Gesellschaft Germania » ; président, docteur Hübbe Schleiden ; vice-présidente, Frau M. Gebhard ; trésorier, le consul G. Gebhard, et secrétaire, Herr Franz Gebhard, le digne fils de ces excellents parents. Tel fut le commencement de notre mouvement dans le pays le plus intellectuel de l'Europe, un champ qui en temps voulu devra porter de magnifiques moissons, quoique comme l'Écosse il doive être retardé dans son développement par des causes locales. Tandis que l'obstacle en Écosse est le pouvoir encore vivant du calvinisme, en Allemagne il y en a plusieurs, à savoir : une activité mentale tumultueuse dans le cycle des intérêts commerciaux ; le développement énorme des sciences physiques toujours accompagné de prostration spirituelle ; et un restant de méfiance contre le mysticisme, ses adeptes et ses systèmes causé par l'abus des Rose-Croix, de la Maçonnerie égyptienne de Cagliostro et les travaux et les prétentions incomprises des alchimistes du moyen âge. Dans les siècles passés, l'Allemagne était le centre et la serre chaude de toutes les recherches occultes, et si nous voyons aujourd'hui une tendance vers la réaction, ce n'est que par l'opération naturelle d'une loi qui ne change point. Le caractère allemand a une capacité innée pour ces hautes aspirations spirituelles, et il est très possible que dans l'avenir quelque changement réveille son activité. Si je le pouvais sans

manquer de sagesse, je citerais les noms de grands Allemands qui penchent secrètement vers les idées théosophiques, cela viendrait justifier ma remarque, mais le temps éclaircira tout. En attendant, mon devoir est de continuer, comme je le fais depuis tant d'années, à garder les secrets de bien des gens et des choses enfermés dans ma mémoire en permettant aux soupçons et aux malentendus de s'attaquer à moi et à d'autres pour le bien de la cause à laquelle nous avons consacré « nos vies, nos fortunes et notre honneur sacré ».

Nous avons à Adyar un souvenir de cet événement, une excellente photographie de ce groupe d'amis avec lesquels nous fondâmes la nouvelle branche allemande, et Frau Gebhard a mon portrait à l'huile pour lequel je lui donnai quelques séances de pose. Dans l'intérêt de notre mouvement en Allemagne, je quittai Elberfeld pour Dresde, le 1er août, avec le docteur Hübbe Schleiden. Ce jour-là même, le bon docteur reçut dans le train une lettre d'un des Maîtres répondant à une question qu'il venait de me poser. Comme son témoignage sur cette affaire a été publié par la S. P. R. (toujours soupçonneuse et dénigrante), je peux sans indiscrétion raconter qu'il venait d'entamer une conversation sur certaines expériences pénibles de sa jeunesse qu'il racontait alors pour la première fois et dont il n'avait pas parlé à Mme Blavatsky. Pendant que nous étions ainsi occupés, on vient nous demander nos billets par la portière de droite. J'étais à gauche du docteur, il prit mon billet avec le sien et se pencha vers la droite pour les tendre à l'employé par-dessus les genoux de la personne qui était à côté

de lui. En reprenant sa place, il vit entre lui et cette personne une lettre : elle était sous enveloppe thibétaine ou plutôt chinoise, portait son adresse de l'écriture de K. H. et non seulement expliquait les causes des infortunes dont il venait justement de se plaindre, mais encore répondait à certaines questions qu'il avait posées à H.-P. B. (alors à Londres) dans une lettre qui ne pouvait pas encore avoir de réponse par retour du courrier (1). Voilà un cas qui *semble* à l'abri de tout soupçon de fraude, cependant la bonne et généreuse S. P. R. suggère la possibilité de la présence avec nous dans le train d'un agent de H.-P. B. (qui n'avait pas le sou) ! Vraiment est-ce la peine de prendre de tels gens au sérieux ? En tout cas, le pauvre docteur Hübbe se trouva très réconforté et encouragé par le contenu de cette lettre, ce qui, après tout, était l'essentiel, et je me réjouis de sa joie, comme le dit mon journal.

Nous allâmes voir, à Weisser Hirsch, un séjour d'été près de Dresde, Herr Oscar von Hoffmann, une belle âme, vrai gentleman dans ses instincts comme dans ses actes. Il était alors occupé à traduire *Esoteric Buddhism*, traduction qu'il publia plus tard à ses frais. C'est chez lui, à Leipzig, que Zollner et les autres professeurs de l'Université de Leipzig tinrent leurs séances mémorables avec le médium Slade qui confirmèrent Zollner dans sa théorie d'une quatrième dimension. La race allemande est belle et fait penser parfois au mufle du lion : Herr von Hermann pré-

(1) Second rapport de la S. P. R. sur les phénomènes de H.-P. B., pp. 383-384.

sentait ce type fort marqué. Comme son frère qui habite l'Angleterre, il est resté mon ami depuis bien des années, et ce frère surtout a prêté son aide à la Société quand elle en avait le plus besoin.

Ce même soir, le docteur Hübbe me mena chez Herr Schrœder, le fameux magnétiseur qui faisait des cures psychopathiques miraculeuses. Sa méthode était la simplicité même : il établissait la communication aurique avec son patient et laissait couler sa propre vitalité dans le système de l'autre jusqu'à ce qu'il fût soulagé ou guéri, selon le cas. Il se mettait en perce, pourrait-on dire ! Eh bien ! c'est ce que les médecins juifs faisaient faire à la Sunamite Abisaig, pour le roi David, et c'est de la thérapeutique scientifique. Au bout de deux jours, nous quittâmes Dresde pour Bayreuth afin d'entendre le *Parsifal* de Wagner sur son propre théâtre. La représentation dura de 4 heures à 9 heures du soir et fut profondément impressionnante, d'un effet dont la grandeur dépasse la description. J'allai avec le docteur chez le baron Hans von Volzogen, vice-président et directeur de la Wagner Verein. Il nous reçut dans sa bibliothèque où il corrigeait, debout devant un haut pupitre, les épreuves d'un article sur « Wagner et la Théosophie ». L'étrangeté de la coïncidence nous frappa tous, et cette impression ne fit qu'augmenter quand, en entendant mon nom, il se tourna vers un rayon en remarquant qu'un de ses amis venait de lui envoyer, la veille, d'Helsingfors, quoi ? Un exemplaire de mon *Buddhist Catechism* doré sur tranches et relié en velours blanc, qu'il me tendit ! Il nous dit que Wagner était profondément intéressé par le

bouddhisme et que *Parsifal* avait été écrit tout d'abord pour représenter les efforts du Bouddha pour obtenir la sagesse et sa conquête de l'Illumination. Mais les instances des rois de Saxe et de Prusse et d'autres illustres protecteurs l'avaient décidé à le recomposer dans sa forme actuelle, la recherche du Saint-Graal.

Le docteur Coues et Herr Rudolph Gebhard M. S. T. nous rejoignirent à Bayreuth à temps pour la représentation, et Coues nous accompagna à Munich. Le docteur Hübbe et moi, nous y arrivâmes le 5 août, à 8 heures du soir, et nous logeâmes à l'hôtel. J'allai faire une visite à l'estimable sœur du docteur Franz Hartmann, la comtesse de Spreti, femme d'un officier allemand en retraite, puis visiter les musées de peinture et de sculpture. Ces braves gens vinrent le soir même avec le capitaine Urban et un autre célèbre magnétiseur, Herr Diesel, nous faire passer une agréable soirée à l'hôtel. C'est aussi là que je vis pour la première fois le baron Ernst von Weber, un vétéran parmi les anti vivisectionnistes, qui fut délégué de l'Allemagne à une de nos conventions d'Adyar, un M. S. T. fier de son titre. Il nous accompagna le lendemain matin à Ambach, la villa du grand peintre allemand professeur Gabriel Max, sur le joli lac de Starnberg, d'où nous revînmes le soir, mais pour repartir le jour d'après pour un autre paradis au bord du lac Ammerland, où le baron Carl du Prel, le philosophe, avait l'habitude de passer les mois chauds. C'était un homme petit, un peu fort, solide, bronzé par le soleil, avec une honnête figure et une noble tête dans laquelle travaillait un des plus beaux cerveaux de notre temps. Du Prel était l'écrivain le plus

ésotérique et théosophique de son époque en Allemagne. Nous dînâmes chez le professeur Max; c'est aussi un petit homme au trong large et long, la tête grande et intellectuelle, timide avec les étrangers. Nous passâmes quarante-huit heures à Ambach, retournant à Munich le 10. D'un bout à l'autre, ce fut une expérience charmante et mémorable. A cette noble compagnie de grands penseurs venaient s'ajouter une journée ensoleillée exquise, un ciel pur, la rive du lac tapissée d'un gazon velouté, semée de villas pittoresques, la senteur des pins, et devant nous, céleste miroir du rivage et du ciel, l'étendue sans rides du lac Starnberg. C'est dans ce paysage que je reçus dans la Société, le 9, le baron et la baronne du Prel, le professeur et Frau Max, la sœur de cette dernière Fraulein Kitzing, le comte et la comtesse von Spreti, le baron E. von Weber, et le capitaine Urban. Mme Hammerlé, d'Odessa, nous avait rejoints le 8 et représentait les anciens membres. On se doute de ce que fut la conversation dans un pareil cercle. Le retour à Ambach eut lieu au clair de la lune, en petits bateaux. Quelques notes sur ces nouveaux membres pourront être intéressantes dans les pays où ils sont moins connus qu'en Allemagne.

Gabriel Max, né à Prague le 21 août 1840, étudia la peinture à l'Académie de Prague de 1855 à 1858, puis à Vienne jusqu'en 1861, revint dans sa ville natale, et étonna le monde en 1862 par une série de treize tableaux qui illustraient, fantastiquement mais bien, des morceaux de musique. Continua ses études à Munich de 1863 à 1869, et est devenu depuis un des plus grands artistes de l'Allemagne. Ses sujets

ont généralement un caractère étrange et mystique; c'est aussi un grand anthropologiste, il possède une superbe collection ethnographique.

Hübbe Schleiden, *juris utriusque doctor*, né le 20 octobre 1846 à Hambourg, étudia la jurisprudence et l'économie politique ; attaché au consulat général d'Allemagne à Londres pendant la guerre de 1870-71 ; voyagea dans presque toute l'Europe et vécut dans l'Afrique Occidentale de 1875 à 1877. Auteur de plusieurs ouvrages importants et fondateur de la politique coloniale allemande, ses plans d'homme d'État ont été adoptés par le prince de Bismarck et suivis depuis par l'empereur.

Baron Carl du Prel, né à Landshut (Bavière) le 3 avril 1839, étudiant à l'Université de Munich, entré au service en Bavière en 1859, y resta jusqu'en 1872 où il démissionna comme capitaine. Nommé docteur en philosophie en 1868 par l'Université de Tubingue pour son ouvrage magistral sur les rêves, sa réputation s'accrut constamment par la publication d'autres livres. Mourut en 1898. *La Philosophie du mysticisme* parut en 1885 et a été merveilleusement traduite en anglais par mon cher ami C.-C. Massey.

Voilà les hommes qui se groupaient autour de moi sur ces pentes vertes au bord de ce lac charmant que l'infortuné roi de Bavière aima d'un si romantique amour et sur lequel son suicide jeta une ombre douloureuse. Notre amitié n'a jamais cessé quoique deux d'entre eux se soient depuis retirés de la Société.

Après Munich, Stuttgard, Kreuznach et Heidelberg, avec visite, comme de juste, du château, du gros tonneau et du reste des curiosités. De là en couchant à

Mayence, à Kreuznach pour voir Mme Hammerlé. C'est une ville d'eau très intéressante pour les étrangers. Le Kurhaus de l'Ozone est bien curieux : les murs sont en branches de bouleau retenues par une carcasse de poutres. Un jet d'eau finement divisé passe goutte à goutte à travers les branches, de haut en bas, et doit en s'évaporant libérer l'ozone, ce qui fait une atmosphère particulièrement favorable à respirer pour les malades du poumon. Il y a des bains, de beaux jardins illuminés le soir, un admirable orchestre — on n'en entend jamais de mauvais en Allemagne — et des quantités de petites boutiques où l'on peut acheter presque pour rien des bijoux ou autres objets en agate, en onyx, en cornaline et autres pierres qu'on trouve dans les montagnes voisines. La comtesse de Spreti, Frau Max, et sa sœur arrivèrent à l'improviste nous faire une agréable surprise. Comme nous allions retourner à Elberfeld, Rudolph Gebhard et moi, nous les fîmes consentir à y venir avec nous. On descendit le Rhin tous ensemble, de Mayence à Cologne, et comme la journée était belle, le bateau bon et la société heureuse de se retrouver, ce fut un heureux moment. Le nuage des missionnaires n'était pas encore visible, mais il approchait.

La maison Gebhard nous accueillit tous et cinq jours passèrent comme un beau rêve. Le docteur Coues resté à Kreuznach nous rejoignit le 15 août et le 17, H.-P. B., Mrs Holloway, Mohini, Bertram Keightley, Mrs et Miss Arundale débarquèrent en chœur de Londres. Je donnai ma chambre à la comtesse de Spreti et j'allai loger dans la villa de Herr Franz Gebhard. Le consul Gebhard, revenu d'Amé-

rique, était le type de l'hôte idéal; vraiment je n'ai jamais vu un homme plus aimable ni un ami plus sympathique. On célébra son jour de naissance avec enthousiasme le 18. Mme Hammerlé arriva le même jour de Kreuznach et, le 19, les dames de Munich s'en allèrent tandis que le docteur Hübbe arrivait. Le docteur Coues partit le 20 et Mme Hammerlé le 21. Le lecteur peut s'imaginer ce que fut la conversation pendant cette semaine mémorable, H.-P. B. moussait comme du champagne et chacun contribuait de son mieux à l'agrément général. Le docteur Hübbe, débilité par trop de travail mental, nous quitta pour aller dans la Forêt Noire remettre son système nerveux à l'air balsamique des pins. Ceci me rappelle que j'ai omis de rapporter un incident important de ma visite au professeur Gabriel Max.

Il y avait dans le jardin de la villa de vieux pins majestueux à l'ombre desquels il était délicieux de se reposer en regardant le lac. Je me rappelai soudain qu'on m'avait dit que certain adepte du Thibet a l'habitude de se tenir au pied d'un pin, le dos appuyé sur le tronc pour absorber l'aura pure et curative de l'arbre. Comme je l'ai déjà dit, mon système nerveux avait alors perdu passablement de sa vitalité à guérir des milliers de malades et je ne me récupérais pas : ma santé générale était parfaite mais les ganglions le long de la colonne vertébrale se sentaient vides et il n'y avait pas encore d'amélioration après cinq mois de repos. J'essayai donc la cure de l'arbre avec un résultat magique, l'aura se répandit dans mon système et en deux jours j'allais aussi bien que possible.

« H.-P. B est enragée ! » dit mon journal le 24 août,

ce qui veut dire que son humeur était tout le contraire de facile et que nous avions tous notre part de ses coups de boutoir ! Elle avait une crise de rhumatismes, la pauvre, en sus de ses misères habituelles. Le 25 au soir, une lettre arriva phénoménalement dans des conditions assez étranges et convaincantes pour satisfaire même Rudolph Gebhard, un des plus habiles prestidigitateurs de l'Europe. Il a décrit ce phénomène dans son discours à la Convention annuelle d'Adyar en décembre 1884, à laquelle il prenait part comme délégué (V. Rapport officiel de l'anniversaire de cette année-là, p. 111). Il dit que « depuis l'âge de sept ans il avait étudié la prestidigitation. Qu'à dix-neuf ans, il alla à Londres, et prit des leçons avec le professeur Field, le premier illusionniste du pays. Qu'il avait été en rapport avec les principaux artistes dans cet art et avait échangé des tours avec eux. Qu'il avait fait une étude particulière de cet art. Il fit ensuite un récit intéressant de la chute d'une lettre tombée d'un tableau dans le salon de son père, tandis que Mme Blavatsky était dans la pièce. Cette lettre était adressée à son père (sur sa demande) et traitait exactement du sujet auquel il pensait à ce moment-là. Il offrit une récompense de mille roupies à qui pourrait répéter l'expérience dans les mêmes conditions. Lui-même, spécialiste amateur, avait l'œil ouvert. » (Applaudissements.)

En jugeant ce phénomène, il faut considérer un point important, c'est que les personnes présentes au nombre de douze ou quinze avaient elles-mêmes voté que s'il arrivait une lettre elle devrait être adressée à Herr G. Gebhard et lui servir de témoignage. On

aurait aussi bien pu demander qu'elle fût adressée à n'importe qui d'autre dans la chambre, et comme le vote n'eut lieu qu'environ une minute avant que la lettre tombât sur le piano, il est difficile d'imaginer une preuve plus évidente que H.-P. B. possédait réellement le pouvoir de produire ces phénomènes.

Heureusement, nous sommes sortis du cycle des phénomènes psycho-physiques de ce genre depuis la mort de la pauvre H.-P. B.; malgré tout, ils avaient dans ce temps-là une très grande importance et contribuèrent plus que tout à attirer l'attention publique sur la Société, préparant ainsi la voie à la diffusion des idées dont elle était le canal. Le professeur Max Müller m'a fait un grand tort personnel en déclarant, et en imprimant que dans une conversation privée avec lui et chez lui à Oxford, j'avais parlé des faux miracles comme de l'engrais naturel de tous les mouvements religieux à leur origine, faisant l'implication que si les miracles de H.-P. B. étaient de cette sorte, il n'y avait rien à dire. Je ne peux pas retrouver en ce moment où se trouve cette déclaration, mais je crois qu'elle fut d'abord imprimée dans le *Nineteenth century* et répétée dans une des *Gifford lectures*, mais de ceci je ne suis pas sûr. Ce qui importe, c'est que — probablement sans mauvaise intention et simplement parce qu'il m'avait mal compris — il me fit paraître approuver les mensonges et les fraudes comme des moyens nécessaires au lancement d'un mouvement religieux. Comme nous étions seuls dans son cabinet quand cette conversation eut lieu, c'est une question de fidélité entre sa mémoire et la mienne, et tout ce que je peux faire, c'est de

nier solennellement avoir rien dit qui pût s'interpréter ainsi, et d'en appeler au témoignage de ma vie tout entière où rien ne me montre guidé par de si méprisables principes. Pour ceux qui me connaissent intimement, ma parole vaut celle du professeur Max Müller. Ce que j'ai dit, c'est que des « miracles » ont accompagné la naissance de toutes les religions, et que quand des phénomèmes réels ne se produisaient pas, les prêtres en faisaient habituellement de faux pour fumer leur récolte. Mais cela ne se rapportait pas au mouvement théosophique et c'est la haine que le professeur Max Müller lui portait qui a dû causer ce malentendu. « C'est une belle chose que vous avez faite, me dit-il, de tant aider à la renaissance du goût pour le sanscrit, et les Orientalistes ont suivi avec le plus grand intérêt le développement de votre Société depuis ses débuts. Mais pourquoi allez-vous gâter cette bonne réputation en flattant les imaginations superstitieuses des Hindous et leur dire que leurs Shastras ont un sens ésotérique? Je sais parfaitement la langue, et je puis vous assurer qu'il n'y a rien qui ressemble à une Doctrine Secrète. » Je répondis simplement au professeur, que tous les pandits, non gâtés par l'occidentalisme dans l'Inde entière, croyaient comme nous à l'existence de ce sens caché, et que quant aux Siddhis, je connaissais personnellement des hommes qui les possédaient et à qui j'avais vu exercer leurs pouvoirs. « Allons, dit mon savant hôte, parlons d'autre chose. » Nous parlâmes d'autre chose et de ce jour jusqu'à sa mort, il attaqua nos personnes et notre mouvement quand la fantaisie lui en prenait.

Il y eut d'autres phénomènes de lettres pendant notre séjour dans la maison Gebhard, mais je n'ai pas besoin de les raconter, le premier suffira. Parmi les visiteurs de H.-P. B. se trouvait ce Russe de talent, Solovioff dont le livre, paru longtemps après la mort de H.-P. B. — ce qui lui permettait tous les mensonges — le montre tout aussi sans cœur et méprisable que les Coulomb, quoique cent fois supérieur comme talent. Le 1er septembre, il nous raconta sa merveilleuse vision éveillée d'un Adepte, et les phénomènes frappants qui accompagnèrent cette visite, non pas comme une illusion douteuse des sens, mais comme une expérience réelle assez parfaite pour exclure tous les doutes. Mais, comme disait le professeur : « Parlons d'autre chose. »

CHAPITRE VII

La conspiration des missionnaires et des Coulomb.

Nous en sommes arrivés au 1er septembre : il nous restait encore quelques jours d'heureuse amitié et de doux entourage à vivre à Elberfeld, mais le premier grondement de l'orage se fit entendre le 10, où nous reçûmes une lettre lugubre de Damodar annonçant que les missionnaires préparaient un complot, évidemment avec l'aide de Mme Coulomb. Il disait que cette femme s'en allait partout jurant de se venger de H.-P. B. et de la Société. Les membres du Comité de contrôle, à qui j'avais laissé la conduite de nos affaires au quartier général, finirent par être si las de ses misérables commérages qu'ils essayèrent de l'expédier avec son mari au Colorado, où le docteur Hartmann offrait de leur faire cadeau d'un claim de mine d'or qu'il avait. Ils ne demandaient pas mieux l'un et l'autre et le jour de leur départ par Hong-Kong et San-Francisco était fixé quand ils gâtèrent tout en déclarant qu'ils avaient des lettres compromettantes de H.-P. B. et que si on ne leur

donnait pas une prime de 3.000 roupies, ils feraient publier ces lettres. Naturellement, toutes les négociations furent rompues : le comité tint un conseil où il fit comparaître les accusés, on lut en leur présence des affidavits de leurs diffamations et on les expulsa de la Société. Des difficultés et des contestations s'élevèrent quand il s'agit de leur faire quitter la maison : ils prétendirent que Mme Blavatsky ayant laissé son appartement sous leur garde, ils ne sortiraient pas d'Adyar sans son ordre. D'après l'avis de son conseil, le comité télégraphia à H.-P. B. pour demander cet ordre et lui écrivit. Elle l'envoya par câble et enfin, après des semaines de gros ennuis, ce digne couple, expulsé d'Adyar, alla s'installer à San-Thomé, dans une maison que lui procurèrent les doux missionnaires. Leur grande batterie à bombes et mortiers éclata dans le numéro de septembre de leur organe de Madras, le *Christian College Magazine*, et ils se préparèrent à voir les superstructures de la Société Théosophique s'écrouler en écrasant ses fondateurs sous les ruines. Les gens raisonnables ne se laissèrent pas prendre au prétexte de « l'intérêt de la morale publique » qui couvrait l'emploi de ces Coulomb, quelque décriés qu'ils fussent par eux-mêmes, pour instruments de notre ruine : l'esprit de parti qui poussait à l'attaque transparaissait assez. S'il se fût agi des chefs d'une des sectes de leur propre religion, il n'est guère douteux que les « intérêts de la morale publique » eussent été abandonnés à leur sort ; mais quand une occasion se rencontrait de discréditer une Société qui, entre toutes, avait su inspirer une si forte influence sur les Indiens, la tentation était irrésistible, et ces com-

plices peu ragoûtants furent payés moitié en argent, moitié en promesses ; on dit que le Révérend Alexander leur servit de *chef de cuisine* littéraire. Habilement, du reste.

Un article si sensationnel ne pouvait manquer d'obtenir une notoriété immédiate ; le correspondant du *Times* à Calcutta lui en télégraphia la substance le 20 septembre et la nouvelle fit rapidement le tour du monde civilisé. L'effet démontra la diffusion de l'intérêt excité par nos idées, et on peut douter qu'aucune Société ait jamais eu à soutenir une attaque si terrible. L'amertume de la réaction contre Mme Blavatsky semblerait la meilleure preuve de l'impression profonde produite sur l'esprit public par ses révélations sur l'existence de l'école orientale d'Adeptes, leurs caractères individuels et le rôle qu'ils jouent dans le progrès de la race.

J'ai condensé le développement de ce complot en un seul paragraphe, mais en réalité des semaines se passèrent entre le premier avertissement de Damodar et la publication de la dépêche de Calcutta dans le *Times*. Ces semaines furent pour nous un temps de douloureuse anxiété, mais pour H.-P. B. ce fut une terrible agonie mentale. Son tempérament extra-sensitif lui fit souffrir des tortures morales proportionnées à la longueur de son inaction forcée. Mon distingué compatriote Fenimore Cooper, l'auteur célèbre, dont son biographe parle ainsi, offre un cas parfaitement parallèle :

« Les critiques hostiles affectaient Cooper à un degré remarquable même dans la race irritable des auteurs. Il manifestait une irascibilité telle que l'on

n'eût pas seulement dit qu'il avait l'épiderme tendre, mais à vif. La douceur n'était pas son caractère distinctif et les attaques le portaient toujours à la réplique et à la contre-attaque (1). »

Tout ce que H.-P. B. pouvait faire dans ces cir constances, elle le fit. Elle écrivit au *Times* du 9 octobre pour protester de la fausseté des soi-disant lettres privées publiées par Mme Coulomb et dans des interviews, publiées par le *Pall Mall* et d'autres journaux, elle annonça son intention de retourner aux Indes pour poursuivre les Coulomb et les missionnaires en diffamation. A la suite de sa lettre à l'éditeur du *Times*, parut une lettre de M. Saint-George Lane Fox qui arrivait de Madras. Il disait que, comme tous ceux qui étaient au courant de l'affaire, « il ne doutait aucunement que les lettres, quel qu'en fût l'auteur, n'étaient pas de Mme Blavatsky » ; et de plus « qu'il ne croyait pas que la vraie cause théosophique en souffrît à aucun degré ». Les événements subséquents ont abondamment prouvé la justesse de son jugement, car les statistiques montrent que la croissance et la force du mouvement théosophique ont doublé d'année en année depuis cette attaque.

Je n'ai pas l'intention, au bout de si longtemps, de ressasser cette vieille histoire : le public s'est partagé, H.-P. B. a déposé son fardeau de chagrins terrestres et la marche du temps démontre victorieusement la grandeur de son caractère et la dignité des aspirations de toute sa vie. Ses erreurs et ses faiblesses person-

(1) *James Fenimore Cooper*, par THOMAS R. LOUNSBURY, Londres, 1884, Kegan Paul.

nelles sont quasi oubliées et sa réputation repose désormais sur les livres qu'elle nous a laissés, dont la valeur essentielle apparaît maintenant que la fumée et la poussière de la bataille sont évanouies. Je retournai aux Indes avec Rudolph Gebhard dans la première moitié de novembre, et Mme Blavatsky suivit en décembre, amenant avec elle M. Leadbeater et M. et Mrs Cooper Oakley, de Londres, ainsi que trois délégués de Colombo à la Convention annuelle. Je les rejoignis avec le docteur Hartmann, à Colombo où j'avais été rendre compte aux Cinghalais des grands résultats de ma mission à Londres.

Avant de quitter l'Europe, H.-P. B. reçut les preuves les plus consolantes de la confiance inébranlable de nos collègues européens dans son intégrité. La London Lodge et les branches française et allemande adoptèrent, à l'unanimité, des résolutions flatteuses et les deux premières télégraphièrent leurs décisions à Adyar. Entre temps, lettres et télégrammes pleuvaient au quartier général de toutes les branches indiennes et les rapports de nos collègues du Comité de contrôle devenaient rassurants, — je les ai sous les yeux en écrivant ceci. Nous sentions que la tempête était passée sans nous avoir fait si grand mal après tout.

En débarquant à Bombay, le 10 novembre, je fis une conférence, le 12, sur « la Théosophie à l'étranger », au Framji Cowasji Hall, devant une asssistance nombreuse et des plus enthousiastes que j'aie jamais vue. Arrivé à Madras le 15, les journaux locaux témoignent de la réception qu'on me fit. Plus de 300 étudiants de ce même Christian College dont les professeurs avaient attaqué H.-P. B. et un grand

nombre de membres de la Société m'attendaient à la gare avec musique, discours, guirlandes et parfums. Leur joie et leur enthousiasme paraissaient sans bornes. L'adresse lue par les écoliers est très fleurie, mais vibrante de véritable affection. Certaines phrases mettent le doigt sur le nœud du mystère de l'échec des missionnaires dans leur tentative pour affaiblir notre influence sur les Hindous, car cela dut leur paraître un véritable mystère. Ces jeunes Indiens identifient la Société Théosophique avec la renaissance des études sanscrites, la réconciliation de la religion et de la science, la lumière jetée sur l'état futur de l'homme, la fusion des castes et des croyances « sans cohésion » de l'Inde en un sentiment fraternel de sympathie mutuelle, et la défense de la sagesse aryenne et de l'honneur hindou contre toutes les critiques et tous les assaillants. Avec de telles convictions dans l'esprit et un cœur palpitant de reconnaissance, ce misérable complot contre H.-P. B. et les Bienheureux était destiné à échouer, — mieux, il était destiné à nous faire avec le temps un bien infini, au lieu d'un tort infini. On perçoit cela dans l'accent d'un des journaux influents du pays à ce moment. Annonçant le retour de Mme Blavatsky et de ses compagnons, l'*Indian Mirror* du 20 décembre dit :

« La communauté hindoue en général est d'autant plus attirée vers Mme Blavatsky, qu'elle croit que les missionnaires, sous prétexte de dénoncer les fraudes de cette dame, ont en réalité attaqué l'ancienne religion et la philosophie indienne. C'est pourquoi le sentiment général contre les missionnaires et pour Mme Blavastky est très marqué. »

La *Indian Chronicle* dit : « Nous ne sommes pas nous-mêmes théosophes..., mais nous avons un grand respect pour les fondateurs de la Société Théosophique. C'est le seul mouvement étranger qui émeuve le sentiment national du pays... et au lieu d'en faire un objet de ridicule et de persécuter ses chefs, on devrait le soutenir patiemment. Les chrétiens moqueurs... ne savent peut-être pas que l'existence des Mahâtmas... est une croyance universelle dans toute l'Inde; qu'il est ridicule de supposer que les Padris de Madras pourront nuire sérieusement à cette croyance... La Théosophie, quoiqu'elle puisse avoir à souffrir d'ennuis temporaires... sortira de cette rude épreuve purifiée par ses souffrances. » Le *Sahas* du 3 novembre exprime les mêmes opinions et dit que les Hindous croyaient à la science occulte avant que nous fussions nés et que cette croyance, qui pour des centaines de gens est une certitude, ne peut être affectée par ce qui nous arrivera. *Amrita Bazar Patrika* dit que les accusateurs chrétiens sont incapables de comprendre les faits dont s'occupe la Théosophie, mais que les Hindous, connaissant le Yoga, croient implicitement aux Mahâtmas. En essayant de discréditer l'existence de ces personnages, les missionnaires, comme le montre le ton de toute la presse indigène, donnaient un soufflet au peuple hindou tout entier et l'insultaient mortellement.

La réception de H.-P. B. à Madras, à son retour, fut encore plus tumultueusement joyeuse que la mienne. Elle fut reçue sur la jetée par un nombreux comité, enguirlandée ainsi que ses compagnons de voyage et escortée processionnellement au Pacheappa

Hall, où l'attendait une foule compacte jusqu'à la suffocation. Tous se levèrent et l'acclamèrent avec enthousiasme tandis qu'elle traversait lentement la foule pour se rendre sur l'estrade, la main nerveusement crispée sur mon bras, la bouche serrée comme un étau, les yeux brillants de joie et presque noyés d'heureuses larmes. Les nouveaux venus de Londres reçurent chacun leur ovation particulière. Le Tahsildar de Madras lui souhaita la bienvenue au nom de la branche locale, le juge Srinivasa Row lui demanda de permettre la lecture de l'adresse des étudiants du Christian College et d'autres collèges portant environ 500 signatures. Elle consentit et l'adresse fut lue par un étudiant du Christian College au milieu d'une grande excitation. Quand l'explosion d'acclamations qui suivit eut un peu diminué, H.-P. B. fit son premier discours public, l'unique à ma connaissance. Elle dit que « de toutes les lettres qu'on avait publiées, pas une n'avait été écrite par elle telle quelle. Elle les reniait toutes... elle aurait été la plus grande folle du monde de se compromettre ainsi, de manière à pouvoir être accusée justement de choses si viles, si dégoûtantes... Quant à ses accusateurs, le colonel et elle les avaient traités avec toute la bonté possible. Que dire de leur trahison ? Pendant qu'elle était absente, ils l'avaient vendue comme Judas Iscariote. Elle n'avait rien fait contre l'Inde dont elle dût avoir honte, et elle était déterminée à travailler pour l'Inde tant qu'il lui resterait un souffle de vie. » (Compte rendu du *Madras Mail*.)

Il y eut d'autres discours par Mrs Cooper Oakley, M. Leadbeater et moi, tous vigoureusement applau-

dis; la cérémonie se termina par la présentation de guirlandes et de bouquets à H.-P. B. et à nous tous.

H.-P. B. revenait absolument décidée à poursuivre les Coulomb et les missionnaires ; elle l'avait annoncé à Londres et me l'avait écrit du Caire où elle s'était arrêtée pour recueillir des témoignages sur les antécédents des Coulomb. C'est de là que M. Leadbeater, alors clerc de l'Église anglicane, écrivit au *Indian Mirror* (numéro du 16 décembre) les découvertes qu'il avait faites avec ses compagnons — certainement peu avantageuses pour ces champions « de la moralité publique ». Il dit que les renseignements donnés par des membres de la famille de M. Coulomb prouvaient que sa femme (Mme C.), auparavant Miss Emma Cutting, avait été pendant peu de temps dans la famille de S... Pacha comme gouvernante, « mais avait été renvoyée quand on avait découvert qu'elle essayait de donner des idées vicieuses à ses élèves », qu'elle prétendait découvrir des trésors par sa clairvoyance, que plusieurs personnes avait essayé de creuser là où elle leur avait dit sans rien découvrir sauf une fois qu'on trouva quelques doublons — « mais une petite fille l'avait vue les mettre dans le trou la nuit d'avant. » M. Leadbeater dit encore que le vice-chancelier de la légation de Russie au Caire, M. Grégoire d'Élias, lui assure qu'il connaît intimement Mme Blavatsky, qu'il la voyait tous les jours pendant son séjour d'autrefois au Caire et qu'il « l'estime hautement et n'a jamais jusqu'à présent rien entendu dire contre sa réputation ». Je crois que nous pouvons mettre dans la balance ce témoignage d'un haut fonctionnaire russe en face des calomnies et des men-

songes d'une Mme Coulomb. Et les gens sans préjugés seront portés à regarder avec méfiance sa prétention que Mme Blavatsky, une des femmes les plus brillantes de son temps, aurait mis sa réputation entièrement à sa merci comme ces malheureuses lettres le prouveraient. Naturellement, n'ayant jamais vu les lettres moi-même, et ne prétendant pas à l'infaillibilité des experts professionnels en écriture comme Netherclift et Berthelot (1), je ne donnerai pas d'opinion sur leur authenticité. Mais je peux dire, et je dis pour la centième fois que j'ai eu des preuves sans nombre des pouvoirs occultes de H.-P. B., de l'altruisme évident de ses motifs et de la pureté morale de sa vie. Et je quitte ce sujet, rejetant ces vieux *scrap books* et paquets de lettres et de papiers dans leurs boîtes avec le sentiment de soulagement que l'on éprouve à ôter de sa vue un objet répugnant. Pourtant pas avant d'avoir montré *pourquoi* H.-P. B. ne tint pas sa promesse de poursuivre les Coulomb, car on s'est servi contre elle de son silence et bien injustement. Heureusement que tout cela se trouve dans les archives : nous allons ouvrir le Rapport annuel de la S. T. de l'année 1884 (2).

Elle m'avait envoyé du Caire le télégramme que

(1) Dans *Leaves from a Life*, p. 263, M. Montagu Williams Q. C. (avocat général) dit que dans une cause où il intervenait, Netherclift et Chabot affirmèrent sous serment qu'une certaine pièce était de l'écriture d'un certain homme, et il fut prouvé qu'elle était d'un autre et que leur témoignage est sans valeur. « C'est mon opinion, dit-il, qu'on ne peut pas se fier à eux. »

(2) Voir aussi mon article sur la mort de H.-P. B. dans le *Theosophist* d'août 1891.

voici : « Succès complet. Canailles. Preuves légales. Pars pour Colombo *Navarino*. » Cela voulait dire qu'elle avait en main ce qu'elle considérait comme des preuves légales que les Coulomb avaient pris la fuite pour éviter d'être arrêtés pour banqueroute frauduleuse. Ce que j'appris en lisant les témoignages écrits de gens honorables qu'elle apportait avec elle. Mais je vis aussitôt que ces dépositions, quelque suggestives qu'elles fussent quant à la ligne des recherches à suivre en cas de procès, n'étaient pas sous la forme voulue pour être produites au tribunal. Agissant sans conseil légal, elle avait gâté son affaire. Du jour de son débarquement elle se mit à me presser de la conduire chez un juge, ou un notaire ou un avocat, n'importe lequel, pour qu'elle pût signer l'affidavit et commencer l'affaire. Mais je refusai positivement. Je lui dis que la Convention allait se réunir dans peu de jours et que notre premier devoir était de mettre sa cause entre les mains des délégués, de former un comité spécial de nos hommes de loi les plus habiles et de les laisser décider des démarches qu'elle devrait faire. Qu'elle et moi nous avions tellement fondu nos personnalités dans celle de la Société, que nous ne devions pas agir avant de connaître les désirs de nos collègues. Elle s'agita, se fâcha, revint à la charge, mais je ne voulus pas sortir de là, et quand elle menaça d'y aller toute seule pour « laver cette tache faite à sa réputation », je lui répondis qu'en ce cas je donnerais ma démission et que je laisserais la Convention juge entre nous : j'étais trop au courant des formes de la justice pour lui laisser faire quelque chose d'aussi stupide. Alors elle céda.

La Convention se réunit, selon l'usage, le 27, et dans mon discours présidentiel je lui présentai l'affaire. Les paragraphes suivants se rapportent à ce que je suis en train de raconter :

« En ce qui concerne la meilleure marche à suivre par Mme Blavatsky à l'endroit d'un procès, ses amis ne sont pas d'accord. Elle même naturellement est très désireuse de se présenter devant le tribunal avec ses preuves pour faire punir ses détracteurs. Telle fut sa première pensée en recevant la nouvelle à Londres et elle n'a pas, à ma connaissance, changé d'avis. Quelques-uns de ses amis et tous ses ennemis la poussent dans cette voie. Ses adversaires surtout montrent un désir ardent et unanime, pour ne pas dire suspect, de la voir s'engager dans un procès. Mais l'immense majorité de nos membres dans le monde entier ont exprimé leur répugnance ; leur opinion c'est que, quoi qu'on fasse, il sera impossible d'éviter que le procès de Mme Blavatsky devienne celui de la Philosophie Ésotérique et de l'existence des Mahâtmas, et que comme ces sujets sont des plus sacrés non seulement pour les Hindous mais pour les occultistes de toutes les religions... cette perspective les blesse. Ils nous font observer qu'étant donnés les préjugés hostiles des Anglo-Indiens contre nous, il est probable que liberté complète sera laissée à l'avocat de la partie adverse de poser les questions les plus insultantes et de tourmenter jusqu'à l'exaspération nos témoins, et spécialement Mme Blavatsky dont tout le monde connaît l'extrême nervosité et l'excitabilité. Tout cela, bien entendu, sans sortir des usages et sans que nous puissions réclamer. J'ai les opinions écrites d'avocats

de Londres sur ce point et je les soumettrai à votre examen. En présence de cette divergence d'opinion, et par déférence pour les idées de tant de membres importants de notre Société, j'ai fait observer à Mme Blavatsky qu'il est de son devoir de se laisser conduire par l'avis du Conseil général et de ne pas décider par elle-même... S'il nous fallait donner pour la Société jusqu'à nos vies, nous devrions être prêts à le faire sans un moment d'hésitation. En fin de compte, j'ai insisté pour que cet imbroglio soit remis sans réserves entre les mains d'un comité spécial composé des principaux hommes de loi et de palais choisis parmi les délégués qui seront priés d'examiner les gens et les documents et de présenter leur opinion à la Convention avant qu'elle se sépare pour qu'elle prenne une décision. Quant à Mme Blavatsky, elle se tiendra prête à poursuivre ou non ses diffamateurs selon que la Convention ordonnera. Elle y a finalement consenti, non sans quelque répugnance. »

Le comité fut choisi et voici ce qu'il soumit à la Convention avant la clôture :

Résolution . — Que les lettres publiées dans le *Christian College Magazine* sous le titre : « Écroulement de Koot Hoomi » ne sont qu'un prétexte pour nuire à la cause de la Théosophie ; et que comme ces lettres paraissent nécessairement absurdes à ceux qui ont connaissance de notre philosophie et de nos circonstances ; que quant à ceux qui n'en ont pas connaissance, leur jugement ne serait pas modifié même par un jugement rendu en faveur de Mme Blavatsky ; c'est donc l'opinion unanime de ce Comité que Mme Blavatsky ne doit pas poursuivre ses calomnia-

teurs devant le tribunal. Signé : Norendranath Sen (1), président ; A.-J. Cooper Oakley (2), secrétaire ; Franz Hartmann, D. M. ; S. Ramaswamier (3) ; Naorobji Dorabji Khandalvala (4) ; H.-R. Morgan, major général ; Gyanendranath Chakravarti, M. A. (5) ; Nobin K. Bannerji (6) ; T. Subbha Row (7) ; P. Srinivasa Row (8) ; P. Iyaloo Naidu (9) ; Rudolph Gebhard, R. Raghunath Row (10) ; S. Subramania Iyer (11). On ne peut mettre en doute le caractère élevé et la compétence de ce comité, et si jamais client est dans le vrai en se soumettant à l'opinion des hommes de loi en matière légale, assurément H.-P. B. le fut en cette circonstance.

Au cours des débats dans le sein du comité, Norendranath Sen Babou cita le cas de poursuites en diffamation intentées par son cousin feu Keshab Chunder Sen, et dit « qu'aux Indes, dans un procès en diffamation, la position du plaignant est bien pire que celle de l'accusé ». Telle était l'expérience professionnelle d'un avoué qui exerçait depuis de nombreuses années. Le juge Khandalavala dit qu'après avoir étudié les lettres

(1) Éditeur de *Indian Mirror*, magistrat honoraire, Calcutta. Aujourd'hui membre du Conseil législatif.

(2) M. A. (Cantab), aujourd'hui Registrar de l'Université de Madras.

(3) District Registrar, Madura.

(4) Juge.

(5) Ex-professeur de mathématiques, Allahabad, maintenant inspecteur des écoles.

(6) Percepteur et magistrat.

(7) B. A. B. L., avocat à la Haute-Cour de Madras.

(8) Juge.

(9) Percepteur en retraite.

(10) Percepteur, Madras, ex-premier ministre d'Indore.

(11) Fait chevalier depuis par le Gouvernement de la Reine et maintenant juge à la Haute-Cour de Madras.

avec le plus grand soin, il s'était convaincu que celle où son nom est cité était « un faux absolu ». Le général Morgan dit que, pour les raisons données, il croyait que toutes les lettres étaient fausses. Le juge Srinivasa Row, racontant dans quelles circonstances il avait reçu lui-même des lettres des Mahâtmas, impressionna vivement ses auditeurs; et, finalement, déclara sa conviction qu'il n'y avait pas de preuve légale de l'authenticité des lettres en possession de Mme Coulomb : « A tout prendre, ce ne peut être qu'affaire d'opinion. » S. Subramania Iyer présenta des observations pleines de cette lumineuse impartialité et de ce sens commun qui lui ont valu sa haute situation présente.

« Par ma propre expérience, dit-il entre autres choses, je sais combien il est difficile de prouver l'authenticité de lettres dans une cour de justice, difficulté qui s'est présentée dans des causes que j'ai plaidées moi-même. Ce n'est qu'une affaire d'opinion et je demande s'il ne vaut pas mieux se former une opinion sur les preuves réunies dans un mémoire que d'après le verdict d'un tribunal. La question est de savoir si cette Société qui se donne pour une société de paix et d'ordre aurait le droit d'en appeler aux tribunaux pour cette affaire. Je crois que tous les gens raisonnables sont libres de former leur opinion d'après les témoignages qu'on leur soumet... sans aller devant un tribunal où le résultat est souvent tout le contraire de la vérité. Si la Théosophie a des ressources en elle-même, je considère qu'elle survivra à ces difficultés... Nous n'avons pas le droit de contraindre Mme Blavatsky, mais en tant que membre de la So-

ciété, je considère que cela manque de dignité de donner au monde le spectacle d'un contre-interrogatoire malicieux. Beaucoup de gens insistent sur la nécessité du procès simplement parce que *ce seraient des débats intéressants*, mais nous, hommes sérieux, qui nous efforçons de répandre la vérité, nous devons voir les choses autrement. »

D'autres orateurs prirent part à la discussion et la question ayant été mise aux voix, « le rapport du comité fut adopté à l'unanimité par acclamation. Trois hourrahs furent poussés en l'honneur de Mme Blavatsky, profondément émue par cette nouvelle preuve d'affection et de confiance ». Quand elle parut, le lendemain, devant les 1.500 personnes venues pour assister au neuvième anniversaire de la Société, elle fut acclamée d'enthousiasme et toutes les allusions à sa personne qui se trouvèrent dans les discours furent couvertes d'applaudissements.

Un de nos collègues les plus respectés nous raconta confidentiellement un fait qui fit une grande impression sur l'esprit des membres du comité. Il avait entendu une conversation entre deux fonctionnaires civils de Madras sur Mme Blavatsky et les accusations portées contre elle. En réponse à la question de l'un d'eux sur l'issue probable, l'autre répondit : « J'espère qu'elle fera le procès, car un tel qui aura à le juger est résolu à laisser la plus grande latitude au contre-interrogatoire, afin que cette damnée menteuse soit découverte et ce n'est pas du tout impossible qu'on l'envoie aux îles Andaman. » Cela revenait évidemment à dire que la cause était jugée d'avance et que H.-P. B. n'avait aucune chance d'obtenir justice. On

vit assez clairement ce sur quoi on avait compté, par ce fait que, quand les missionnaires surent que H.-P. B. avait été empêchée de tomber dans leur piège, ils firent introduire par Mme Coulomb une instance en diffamation contre le général Morgan, comptant citer H.-P. B. comme témoin et l'interroger à leur guise ; mais ils retirèrent cette instance immédiatement après qu'elle eut été renvoyée en Europe par son médecin, comme on le verra bientôt. Leur victoire anticipée se tourna en défaite : les persécutions ne firent que redoubler l'amour des Hindous pour H.-P. B. et ses collègues étrangers. Et les missionnaires restèrent empêtrés de leurs méprisables informateurs. Le Révérend Patterson, éditeur du *Christian Magazine*, fit, dans le *Madras Mail* du 6 mai 1885, un appel de fonds au public pour les renvoyer en Europe. « Comme l'authenticité des lettres de Mme Blavatsky peut être maintenant considérée comme établie (pour eux ?) et qu'il n'y a donc plus de nécessité pour M. et Mme Coulomb de rester aux Indes... Ils sont sans ressources et il leur est impossible de gagner leur vie dans ce pays... Ils ne sont pas sans quelques droits à la considération du public... Il y a beaucoup de gens qui, sentant *qu'œuvre utile a été faite*, seront disposés à contribuer, etc. » Il accuse réception des sommes suivantes : le Révérend Évêque (anglican) de Madras, 50 roupies ; l'honorable H.-S. Thomas, 100 roupies ; le Révérend J. Cooling, B. A., 25 roupies. Pauvres missionnaires, pauvres Coulomb ! Telle fut leur ultime ressource après le fiasco du projet de conférences où les Coulomb — conduits par un impresario — devaient faire le grand tour pour exposer les farces

frauduleuses de H.-P. B. avec accompagnement de vessies, de mousselines, de perruques et de fils de fer. La séance d'essai au Memorial Hall (aux missionnaires) fut un tel désastre qu'on s'en tint là, et les pauvres traîtres retombèrent peu à peu dans leur bourbe naturelle. Avant eux, la Société avait délivré 95 chartes de branches, mais au mois de décembre 1897 le nombre s'élevait à 492. Évidemment, l'écroulement attendu ne se produisit pas : les artificiers sautèrent avec leur propre pétard.

Tandis que nous étions tous à Colombo, il arriva quelque chose d'intéressant : le Révérend Leadbeater reçut le *pansil* des mains de Sumangala, grand-prêtre, et du Révérend Aramoli devant une foule nombreuse. H.-P. B. et moi nous lui servions de parrains. C'était la première fois qu'un clergyman devenait ouvertement disciple du Seigneur Bouddha ; on peut facilement s'imaginer l'effet produit.

Comme il n'est pas probable que j'aie à revenir sur les détails du scandale causé par les Coulomb, il est à propos que je dise quels en furent pour nous les effets. Nous avons vu l'accroissement de la Société dans une proportion impossible à prévoir, et je dois ajouter que très peu de démissions individuelles furent données. Cependant, relativement au grand public, il est indubitable que H.-P. B. et la Société furent longtemps tenues en suspicion : il est tellement plus facile de penser du mal des autres que de juger sainement de leurs mérites et de leurs défauts ! Et quand « on jette beaucoup de boue à un personnage public, il y en a toujours un peu qui colle », vénérable truisme. Jusqu'aux attaques des Coulomb

et de la S. P. R., H.-P. B. était simplement une femme exceptionnelle, excentrique, brillante et sans pareille ; mais après, c'était comme si elle eût passé devant un jury écossais qui aurait rendu un verdict : « non-prouvé », ce qui est très différent de « non-coupable ». Il y avait beaucoup de nos membres qui conservaient des doutes sur sa parfaite innocence, tout en l'excusant en considération des bienfaits publics et des consolations privées qu'on lui devait (1). Nous en étions toujours à la phase des phénomènes et les doutes qui planaient sur les phénomènes de H.-P. B. semblaient ébranler l'édifice entier de la Théosophie, — aujourd'hui si solide et qui trouva plus tard sa vraie base. Ma correspondance garde les traces de ces sentiments d'inquiétude et de trouble, et on verra dans les chapitres suivants quels remèdes j'appliquai à la situation. Depuis dix-neuf ans que ce tragique 1884 est passé, les rapports de H.- P. B. avec le mouvement théosophique ont grandement changé et pour le mieux. On s'en souvient maintenant et on l'apprécie non plus tant comme thaumaturge, que comme l'agent dévoué des Frères Aînés dans la dissémination de vérités longtemps oubliées. Plus le temps marche, plus il en sera ainsi, et à la lumière grandissante de ce jour nouveau, les ombres

(1) On a fait bénéficier de la même charité W. Q. Judge, dont la culpabilité était plus démontrable. On pourrait presque croire que l'auteur des vers suivants pensait à H.-P. B. en les écrivant :

Mille noms les plus noirs, les pires calomnies,
Ce que peut inventer l'esprit ou le dépit ;
Frappez, n'épargnez point cruautés ni mensonges,
Même guérie la plaie laisse une cicatrice.

qu'on a jetées sur sa personnalité de martyre s'évanouiront et les calomnies de ses sots adversaires seront oubliées, comme on a oublié les libelles publiés contre Washington pendant la vie de ce dernier. Car elle a été un héros de la vérité, et, comme Bacon l'a dit, « le soleil reste pur, quoiqu'il traverse de vilains endroits ». Il aurait pu ajouter : « il illumine même ceux qui tentent d'offusquer sa gloire ».

CHAPITRE VIII

Premier voyage en Birmanie.

La Convention de 1884 compta deux fois plus de délégués que celle de l'année précédente, et l'enthousiasme fut exceptionnel. La première médaille du prix Subbarow fut décernée au juge Srinivasa Row de Madras pour un essai remarquable sur l'identité de deux grands personnages constatée dans les Pûrânas. La Convention finit le 31 décembre, et peu à peu les délégués retournèrent chez eux ; quelques-uns avaient 1.500 milles à faire. Le dernier partit le 8 janvier 1885, et la maison retrouva son calme accoutumé. Pendant la nuit précédente, je reçus la visite de Dj. K. — disciple avancé alors, aujourd'hui un Maître — qui me parla de diverses choses et de diverses personnes. M. Leadbeater, dont toute l'illumination spirituelle était encore à venir et qui dormait dans la même chambre sur un autre *charpoy*, entendit bien les deux voix et vit une colonne de lumière auprès de mon lit, mais ne put distinguer la forme de mon visiteur. La nuit suivante — d'après mon journal — « H.- P. B. a reçu de son Gourou le plan

de la Doctrine Secrète et il est excellent. Oakley et moi, nous y avions travaillé hier, mais ceci est bien meilleur. » Entre temps, les matériaux du livre allaient s'accumulant. On sera peut-être étonné d'apprendre que ce ne devait pas être un livre nouveau, mais une refonte et une amplification d'*Isis Dévoilée*, avec feu Subba Row comme co-éditeur avec H.- P. B. Selon la première annonce du *Theosophist*, il devait paraître en fascicules mensuels d'environ 77 pages, au nombre de 20 environ. Le nouveau projet donné par son Gourou fit changer ce programme, et l'édification de l'œuvre grandiose actuelle en fut le résultat.

A peu près en ce temps-là, H.-P. B. produisit, un soir, pour le docteur Hartmann, sans en être priée, le croquis caricatural d'une femme dont le double en quittant son corps est guetté par un diable, tandis que s'échappe le rayon divin de l'atma. « Le docteur Hartmann dit — d'après mon journal — que ce dessin répond à une question qui le préoccupait depuis plusieurs jours et qu'il a une portée que H.-P. B. ne soupçonne pas. » *Peut-être !*

Le feu roi de Birmanie, Thibao III, ayant entendu parler de ce que je faisais pour le bouddhisme par un fonctionnaire italien de Mandalay, membre de notre Société, m'invita à me rendre à sa cour pour parler du mouvement bouddhiste de Ceylan, et au mois de janvier, aussitôt après la Convention dont j'ai parlé plus haut, je m'embarquai pour Rangoon avec M. Leadbeater qui devait m'assister dans mon travail général. Cela alla bien jusqu'à la Pointe du Singe, juste devant la ville où le courant de l'Iraouaddi

courait un train d'enfer et où notre pauvre vieux bateau l'*Asia* dut jeter l'ancre pour attendre le plein de l'eau. On arriva enfin à la jetée, où un Birman nous reçut au nom d'un fonctionnaire anglais bien connu, membre de la Société. Il nous trouva une demeure hospitalière chez un avocat du pays, homme fort intelligent. Dès le soir, nos chambres étaient encombrées d' « anciens » de la communauté bouddhique (j'ai oublié le nom qu'on leur donne en Birmanie), qui nous firent de nombreuses questions et montrèrent des dispositions amicales et flatteuses. Le lendemain, un commissaire municipal vint nous chercher pour nous conduire à la pagode la plus belle et la plus révérée de ces contrées indo-chinoises, Shway Dagon au dôme doré. Elle est bâtie sur un éperon des montagnes de Pégou et sa plate-forme est en partie édifiée sur des corbeilles de terre innombrables apportées par des pèlerins bouddhistes de toutes les provinces du pays en manière d'acte de piété. La dagoba en forme de cloche est dorée de la base au sommet aux frais du peuple, qui y a dépensé plus d'un lac de roupies, et resplendit de loin quand on arrive en bateau. L'effet est véritablement grandiose quand le soleil la frappe de ses rayons : on pourrait la prendre pour le phare de la Jérusalem céleste. Elle s'élève sur la plus haute de deux terrasses, à 166 pieds du sol ; ses diamètres sont respectivement de 900 et de 700 pieds environ. Des deux côtés du pied du grand escalier, se trouvent deux léogryphes monstres, en briques recouvertes de plâtre et peints de couleurs crues. La montée est très ennuyeuse, mais on se trouve en haut sur un grand

espace libre qui fait le tour de la pagode et qui, à certains jours, est le rendez-vous d'une multitude de fidèles d'un pittoresque de costume et de couleurs qui dépasse tout ce que j'ai jamais vu. Dans la plinthe octogone qui supporte la dagoba sont percées quatre chapelles, renfermant chacune un grand et beaucoup de petits Bouddhas assis, éclairés par des milliers de cierges et résonnant du murmure des voix récitant dévotement les cinq préceptes. Des dagobas grandes et petites, des chapelles, des niches, des cloches et des sculptures représentant des lions et d'autres animaux se rangent autour de la plate-forme. Une des cloches est si grande que six hommes peuvent tenir à l'intérieur : elle à 7 pieds 7 pouces et demi à l'entrée et pèse 94.628 livres. C'est la plus grosse cloche du monde et son histoire vaut la peine d'être lue.

Le dôme doré de la pagode sur la plinthe octogone a une circonférence de 1.335 pieds et une hauteur de 370. Qu'on s'imagine l'effet de cette énorme structure ovoïde, masse de briques enveloppée d'or, par un beau jour ensoleillé ! Mais je ne vais pas me perdre dans des détails d'architecture quand on peut les trouver si facilement dans les charmants volumes sur la Birmanie de Shway Yeo. La sainteté particulière de cette pagode est due à ce que « c'est la seule *payah* connue des bouddhistes qui contienne des reliques non seulement de Shin Gautama, mais des trois Bouddhas qui l'ont précédé dans le monde ». On dit que dans le reliquaire au cœur de la dagoba, se trouvent huit cheveux de Çakya-Mouni, le vase à boire, la robe et le bâton respectivement des trois Bouddhas précédents. Quoi qu'il en soit, on le croit dans toute

la Birmanie, le Siam, le Cambodge et la Corée, et des pèlerins de toutes ces contrées y viennent en foule faire leurs dévotions. Sa date réelle n'est pas facile à fixer, car si les autorités en matière de bouddhisme affirment qu'elle a été bâtie en 588 av. J.-C., cependant, comme le dit Shway Yeo, elle peut avoir été sacrée depuis des cycles et des cycles si elle renferme des reliques des Bouddhas précédents. La pagode est couronnnée par un *ti* ou parasol, un des emblèmes de la souveraineté. C'est une structure de fer qui ressemble à une cage, qui est dorée, et couverte de clochettes d'or ou d'argent enrichies de pierreries « qui tintent mélodieusement à chaque souffle d'air qui passe ». Mon guide me présenta à divers personnages appartenant à la pagode et on prit des arrangements pour ma conférence sur le bouddhisme.

La nouvelle de mon arrivée s'étant répandue, je reçus bientôt la visite de nombreux Birmans et Hindous qui venaient discuter leurs religions respectives. J'eus fort à faire le 24 janvier. D'abord une entrevue de trois heures avec le *Tha-tha-na-bang*, quelque chose comme l'archevêque bouddhiste de Mandalay ensuite la maison était pleine de Birmans et d'Hindous, chacun dans une chambre différente, et Leadbeater et moi, nous allions et venions d'un groupe à l'autre, discutant tantôt le bouddhisme et tantôt l'hindouisme selon la chambre. Le dimanche 25, je fis une conférence sur la religion hindoue, ses amis et ses ennemis. Survint une bande de chrétiens indigènes, perturbateurs dont la conduite insolente souleva une grande agitation. Tout annonçait une bataille et l'effusion du sang, mais je parvins à l'empêcher. Ma gorge

paya les frais de l'abus que je fis de ma voix à la conférence et dans les interminables discussions avec nos visiteurs.

J'eus la bonne fortune d'assister à un certain nombre d'expériences magnétiques instructives faites par un amateur nommé Moody sur des sujets indiens. J'ai des notes sur une série d'essais tentés à ma demande qui portent sur le sujet de la transmission de pensée. Un mouchoir de poche servit aux expériences. L'opérateur ayant mis son sujet en état de suggestion, se tint devant lui, le mouchoir blanc dans la main. D'abord, le sujet reconnut la nature et la couleur normale du mouchoir, ensuite il le vit, successivement et sans ordre parlé, rouge, bleu, vert, jaune, violet, noir, brun, ou de n'importe quelle couleur que je nommais à voix basse à l'oreille de l'opérateur. La sensation colorée changeait instantanément dès que le magnétiseur se représentait en esprit la couleur désignée par moi. Nous éprouvâmes aussi la communauté de goût et de tact entre la magnétiseur et son sujet en faisant les expériences habituelles : le premier, le dos tourné, goûtait successivement du sucre, de la quinine, du gingembre, du sel, du vinaigre, etc., ou on le piquait, ou on le pinçait, et aussitôt chaque sensation physique était reproduite chez le sujet. Ce champ des recherches magnétiques fait naître les plus sérieuses réflexions dans un esprit sérieux ; il y a quelque chose d'effrayant à penser que deux êtres humains peuvent arriver à une telle identité physique et mentale. En vérité, de telles expériences sont une clef qui ouvre la porte sur bien des mystères.

Ma première conférence à la pagode eut lieu le

27 janvier dans une salle de repos admirablement sculptée extérieurement et étourdissante de couleurs à l'intérieur. Un prêtre birman donna d'abord le Pansil, c'est-à-dire les cinq préceptes, puis dit quelques mots d'introduction et je pris la parole. Je parlai pendant une heure, mais comme trois interprètes me traduisirent tour à tour, je doute fort que mes nombreux auditeurs aient pu se faire une idée claire de mes paroles. Mais c'était un coup d'œil frappant pour mon sens artistique, et j'observais la scène parci par-là, tout en prêtant une oreille attentive à mon interprète pour tâcher de voir s'il rendait correctement, sinon mes mots, au moins mes idées. Car avec la faculté de lire la pensée, même au degré moyen, on peut parfaitement faire cela sans savoir la langue employée. Mon discours fini, plusieurs prêtres me firent passer un véritable examen public de théologie et de métaphysique bouddhiste et se déclarèrent satisfaits. Je ne m'étonne pas qu'ils prissent quelques précautions avant de m'accorder leur confiance, en pensant au miracle, à la presque impossibilité à leurs yeux, qu'un *pucca* blanc (un blanc non sang mêlé) pût venir dans ce temple sacré, en plein jour et en présence de milliers de Birmans, se déclarer bouddhiste convaincu sans arrière-pensée. Il est de fait que ces soupçons nous poursuivirent en Asie pendant des années, et que le temps seul finit par les dissiper et nous permit de gagner la confiance des Asiatiques au degré où nous en jouissons maintenant.

La nuit suivante, à 1 h. 27, je fus réveillé par un télégramme de Damodar ainsi conçu : « Revenez de suite, Upasika (H.-P. B.) dangereusement malade. »

Ce fut un coup de tonnerre dans un ciel bleu. « Pauvre vieille camarade ! dit mon journal. Plus question de dormir cette nuit ! » Je passai les heures à perfectionner les plans de notre mission en Birmanie. De bon matin, je fus porter cette mauvaise nouvelle à notre chère Mrs Gordon, qui était alors à Rangoon, chez sa fille adoptive ; ensuite à une réunion bouddhiste où je devais parler, puis prendre congé de l'archevêque de Mandalay, et enfin, à 11 heures du soir, à bord du vapeur l' *Oriental* qui m'emmenait à Madras. Leadbeater resta pour continuer l'œuvre commencée.

Mes vieux collègues se représenteront facilement mon état d'esprit pendant cette traversée. Voilà que nous étions là tous les deux avec notre œuvre immense à peine esquissée, la Société encore ébranlée par les coups des missionnaires ; car, tandis que la marée montante de la sympathie de nos collègues nous portait à pleines voiles, en dehors de notre nef, pour continuer la métaphore, les vagues de haine et de soupçons montaient, écumaient et se brisaient sur nos sabords. Tant que nous étions ensemble et d'accord, chacun suppléant à ce qui manquait à l'autre, intimement unis par le désir intense de servir l'humanité, il n'y avait rien à redouter pour l'avenir : notre cause portait en elle l'esprit de victoire. Mais il n'y a pas besoin d'être le septième fils d'un septième fils pour deviner si mon cœur était gros de la savoir malade, peut-être sur son lit de mort, peut-être morte avant que je fusse là pour recevoir sa dernière parole et lui fermer les yeux. Quoi d'étonnant à ce que j'aie écrit dans mon journal, tandis que le bateau glissait

sur une mer argentée : « Ma pauvre camarade, est-ce que vraiment ta vie d'aventures et d'angoisses, de violents contrastes et de dévouement sans relâche à l'humanité serait finie ? Hélas, ma perte est plus grande que si tu avais été ma femme, ma maîtresse ou ma sœur, car maintenant il me faudra porter seul ce fardeau immense des responsabilités dont les saints nous ont chargés. »

La traversée du golfe du Bengale fut douce comme un voyage d'été en yacht et ne présenta aucun incident, sauf que nos amis hindous me guettèrent à Bimlipatam, me forcèrent à descendre à terre et à leur faire une conférence le soir. En débarquant à Madras, le 5 février, à 4 heures du matin, je me hâtai vers la maison et je trouvai H.-P. B. entre la vie et la mort, avec une congestion aux reins, la goutte rhumatismale et une perte alarmante de vitalité. De plus, la faiblesse du cœur l'avait amenée à un point où sa vie ne tenait qu'à un fil. Elle fut si heureuse de me voir, qu'elle jeta ses bras autour de mon cou quand je m'approchai de son lit, et pleura sur ma poitrine. J'étais plus soulagé que je ne peux dire d'être là à temps au moins pour lui dire adieu et l'assurer de ma fidélité. Ses médecins, le docteur Hartmann et la doctoresse Mary Scharlieb, déclaraient qu'elle ne vivait que par miracle. Notre Maître avait fait ce miracle en venant une nuit qu'on attendait son dernier soupir, et en posant sa main sur le cœur de la malade pour l'arracher à la mort. Quelle femme extraordinaire ! La même chose lui était arrivée à Philadelphie quand le docteur Pancoast lui avait déclaré qu'il fallait lui couper la jambe pour lui sau-

ver la vie; mais elle était dehors dès le lendemain, sa jambe gangrenée guérie. Les lecteurs du premier volume de l'*Histoire Authentique* peuvent se le rappeler. Cette fois, elle resta dans le même état pendant quatre jours, et nous ne savions d'abord pas si elle allait passer subitement dans une syncope ou vivre encore un an ou des années. Quand ses forces le permettaient, nous causions de la situation, et elle se réjouissait de ma promesse de rester fidèle jusqu'à la mort à la cause que nous représentions. Mais on ne me laissait pas m'entretenir en paix avec elle. M. Lane Fox était revenu de Londres ; lui et Hartmann et les autres nouveaux venus avaient comploté ensemble tout simplement de me mettre de côté et de transférer le gouvernement à un comité composé surtout d'eux-mêmes. C'était un vilain et ingrat projet et je me révoltai aussitôt. Ils avaient même fait signer à cette pauvre H.-P. B. des papiers qu'ils me présentèrent officiellement (et qui sont toujours dans la boîte des archives de cette année-là). Quand j'allai la trouver avec ce papier, lui demandant si son sentiment de la justice était satisfait de faire que moi qui avais édifié cette Société et avais veillé sur elle *ab ovo*, je fusse jeté dans la rue et envoyé au diable sans un mot de remercîment, sans même l'équivalent du certificat qu'on donne au gardien de la maison des voyageurs après y avoir passé une nuit, ou à son *dhobi* (blanchisseur) ou au porteur d'eau, elle gémit. Elle avoua avoir signé quelque chose qu'ils avaient apporté sur son lit de mort en disant que c'était très important pour la Société, mais qu'elle n'avait jamais compris que cela revenait à ce que je venais de dire,

et qu'elle répudiait une telle ingratitude. Elle me dit de déchirer ces papiers, mais je répondis que non, que je les garderais en témoignage d'un épisode qui pourrait intéresser les futurs historiens de la Société. Cela en resta là. Pendant que nous causions, H.-P. B. reçut un mot de son Gourou d'une manière phénoménale où on lui disait d'assurer Subba Row et Damodar que, même après sa mort à elle, le lien entre la Société et les Maîtres *ne serait pas rompu*. Promesse qui a été amplement tenue depuis.

Vers le 10, H.-P. B. était sur pied et tellement mieux que lorsqu'un télégramme de Leadbeater arriva de Rangoon pressant mon retour parce qu'il y avait un très brillant avenir pour la Société en Birmanie, elle consentit à mon départ. Je m'embarquai donc sur l'*Oriental* le 11. Ma « camarade » pleurait au moment de la séparation, et j'en aurais fait autant si j'avais pensé ne plus la revoir, mais mon esprit était entièrement rassuré sur ce point. Je me rappelais maintenant qu'il ne lui serait pas permis de mourir avant que son œuvre fût accomplie et que quelqu'un fût prêt à remplir le vide qu'elle laisserait. Je l'avais oublié dans mon chagrin quand je croyais devoir la perdre.

M. Leadbeater me reçut sur la jetée de Rangoon avec une députation d'anciens des bouddhistes et des hindous à mon arrivée le 19 février. Le lendemain, j'allai présenter mes respects à Mgr Bigandet, l'auteur aimé et respecté de *la Légende de Gaudama*, un des livres qui font autorité sur le bouddhisme du Sud. Son amabilité et la noblesse de son caractère lui valaient la confiance et l'hommage de tous les Bir-

mans bien élevés aussi bien que de tous les chrétiens. Nous eûmes ensemble une conversation des plus agréables sur le bouddhisme et sa littérature. Il avait plus de soixante-dix ans et il était très affaibli. Il dit avec regret qu'il ne pourrait plus désormais composer de nouveau livre et quoique je lui offrisse un secrétaire auquel il pourrait dicter quand ses forces le lui permettraient, il secoua tristement la tête et dit que son œuvre touchait à sa fin et que les affaires de ce monde ne le regardaient plus. Avec cette parfaite courtoisie d'un ancien courtisan français du temps des rois, il me dit que c'était maintenant mon tour de le remplacer, et comme je protestais de mon incapacité, il me menaça du doigt et dit en souriant qu'il ne pouvait recevoir cette excuse puisqu'il avait lu mon *Buddhist Cathechism* et que c'était le plus utile des livres sur la religion de Çakya-Mouni. Je pris cela naturellement pour une aimable politesse, mais c'était si joliment dit que je ne pus m'empêcher de rougir. C'était un grand homme mince, au port gracieux, avec de petites mains blanches et de petits pieds. Il portait la soutane violette aux boutons rouges, la croix pendant à une longue chaîne d'or et l'anneau épiscopal. Quand je pris congé, il insista pour me reconduire jusqu'à la grille et je me séparai de lui après un dernier échange de compliments — pour toujours, car je ne le revis jamais.

Nous déjeunâmes le lendemain à la mode birmane, c'est-à-dire par terre dans une maison des voyageurs birmane et nous reçûmes plus tard la visite de plusieurs Européens intéressés par le magnétisme, à qui je fis voir diverses expériences d'empire sur la

pensée. Un comité nombreux de savants palistes indigènes ou anglais passa une partie de la journée suivante à reviser la traduction birmane du *Buddhist Catechism*. Sur-le-champ, on souscrivit le tirage de 20.000 exemplaires qui devaient être distribués gratuitement, et les Anciens firent preuve d'un véritable enthousiasme pour cette affaire. Après cette séance, je fus avec Leadbeater chez MM. Duncan et Badelier, deux nouvelles connaissances, et je reçus le premier dans la Société avec huit autres personnes. Le lundi suivant, je fis une conférence au Town Hall, « La théosophie n'est pas une secte », devant un public nombreux dont quelques missionnaires, et j'organisai ensuite la branche « Rangoon » pour les Hindous, dont tous les membres étaient Tamils. Le mercredi, dîner chez M. Duncan où nous assistâmes et prîmes part à des expériences de magnétisme très instructives. Je me souviens d'une qui rappelle des récits de la *Magie Dévoilée*, l'ouvrage classique du baron Du Potet. Au milieu du salon se trouvait une grande table ronde et tout le monde était assis autour de la pièce contre les murs. Le sujet, un domestique hindou, étant dans une autre chambre, je proposai à M. Duncan de tracer une ligne imaginaire sur le sol avec son doigt entre la table et le mur et de vouloir que le sujet ne pût la traverser. Les personnes présentes choisirent l'endroit où la ligne devait être tracée, et M. Duncan approchant le bout de ses doigts du tapis, mais sans le toucher, se mit à vouloir que son sujet fût arrêté par cette barrière invisible. On fit chercher le sujet ; en entrant, on lui dit de faire deux fois le tour de la table après quoi on lui dirait ce qu'il devrait

faire. Il commença son tour sans encombre jusqu'à ce que, arrivé à l'endroit enchanté, il s'arrêta subitement, essaya de faire un pas, n'y réussit pas, recula et dit qu'il ne pouvait aller plus loin. Pourquoi ? « Pourquoi, mais ne voyez-vous pas cette ligne de feu ? Comment pourrais-je passer ? » répondit-il. Je lui dis qu'il n'y avait rien là et d'essayer encore. Tout fut inutile, il ne put pas avancer d'une ligne jusqu'à ce que M. Duncan, resté tout le temps silencieux, fit de la main un geste de dispersion et dît « c'est bien ! ». Alors, Tommy acheva le tour de la table. Il me dit qu'il avait vu comme un petit mur de flamme d'environ six pouces de haut.

Le samedi 28 février était grande fête pour les birmans : l'anniversaire de la prétendue descente du Bouddha du ciel des Tusitas dans le sein de sa mère sous la forme d'un éléphant blanc ! Nous retournâmes à la Pagode où il y avait une grande foule de pèlerins. Des assemblées, des conversations et des réunions de loges nous occupèrent pendant quelques jours, et entre temps, je recueillais les opinions des Anciens les plus respectables à l'endroit du roi Thébao. Il en résulta que je décidai de ne pas accepter son invitation d'aller le voir à Mandalay, car c'était un monstre de cruauté et de vices, et il ne m'avait pas fait demander pour s'éclairer sur la religion, mais pour satisfaire sa curiosité et voir le Bouddhiste Blanc. Je respectais trop la Société et son président pour m'exhiber devant un tyran débauché et sacrifier ma fierté américaine à ramper devant lui, simplement pour recevoir peut-être un beau rubis, ou de l'argent, ou des vêtements de soie, ou autres joujoux de même

sorte. Je le fis dire à mon collègue italien qui m'avait transmis l'invitation du roi, et quand, quelques jours plus tard, l'agent local du roi et un autre noble birman insistèrent pour me faire revenir sur ma décision, je tins bon et donnai mes raisons avec une parfaite franchise. Je ne sais si les birmans mêmes ne m'en respectèrent pas davantage au fond de leur cœur.

Le *Madras Mail* nous apporta des nouvelles désagréables. Hartmann annonçait que le Comité Central d'Adyar avait démissionné et que quelques branches allaient se dissoudre si H.-P. B. ne gagnait pas son procès contre les Padris. H.-P. B., avec son inconséquence habituelle, me reprochait de l'avoir empêchée d'entreprendre des poursuites — quoique ce ne fût pas moi, mais la Convention — et on m'envoyait des exemplaires des derniers libelles des missionnaires contre nous. Comme je l'écrivais dans mon journal : « Il y avait quelque chose d'hostile dans l'air. » Comme cette expression est juste « dans l'air » ; car assurément des courants mentaux, moraux, spirituels et physiques, venant des autres hommes, réagissent constamment sur nous. De même que nos courants de pensées réagissent sur les autres — comme nous le savons maintenant par nos étudiants avancés de l'occultisme. Un télégramme arriva le lendemain d'Adyar disant que H.-P. B. avait une rechute et qu'il fallait couper court à ma tournée projetée en Birmanie et au Bengale et revenir de suite. L'esprit occupé de ces joyeuses nouvelles, il me fallut faire une conférence le soir au Town Hall à un millier d'auditeurs. Les chers missionnaires avaient aposté un individu à la porte

pour vendre le libelle en question et j'en vis plusieurs exemplaires entre les mains de mon public. Mais il n'y a rien de si remontant qu'une opposition violente, et il n'y a rien de tel pour réveiller tous les pouvoirs de résistance qui sommeillent. Je saisis pour ainsi dire l'ennemi à la gorge et je le secouai si bien que tous mes auditeurs sympathiques, hindous ou birmans, applaudirent à tout rompre. Je ne crois pas que nos estimés adversaires aient tiré *grand* profit de leur spéculation d'importation de ce trait envenimé.

Nous avions déjà une branche bouddhiste et une branche hindoue à Rangoon, j'en formai une troisième, composée d'Européens et d'Eurasiens qui s'intéressaient au magnétisme, et en général à la psychologie pratique. Je l'appelai « Iraouaddy ».

Un second télégramme urgent me parvint le jour suivant, mais je ne pouvais avoir le bateau que le lendemain 11, où je m'embarquai pour Madras sur l'*Himalaya*. Le capitaine M. Allen était une vieille connaissance, car il commandait le *Chanda* en 1880, quand je revins de Colombo à Bombay avec H.-P. B. Ayant un jour à perdre avant de partir, je profitai d'une visite que M. Duncan vint nous faire chez nous, pour faire de nouvelles expériences et meilleures sur son boy Tommy. Le boy s'assit le dos contre le mur, juste à côté d'une grande porte-fenêtre donnant sur une vérandah ensoleillée. Son magnétiseur, M. Duncan se tenait en face de lui un mouchoir blanc dans la main. Moi, j'étais sur la vérandah, hors la vue de Tommy, avec un cahier d'échantillons de papiers de couleurs vives, comme en ont les relieurs et d'autres. M. Duncan disait à Tommy : « Qu'est-ce que c'est ?

— Un mouchoir. — Quelle couleur ? — Blanc ». Je montrais ensuite à Duncan un papier rouge par exemple, et lui montrant toujours le mouchoir au boy répétait : « Quelle couleur ? — Rouge » disait celui-ci. Ainsi, l'une après l'autre, les couleurs étaient montrées au magnétiseur, qui mentalement la transportait sur le mouchoir, et elle était perçue par le sujet hypnotisé. Il me semble que voilà une preuve de la possibilité de la transmission de pensée, aussi jolie qu'aucune qu'on connaisse.

Pendant son séjour à Paris en octobre précédent, nous avions assisté Rudolph Gebhard et moi à des expériences de M. Robert, le masseur-magnétiseur bien connu, sur un de ses sujets claivoyants. Entre autres choses, celui-ci nous dit qu'il nous voyait sur un bateau à vapeur, sur une mer lointaine ; un homme tombait à la mer, le paquebot s'arrêtait, on mettait une embarcation à la mer et le paquebot décrivait des cercles. Cela nous parut étrange, ni l'un ni l'autre, ne se rappelant que tout bateau, tout vapeur surtout, décrit des cercles pour repêcher les gens qui tombent à l'eau. Cependant, je notai le fait sur le moment, et il me revint à la mémoire le 14 mars en traversant le golfe du Bengale ; un passager de pont indigène tomba à la mer, et l'*Himalaya* décrivit un cercle pour le sauver. Donc l'événement futur du mois de mars avait projeté son ombre astrale sur le cerveau du clairvoyant, cinq mois avant d'arriver. Je fis part de l'incident par lettre à M. Robert quand il se produisit, et il peut confirmer mon récit à ceux qui auraient la curiosité de désirer voir ma lettre.

Après les relâches habituelles, dont Coconada, pays

natal de Subba Row, où j'organisai une branche qui existe encore, nous arrivâmes à Madras le 19 mars. Au Quartier Général, je trouvai Atra Cura régnant en maître et tout au noir. Mais nous n'avons pas besoin d'entrer dans ce banc de nuages dès le débarquement. Laissons pour un autre chapitre.

CHAPITRE IX

H.-P. B. part pour l'Europe.

Ah oui ! Atra Cura régnait en maître à Adyar quand je revins de Rangoon ! L'atmosphère morale était lourde et sombre ; H.-P. B. luttait contre la mort avec la véhémence d'une lionne captive ; et certains nouveaux venus européens déployaient un talent spécial d'intervention dans les affaires du Quartier Général, complotant de me réduire au rang de sujet d'un Comité Central de fantaisie, où je n'aurais pas eu l'ombre d'influence, et tenant ma camarade à moitié mourante dans un état perpétuel d'excitation nerveuse. J'ai parlé brièvement de cette affaire dans le chapitre précédent, mais, elle est assez importante pour que nous y revenions. Ce qu'il y a d'étonnant, c'est qu'elle ne soit pas morte avant que j'aie pu arriver et lutter pour conserver le *Statu quo ante*. On se révoltait ouvertement contre mon autocratie et on demandait — je cite le document que j'ai sous les yeux — que « l'on priât le Président-Fondateur de choisir, parmi le Comité Général, un Comité Exécutif composé de cinq personnes, dont M. Subba

Row et quatre européens, résidant au Quartier Général, et de leur transférer toutes les affaires financières, exécutives, et le gouvernement de la Société, pour diriger et distribuer les travaux dans la Société, nommer tous les officiers — le Président-Fondateur excepté — et ratifier tous les documents concernant la Société. »

Si ce n'est pas de la modestie, où la chercher ? Je n'avais plus qu'à me retirer, après avoir passé mes pouvoirs à un groupe de cinq personnes qui se désignaient elles-mêmes parmi le Conseil entier, — quatre d'entre elles, des occidentaux récemment arrivés d'Europe ou d'Amérique, n'ayant que la plus courte expérience de la direction exécutive de notre mouvement, presque sans intimité personnelle avec la majorité de nos membres, sans relation aucune avec les bouddhistes de Ceylan où le programme scolaire prenait tout son essor ; sans droit reconnu à l'affection et à la confiance des Hindous et des Parsis, ni, sauf une seule exception, sans fortune personnelle pour contribuer à l'entretien du Quartier Général et du mouvement en général. Mais ils trouvaient remède à cette dernière difficulté en nous forçant H.-P. B. et moi à abandonner le *Theosophist* et sa librairie à la Société sans compensations, et sans réserver sur cette propriété, créée par nous sans une roupie de la Société, même une petite retraite pour subvenir à nos modestes besoins. Ils trouvaient extrêmement nuisible aux intérêts de la Société que le *Magazine* fût propriété privée ! Un joli programme, digne des révolutionnaires de 93. Damodar, Bawaji et Ananda, nos trois collègues hindous, dévoués du Comité, niaient la

validité de chaque plainte, et protestaient véhémentement contre tous les détails du programme ; et M. Leadbeater se montrait d'accord avec eux dans un document, à la fois ferme et modéré, que j'ai sous les yeux. Mais le 5 février, quand la pauvre H.-P. B. était presque mourante, ils lui firent griffonner ceci :

« Croyant que cet arrangement nouveau est nécessaire pour le bien de la Société, je l'approuve pour ce qui est de moi.

« H.-P. Blavatsky. »

M. Leadbeater dit dans son papier : « Mme Blavatsky retire son approbation de cet écrit, comme l'ayant donnée sans avoir clairement compris l'interprétation qu'on doit lui donner. » La mort n'étant plus imminente, son esprit avait repris ses fonctions, elle répudiait son approbation et comme je l'ai dit dans le dernier chapitre, elle me pria de déchirer le papier, ce que je refusai. Ceci n'est qu'une, entre tant d'autres, des preuves d'ingratitude que j'ai reçues depuis la fondation de la Société. Si j'en parle, ce n'est pas en manière de protestation, mais comme d'une corroboration frappante de cette vieille vérité, que celui qui veut travailler pour l'humanité, doit s'attendre, non à des remerciements, mais à bien des méchancetés. Pendant les douze mois précédents, nous avions donné, H.-P. B. et moi à la Société sur les fonds du *Theosophist* la somme de 9.000 roupies, et je vois noté, dans mon journal, que sur les bénéfices nets du *Magazine* jusqu'à cette époque, soit 15.600 roupies, nous avions payé à la Société 14.994 roupies, 4 annas et 6 pies. Si on me reprochait mon

« autocratie », c'est que j'avais eu jusqu'alors toute la responsabilité du mouvement et de sa marche. Nos grands collègues d'aujourd'hui n'étaient pas encore entrés dans son rangs, et ce n'est que deux ans après que M. Judge commença son œuvre en Amérique.

Les Européens étant ligués contre moi, j'eus naturellement recours aux conseils et à la sympathie de mes conseillers hindous les plus sûrs, et de longues consultations furent tenues entre eux et moi au domicile du Dewan Bahadour Raghoonath Row. Une ligne de conduite fut arrêtée que je ne tardai pas à mettre à exécution. M. Hodgson de la S. P. R. était encore à Madras; ayant appris qu'à un dîner anglo-indien il avait exprimé sa conviction que H.-P. B. était une espionne russe, j'allai le voir avec M. Cooper Oakley pour éclaircir cette affaire. L'explication fut si claire des deux côtés que nous revînmes avec l'impression que M. Hodgson considérait cette accusation comme aussi puérile et non fondée que nous-mêmes. Cependant il la maintint et incorpora cette cruelle calomnie dans son rapport à ses commettants de la S. P. R. Cela m'a ôté toute considération pour lui, car c'était frapper dans le dos une pauvre vieille femme qui ne lui avait jamais fait le moindre mal. Il me causa deux jours de tortures morales intenses en déclarant que Hurrychund Chintamon de Bombay lui avait montré une lettre de H.-P. B. écrite de New-York où elle lui disait que j'étais tellement sous son influence hypnotique qu'elle pouvait me faire croire tout ce qu'elle voulait en me regardant seulement en face. Je voyais ce qu'une telle assertion, quelque absurde et enfantine qu'elle fût, pourrait devenir entre les mains

de nos ennemis, mais si je me souciais peu de ce qu'ils pourraient faire, cela m'atteignait au cœur que cette H.-P. B, dont j'avais été l'ami fidèle en toute circonstance, eût commis cette trahison envers moi, et seulement semble-t-il pour flatter sa propre vanité. Mais voilà bien la créature illogique qu'elle était *dans son moi physique*, et ce sont de tels traits qui faisaient que c'était si dur de vivre et de travailler avec elle pendant longtemps. J'ai déjà dit qu'il était infiniment plus difficile de vivre avec elle *Helena Petrowna* que de surmonter tous les obstacles extérieurs, les oppositions et les empêchements qui se dressaient devant les progrès de la Société. Rien ne m'affecta si profondément que cela dans toute mon expérience du mouvement : je désespérai de tout, et, pendant vingt-quatre heures, j'étais presque prêt à descendre sur la plage pour aller me noyer. Mais quand enfin je me demandai à moi-même pourquoi je travaillais, si c'était pour être loué des hommes, pour gagner la reconnaissance de H.-P. B. ou de n'importe quelle autre personne vivante, cette tristesse se dissipa et mon esprit ne l'a plus jamais connue. Comme une grande lumière, me revint soudain le sentiment de l'obligation supérieure de faire mon devoir, de servir les Maîtres dans l'accomplissement de leurs nobles plans, calomnié, incompris, mal apprécié, sans un remercîment, qu'importe, et je retrouvai la paix.

Le 25 mars, j'écrivis à M. Sinnett pour lui suggérer la formation d'un Comité central, ou Bureau de Contrôle de la S. T. ayant son siège à Londres pour s'occuper de nos intérêts en Europe, anticipant ainsi

l'idée d'une Section qui fut adoptée plus tard. Mais il n'approuva pas parce que cela l'aurait amené à faire une propagande active que H.-P. B. et moi avions toujours poursuivie, poussés par des encouragements *supérieurs*, mais qui lui répugnait comme elle répugnait à M. Massey et au docteur Wyld avant lui.

Il semble que le 28 mars ait été jour de tempête à Adyar, car voilà ce que j'écrivis : « Jour d'expériences désagréables; H.-P. B. violente et enragée; on parle d'un nouveau pas fait par les missionnaires contre nous, menace de procès des Coulomb au général Morgan. Bruit de bazar, et improbable. » Vrai, cependant, comme la suite le montra. Toute cette agitation retentissait fatalement sur la santé de ma chère camarade. C'était terrible de la voir, la figure empourprée par la congestion, les yeux hors de la tête et presque morts, allant et venant lourdement, accusant tout le monde et disant des folies. Ses médecins disaient que cela ne pouvait pas durer, qu'il lui fallait du repos et de la tranquillité ou qu'elle tomberait morte quelque jour sans un moment pour se reconnaître. Elle finit par les écouter et, le 29 mars, elle donna sa démission et dit à Baboula de faire ses malles. Nous allâmes le lendemain, le docteur Hartmann et moi, en ville, retenir son passage et celui de la doctoresse Miss Flynn de Bombay qui consentit sur ma demande à l'accompagner et à prendre soin d'elle. Bawaji, qui lui était alors tout dévoué, l'accompagnait aussi. Ils s'embarquèrent le mardi sur *le Tibre* des Messageries Maritimes. H.-P. B. était si impotente que le mari de la doctoresse Mary Scharlieb, qui était un des magistrats de la Présidence, lui procura un fauteuil d'hôpital sur

lequel elle fut hissée à bord par un palan. Dès cette nuit-là, je couchai dans sa chambre comme elle me l'avait demandé : elle m'avait particulièrement prié de ne laisser personne d'autre occuper cette chambre.

Je copie dans le rapport officiel qui parut dans le *Theosophist* de mai 1885 (supplément) les passages suivants :

« Vers cette époque, Madame Blavatsky souffrait de fortes crises de palpitations de cœur et tous au Quartier Général étaient dans l'angoisse, les médecins ayant émis l'opinion que la mort pourrait être instantanée s'il survenait une cause d'agitation soudaine. »

Voici le certificat de ses médecins :

« Je certifie par la présente que Madame Blavatsky est en ce moment tout à fait incapable de supporter l'agitation constante et les soucis auxquels elle est exposée à Madras. L'état de son cœur exige essentiellement le repos absolu et un bon climat. Je recommande donc qu'elle parte aussitôt que possible pour l'Europe et qu'elle s'établisse dans un endroit tranquille dans un climat tempéré.

« *Signé* : MARY SCHARLIEB,
« *M. B. et S. L. de Londres.* »

« Les membres présents du Conseil Général, réunis au Quartier Général, en Comité Exécutif, le 11 courant, ont adopté à l'unanimité la résolution suivante :

« Résolu d'accepter la démission de Madame Blavatsky et de prier le Président de l'informer au nom du Conseil de l'extrême regret avec lequel il a appris qu'elle est contrainte par la gravité de son état de santé de cesser ses services de secrétaire correspondant de la

Société Théosophique. De plus, le Conseil enregistre le vif sentiment qu'il a des services considérables qu'elle a rendus à la cause de la science et de la philosophie.

« *Signé :* R. RAGHOONATH ROW, *président.* »

« Pour marquer notre respect de la valeur exceptionnelle de Mme Blavatsky, le vide causé par sa démission ne sera pas comblé, et le poste de secrétaire correspondant est aboli par les présentes. La correspondance officielle sur des sujets philosophiques ou scientifiques sera continuée comme précédemment par les membres du bureau exécutif, et les demandes devront être adressées au secrétaire des archives à Adyar. »

Voici sa lettre de démission adressée au Comité Exécutif :

« Adyar, 21 mars 1885.

« Au Conseil Général de la Société Théosophique.

« MESSIEURS,

« Je dois aujourd'hui renouveler absolument la démission que j'avais remise le 27 septembre 1884, et que j'avais retirée à l'instante prière de mes amis de la Société. Mes médecins déclarent mortelle ma maladie actuelle, on ne me promet pas même avec certitude une année de vie. Dans ces circonstances, ce serait une ironie de prétendre remplir les devoirs de secrétaire correspondant et j'insiste pour que vous me permettiez de me retirer. Je désire consacrer les derniers jours qui me restent à d'autres pensées et

avoir la liberté de changer de climat si on pense que cela puisse me faire du bien.

« Je vous dis à tous et à tous mes amis connus et inconnus, affectueusement adieu. Si ceci doit être mon dernier mot, je vous supplie tous, si vous tenez au bien de l'humanité et à votre propre Karma, de rester fidèles à la Société et de ne pas permettre qu'elle soit vaincue par ses ennemis.

« Fraternellement à vous pour toujours, morte ou vivante.

« H.-P. BLAVATSKY. »

Je suis convaincu que sa vie fut sauvée par cette sage décision, car il était aussi improbable que possible qu'elle eût pu supporter cette tension bien longtemps ; et ses collègues sont redevables jusqu'à un certain point à la doctoresse Mary Scharlieb de la publication subséquente de *la Doctrine Secrète*, de *la Clef de la Théosophie* et de *la Voix du Silence*, plus tous les autres articles importants qu'elle eut le temps d'écrire après être sortie de ce maelstrom psychique que l'on avait créé autour d'elle à Adyar. Elle était influencée, en dehors des raisons de santé et d'incapacité de travail, par le désir de soulager la Société de la responsabilité qu'elle encourait tant qu'elle restait à son poste. Plus tard, lors d'une des Conventions annuelles, elle fut invitée à l'unanimité et avec enthousiasme à revenir si son médecin y consentait, et quoiqu'elle n'ait jamais pu le faire, elle reprit son ancienne situation officielle.

« Le Quartier Général, écrivais-je le 1er avril dans mon journal, est désolé, et cependant plus paisible

que jamais. Nous pouvons maintenant envisager la situation avec calme. Le général Morgan écrit qu'il a reçu une lettre de l'avocat de Mme Coulomb demandant une rétractation pour l'avoir appelée « faussaire », et « voleuse de lettres ». Le Conseil se réunit pour délibérer là-dessus et on télégraphia au fidèle vieux soldat de demander une semaine pour préparer sa réponse. Le lendemain, à une autre réunion, « l'affaire Morgan a été entièrement examinée et ç'a été l'opinion unanime que le général ferait mieux de soutenir le procès, car il le gagnerait probablement et pourrait démasquer l'indignité des Coulomb ». Il suivit le conseil, mais, comme je l'ai déjà dit dans un autre chapitre, les missionnaires retirèrent la plainte ne pouvant plus en retirer aucun avantage depuis que H.-P. B. était hors de portée !

A la séance du Conseil du dimanche suivant, 5 avril, je déposai un projet de création de Comité Exécutif, à titre d'essai, qui partagerait avec moi l'administration de la Société, et qui fut adopté. Voici ma circulaire :

« Adyar, avril 1885.

« Dans le but d'améliorer l'administration de la Société Théosophique et de soulager le Président d'une partie de la responsabilité qui pèse aujourd'hui sur lui, j'ai résolu de former, à titre d'essai et sauf ratification par la prochaine Convention, un Comité Exécutif dont je vous prie de faire partie.

« Mon désir est que ce Comité assume d'accord avec moi la direction entière des affaires de la Société pendant la période courante, tous les membres et moi

ayant droit égal au vote, et le Président voix décisive en cas de partage. Toutes les questions seront décidées à la majorité des voix présentes. Le secrétaire de la Société servira de secrétaire au Comité. Les débats resteront strictement confidentiels, à moins qu'il n'en soit ordonné autrement par la majorité. Le Comité se réunira au moins une fois par semaine pour expédier les affaires.

« Comme le but principal est de former un Comité pratique de Conseillers bien à portée du Quartier Général, je propose d'envoyer une circulaire à tous les membres du Conseil Général, notifiant la création de ce Comité Exécutif, et l'invitant à y prendre part quand il se trouvera à Madras, et en tout temps à communiquer par l'intermédiaire d'un membre du Comité toute affaire qu'il désire soumettre à ses délibérations. Le Conseil Général aurait ainsi part à l'administration de la Société pendant toute l'année.

« Il est bien entendu que cette mesure n'est adoptée qu'à titre d'essai, et qu'on se réserve le droit de la supprimer en cas de difficultés (comme dans l'ancien Conseil de Contrôle) assez graves pour prouver son inopportunité. »

A la suite de cette invitation, le Comité Exécutif se réunit, et, conformément à la résolution adoptée à l'unanimité, les membres dont les noms suivent signèrent leur acceptation « dans les conditions indiquées par la lettre circulaire du Président-Fondateur »:R. Raghoonath Row, P. Srinivasa Row, S. Subramanier, C. Ramiah, P. Parthasarathy Chetty, T. Subba Row, A. J. Cooper Oakley et C. W. Leadbeater.

Le Comité ainsi organisé fonctionna harmonieusement pendant quelques mois, mais fut ensuite abandonné, pour la raison pratique que personne, excepté moi, n'avait tous les détails présents à l'esprit, ni ne connaissait personnellement et individuellement les collègues et leur milieu, ce qui était nécessaire pour agir judicieusement dans certains cas spécifiques. Les réunions ne servirent plus qu'à accepter mes recommandations, les membres s'absentèrent l'un après l'autre et c'était le désir général de me voir continuer comme autrefois à faire sans autre obstacle ce qui me semblerait bon. Les perturbateurs, MM. Lane Fox et Hartmann, avaient quitté le pays et personne d'autre n'était disposé à créer des ennuis. Cependant, l'autocratie était ma bête noire, et je n'aurais pas mieux demandé que de voir quelqu'un se présenter pour prendre sa part de la grande responsabilité de l'administration de notre difficile entreprise. Je considérais la Société comme une ouverte et libre république d'altruisme où on ne devait voir ni secte, ni caste, ni classe privilégiée, ni querelles ni émulation sauf celle de travailler à qui mieux mieux pour le bien du monde. J'écrivis mes vues dans un article de tête du *Theosophist* de juin 1885, intitulé « Infaillibilité ». C'était à propos de Keshub Chundar Sen qui venait de réclamer des honneurs presque divins de la part de ses adhérents. Je disais :

« Un organe Brahmo nous accuse de vouloir fonder « un sacerdoce nouveau ». Cette théorie peut être fondée sur le fait que certains phénomènes ont été produits conjointement avec notre mouvement et que les auteurs de deux ou trois livres théosophiques, peut-

être pour leur donner plus de poids, ont affirmé leurs relations personnelles avec les Mahâtmas. Mais, quels que fussent les phénomènes, ils ont toujours été montrés dans le but de prouver l'existence dans toute l'humanité de certaines potentialités psychiques, qui se développent quand les circonstances sont favorables. A-t-on jamais prétendu que certains « vases d'élection » eussent seuls ces pouvoirs ? Ou que leur exercice prouvât l'infaillibilité de l'enseignement de leurs possesseurs ? N'est-il pas vrai, au contraire, que de la première ligne d'*Isis Dévoilée* à la dernière ligne imprimée sur la Théosophie, le refrain uniforme de l'enseignement théosophique ait été que l'homme possède aujourd'hui exactement les mêmes capacités psychiques ou autres que son ancêtre le plus reculé. Que durant les cycles successifs, ces pouvoirs ont été alternativement développés ou latents. Et que la connaissance religieuse résulte du Développement psychique ? Y a-t-il place parmi nous pour un sacerdoce, dans le sens exotérique du mot ? Et une Société comme la nôtre a-t-elle besoin de conducteurs ? L'auteur est convaincu quant à lui, que quelles que soient les souffrances mentales ou les blessures à la réputation personnelle qui pourront résulter des événements récents, ce n'est pas trop cher payer la destruction de la dernière chance de jamais élever un sacerdoce et une secte dans la Société Théosophique. Plutôt que de voir le mouvement menacé d'une telle calamité, il aimerait mieux perdre le respect de tous ses amis pour ceux qui sont mêlés à sa naissance ou à sa direction, car le champ devenu libre de personnalités encombrantes resterait tout entier à la considération

des grands principes. Ni dans sa capacité officielle, ni comme homme privé, il n'a jamais montré aucune sympathie pour ceux qui soupirent après les maîtres inspirés ou des enseignements infaillibles. Tout au contraire, il n'a jamais laissé échapper une occasion d'affirmer la dignité du jugement personnel, la nécessité des recherches individuelles, du développement intérieur pour la compréhension de la Vérité ; l'indépendance absolue de la Théosophie vis-à-vis de tous les maîtres spéciaux ou groupes de maîtres de toutes les sectes, dogmes, professions de foi, formes, cérémonies, et frontières nationales ou géographiques. Si ceci n'est pas assez large, si dans une langue autre que l'anglais il existe des mots plus forts pour exprimer la répugnance la plus absolue pour l'idée d'un être pensant abandonnant aveuglément son droit souverain d'examen à n'importe quelle autre personne, haute ou médiocre, adepte ou non-initiée, et reconnaissant à aucun enseignement, en dehors de sa valeur propre, une valeur factice basée sur l'autorité de son auteur, celui qui écrit cet article voudrait employer ces mots-là. Il n'y a jamais eu au monde aucun adepte ou Mahâtma qui aurait pu s'élever jusqu'à ce haut degré s'il avait méconnu ce principe. On cite le Bouddha Gautama comme l'un des plus grands dans cette auguste fraternité : or, dans le *Kalama Sutra*, il s'étend longuement sur cette règle que personne ne doit accepter quoi que ce soit d'écrit, de parlé, ou d'enseigné par quelque sage, initiateur ou livre que ce soit, s'il ne le trouve conforme à sa propre raison et à son bon sens.

« Telle est notre position : et nous avons la ferme

espérance que quand les fondateurs de la Société Théosophique seront morts, on se rappellera que telle était leur profession de foi. Nous soutenons avec le brave prédicateur du seizième siècle, John Hales, que « douter de nos facultés et nous abandonner aux autres, ce n'est que pauvreté d'esprit et sottise ».

Pour ma part, en tant que co-fondateur de la Société, j'avais adhéré d'une façon persistante à cette politique de la liberté individuelle et de la responsabilité personnelle de chaque membre, et jusqu'au jour d'aujourd'hui, je l'ai soutenue et j'ai combattu pour elle. Quand je ne jouirai plus dans son sein de cette liberté, je quitterai la Société, et je pleurerai sur elle comme sur une cause perdue. Si j'avais besoin d'un pape, j'irais à Rome où le soi-disant vicaire de Dieu trône, et où l'orteil de bronze d'une statue est toujours prêt à être baisé. Un acquiescement docile donné à un *Maître* qui est en possession des lois secrètes de la vie et de la mort, est naturel et convenable. Mais une obéissance servile à une sèche formule de foi ou à une personne qui n'est ni meilleure ni spirituellement plus sage que soi, c'est le pire des esclavages sans dignité, sans virilité, un suicide spirituel. Ceci, je le répète, est mon sentiment personnel sur ce sujet et personne, sauf moi, n'en porte la responsabilité. Cela n'engage aucun autre membre de la Société, et libre penseur que je suis, je suis toujours prêt à soutenir les autres et à défendre leur droit de penser comme ils veulent, si orthodoxes qu'ils soient, ou quelle que soit leur forme de religion. A ceux qui sont incapables de tolérance réciproque, je demanderais leur démission, et au besoin je l'exigerais, car

leur place naturelle n'est pas parmi nos rangs, et « mieux vaut maison vide que mauvaise compagnie ».

Dans la situation où nous nous trouvions, nous avions le choix entre deux politiques : active ou passive. Nous pouvions rester tranquilles, expédier les affaires courantes sans attirer l'attention publique, ou nous pouvions adopter la voie plus hardie d'attaquer l'opinion publique, en donnant des conférences dans les principaux centres hindous d'influence et de pensée. Je me déclarai partisan de cette dernière, et mes collègues du Comité Exécutif l'ayant approuvée, on organisa une conférence au Pacheappa Hall à Madras, pour le 27 avril — 117e jour de l'année — donc d'heureux augure à notre avis. Le résultat dépassa nos espérances les plus hautes, le Hall était bondé, en dépit d'un petit droit d'entrée que le Comité directeur avait imposé pour éviter l'envahissement de la foule. Une somme de 150 roupies fut recueillie aux portes et distribuée en charités. La présence de cinq professeurs du Christian College n'éteignit pas l'ardeur de leurs élèves qui s'enrouèrent à nous acclamer.

Je vois que la conférence fut convenablement rapportée dans la presse locale du lendemain, ce qui était déjà une chose encourageante de sa nature. Le même jour, Subba Row nous apportait un exemplaire de *Man, a fragment of forgotten history* par Mohini et M. Holloway, en le critiquant sévèrement. « Il le condamne absolument, écrivais-je, disant que les erreurs sont faites pour jeter le discrédit sur les Mahâtmas, tandis que le ton dogmatique est intolérable. » Quand ce livre fut annoncé à Londres, avec

la prétention de renfermer des enseignements faisant autorité des Maîtres de Sagesse, j'écrivis aussitôt à la *Pall Mall Gazette* pour désavouer absolument cette prétention, et avertir le public que les deux auteurs du livre étaient seuls responsables de son contenu. De plus, je fis coller cette même note sur tous les exemplaires vendus par le directeur du *Theosophist*.

Le courrier d'Europe de cette semaine-là nous apportait des nouvelles décourageantes de l'état d'esprit parmi nos amis : c'était évidemment le résultat de ce qu'on n'avait pas permis à H.-P. B. de poursuivre ses diffamateurs en justice. Cependant, c'était un mal sans remède : il aurait été moins que sage d'agir autrement que nous ne l'avions fait.

Si les Missionnaires ne lâchèrent pas Mme Coulomb aux trousses du général Morgan, ce ne fut pas faute de provocation, car le *Madras Mail* du 29 avril publiait sa réponse à la plainte, renouvelait les injures précédentes, et la mettait au défi de tout ce qu'elle pourrait faire. En même temps, l'éditeur avertissait que la discussion était close dans son journal.

Pour me distraire, et selon mon principe d'opposer à une chose désagréable une autre plus lugubre encore, je lisais alors beaucoup de choses sur la sorcellerie et les procès de sorcières au dix-septième siècle. Un théosophe est encore plus frappé qu'un autre par les preuves révoltantes que ces tragédies apportent de la bigoterie humaine, des préjugés stupides et de la plus sombre ignorance des lois de la vie, de l'esprit et de l'âme. C'est à pleurer de voir rappelées ces peintures d'ignorants et innocents médiums et hystériques persécutés, emprisonnés, même

judiciairement assassinés, parce que des phénomènes, dont ils n'étaient pas maîtres, avaient lieu en leur présence, semant la panique et l'horreur parmi les témoins, aussi ignorants et impuissants que les névropathes eux-mêmes.

D'Assier a fait un bon emploi de quelques-uns des milliers de faits conservés, et le professeur Charcot et ses collègues ont basé des arguments sur les archives judiciaires : mais nous n'avons qu'à feuilleter les pages de Des Mousseaux et de l'armée des écrivains sur les mystères psychiques et médiumistiques, pour voir qu'il existe un fonds inépuisable de preuves d'interventions occasionnelles des forces occultes de la nature et de réaction mutuelle entre les plans des vivants et des morts.

CHAPITRE X

Le chapitre des Sibylles.

Au bout de cinq mois de séjour seulement, Mrs Cooper-Oakley trouva que sa santé souffrait tellement aux Indes, qu'elle dut nous quitter vers ce temps-là pour rentrer chez elle sur l'ordre de son médecin. Notre perte fut compensée par l'avantage qu'en retira le Quartier Général de Londres où dans un climat moins débilitant elle a prodigieusement travaillé.

Les nouvelles de Londres de cette semaine-là se trouvèrent plus calmantes, car il semble que, sauf Mr. F.W. H. Myers, personne ne donna sa démission. Soit que l'opinion eût été influencée par l'instinct populaire qu'il ne faut pas se fier aux experts, ou que cela tînt à un sentiment instinctif qu'une accusée doit au moins bénéficier du doute, le fait que je viens de citer était consolant pour les collègues de H.-P. B. Le *Theosophist* de juin cite l'opinion de feu M. Montagu Williams, avocat général, sur la valeur de ces témoignages d'experts. Depuis, un ami m'a envoyé de Nouvelle-Zélande le livre de M. Williams : *Leaves From a Life* (Macmillan et C°, 1890), et je peux

montrer, en m'appuyant sur le témoignage de cet avocat éminent, combien notre chagrin et notre trouble en apprenant que l'expert Netherclift avait déclaré que les lettres de K. H. étaient des faux de H.-P. B. étaient mal fondés. M. Willams raconte (*op. cit. p.* 263) l'histoire d'une plainte en diffamation sur carte postale contre Sir Francis Wyatt Truscott, déposée par un certain John Kearn. M. Williams était l'un des avocats de l'accusé. Le plaignant et une dame affirmaient sous serment qu'ils reconnaissaient l'écriture, et les deux experts de profession, Charles Chabot et F. G. Netherclift, furent appelés en consultation. Tous deux jurèrent positivement que l'écriture de la carte postale était bien celle de l'accusé. Chabot expliqua même au jury sur quels détails de formes de lettres, de pleins et de déliés, de points sur les I et de direction des lignes il basait son opinion. Et Netherclift, favori de la S. P. R. et exterminateur de la Méduse H.-P. B. dit « qu'il avait étudié les écritures depuis trente ans et plus... et que après avoir soigneusement comparé les lettres (de l'accusé) avec la carte postale, il était arrivé de son côté à la conclusion que le scripteur était le même dans les deux cas. Il déposa *un rapport extrêmement soigné, où il appelait l'attention sur les diverses similarités entre l'écriture des deux documents*, et il s'en tint absolument à ses conclusions pendant le contre-interrogatoire. Hélas, pauvre homme ! Voilà que la défense fit comparaître un certain M. T. F. Smith, connaissance commune des deux parties, plaignant et accusé, lequel jura avoir écrit lui-même la carte postale en manière d'avertissement amical à

Sir Francis, sans intention malicieuse cependant à l'endroit de M. Kearn ! Son père, M. T. J. Smith soutint sa déclaration et montra trois autres cartes postales écrites par son fils. L'alderman Swan Nottage, ami de l'accusé et du témoin, J. T. Smith, et qui avait reçu beaucoup de lettres de l'un et de l'autre et connaissait leurs écritures respectives, jura que « la carte postale avait été indubitablement écrite non par Sir Francis, mais par M. Smith ». M. Williams ajoute que le jury refusa d'entendre d'autres témoins et rendit aussitôt un verdict de non-culpabilité. Et voilà ce que valent les témoignages d'experts en écritures ! »

En effet, voilà ! Et en dépit du proverbe arabe qui dit que conseil offert sent toujours mauvais, j'oserai recommander à la S. P. R. de placer dans sa bibliothèque le livre de M. Williams et le rapport du procès Parnell, pour l'édification de ceux qui désirent savoir quel fonds on peut faire sur les opinions des experts en écriture. Pauvre H.-P. B., combien ces méchants t'ont fait souffrir sous le knout de leurs experts !

Le vendredi saint de cette année-là, j'eus une entrevue avec un brahmane astrologue Télougou, qui possédait ce vieux livre merveilleux de prophéties le *Bhima Grantham*, et je fus bien étonné de ce qu'il lut dans ce volume. On trouvera dans le *Theosophist* de mai 1885 (*vol.* VI n° 8) mon récit de cette entrevue sous le titre de (*Livres sibyllins des Hindous*). Comme les prophéties n'acquièrent leur valeur qu'après l'événement, mais que justifiées, elles sont une preuve importante des facultés prophétiques de l'homme, j'ai

l'habitude de noter tout ce que j'entends dire en ce genre, afin de le retrouver en temps voulu. C'est pourquoi je publiai sur le moment les révélations du brahmane Télougou, et comme il y a treize ans de cela, il devient intéressant de revoir le *Theosophist* pour savoir ce qu'il annonça et comment il s'y prit. Plusieurs amis nous avaient dit qu'ils avaient vu dans ces vieilles *Ollas* des détails sur leurs propres existences et des prophéties les concernant qui s'étaient réalisées à la lettre. Ils avaient pu vérifier les interprétations de l'astrologue en lisant eux-mêmes dans le livre. Ces amis me dirent de plus qu'au cours de leur consultation, il avait été fait allusion à leurs attaches avec la Société et que l'on pouvait lire dans le livre beaucoup de choses ayant trait à la Société. C'est à la suite de ce récit qu'ils avaient arrangé un rendez-vous pour moi, non sans beaucoup de difficulté de la part de l'astrologue, à qui ses préjugés ne permettaient pas de se rencontrer avec un Européen. Cédant enfin, ce ne fut qu'après avoir consulté le livre lui-même, et y avoir vu le jour, l'heure et la minute favorable pour l'entrevue, le nombre de témoins permis et la position (d'après les points cardinaux) que devaient occuper le brahmane et le consultant. A l'heure dite, tout le monde s'assit par terre sur des nattes à l'indienne. Le livre, une fois sorti de ses enveloppes, se trouva être un manuscrit ordinaire sur feuilles de palmier avec les caractères gravés au stylet. Il me parut très vieux. Les bords étaient décolorés et les lettres noircies par l'âge. Ce livre fut placé devant moi, les bords des feuilles en dessus, et on me dit de prendre à deux mains le cordon d'attache qui

passe dans des trous de chaque feuille et qui était déroulé, de l'insérer où je voudrais entre deux feuilles, et d'ouvrir le livre à cet endroit. J'obéis et l'astrologue se mit à lire ce qui était écrit sur cette page et sur les suivantes. Un des témoins prenait des notes. Voici ce que disait le livre : « Le consultant n'est pas un Hindou, mais de naissance étrangère. A sa naissance, la lune était dans la constellation des pléiades et le signe du Lion en ascendance. » Suivaient quelques détails sur les sacrifices que j'étais supposé avoir faits pour le bien public, puis : « Avec un collègue, il a organisé une Société pour la propagation de la philosophie ésotérique (*Brahmajnanam*). Ce collègue est une femme qui a de grands pouvoirs (*sakti*), elle est de grande famille et comme lui étrangère. Quoique si bien née, elle a aussi tout abandonné, et depuis trente ans, elle travaille dans le même but. Mais son karma est tel qu'elle doit endurer de grands ennuis et de grandes angoisses ; et elle est haïe de ceux de sa race (blanche) pour qui elle a tant travaillé. » Il était ensuite question de deux personnes de race blanche qui avaient été de ses amis mais avaient ensuite publié sur elle de vilaines histoires et tenté de donner des doutes au public sur l'authenticité de notre mouvement. « On a montré beaucoup de phénomènes dans cette Société, et des lettres que les fondateurs avaient reçues de leurs Maîtres ont été indiscrètement rendues publiques : *telle est la cause des ennuis actuels.* » Venait ensuite la prophétie que la Société me survivrait bien des années et à ma surprise, car ni les amis présents ni l'astrologue n'en savaient rien, le livre parlait d'une rencontre privée entre moi et deux autres

(chez le Dewan Bahadour, j'ai raconté cela dans le dernier chapitre) arrivée la veille, citait le sujet de la discussion et en annonçait correctement l'issue. » « La Société, disait le livre, traverse en ce moment une période sombre qui a commencé il y a sept mois et quinze jours et qui durera encore neuf mois et seize jours ; ce qui fait en tout pour la mauvaise période exactement dix-sept mois. »

A partir du jour de l'entrevue en comptant en arrière, nous arrivons à 1884, époque de l'attaque des missionnaires contre H.-P. B., ce qui est en faveur du livre. En considérant les événements arrivés depuis, la prophétie relative à l'extinction du mauvais cycle et au commencement d'un meilleur se trouve vérifiée. Ce qui était arrivé entre deux, c'était ma tournée dans l'Inde en 1885 qui eut un très grand succès, augmenta notre liste de branches de 17 unités, ce qui ne pouvait certainement pas être prévu par l'astrologue ni par les deux amis hindous qui me l'amenèrent. Ce cycle fatal de 1885 fut une crise plus sérieuse qu'aucune de celles que nous ayons traversées depuis, même que celle de la sécession de Judge, car la Société n'était pas alors organisée d'une façon aussi résistante, ne comptait pas le même nombre de membres, ni ne s'étendait pas à tant de pays que quand son ancien vice-président lui porta de l'autre côté de l'Atlantique un si grand coup.

La question qu'on m'a si souvent posée sur ce que je pense de l'astrologie se représente naturellement ici à ce propos. Je dois répondre, comme je l'ai toujours fait, que je n'ai pas encore recueilli assez de témoignages pour me donner le droit de dire que j'y

crois ou que je n'y crois pas. Il y a beaucoup de circonstances dans ma vie ou celle des autres qui tendent à prouver la vérité de cette prétendue science, mais pas encore assez pour asseoir la croyance positive d'un homme prudent. J'attends, tout prêt à être convaincu, mais déterminé à ne pas dire que je le suis, sans avoir tout ce qu'il faut pour gagner ma cause devant le jury des hommes de bon sens. Il semble que nous ne pourrons jamais dire ce qu'il y a dans l'astrologie tant que nous ne saurons pas ce que c'est que la transmission de pensée. Qui pourrait affirmer que pendant que j'étais avec cet astrologue télougou, il ne lisait pas par clairvoyance dans mon esprit et mon aura, toute mon histoire et ce qui devait suivre ? Et quoique l'on m'ait permis d'examiner le livre vénérable de feuilles de palmier, et que son contenu ait été vérifié par les deux amis télougous qui prenaient des notes, la porte reste ouverte à deux doutes : 1° Jetait-il sur nos yeux un voile d'illusion hypnotique pour nous faire voir ce qui n'était pas sur les pages ? 2° N'était-ce pas un farceur qui s'était procuré des renseignements sur la Société et ses fondateurs, avait préparé de nouvelles feuilles de palmier, les décolorant pour les vieillir, et les insérant parmi les autres ? Ce n'est pas que ces hypothèses vaillent grand'chose, cependant on doit tenir compte de toutes les possibilités et suspendre son jugement jusqu'à possession de toutes les preuves nécessaires. L'astrologue — ou son livre — se risqua à donner des détails précis qu'il sera bon de se rappeler de temps en temps pour juger de cette science. Il dit qu'à l'époque de ma mort « la Société aurait 156 branches principales sans compter

les petites, et que le nombre de leurs membres serait de 5.000. Beaucoup de branches seront créées et éteintes d'ici là. » Quant à moi, je devais vivre à partir de cette heure-là (à savoir le 3 avril 1885, dans l'après-midi) « 28 ans, 5 mois, 6 jours, 14 heures », ce qui nous mène au matin de bonne heure du 9 septembre 1913 (1). Voilà qui est précis et sans ambages, et il ne reste plus qu'à noter ce pronostic et à l'envoyer à l'éditeur du *Theosophist* après l'événement quand tout le monde l'aura certainement oublié ! Je suis très disposé à croire que la prophétie se trouvera correcte à un an ou deux près. Quant à la situation de la Société à cette époque, il doit y avoir erreur, car nous avons déjà environ 400 chartes vivantes et un plus grand nombre de membres. Enfin, nous verrons bien.

Les lecteurs que ce sujet intéresse trouveront dans l'article cité beaucoup de renseignements sur les sybilles romaines, de Cumes ou autres. C'est un fait historique que les livres sibyllins renfermaient des prophéties si précises sur l'État romain, que pendant plus de deux siècles, ils furent confiés à la garde stricte de deux duumvirs, jusqu'à ce que Sulla portât leur nombre à quinze. On ne les consultait que dans les cas de grande crise nationale. Saint Augustin (*Civ. Dei*, XVIII, 23) défend leur authenticité, et les Pères primitifs en général en parlent avec respect parce qu'on dit qu'ils annonçaient la venue, la vie et les souffrances de J.-C.

(1) Le colonel Olcott est mort le 17 février 1907, à 7 heures du matin. Le nombre des membres de la Société semble avoir été vers cette époque d'environ 13.000. (*Note du Traduct.*)

Quelle qu'ait pu être la valeur intrinsèque des révélations de cet astrologue en ce vendredi-saint, il est certain qu'elles m'encouragèrent dans ce moment de tristesse et contribuèrent à me donner l'entrain nécessaire pour ma tournée de cette année (1). Subba Row alla avec le juge Srinivasa Row consulter un autre astrologue à Madras, également possesseur d'un *Nadigrantham*, mais les résultats furent fort peu satisfaisants, comme il le raconte au public dans un article sur les « Nadigranthams et leurs interprètes » publié dans le *Theosophist* de juillet 1885. C'était un ésotériste extrêmement éclairé et avancé, dont les vues méritent la plus sérieuse attention. L'astrologue ne réussit pas à donner une réponse satisfaisante à aucune question, et ce qu'il lisait ou prétendait lire dans son livre n'était que du galimatias. De sorte que ces deux consultations se font équilibre et nous laissent aussi

(1) Cela pourrait amuser les lecteurs français du colonel de savoir que le traducteur pendant un séjour aux Indes a eu affaire aussi à un devin qui procéda avec un manuscrit sur feuilles de palmier, exactement comme le raconte notre auteur. Le devin paraissait parfaitement renseigné sur ce que je venais chercher aux Indes, ce qui aurait été frappant s'il ne lui avait été si facile d'avoir des renseignements par mon boy hindou sur les gens que je voyais et les endroits que je visitais. Mais, il faut lui rendre cette justice qu'il prédit correctement une chose arrivée depuis et en fixa l'année. Les personnes qui s'intéressent aux arts divinatoires seront frappées d'apprendre que cette même année avait été fixée assez longtemps d'avance par Mme de Thèbes, et le fut de nouveau quelques mois plus tard par un astrologue de Lahore. Ce dernier se trompa complètement sur la nature de l'événement que Mme de Thèbes n'avait pas vu bien distinctement non plus. Seul le devin de Madras tomba juste. Il est vrai qu'il annonça à une autre personne qui était avec moi qu'elle ne reverrait jamais Madras : elle y est retournée deux fois depuis ! (*Note du Tr.*)

loin que jamais d'une réponse satisfaisante à la question de savoir si les Nadigranthams méritent la haute estime qu'on leur accorde dans toute l'Inde. Mais enfin, nous avons les prédictions réalisées de mon astrologue et, en outre, le problème non résolu de la télépathie et de la clairvoyance.

Feu M. Judge prit part à la discussion sur cette question et donna son avis dans un article sur les Nadigranthams dans le *Theosophist* d'octobre 1885. Il soutient que mon cas et celui de Subba Row ne sont pas identiques, qu'il semble que je sois tombé sur un vrai *Nadi* et l'autre sur un faux astrologue et un farceur. « Il n'est pas prouvé, écrit-il, qu'aucun Nadi ne mérite confiance et qu'en aucun cas on ne pourrait avoir foi en lui... Peut-on vraiment fabriquer ou se procurer si facilement des livres de feuilles de palmier qu'on le prétend ? Je dis que oui et qu'il y a au moins deux manières de s'y prendre. » Il présume chez l'astrologue la faculté de prévision ou de clairvoyance qui lui permet « de donner tous les détails rapportés très facilement au moyen de quelques chiffres, lettres ou vers ». Ensuite il dit qu'il « est possible de préparer certaines figures astrologiques pour s'en servir à des jours et des heures déterminés pour certaines catégories de questions. On peut en tirer un grand nombre de réponses et de prédictions qui frapperaient un consultant ordinaire et seraient vraies aussi bien dans l'avenir que dans le passé... On pourrait préparer un grand nombre de feuilles qui permettraient de répondre aussitôt à n'importe quelle espèce de question », c'est-à-dire dans la même séance. Je donne encore cela pour ce que ça vaut, n'étant pas per-

suadé que M. Judge possédât des pouvoirs bien notables de prévision occulte. L'intérêt intense et toujours grandissant que l'on voit aujourd'hui dans le monde entier pour l'astrologie et les sciences « occultes » excuse suffisamment cette longue digression qui m'a éloigné de l'épisode de la visite de l'astrologue au temps de ce récit historique.

Comme je n'avais pas l'intention d'accepter aveuglément les révélations du *Bhima Grantham* — le livre en question — et que je n'avais pas eu le temps de le manier et de l'examiner pendant la séance avec le brahmane Télougou, j'allai à Mylapour avec Ananda pour le chercher. Il me permit d'examiner son livre d'aussi près que je voudrais. Si j'avais eu des doutes sur le Pandit et pensé qu'il avait bien pu m'attrapper en intercalant des feuilles fausses parmi les autres, j'eus bientôt l'esprit en repos, car toutes les feuilles étaient certainement également anciennes et usées. Je vois dans mes notes : « J'ai vu le Livre, je l'ai manié et examiné. Il contient des réponses à 300 questions et il est écrit avec un stylet de fer sur des *Ollas* de palmier. Il a peut-être 500 ans et il est rédigé en Télougou. Il ne semble pas douteux qu'il soit authentique. » Et cependant cela ne fait qu'augmenter l'étonnement que de penser que sur 300 simples réponses, le Pandit en ait trouvé un certain nombre se rapportant à l'histoire et à la destinée de la Société. Ces vers attendaient-ils là depuis cinq siècles qu'on les lût au questionneur prédestiné quand il se présenterait en 1885 ? Cela paraît tout uniment absurde et pourtant j'ai rapporté sincèrement tous les détails de l'entrevue, et je suis sûr que mon compte rendu sera

corroboré par M. G. Soobiah Chetty qui occupe maintenant un poste important dans les douanes maritimes de Madras. Comment donc expliquer cette énigme? Sera-ce par une entente frauduleuse entre le Pandit et les frères Chetty qui me l'amenèrent ? Mais ils ignoraient les faits lus — en apparence ou en réalité — dans le *Bhima Grantham* ; par exemple, la réunion privée chez le Dewan Bahadour, la nature de la discussion et les résolutions adoptées et aussi comment tourneraient les événements et à quelle date exactement ils porteraient leurs fruits. En second lieu (si le Pandit possédait la faculté de la vision psychique) dira-t-on qu'il interpréta les images conservées dans la lumière astrale ? Ou troisièmement qu'il avait le pouvoir de forcer des élémentals obéissants à jeter un voile d'illusion sur les yeux des deux témoins télougous pour les empêcher de voir ce qui était écrit sur les feuilles et leur y faire lire les phrases entièrement différentes ayant rapport à la Société et à ses fondateurs telles qu'il nous les lut ? Ou enfin, car je ne peux imaginer d'autre hypothèse, au lieu d'ordonner aux élémentals de nous illusionner, est-il possible qu'il fût lui-même un médium ordinaire comme le fameux Govind Chetty de Kumbakonam et sous le contrôle d'élémentals ou d'autres entités qui lui eussent fait voir comme à un agent passif ce qu'ils voulaient qu'il vît et non ce qui se trouvait sur la page regardée. De toute manière, c'est un problème très intéressant.

Le conseil décida, le 18 avril, d'achever la reconstruction de l'ancien « sanctuaire » au premier que

j'avais fait démolir à mon retour d'Europe, dans mon indignation contre sa désécration par les conspirations des Coulomb, et de l'utiliser comme bibliothèque, en y rassemblant notre petite collection de livres. Ce modeste plan fut bientôt modifié par l'accumulation rapide de manuscrits sanscrits et de livres de toutes sortes qui commença vers cette époque. On projeta bientôt l'érection de la bibliothèque d'Adyar, comme nous le verrons plus loin.

Entre temps, notre chère H.-P. B. et ses compagnons étaient en route pour l'Europe. J'avais des nouvelles de toutes leurs escales et de leur arrivée à Naples, le 20 mai, où ils débarquèrent. Ils trouvèrent un logement pas cher à Torre del Greco, près du Vésuve, et ils s'y installèrent pour supporter l'exil le mieux possible.

Pour être en mesure de répondre à une des calomnies choquantes de Mme Coulomb, qui prétendait que H.-P. B. avait mis au monde, au Caire, un enfant illégitime, je fis venir une respectable femme Tamile qui avait aidé à soigner H.-P B. pendant sa dangereuse maladie, en février, et qui, naturellement, avait eu à connaître exactement son état physique. Comme tous ceux qui connaissaient intimement H.-P. B. pouvaient s'y attendre, l'*Ayah* se déclara en situation de pouvoir jurer, devant un tribunal, que son ancienne malade n'avait jamais été mère. Elle alla même jusqu'à ajouter, que tout mariage contracté par elle n'avait pu être que nominal. Mes lecteurs adultes comprendront ce que je veux dire.

Vers ce temps-là, nous parvint de Paris la nouvelle

que le dernier de nos membres honoraires français, Alphonse Cahagnet, venait de mourir. C'était le seul avec le baron Du Potêt, et tous deux étaient en sciences psychiques, des autorités distinguées. Le premier livre, que je lus de Cahagnet, fut son *Télégraphe Céleste* qui parut traduit en anglais à New-York vers 1851. Ce fut presque ma première lecture sur ces sujets des facultés clairvoyantes, et sur les visions modernes extatiques du monde des esprits. Malheureusement, je n'eus jamais la chance de causer avec son honnête et enthousiaste auteur, mais il m'envoya sa photographie et celle de sa femme, l'extatique Adèle, qui ornent les murs de ma chambre. Aucun de mes visiteurs n'a jamais soupçonné que la lourde paysanne du portrait fût même clairvoyante, sans parler de la visionnaire ailée, dont les envolées d'âme, à travers l'espace, l'enlevaient aux plans supérieurs où elle se perdait dans une grande lumière aveuglante, qui faisait reculer les clairvoyants moins éthérés, que Cahagnet chargeait quelquefois de surveiller ses ascensions. J'ai cité ailleurs, à propos de clairvoyance, et d'après les livres de Cahagnet, sa description des angoisses qu'il ressentait en se trouvant impuissant à rappeler l'âme d'Adèle dans son corps, quand elle se sentait tellement immergée dans la sphère spirituelle, qu'elle déclarait ne plus vouloir rentrer dans le « cadavre » qui lui semblait si répugnant. Il raconte que le corps commençait même à changer de couleur comme un vrai cadavre et à montrer les premiers signes de décomposition, tandis que lui, terrifié et navré, usait de toute sa force de volonté pour faire revenir l'âme, et ne pas se trouver accusé peut-être du meurtre d'une

femme adorée. Pauvre homme ! sa détresse est de celles que chacun peut connaître, et que plusieurs ont connue en effet. En dernier ressort il se mit à prier Dieu et cela réussit. Naturellement cela devait réussir à un homme de son tempérament : car en priant, il élevait sa conscience et son désir jusqu'au plan céleste que fréquentait Adèle, et il entrait ainsi en communication avec elle, ce qui était impossible en se servant seulement de son pouvoir intellectuel. Pour poursuivre un oiseau, il faut avoir des ailes : cela ne sert à rien de courir sur la terre.

Pour exécuter le plan de propagande adopté par le Conseil, je quittai Madras le 9 mai pour Vellor en compagnie de plusieurs conseillers hindous. Le Dewan Bahadour parla en tamil et moi en anglais, puis les conseillers retournèrent à Madras, mais Dooraswamy resta avec moi. Nous rentrions à Madras le 18 et voici les résultats de cette courte tournée aux alentours : une branche réveillée, une nouvelle branche formée, dix nouveaux membres admis et le mouvement de la S. T. remis sur un bon pied dans ce district.

Le 21 je commençai une autre courte tournée en partant pour Madura où je fis une conférence, et où j'admis deux membres nouveaux. « Sans ce désastre des Coulomb, dit mon journal, j'en aurais reçu 20 ou 30. » Cependant ma visite arrêta les tendances au recul, et comme les deux hommes conquis étaient dans une situation influente, je me sentis satisfait. A Trichinopoly, j'eus des auditeurs en nombre considérable, et je fus de là à Tanjore. Après deux conférences je fus visiter, comme d'habitude, la bibliothèque

royale de Tanjore qui a été autrefois la plus riche collection littéraire de l'Inde, et qui est encore aujourd'hui extrêmement importante ; mais ce n'est pas une visite encourageante, car cette bibliothèque n'est guère utilisée par les érudits, ceux-ci étant maigrement récompensés de leurs efforts dans le temps utilitaire où nous vivons. Ces dépôts, des nobles pensées des anciens sages, ressemblent à des greniers où l'on conserve, jusqu'au temps des semailles, les grains d'où germeront les moissons futures.

Passablement fatigué et lassé par la chaleur et le voyage, j'étendis ma natte et mes couvertures de coton sur les pierres du trottoir de la gare pour la nuit, et je m'endormis d'un profond sommeil, en dépit des trains qui passaient jusqu'à trois heures du matin. Je partis alors pour Kumbakonam où j'arrivai deux heures après. Très bien reçu à la gare, je parlai, le soir, au Porter Town Hall à de nombreux auditeurs, attentifs et sympathiques. Kumbakonam « le Cambridge de l'Inde Méridionale, » est un centre de culture et naturellement aussi de scepticisme religieux — ces deux choses allant trop souvent ensemble. J'attaquai donc l'agnosticisme matérialiste, je défendis l'esprit de la Société et montrai son record d'utilité ; pour H.-P. B. je la présentai comme l'amie fidèle et courageuse de l'Inde, dont les efforts désintéressés en faveur de ce pays devraient faire honte à la majorité des hindous cultivés modernes, qui se conduisent comme s'ils étaient honteux d'être nés dans le pays des Rishis au lieu d'en être fiers. Il est impossible de dire si je fis là un bien durable, mais bien sûrement, ces endormis furent secoués par l'enthousiasme sur le

moment, et qui peut mesurer les conséquences du réveil même d'un moment, au sentiment des devoirs négligés et des occasions qui se vont perdant ? Mes auditeurs du lendemain, dans le même Hall, se montrèrent extrêmement démonstratifs ; je leur parlai des idoles et du culte des idoles au point de vue de la science psychologique. Il y avait là bien des universitaires qui n'avaient pas une idée précise de la manière de changer un simple bloc de pierre, de métal, ou de bois sculpté d'une forme conventionnelle, en une sorte de dynamo psychique, chargée d'aura humaine, et capable de produire des effets psychologiques et physiologiques sur des adorateurs sensitifs. On appelle ce procédé en sanscrit *Prâna Pratishthâ*— la concentration du pouvoir aurique — (Prâna) — et il est d'un intérêt intense pour l'amateur du magnétisme. Sans entrer dans les détails, il suffira de dire que l'image subit une préparation qui dure quarante jours, et consiste à lui retrancher toutes ses impuretés naturelles, puis à la saturer de magnétisme humain purifié — l'aura. Enfin pour fixer en quelque sorte cette réserve, c'est la coutume que l'adepte qui opère, ou le principal brahmane, prépare ou fasse graver sur une lame de cuivre un symbole géométrique appelé *Chakram*, où la concentration d'une volonté exercée enferme un pouvoir magique (1). Cette lame de cuivre est placée sous l'image quand on la met en place, et on l'y laisse tant que le temple reste debout. Maintenant, plus l'adepte consécrateur est pur et sage,

(1) Voir les livres classiques de magie occidentale pour les rapports occultes, entre les signes géométriques et les Pouvoirs des règnes élémentals.

plus cette infusion de *Prâna* dans l'image est réelle, effective et permanente ; et plus le *Chakram* est soigneusement préparé et placé, plus longue est l'efficacité de cette batterie d'accumulateurs de pouvoirs divins. On voit par ce qui précède que le bon évêque Héber peut être taxé de plus ou moins d'enfantillage quand il dit :

Le païen dans son aveuglement
Adore la pierre et le bois.

En fait, le païen n'est pas aveugle et il n'adore pas la pierre et le bois, tout au contraire, et c'est le missionnaire ordinaire qui est le vrai aveugle, car il ne sait rien du tout de ces pouvoirs, de ces symboles ni de ces cérémonies qu'il tourne en ridicule.

Cuddalore fut mon dernier arrêt et je parlai sur les idoles dans le temple où j'en étais entouré. Et le 1er juin, je rentrais à Adyar, heureux d'avoir évité les coups de soleil et de l'apoplexie et, en dépit de la température suffocante, d'avoir tant fait pour rétablir les anciens sentiments de sympathie des populations de l'Inde Méridionale pour nous.

CHAPITRE XI

Départ définitif de Damodar.

Une tournée officielle dans l'Inde septentrionale étant au programme de cette année-là, je m'embarquai pour Calcutta sur le paquebot français *le Tibre*, le 3 juin. Ce me fut un soulagement bienheureux de me trouver sur mer et de respirer ses brises et son ozone après mon tour récent dans le Sud, sa poussière et ses foules, accompagnées d'anxiété mentale et de tension physique. Jamais je ne quittai si joyeusement la terre pour le bleu profond de la baie du Bengale, quoiqu'elle m'eût parfois bien mal traité. J'étais au cœur de la bataille pour le salut de la Société, je sentais mon courage et ma foi croître avec les obstacles, et tout le monde comprendra ce que dut être l'effet physique et mental de cette échappée temporaire à l'effort de ma carrière publique. Il semblait que mon corps aspirât la vie de cette mère physique de toute vie terrestre, la mer où mûrissent les germes. Je me serais bien écrié avec Uhland :

Prends, o nautonier un triple salaire
Ah ! prends, ami, c'est volontiers que je le donne
Car invisibles à tes yeux
Deux fantômes ont passé avec moi.

Le temps était beau, la mer était calme et moi j'étais reposé et rafraîchi en débarquant à Calcutta le 6, à 5 heures du matin. Une vingtaine d'amis m'attendaient pour me souhaiter cordialement la bienvenue. Une réunion de branche nombreuse fut tenue le lendemain soir et un flot de visiteurs m'occupa pendant toutes les après-midi. Au lieu de perdre des membres, je commençai presque de suite à admettre de nouveaux candidats, mais ma première conférence publique devait avoir lieu à Darjeeling, de sorte que je pris dès le second jour le train pour cette station blottie dans les montagnes. Le voyage ne dure que 25 heures et on a à peine le temps de se préparer au changement de température énorme avant d'arriver. C'est une charmante excursion, pourvu qu'on ait beau temps et qu'on ne soit pas trop retardé par les avalanches dans la montagne.

Toute la branche de Darjeeling m'attendait à la gare avec cet excellent jeune millionnaire philanthrope, feu Tej Narain, fondateur du Collège Anglo-Sanscrit prospère, qui porte son nom et perpétue sa mémoire. C'était pour moi une vieille connaissance et la fondation de son collège est une preuve directe de l'influence de nos appels sur le cœur et la conscience des Hindous. Tej Narain amenait Sarat Chandra Das (aujourd'hui célèbre comme fondateur et secrétaire honoraire de la Buddhist Text Society) pour

me voir, et beaucoup d'autres venaient chaque jour. Sarat Chandra Das est un homme des plus intéressants avec qui causer, si l'on s'occupe du Thibet et du Bouddhisme du Nord, car il en sait plus long sur ces sujets que personne aux Indes — ou même ailleurs. Il était instituteur au service du Gouvernement et chargé d'une école de Bhoutias et de Sikkimis à Darjeeling et il avait appris pas mal le thibétain, quand lui vint l'idée d'essayer de faire ce à quoi tant d'explorateurs avaient échoué : atteindre Lhassa, la capitale mystérieuse du Thibet. Il partit comme Pandit et docteur hindou et parvint à son but. De plus, il rapporta plusieurs versions thibétaines de livres saints du Bouddhisme primitif et une connaissance très complète des Thibétains, des Lamas, des cérémonies religieuses et des jours de fête, sans parler de la géographie du Thibet entre la frontière de l'Inde et Lhassa. Ses notes sur ce dernier sujet demandèrent bien des soins et des ruses pour être réunies et conservées. Par exemple, comme il ne pouvait pas se servir d'une chaîne d'arpenteur, il calculait les distances en comptant ses pas sur les grains de son chapelet. Ses deux rapports au Gouvernement indien sont extrêmement intéressants et instructifs, et peuvent se comparer à ce qu'on a de mieux en ce genre de la plume des plus fameux explorateurs: et, chose étrange pour un oriental, on n'y trouve pas d'exagérations folles ni d'hyperboles extravagantes. Voir le *Mahavamsa*. A mesure que la confiance croissait entre nous, il me raconta dans la conversation les choses les plus intéressantes sur la magie blanche ou noire des Lamas « jaunes » et « rouges », lesquelles corroborent

amplement les témoignages des abbés Huc et Gabet et aussi bien de Mme Blavatsky. Mais étant au service du Gouvernement, il paraît penser que s'il communiquait au public ce qu'il me dit plusieurs fois et répéta à Mrs Besant en ma présence, sa réputation d'observateur scientifique serait compromise, et ses intérêts pourraient en souffrir : en somme, il voit les choses à son point de vue personnel et, depuis bien des années, il cache la vérité parce qu'il n'ose pas la révéler. Il ne passa pas moins de treize mois à Teshou Lumpo dans la maison du Teshou Lama qui tient le second rang dans la hiérarchie lamaïque. Il fit de là le voyage de Lhassa sous de favorables auspices, vit le Dalai Lama qui est le Souverain Pontife, causa avec lui et rapporta des manuscrits, des livres imprimés et d'autres souvenirs de ce voyage mémorable. Il fut assez aimable pour me donner une des écharpes de soie souple que le Teshou Lama jeta sur ses mains en le recevant selon la coutume du pays tandis qu'il les étendait jointes en signe de salut respectueux. Elle est à Adyar au milieu de nos curiosités. Dans l'étoffe on voit tissée l'image du Seigneur Bouddha assis, avec ses deux disciples, Sariputra et Mogallana, à droite et à gauche.

Le prince de Nuddea, encore tout jeune, vint me voir et passa bien des heures avec moi, paraissant heureux de se trouver sous l'influence de quelqu'un qui aimait son pays et son peuple. Son précepteur, brillant universitaire, était un parfait sceptique et libre penseur, de sorte que, pour l'avantage religieux qu'il en retirait, il aurait aussi bien pu être élevé par un de

ces gouverneurs européens incroyants qui ont fait échec aux dispositions pieuses de leurs élèves royaux. Je pourrais citer des noms si je voulais ou si cela devait servir à quelque chose, mais au train où vont les choses, les amis de l'Inde ne peuvent que s'affliger du trop fréquent spectacle des héritiers de trônes anciens conduits hors des voies de leurs ancêtres et transformés en joueurs de billard, coureurs de plaisirs, irréligieux, sycophantes des blancs, au lieu d'être encouragés à protéger les hommes religieux, les érudits et la littérature classique de l'Inde qui, dans le bon vieux temps, jetait son éclat sur les cours où ses adeptes étaient entretenus et honorés. Ce n'est pas la faute de ces pauvres enfants, mais celle du système d'européanisation dont ils subissent l'influence dominatrice, système qui est peut-être assez bon pour des princes occidentaux que l'on ne s'attend pas à voir briller par l'exemple de la piété, mais mauvais pour des chefs indiens appelés à régner sur des millions de sujets asiatiques non encore gâtés. J'ai visité un jour un collège de Raja-Kumaras dans l'Inde septentrionale — c'est-à-dire où on élève les fils des principaux nobles et des princes — et je fus conduit à travers les classes par le Principal, le plus libéral des maîtres européens que j'aie jamais rencontrés. Il me pria de parler aux jeunes gens, et j'essayai de leur inculquer le sens des responsabilités imposées par leur naissance princière, je leur recommandai d'imiter les exemples de Ikshavaku, Harischandra et Dharmaputra, plutôt que ceux de nos princes contemporains dont les richesses accumulées sont dissipées en plaisirs passagers et dont l'esprit n'est jamais

occupé de saintes pensées. J'ai appris depuis par un de ces jeunes gens que mes observations improvisées avaient fait sur eux tant d'impression, qu'ils avaient formé entre eux une société pour s'encourager mutuellement à devenir de bons chefs indiens et à laisser le souvenir d'un nom respecté. En admettant, ce qui est probable, que faute d'encouragement mon influence ait été éphémère, je crois que c'était une bonne chose d'avoir même semé la graine d'un idéal plus élevé dans ces âmes réceptives d'enfants et que la formation de leur société est une indication que l'adoption d'un tel système serait une grande bénédiction pour l'Inde. Nous n'avons pas besoin de nous arrêter beaucoup à l'objection que ce serait une mauvaise chose d'encourager chez ces futurs petits potentats l'idolâtrie et les superstitions grossières, car elle ne pourrait provenir que des personnes qui ne savent pas, ou qui ne veulent pas avouer que l'hindouisme interprété par la Théosophie n'est pas une superstition, et que le culte des idoles tel qu'il est pratiqué ne tend pas à dégrader les hautes conceptions de l'Être Suprême que nous proposent la Gita et les Upanishads. Ce qu'il faut désirer, c'est que non seulement les princes, mais tous les Hindous intelligents comprennent la dignité de la religion communiquée aux Aryas dans le Manvantara actuel, et la vraie signification de leurs histoires religieuses, des fables du folk-lore et des symboles sculptés qui enseignent par des leçons de choses soigneusement choisies le pouvoir sans limite, la sagesse et la justice de l'Unique Réalité Divine.

Damodar Mavalankar est une des figures les plus connues de l'histoire des débuts de la Société Théosophique dans l'Inde et on en a souvent parlé dans ces mémoires. Il quitta Adyar pendant mon voyage en Birmanie, pour la dernière fois le 23 février 1885, pour Calcutta sur le paquebot *Clan-Graham* avec l'intention d'aller au Thibet par Darjeeling. Cela se passait 36 jours avant le départ définitif de H.-P. B. pour l'Europe. Quatre personnes de ce côté-ci de l'Himalaya eurent voix au chapitre : trois desquelles furent H.-P. B., Subba Row et Majji de Bénarès. L'agent principal fut naturellement H.-P. B., car Subba Row n'eut qu'à répondre à quelques questions et Majji qu'à fournir quelques informations clairvoyantes. Je ne donnerai pas le nom du quatrième personnage, je dirai seulement qu'il est également connu des deux côtés des montagnes, et qu'il fait de fréquents voyages religieux entre l'Inde et le Thibet. Damodar espérait avoir la permission de l'accompagner quand il retournerait à Lhassa, quoique sa constitution naturellement délicate, fût épuisée par l'excès de travail, que des tendances à la consomption se fussent révélées et qu'il eût eu des hémorragies. Les rumeurs les plus inquiétantes circulèrent bientôt après le départ de Darjeeling de notre cher ami, qu'on disait avoir péri en essayant de franchir les montagnes. Dans la première semaine de juillet, on me rapporta de Chumboy, Sikkim, qu'on avait retrouvé dans la neige son cadavre raide et gelé et ses vêtements à peu de distance. En dépit de l'évidente improbabilité qu'il eût dépouillé ses vêtements pour mourir, et dans ce climat, beau-

coup crurent à cette histoire, surtout ceux qui ne croyaient pas à l'existence de la Loge Blanche, et qui désiraient rejeter sur nous l'odieux d'avoir laissé un jeune fanatique sacrifier sa vie à une recherche vaine. Eh bien ! Nous supportâmes cela avec toute la patience qu'il nous fut possible, comme avant et depuis d'autres malicieuses histoires du même genre. Mais à Darjeeling, profitant de la bonne volonté de Sarat Chandra Das qui me servit d'interprète, j'eus une longue conversation avec le chef des coolies qui accompagnèrent Damodar dans le Sikkim, et qui rapporta ses bagages superflus et son journal de poche. En vue de la valeur de ses services passés, et du rôle important qu'il peut être appelé à jouer dans l'avenir de notre mouvement, je crois que je ferai bien de publier ici les principaux passages de ce journal.

Journal de Damodar.

23 *février* 1885. — Embarqué le soir sur le *Clan-Graham* pour aller à Calcutta.

24 *février*. — Levé l'ancre avant six heures du matin. Pas souffert du mal de mer.

25 *février*. — Fait connaissance avec le médecin du bord qui paraît un homme charmant, mais ne pas s'occuper de philosophie, ni s'y intéresser quoi qu'il eût les capacités nécessaires s'il voulait les développer.

27 *février*. — Arrivé à Calcutta vers 4 heures du soir ; reçu sur la jetée par Norendro Babou et d'autres à qui je racontai ma maladie et mon besoin d'un

changement d'air. (Naturellement en dissimulant le but réel de son voyage. O.)

Suivent des notes sur ses conversations avec ses amis, sa visite à la branche locale et son opinion de son activité, qui n'est pas trop favorable. Puis, il quitte Calcutta pour visiter d'autres branches à Berhampour et à Jamalpour. Je remarque qu'une fois à Calcutta et une fois à Jamalpour, il fut reconnu par des personnes qui l'avaient vu en rêve, expérience que j'ai eue personnellement dans différents pays. Il dit que les frères de Jamalpour lui posèrent des questions bien plus intelligentes que ceux de Calcutta, montrant ainsi qu'ils avaient réfléchi profondément aux grands problèmes de la vie.

8 *mars*. — Arrivé à Bénarès, allé à l'ashrama de Majji. Causé longtemps avec elle le matin et l'après-midi. Elle parla de Subba Row et me dit des choses qu'il m'avait récemment confiées en tête à tête. Parlé aussi de Bawaji et raconté des choses connues seulement de Mme B. et de moi. Dit d'autres choses saisissantes.

9 *mars*. — Continué les conversations avec Majji. Elle parla des portraits des Maîtres au Quartier Général et me dit beaucoup de choses étonnantes. Quatre théosophes de Bénarès vinrent le soir. Les discours de Majji très intéressants et instructifs. Dans l'après-midi, elle me parla de Subba Row et de son Gourou.

10 *mars*. — Commencé à prendre à l'intérieur une médecine préparée par elle. Causé avec elle en particulier pendant la journée. Elle dit que Mme B. ne

mourra pas encore avant un an ou deux. Quand elle mourra, elle se réincarnera probablement dans la famille de Subba Row et reparaîtra dans la vie publique au bout de dix ans (1).

« 11 *mars*. — Continué de causer. Dans l'après-midi assisté à une réunion de branche. Le Munsiff de Bénarès est président. Les membres sont tous nouveaux mais sérieux et intellectuels. Plus tard Majji me montre un portrait de son père précipité après sa mort.

« 12 *mars*. — Conversation le matin et une autre à midi absolument privée dans sa *Gupha* (caverne), où elle discuta les projets en vue et les personnes concernées. Elle me dit des choses saisissantes dont une qui a rapport à l'avenir. Elle dit que d'ici une quinzaine de jours je ne dois pas rejoindre... (le personnage avec lequel il désirait aller au Thibet) mais qu'alors il sera décidé si je dois aller plus loin.

« 13 *mars*. — Quitté Bénarès à 11 heures du matin. Voyagé un jour et une nuit, arrivé à Calcutta le matin suivant. »

Il passa la quinzaine suivante à Calcutta et son journal enregistre les visites échangées et les conversations tenues en différentes occasions.

« 30 *mars*. — Reçu un télégramme de... par... disant que je peux maintenant aller à Darjeeling et que l'affaire s'arrangera. »

(1) Comme aucune de ces deux prophéties ne s'est réalisée, il faut nous défier de toutes les prédictions de Majji à Damodar. Elle me prédit une fois à moi-même que H.-P. B. mourrait en mer dans l'espace de deux ans, il n'en fut rien.

Il partit le 31 et arriva à Darjeeling le 1er avril où il fut cordialement reçu par nos membres et devint l'hôte de Chatra Dhar Ghose Babou, un de nos excellents collègues. Trois jours après, un représentant du personnage. qui partait pour Lhassa, vint le trouver et lui dit de se tenir prêt quoique le jour du départ ne fût pas encore fixé. Damodar vit cet agent plusieurs fois et s'entendit avec lui sur tous les détails. Enfin, les voyageurs arrivèrent le 8 et Damodar reçut l'ordre de se mettre en route, ce qu'il fit comme le montre la note suivante.

« 13 *avril.* — Parti de Darjeeling à 10 h. 15 du matin et arrivé à Runjeet le soir (11 milles environ). Étape.

« 14 *avril.* — Parti de Runjeet vers 7 heures du matin. Pris le riz (rompu son jeûne) à Tasding à environ un mille et demi du pont de Tasding. Arrivé à Vecha à peu près quatre milles au-delà de Kalingpong le soir vers 6 heures. Passé la nuit dans une étable à vaches.

« 15 *avril.* — Parti de Vecha après le café du matin. Pris le riz (Bhât) à Podaon (1) où je rencontrai le Babou Upendranath Mukhopadhyana. Arrivé le soir à Renanga où je renvoyai le coolie de... avec le poney.

« 16 *avril.* — Pris le *Bhat* au lieu de café le lendemain matin, et allé sans arrêt jusqu'à Sanangthay environ un mille au-delà de Dichbring. Arrivé à 5 heures, couché dans une maison Bhoutia.

(1) Les noms de certains endroits sont presque illisibles, Damodar tenait son journal au crayon qui s'est effacé avec le temps.

« 17 *avril.* —Quitté Sarangthay le matin après avoir pris le *Bhal* et arrivé à Bhashithang le soir vers 5 heures. C'est à environ deux milles de Ranevon, qui est sur une colline au pied de laquelle se trouve le village.

« 18 *avril.* — Quitté Bhashithang le matin après le *Bhat*. Arrivé vers quatre heures, sur la rivière Dichoo à un endroit appelé Doomrah à trois milles environ de Longhoo. Il faut monter pendant cinq milles à peu près pour être à la capitale du Râja de Sikkim. Passé la nuit près de la rivière.

« 19 *avril.* — Parti de la rivière après le Bhat et arrivé à Sikkim à midi. Arrêté avec le... (le personnage avec lequel il devait voyager). Je l'ai vu pendant une heure l'après-midi. Rien dit de particulier. Dois avoir une conversation demain. Autre entrevue avec lui le soir. Il me dira positivement demain comment accomplir mon projet. Il part de Sikkim après demain.

« 20 *avril.* — Autre conversation avec lui.

« 21 *avril.* — Encore revu aujourd'hui. Je voulais partir pour Longoo, mais il désire que je reste jusqu'à demain où il aura un peu plus de loisir.

« 22 *avril.* — Parti de Sikkim le matin vers 10 heures. Arrivé à Kabi à 3 heures. (Environ un demi mille de Longhoo). Passé la nuit là. Le... dit qu'il ne m'avait pas encore bien connu, mais que je suis destiné à une œuvre importante d'ici un mois ou deux ; que je serai probablement quelque grand Lama Thibétain réincarné au Thibet. Le Karma est grand.

« 22 *avril.* — Pris le *Bhat* le matin et parti seul de

Kabi, renvoyant mon bagage avec les coolies à Darjeeling. »

Ici finit le journal, et voilà les derniers mots écrits que nous possédions de ce jeune brahmane dévoué, noble et enthousiaste qui, depuis qu'il se joignit à H.-P. B. et à moi à Bombay, n'avait pas faibli dans son zèle et dans son énergie pour le bien de l'humanité. Jamais cœur plus noble n'a battu dans une poitrine humaine et son départ fut un des coups les plus durs qui nous aient atteints. Comme je l'ai dit plus haut, il avait miné sa constitution par un travail officiel incessant, et en quittant Adyar, il avait commencé à cracher le sang et à montrer les symptômes d'un rapide déclin. Cependant, avec un courage indompté, il entreprit ce rude voyage à travers l'Himalaya, indifférent au froid cruel, aux rafales de neige, au manque d'abri et de nourriture, dans son ardent désir de rejoindre le Gourou qu'il avait vu pour la première fois dans sa jeunesse, pendant une maladie, qu'il avait ensuite perdu de vue pendant bien des années, mais qu'il avait retrouvé peu après être entré dans la Société Théosophique quand ses facultés spirituelles se développèrent et qu'il devint capable de le voir dans le *Sukhsma Sarira*. Ce qui l'attacha si fortement à H.-P. B. et le rendit si absolument fidèle, ce fut la découverte que ce Gourou était un des adeptes cachés derrière notre mouvement, l'associé intime d' « Upasika » comme il appelait toujours H.-P. B. depuis. J'obtins du chef des coolies de son escorte des détails du plus grand intérêt. Après avoir renvoyé le poney à Darjeeling, Damodar essaya de

continuer sa route à pied sur les pentes abruptes du sentier de montagne, mais ses forces l'abandonnèrent bientôt, et les coolies le portèrent ensuite sur leur dos à tour de rôle. Afin de dissimuler ses rapports avec le fonctionnaire thibétain, qui lui avait promis sa protection, Damodar avait reçu l'ordre d'aller à deux jours de marche en avant et d'attendre que l'autre le rejoignît. Les coolies furent renvoyés à Darjeeling pour éviter qu'ils ne fussent témoins de la rencontre. Damodar ne voulut pas garder d'autres vêtements que le costume d'ascète qu'il portait, ni le riz, la farine, le millet ou autres provisions semblables que ses amis lui avaient procurées. Il consentit seulement à ce que le chef des coolies lui cuisît une douzaine de *Chapaties* ou gâteaux sans levain. Les coolies le virent pour la dernière fois s'avançant péniblement, le visage tourné vers la frontière du Thibet, puis il disparut à un tournant de la route. En revenant, les coolies rencontrèrent le personnage qui suivait notre cher garçon, et le *Jedadar* apprit plus tard, que la jonction s'était effectuée et que la caravane poursuivait sa route vers le col dans la montagne.

Il est très possible que les vêtements de Damodar aient été retrouvés dans la neige, car il avait été convenu qu'il serait pourvu d'un costume thibétain, des vivres, des moyens de transport et des autres choses nécessaires. Mais la découverte de son corps est une autre affaire. C'est certainement un mensonge. Une *Maya* de son corps peut avoir été laissée là pour faire croire que le pèlerin avait succombé ; mais j'ai des raisons de croire qu'il atteignit son but sain et sauf et qu'il est resté depuis sous la protection de son

Gourou. Cependant jusqu'à présent, au point de vue des communications à avoir avec lui, selon les méthodes ordinaires, il pourrait aussi bien être mort, car il est inaccessible par la poste, le télégraphe ou les messagers. Quoiqu'il ait écrit trois fois à deux personnes aux Indes, il est aussi hors de notre portée que si son corps avait été immergé en pleine mer dans un hamac lesté, et j'ai refusé de répondre aux demandes les plus instantes de révéler son lieu de refuge, ou la date possible de son retour. Ceci pour la bonne raison que j'ignore quand, ni si jamais il doit revenir parmi nous. Je le crois pourtant et je ne serais pas surpris qu'il revînt quand H.-P. B. réincarnée et comme lui changée au point de ne pouvoir être reconnue reprendra son œuvre interrompue le Jour du Lotus Blanc en 1891. Il serait trop déraisonnable de penser que les Seigneurs du Karma retiendraient les plus actifs serviteurs du mouvement théosophique à ne rien faire sur d'autres plans d'existence, quand les appels du monde souffrant, qui demande aide et lumière montent à leurs demeures célestes. Leur plus grand désir et leur principal devoir c'est d'aider la race humaine à monter le sentier qui conduit aux niveaux supérieurs où les illusions, nées de l'ignorance spirituelle, se fanent et périssent comme des fleurs saisies par la gelée.

CHAPITRE XII

De nouveau dans l'Inde septentrionale.

Je n'avais guère envie d'échanger le climat frais et réconfortant de Darjeeling pour la température brûlante et humide des plaines, mais il me restait encore bien des centaines de milles à faire avant d'avoir fini ma tournée et de pouvoir me reposer de nouveau dans mon verdoyant Adyar aux brises de mer rafraîchissantes, à la rivière coulant juste sous mes fenêtres. De sorte que, après de nouvelles conversations avec le voyageur thibétain, d'autres réceptions et une conférence publique au Town Hall, je redescendis de la montagne à Siligouri, jonction du chemin de fer de l'Himalaya avec celui du Bengale du Nord, et je plongeai fort inconfortablement dans une température de 36°. Cela me faisait tout à fait l'effet d'entrer dans une serre chaude par une fraîche matinée. Néanmoins, il fallait travailler tout de même, et j'organisai ce soir-là la branche de Siligouri, restant tard à causer et à répondre aux énigmes métaphysiques que l'on aime à proposer dans ces pays ; après quoi, je dormis sur le trottoir de pierre de la gare,

comme sur ce que je pouvais trouver de plus frais — disons de moins chaud — en fait de dortoir.

Parmi les petites stations où je m'arrêtai ensuite, je mentionnerai seulement un endroit où je dus me rendre de Nattore en palanquin — le plus ignoble des moyens de transport, je crois, pour un homme bien portant. Imaginez-vous que vous êtes étendu sur le dos à votre aise, fumant ou somnolant, dans une boîte qui ressemble à un cercueil et qui est portée au moyen de gaules sur les épaules de six à huit coolies de petite taille, sous une pluie battante, sur une route argileuse et adhérente, faisant 28 milles en 9 heures et demie, tandis que les malheureux porteurs halètent un refrain monotone tout le long du chemin, à moins qu'ils ne gémissent pour exciter votre compassion et obtenir un pourboire — et dites si je n'ai pas raison. Il est vrai qu'ils y sont habitués depuis leur enfance et qu'à la fin d'un voyage de ce genre ils arrivent à destination au grand trot ; je ne m'en sentais pas moins honteux de moi-même quelqu'innocent que je fusse de cet arrangement : « Des mots, des mots, des mots », dit mon journal, avec les gens éclairés de l'endroit, y compris un Allemand, professeur de physique au collège local, et ensuite la conférence publique usuelle et les admissions de nouveaux membres. Le retour à Nattore fut encore pire que l'aller car, parti à 2 heures de l'après-midi, je n'arrivai qu'à 2 heures du matin ! A midi du même jour j'étais à Calcutta et j'allai tout droit de la gare à Bhowanipour voir Majji qui était venue de Bénarès faire une visite à Nobin Bannerji dans sa famille. Je causai pendant trois heures avec elle, Nobin servant d'interprète, et elle me dit que

Damodar était alors à quatre jours de route de Darjeeling. Nous savons maintenant par son journal que ce n'était pas vrai, de sorte que c'est un nouveau témoignage de l'inexactitude des révélations de Majji et je le regrette. Je la vis tous les jours pendant la quinzaine que je passai à Calcutta et sa conversation m'intéressa toujours beaucoup. Elle était toujours entourée d'un cercle de questionneurs, et ses réponses témoignaient de son érudition et de sa pénétration. Ses manières attirantes et sa voix sympathique ajoutaient à sa popularité. Enfin, elle avait cette auréole de réputation de possession de pouvoirs mystiques qui s'attache aux Indes à tout respectable Yogi ou Yogini et qui est une survivance des traditions des temps anciens. Il faut bien qu'elle ait possédé ces pouvoirs dans une certaine mesure, puisque nous avons vu qu'en 1879, à notre première rencontre, avant que l'on connût aux Indes les rapports de H.-P. B. avec deux certains adeptes, elle me dit sur eux des choses qu'elle ne pouvait pas avoir apprises d'une tierce personne, et dans le journal de Damodar, nous voyons qu'il fut surpris par ses révélations sur Subba Row et sur d'autres. C'est mon enthousiasme de la première heure qui fut cause que plusieurs Hindous devinrent ses disciples et la rendirent célèbre au Bengale et au Béhar ; de sorte que j'étais assez naturellement désireux de la voir soutenir pleinement sa réputation de mystique ; si elle y a manqué, ce n'est pas de ma faute.

Le comité local me fit donner des conférences dans tous les quartiers de Calcutta pendant mon séjour de deux semaines. Entre autres sujets, on me pari de

prendre la défense de l'Hindouisme contre les missionnaires qui le taxaient de superstition grossière et d'immoralité. Ceux qui ont une connaissance même superficielle de l'enseignement éthique des anciens sages Aryens, croiront à peine que le chef de la mission écossaise à Calcutta avait eu l'effronterie d'imprimer l'assertion que l'Hindouisme tend à rendre les hommes menteurs et les femmes dévergondées. Il l'avait fait pourtant, et il m'incomba de réfuter cette outrageante calomnie. On invita l'élite de la société hindoue pour m'entendre le 3 juillet dans la maison du vénérable et noble érudit, le Râja Radhakanta Deb, Bahadour, auteur du grand dictionnaire le *Sabdakalpadruma*. Je crois que tous les savants hindous de la ville étaient présents et je n'eus guère de peine à gagner ma cause.

Bien loin d'encourager le mensonge, l'impureté ou d'autres vices, les Shâstras sont pleins d'exhortations à se bien conduire et à s'efforcer d'atteindre l'idéal le plus élevé. Manou (VI. 92) énumère le « décuple système des devoirs vertueux ». A savoir : Contentement; abstention de tout mal fait à autrui, bienfaisance active et bien rendu pour le mal; résistance aux appétits sensuels ; abstention du vol et du gain illicite ; pureté, chasteté et propreté ; acquisition de la science ; acquisition de la Sagesse Divine ; véracité, honnêteté et fidélité ; suppression de la colère et de la haine. Il dit encore un peu plus loin : « Persévère dans la vertu, domine tes passions, fais judicieusement l'aumône ; sois doux, supporte patiemment l'adversité ; ne fais pas ta compagnie des méchants et ne fais souffrir aucune créature sensible. » Et encore :

(II, 239, IV, 178) : « Marche dans la voie des honnêtes gens, la voie que tes ancêtres ont suivie. Prends chez tous des exemples de bonne conduite car le nectar s'extrait du poison, on apprend d'un enfant la douceur de langage, d'un ennemi la conduite prudente, et on tire l'or des scories. » Encore : « Même réduit à la pauvreté en conséquence de tes bonnes actions, n'abandonne pas ton esprit au mal. » Nous trouvons ainsi dans les Upanishads *Taittiriya*, *Mundaka*, *Sandilya* cette injonction : « Dis la vérité. Seule la vérité demeure, non le mensonge. Il n'y a pas de moralité ou de religion supérieure à la vérité. Rien n'est plus haut que la vérité. » C'est de là que la famille royale de Bénarès a tiré sa devise que j'ai adoptée pour la Société théosophique avec la permission du maharajah. « La miséricorde est la puissance de l'homme vertueux », dit le *Vishnou Pourana* (I, 23) axiome qui va de pair avec la noble définition de la pitié que Shakespeare met dans la bouche de Portia. Et combien poétique et touchant ce sentiment extrait de l'*Hitopadesha* : « Un brave homme ne pense qu'à faire du bien à tous et ne conserve de sentiments hostiles envers personne même au moment où il est victime : de même que l'arbre au santal qui verse son parfum sur le fil de la hache qui l'abat. » Manou (VI, 47) va jusqu'à dire : « Cruellement traité, ne réponds pas par une cruauté, mais réponds aux injures par des bénédictions. » Y a-t-il rien de plus noble dans les autres Écritures ? Et nous pourrions multiplier les citations des enseignements des sages Aryens pour prouver l'extrême injustice de ceux qui croient, avec les missionnaires de Calcutta, que la religion

hindoue soutient les tendances vicieuses. Comment de pareils gens peuvent-ils espérer convertir des Hindous intelligents à leur religion ? On jugera du degré de sympathie du public indien pour nous en lisant que tandis que mes auditeurs se comptèrent par 1.500 et 2.000, il ne se trouva qu'une vingtaine de personnes, toutes chrétiennes, pour assister, après mon départ, à un discours contradictoire prononcé par un des prédicateurs les plus capables du parti missionnaire.

Je quittai Calcutta le 7 juillet et le 12 à Bhagalpour, je retrouvai Badrinath Babou, mon ancien malade de Calcutta, l'aveugle auquel j'avais rendu la vue comme le lecteur se le rappellera probablement. Eh bien ! je le retrouvai de nouveau aveugle. Il n'avait conservé la vue que six mois, puis les ténèbres l'avaient enveloppé derechef. Comme avant, un petit garçon le conduisit en ma présence, et il me regarda avec cette expression inexpressiblement touchante qu'ont les yeux qui ne voient pas. Cela me fit beaucoup de peine et je ne me sentais guère d'espérance de le soulager. Cependant, je le fis entrer et le tenant debout, je recommençai la même série de manipulations qui m'avaient si bien réussi deux ans auparavant. Je touchai du bout des doigts ses yeux fermés, parfois de ceux d'une main, parfois de ceux des deux. Dans le premier cas, c'étaient les doigts de la main droite qui touchaient les yeux, et la main gauche était appliquée sur la nuque. Je fis ensuite des passes devant les yeux et le front, et finalement, je soufflai doucement sur les yeux avec un tube de verre. Naturellement, pen-

dant tout ce temps je voulais fortement que la vue revînt. Au bout d'une demi-heure, j'eus la joie de l'entendre enfin demander : « Est-ce une table, là derrière vous ? » C'en était une, et peu à peu la bienheureuse lumière perça ses ténèbres jusqu'à ce qu'il put enfin distinguer tous les objets dans la chambre. Ah ! Si vous aviez vu le sourire céleste qui éclairait à ce moment sa physionomie ! Comme moi, vous seriez resté là, saisi de découvrir que vous aviez en vous ce don, en quelque sorte divin, de guérir et qu'il ne fallait que quelques passes de vos mains, et un peu de souffle sur les yeux d'un aveugle pour l'arracher à sa nuit profonde et le transporter au plein soleil de la vision, et lui rouvrir le panorama entier des objets environnants.

Le cas de Badrinath nous démontre un grand fait scientifique, à savoir que la cécité, quand elle est due à la suspension des fonctions du nerf optique, peut-être dissipée par un traitement magnétique, si les conditions voulues se rencontrent chez le magnétiseur et chez son patient. Que la vision, ainsi rendue, peut s'éteindre au bout d'un certain temps quand, comme on peut le supposer, le stimulus du nerf est épuisé, faute d'avoir été renouvelé. Que même après un intervalle de deux ans, la vue peut être de nouveau rendue, et cela après un court traitement. Le lecteur se rappellera que la première fois que je traitai Badrinath Babou à Calcutta et ailleurs, après dix séances, il était capable de lire l'impression fine d'un œil et de voir une corbeille de fleurs à quelque distance avec l'autre. Cette fois, deux ans après, je lui rendis la possibilité, au bout d'une simple demi-heure de traitement,

de lire les plus petits caractères dans un journal, et cela va de soi, de distinguer tous les objets accessibles à une vue ordinaire. Il est vrai — comme je l'appris plus tard — qu'il perdit la vue une seconde fois, mais après un intervalle de temps double. Ce qui me fit penser que si j'avais eu ce malade en traitement constant, pendant, mettons six mois, les nerfs optiques auraient repris leurs fonctions normales et la cure aurait été complète. La morale, de ceci pour les magnétiseurs professionnels, c'est qu'ils ne doivent jamais désespérer quand une rechute vient à suivre un succès. De plus, ils devront remarquer, que bien que la confiance du patient ait pu être ébranlée par la reperte de la vue après la première opération, on peut cependant la lui rendre avec dix fois moins de peine qu'auparavant. Une condition *Sine qua non*, c'est qu'il n'y ait pas de lésion du nerf, car dans ce cas, il n'y a pas de ressource.

Un matin à Jamalpour, dans mon lit, j'eus ma première expérience d'un tremblement de terre qui fut curieuse. Il me semblait que la maison restait solide, mais qu'elle était bâtie sur une couche de tourbe ou de gelée toute tremblante, comme la panse généreuse de Saint-Nicolas quand il riait, si nous pouvons en croire le fameux poème chrétien ! Pendant que cela durait, ma mémoire retrouvait diverses histoires de tremblements de terre historiques, et je n'étais pas sûr que la maison n'allait pas me tomber sur la tête. Cependant, il me parut aussi prudent de courir ma chance sur place que de me précipiter dehors, au risque de tomber dans une crevasse.

A Bénarès, le Pandit Bhavani Shankar, qui faisait

sa visite officielle des branches, se joignit à moi pour le reste de ma tournée dans les provinces du N. O. Nous prîmes un bateau sur le Gange pour aller voir Majji dans son *Ashrama* où elle était revenue après son voyage à Calcutta (1). Une forte ondée nous mouilla jusqu'aux os. De là à Mirzapour, à la demande du Maharaja de Durbhunga qui y séjournait alors dans un de ses nombreux palais. Il envoya le Col. Jung Bahadour du Népal et son propre agent politique à la gare pour nous recevoir et nous loger, et plus tard, dans la journée, il vint me prendre pour une promenade en voiture et une conversation de trois heures. Nous passâmes deux jours avec lui et avant notre départ, il exprima sa haute appréciation du mouvement théosophique qu'il croyait sûr, disait-il, de faire un bien immense à son pays. Il me tendit ensuite un billet de mille roupies et me dit que nous pouvions compter sur pareille somme chaque année. Ceci arriva sans que je m'y attendisse le moins du monde et je lui en fus très reconnaissant. On verra en son temps comment il tint sa promesse.

Fyzabad venait ensuite sur le programme, il s'y trouva à peu près autant de singes sauvages gamba-

(1) Par une coïncidence intéressante, au moment même où je venais d'écrire ce qui précède, je lis dans l'*Indian Mirror* l'oraison funèbre de cette femme remarquable, décédée, et qui se termine par ces mots :

« Majji était du petit nombre de ceux qui croyaient absolument à la mission de feu Mme Blavatsky et qui témoignaient en sa faveur, elle affirmait aussi l'existence des grands Maîtres qui ont tant fait pour propager la théosophie dans le monde. »

Majji était de caste brahmanique et du Goujarate, elle parlait couramment plusieurs langues de l'Inde, y compris le sans crit. Elle était pure védantiste et d'un aimable caractère.

dant sur les toits que d'habitants dans la ville. Et ce sont des bêtes pestilentielles : d'un bond elles pénètrent dans votre propre chambre, se saisissent d'un fruit, d'un objet de toilette, d'un vêtement ou de n'importe quoi de transportable et disparaissent. Un grand animal se faufila la nuit dans la chambre de Baboula mon domestique, emporta son pantalon, sauta sur les toits à travers l'étroite ruelle, et appelant ses amis à la fête, le pantalon fut bientôt déchiré à belles dents par pure malice.

Le 29 juillet, je me levai à 3 heures du matin pour traverser la rivière Ghogra débordée sous une pluie torrentielle, prendre le train et arriver à Gorakpour à 7 heures du soir. Là, comme dans toutes ces stations du nord, il y eut de longues discussions sur l'affaire des Coulomb et des missionnaires, des questions, des exhibitions de lettres et de documents accompagnés par une invitation de ma part à se renseigner pleinement, et par suite un rétablissement de la confiance ébranlée et des sentiments bienveillants. Une tournée de ce genre semble acquérir une sorte de force spirituelle en se développant, laquelle accompagne et entoure le conférencier, lui prêtant une confiance et une influence de plus en plus grande, et le rendant toujours plus capable de repousser les courants hostiles qui peuvent traverser son aura. Je me figure que cela n'a pas dû arriver à tous les représentants itinérants de notre Société ; ils peuvent avoir senti ce pouvoir sans s'être arrêtés à en analyser la cause. Pour la percevoir, il faut regarder sur le plan de conscience immédiatement supérieur à notre monde de tous les jours.

CHAPITRE XIII

Progrès de la Théosophie aux Indes.

Le 2 août 1885, mon jour de naissance (mon 53e anniversaire) je me trouvai à Bara Banki où je fis une conférence, j'admis de nouveaux membres et j'encourageai les inquiets. De là à Lucknow, ancienne capitale des rois d'Oudhe, un des égouts d'immoralité de l'Inde, où dans l'ensemble l'animalité noie toute spiritualité, quoiqu'il y ait quelques brillantes exceptions. On m'installa dans le Kaiserbagh ou jardin de plaisance du roi, un grand parc plein de palais et de kiosques, entouré d'un quadrilatère de maisons occupées autrefois par les princesses et les femmes du harem royal. D'après ce que tout le monde dit, ce lieu doit avoir vu des scènes de débauche défiant toute comparaison. Le feu roi se livrait à toutes sortes de sports pour se distraire, et il y en avait du caractère le plus immoral dans lesquels ses femmes jouaient leurs rôles. Sa vie s'écoulait dans un courant de plaisirs ignobles, quand enfin, lui son royaume et tout l'arsenal de sa licence effrénée furent balayés par la tempête de la rébellion et la victoire des armées anglaises.

Il n'y a pas besoin d'une grande clairvoyance pour se représenter ces scènes de dévergondage quand on est assis à une fenêtre ouverte donnant sur cet espace carré avec ses bâtiments élégants, ses pelouses tondues et ses promenades sinueuses baignées dans un clair de lune tropical. L'imagination les évoque et on ne peut s'empêcher de rendre grâce à Dieu que cette fosse immonde de l'animalisme ait été purgée par l'intervention d'une civilisation plus pure et plus noble.

Presque au débarqué, je reçus un coup en m'entendant annoncer avec calme que le comité de la branche locale m'avait engagé pour une conférence publique sur l'Islam, le lendemain. J'étais dans un bel embarras en découvrant qu'il n'y avait pas d'échappatoire possible, puisque les affiches et les annonces étaient déjà distribuées et que tout le public musulman devait être présent. Cette nouveauté d'un blanc, parlant avec sympathie de leur religion, était sans doute une attraction irrésistible. J'aurais bien battu mon comité, car je n'avais alors sur ce sujet que les connaissances vagues qu'on acquiert en lisant un peu de tout, et j'avais une grande répugnance à parler devant des auditeurs si à même de me critiquer. Enfin, faute de pouvoir m'échapper, j'empruntai une traduction du Koran et un autre livre musulman et je passai la nuit à les lire. C'est ici que je découvris les avantages immenses de la Théosophie, car la clef des enseignements ésotériques m'aidait à lire entre les lignes, et la lumière se répandait sur le système entier. Je crois que je n'avais jamais si bien senti avant sa valeur incomparable pour l'interprétation des systèmes reli-

gieux. Le grand Baradari ou Hall des plaisirs royaux se trouva bondé d'auditeurs, parmi lesquels la plupart des musulmans notables de l'endroit joints à quelques centaines d'Hindous éclairés. Je traitai mon sujet, non en sectateur de l'Islam, mais en théosophe impartial pour qui l'étude de toutes les religions est également intéressante et dont le plus grand désir est de pénétrer la vérité qui s'y cache et de l'exprimer hardiment sans crainte ni flatterie. Il faut que quelque bon génie m'ait inspiré, car à mesure que je parlais je semblais pouvoir me mettre à la place de Mahomet et traduire ses pensées et peindre son idéal comme si j'étais né sous l'étendard du croissant. Je voyais le chamelier inspiré s'incarnant là pour développer un puissant Karma en fondant un des mouvements religieux les plus grandioses de l'histoire. Le public dut être enlevé jusqu'à l'enthousiasme, car l'expression en fut tumultueuse, et le lendemain un Comité vint me présenter une adresse de remercîments où toutes les bénédictions d'Allah étaient appelées sur ma tête et où ils exprimaient le désir que leurs enfants connussent « leur religion seulement dix fois moins bien que moi ». Grands dieux ! A quoi tiennent les réputations ! Après cette expérience, j'ose dire qu'un théosophe intelligent est mieux préparé que tout autre à entreprendre l'étude de n'importe quelle religion, et a plus de chance d'en pénétrer le sens profond que le plus érudit des philologues qui n'en a cherché la clef que dans la crypte d'un esprit rationaliste. Ceci me rappelle une des expériences les plus amusantes de ma première conférence publique à Londres, il y a environ douze ans. J'avais expliqué d'une manière

qui me paraissait modeste la Théosophie comme je la comprends et cité en passant des idées extraites de quelques anciens livres religieux. La salle était bondée, tribunes et tout, et la bonne humeur régna jusque vers la fin. Vint ensuite cette volée de questions auxquelles tout conférencier est tenu de répondre en Angleterre et qui me retint là pendant trois pleins quarts d'heure. En somme, ce contre-interrogatoire a du bon car il tend à faire sortir de l'ombre des points qui peuvent avoir échapppé à l'orateur. Juste au moment où l'épreuve semblait toucher à sa fin et la foule prête à se disperser, un homme cria à haute voix de la tribune de droite : « Monsieur le Président, je voudrais bien savoir comment il se fait que le colonel Olcott ait une telle connaissance générale de toutes les religions de l'Orient, quand moi j'en étudie une depuis vingt ans sans en avoir trouvé le fond. » C'était évidemment une sotte question, une sortie dépitée, car je n'avais pas montré la moindre prétention de *savoir à fond* ni tous ni un seul des anciens cultes, mais plusieurs années de séjour en Orient et de relations personnelles avec des savants asiatiques m'avaient fourni l'occasion d'apprendre beaucoup sur l'esprit et le sens des diverses Écritures. J'allais le dire tout simplement, quand une autre voix cria de la tribune de gauche ces mots qui rendirent ma réponse inutile : « C'est qu'il n'est pas une bête (1). » Tout le monde partit d'un fou-rire, le président déclara la séance

(1) Je n'ai pas pu traduire exactement le mot anglais *Brains!* qui ne voudrait rien dire en français. J'ai préféré rendre l'esprit de l'exclamation d'une façon un peu libre mais exacte. *Note du trad.*)

terminée et dans le désordre du départ on put voir le questionneur indiscret agitant les bras et disant des choses qui se perdirent dans le tumulte. Je fus très contrarié d'apprendre plus tard que c'était un des orientalistes les plus connus d'Europe et qu'il fut si fâché de sa déconfiture qu'il en conçut une haine violente contre moi et contre la Société — bien innocente en cette affaire !

Le 8 août, nous arrivâmes à Bareilly sous une pluie torrentielle. Une langue malicieuse s'était employée de son mieux à semer des soupçons contre nous dans cette station et je fus soumis à un interrogatoire serré qui heureusement se termina à mon entière satisfaction. M. Chakravarti fut du nombre de nos membres influents des Indes qui écrivirent à H.-P. B. que j'avais sauvé la Société aux Indes en faisant cette tournée, car j'avais éclairci les doutes, ramené les sympathies et rendu au mouvement ses forces. Pourquoi pas, si on considère les Puissances réunies derrière nous et qui nous accompagnaient pour toucher le cœur du public ? Ce temps eût été bien sombre pour moi si j'avais oublié cela, même un moment. Mais je ne l'oubliai jamais ; ma foi et ma confiance dans nos Maîtres ne faiblit pas un instant, l'idée d'une défaite possible n'entra pas une fois dans mon esprit. Ce furent mon bouclier et ma cuirasse, et ma tour imprenable. Ceux qui étaient pour nous n'étaient-ils pas cent fois plus forts que nos adversaires ? Le désastre Coulomb encore tout chaud, nous délivrâmes 17 chartes dans l'année à de nouvelles branches : que le lecteur remarque ce nombre mystique. Ni à Bareilly, ni à aucune station inscrite sur mon long programme, on ne vit les grandes pluies,

de la mauvaise saison m'empêcher d'avoir un public nombreux, même des foules ; il faut pourtant avouer que les élémentals de l'eau semblaient ligués en ma faveur. Par une chance mystérieuse assez fréquente pour avoir été remarquée par plusieurs personnes, les véhémentes ondées cessaient juste à temps pour permettre au public de se rendre à mes conférences, reprenaient dès que l'auditoire était à l'abri, pour s'arrêter de nouveau et les laisser rentrer chez eux à sec. Tout le monde sait qu'il y a un « temps de la Reine ». Pourquoi les esprit bénévoles des orages n'auraient-ils pas des égards semblables pour leur ami et démonstrateur de la Société Téosophique ? Je laisse ce problème se résoudre de lui-même tout en notant au passage un fait tombé sous l'observation de beaucoup de témoins intelligents.

Dans chaque endroit, se renouvelaient les mêmes questions et éclaircissements de doutes, les mêmes conférences, admissions de candidats et force rendue aux branches. Arrivés à Cawnpore le 16, nous y fûmes reçus de la manière la plus aimable par notre ami fidèle et éprouvé, le capitaine A. Banon, qui y était en garnison avec son régiment. C'est — si on se le rappelle — ce vaillant gentleman qui nous soutint contre le calomniateur ambulant, le Rév. Joseph Cook, et le mit en déroute jusqu'à l'autre bout de l'Inde dans sa crainte de me rencontrer en face et d'avoir à justifier ses méchantes assertions. Depuis tant d'années, cet homme génial et excentrique est resté pour nous un soutien et un ami, comme le sait être tout bon gentilhomme irlandais. Il ne se troublait aucunement, comme tant d'autres, de sa situation d'officier et du

peu de sympathie de son mess pour la Théosophie. Il me promena dans sa voiture, me mena à son mess et se montra ouvertement à ma conférence. En un mot, il fit preuve d'un courage moral de la même qualité que celui que Sir Williams Crookes vient de montrer si noblement comme Président de la British Association.

Le complot Coulomb-Missionnaires avait créé autant de malaise parmi nos amis d'Allahabad que dans n'importe quelle station aux Indes. Certains agents avaient activement semé la méfiance et ma besogne était clairement définie, mais ma cause était bonne et tout finit par s'arranger. Un ami hindou me mena rendre hommage à un ascète parlant anglais, le Swami Madhavas. Cet homme très respecté est l'auteur assez imprévu d'une compilation compacte, *Extraits des Sages de la Grèce*, où il montre qu'il a retrouvé dans leur sagesse un écho des enseignements des sages de son propre pays. Il eut la bonté de me prêter son manuscrit à lire et de nous permettre de le publier pour lui, ou plutôt pour ses disciples, car un homme de son espèce évite de s'occuper des choses de ce monde. Au nombre de ceux qui vinrent m'interroger sur H.-P. B. et sa cause, se trouva un clergyman, nommé Hackett, qui m'arriva avec une pleine brassée de livres et de brochures, ses pages toutes marquées. Sa courtoisie et ses dispositions visiblement équitables me plurent beaucoup et je lui consacrai tout le temps nécessaire pour étudier l'affaire à fond : il resta trois heures et nous nous séparâmes les meilleurs amis du monde. Quand je partis le lendemain pour Jubbul-

pour, il était à la gare pour me dire adieu. Je voudrais que tous les missionnaires fussent comme lui : mais, voilà, tous les missionnaires ne sont pas des gentlemen.

A Jubbulpour, je présidai la fête anniversaire de la fondation de l'école sanscrite, fondée par notre branche locale et qui est toujours florissante, grâce au dévouement inaltérable de Kalicharan Bose. C'est une école sanscrite comme au moins une vingtaine d'autres fondées par nos membres ; mais qui trop souvent ont dû être abandonnées à cause de l'absence de la qualité la plus nécessaire chez leurs promoteurs : une persévérance obstinée. Aucune n'aurait disparu si elle avait été sous une bonne direction européenne. Je regrette de le dire : l'Hindou est enthousiaste, aimant et fidèle, mais dans un service public, il est plus à sa place sous la direction de ses collègues de la race pratique. Quel contraste avec M. Hackett qu'une clique composée d'un Padri de la C. M. S., un prétendu docteur chrétien, et d'autres soi-disant chrétiens — que je ne reconnais pas pour des disciples du Christ à cause de leurs étroits préjugés et de leur intolérance — qui vinrent à ma seconde conférence et tentèrent de la troubler vers la fin. Voyant leur tactique, je refusai de les laisser parler à mon nombreux auditoire, et je leur conseillai de louer une salle pour y dire ce qu'ils voudraient. Le lendemain, ils m'envoyèrent un défi de « faire un miracle » dans des conditions choisies par eux ! Pauvres gens, qu'ils lisent donc dans leur Bible la description de leur prototype : « Plus sage à ses propres yeux que sept hommes qui peuvent fournir des raisons ». La roue du Karma tournera bien

des fois avant qu'ils soient dignes même de nettoyer une lampe dans la cabane d'un Maître de Sagesse.

Ma route allait désormais vers l'ouest à travers les Provinces Centrales, et je ne sais pourquoi, à partir de Jubbulpour, il me semblait entrer dans une meilleure atmosphère ; cette sombre méfiance, ces courages ébranlés et ces arguties qui m'avaient assiégé dans les Provinces du N. O. et que j'avais eu à combattre, ne se rencontrèrent plus dans cette partie de mon voyage circulaire. Des mains se tendaient amicalement, des paroles aimables m'accueillaient, les oreilles s'ouvraient à mon message, et je faisais beaucoup de nouveaux amis et de relations sympathiques. La Maison des Voyageurs du Gouvernement à Hoshangabad est superbement située sur les bords de la Nerbuddha, et quand debout, sur la plate-forme supérieure du Ghat des bains, en pleine lumière de la lune, je parlais à une grande foule, la scène était vraiment pittoresque et poétique. Un certain nombre d'employés européens du Gouvernement vinrent me voir et assistèrent à mes deux conférences. Je fus encore plus chaudement reçu à Nagpour, où un auditoire immense s'empilait dans le théâtre pour m'entendre parler des Rishis aryens et de la philosophie indienne. Au milieu de mon discours s'éleva soudain, dans le profond silence, un de ces cris rauques et impressionnants que les épileptiques poussent au commencement de leurs attaques. Tout le monde se leva, regardant avec angoisse vers la droite où un homme agitait les bras la figure convulsée et torturée et un moment après tombait à terre. Il avait à peine touché le sol que j'étais auprès de lui et saisissant son

front et sa nuque entre mes deux mains, je soufflais sur son visage en concentrant ma volonté sur son mal. En moins de deux minutes, ses gémissements cessèrent, l'accès passa, quelqu'un lui donna une gorgée d'eau et il se leva et sortit. Je remontai alors sur la scène et je repris le fil de mon argument. Cette simple expérience montre pour la millième fois que l'épilepsie, une des plus terribles affections quand on la traite normalement, est tout à fait sensible au pouvoir de l'aura magnétique bien dirigée. J'espère que tous ceux qui ont le pouvoir et le désir de venir en aide à l'humanité souffrante se le rappelleront.

Nous arrivâmes à Bombay le 3 septembre au matin, et on nous fit un accueil très affectueux. Entre autres visites, j'en fis une à Tookaram Tatya, à sa maison de campagne de Bandora où je dînai avec lui à la mode hindoue. Tookaram était de la caste Soudra et, comme tous les hommes intelligents dans sa situation, il ressentait vivement la supériorité des autres castes. Pour y porter remède dans une certaine mesure, du moins vis-à-vis de lui-même, il me fit demander à Sumangala, le grand prêtre, l'autorisation de lui administrer le Pancha Sila et de l'admettre au nombre des bouddhistes. En même temps, en considération de l'ostracisme certain dont sa famille serait l'objet de la part de la société hindoue, s'il s'en séparait ouvertement, il garda en apparence son état ordinaire et plus tard quand la profession publique d'hindouisme de Mrs Besant et sa défense du système des castes changèrent le courant des idées, je crois qu'il retourna à la foi de ses pères avec beaucoup de zèle. En tout cas, je n'entendis

plus parler de son bouddhisme. Après avoir donné une conférence au Framji Cowasji Hall devant un nombreux auditoire, je m'en allai à Poona avec notre collègue, feu M. Ezéchiel, membre de la grande famille juive des Sassoons et ardent Kabbaliste. Je rencontrai chez lui le rabbin Silberman de Jérusalem et sa femme. Ils étaient installés dans la moitié d'un bungalow, détaché dans le jardin d'Ézéchiel ; c'était un faible vieillard avec une femme vive et d'âge moyen et une servante israélite. Il portait le costume oriental comme M. Ézéchiel père qui habitait dans l'autre moitié de la petite maison. Moi, je portais le frais vêtement de coton hindou que je trouve tellement plus confortable sous les tropiques que notre costume européen ajusté, — et que je porterais encore si l'armée du Salut ne l'avait rendu si vulgaire. Un jour, nous étions seuls ensemble le père et moi, et il me regardait de si près que je me figurais qu'il y avait quelque chose de dérangé dans ma toilette, mais il me détrompa bientôt. M'attirant mystérieusement dans sa chambre, il sortit d'un coffre un costume juif complet — turban, robe et tout, tel qu'il le portait lui-même — et me pria de les revêtir. Une fois déguisé, il me conduisit par la main le long de la véranda vers les autres chambres en m'avertissant qu'il allait me faire passer pour un juif. J'entrai volontiers dans la plaisanterie, et saluant gravement la famille de Jérusalem à la mode orientale, mon guide me mena à travers la pièce à un siège. Le vieux rabbin était assis sur une natte à gauche de la porte, et à mon apparition imprévue me salua avec un grand respect en prononçant la formule

spéciale avec laquelle on reçoit un rabbin de Jérusalem. Il se mit aussitôt à me poser un tas de questions en hébreu se refusant à croire que je n'étais qu'un gentil quand le jeune Ézéchiel, riant de tout cœur de son ahurissement, lui dit qui j'étais. Non, il persistait à dire que ma nationalité était trop évidente et à poser ses questions en hébreu jusqu'à ce qu'on lui eût répété nombre de fois la vérité. Sa femme, assise dans un rocking-chair contre le mur de la chambre avec sa servante par terre à ses pieds, m'examinait avec une extrême attention et soutenait son mari dans son attribution d'origine hébraïque à votre serviteur. « Mais voyez, disait-elle à la servante, qui peut en douter ? Voyez, n'a-t-il pas la *Shekinah* ? » qui est l'aura lumineuse, ce que les Hindous appellent *Tejas*. Les deux Ezéchiel s'amusaient prodigieusement du succès de cette comédie, et M. Ezéchiel père proposa gravement de se faire photographier avec moi dans ce costume. Mais mon séjour à Poona était trop court pour cela. Je fis un discours dans la ville sur la Morale aryenne et un au collège Ferguson, devant 1.000 garçons indigènes, sur l'Éducation. Pour montrer ce que j'entendais par une mauvaise éducation, je me tournai vers l'élève le plus proche, je lui pris sa géographie et je jetai un coup d'œil sur le chapitre de l'Inde. Je trouvai que pour décrire toute l'Asie, l'Inde, la Birmanie, le Siam, Ceylan, la Chine et le Japon, dix-sept pages suffisaient, tandis que le Royaume-Uni s'étalait sur plus de quarante pages. Il est bien évident, dis-je, que le compilateur de ce manuel pense qu'il est tout à fait inutile à de jeunes Indiens de rien savoir de leur

pays natal, de son histoire, de ses productions, possibilités, etc., mais indispensable qu'ils connaissent tous les comtés anglais, leurs ressources, populations, industrie, villes, villages, de sorte qu'ils soient prêts à y entreprendre un voyage à pied. Quelle sottise d'appeler cela un système éclairé d'éducation !

CHAPITRE XIV

Fin de ma tournée.

Haydérabad du Nizam, comme on l'appelle pour le distinguer de Haydérabad dans le Sind, est une des villes de l'Inde les plus nettement asiatiques. Son intérêt pittoresque et artistique tranche fortement avec d'autres grandes villes, en particulier les capitales des Présidences. Les rues sont pleines d'hommes armés et équipés comme les soldats d'une édition illustrée des Mille et une Nuits ; on y voit des files d'éléphants et de chameaux, le cachet de l'Orient est sur toutes les boutiques de tous les bazars et la vie se poursuit à l'ancienne mode, fort peu décolorée par l'influence occidentale. En même temps, Haydérabad est un des pires centres d'immoralité, pas meilleur que Lucknow ; on dit que la corruption et le péculat y fleurissent et que son administration est déplorable. Malgré tout cela, depuis bien des années nous y avons un centre d'études théosophiques et quelques âmes ardentes maintiennent la lumière au milieu des ténèbres spirituelles. Honneur à Elles !

J'y arrivai le 11 septembre (1885) à 4 h. 30 et je fus reçu avec les cérémonies habituelles, adresses, guirlandes et discours de remercîments. Un de mes collègues américain avait bien raison de dire, dans une lettre récente, qu'avec mon sens aigu du ridicule, mon empire sur moi-même devait souvent à peine suffire à me faire écouter, sérieusement, les panégyriques d'une extravagance fantastique qu'on me lit dans les gares de chemin de fer aux Indes. Cela me serait tout uniment impossible, si je ne savais quelle cordialité sincère se cache sous ces couronnes de compliments. Il y a une voix de l'âme qui empêche de prendre garde aux mots, et qui remue en nous une émotion sympathique — du moins quand on a ma nature.

Dans la capitale du Nizam et dans la station militaire anglaise voisine de Secondérabad, j'eus de nombreux auditeurs très attentifs. Le comité me donna pour sujets l'Unité des religions, le Magnétisme et ses rapports avec les Sciences occultes (évidemment un souvenir de mes guérisons d'une tournée précédente) et Qui suis-je ? d'où viens-je et où vais-je ? Plus, les conversations habituelles (propositions d'énigmes) réunions de branches et admissions de nouveaux membres.

Ensuite à Bellary, j'eus l'occasion d'éprouver la prétendue efficacité de ma pierre à serpents que j'avais obtenue, si on se le rappelle, d'un charmeur de serpents, peu après notre arrivée aux Indes. Dans ce temps-là, il suffisait d'approcher la pierre (qui n'est qu'un morceau d'os) d'un cobra en colère pour le faire reculer et se replier à terre, mais il n'en fut pas de même à Bellary. Le cobra, sur lequel j'en fis l'essai, était proba-

blement dressé à obéir aux mouvements des mains de son maître et ne voulut rien savoir de moi, ni de la pierre. De sorte que je mets cet échec en face de mon succès de Bombay.

Pour me rendre à Anantapour, la dernière localité sur mon programme, il me fallait voyager toute la nuit dans un char à bœufs qui me secouait tellement que tout sommeil était impossible. Conférence, organisation d'une loge et retour à Gooty par le même moyen de locomotion et moyennant une nouvelle nuit blanche. Ainsi finit cette longue tournée de 113 jours de 1885 au cours de laquelle j'avais visité 31 branches et donné 56 conférences publiques en dehors des conversations innombrables et des réponses à des questions sans fin. Sans aucun doute, ce voyage porta ses fruits, remontant le courage des amis, éclairant le public étranger sur nos vues et nos ambitions, en écartant les soupçons injustifiables sur H.-P. B. et les Maîtres, en renforçant de nouveaux membres les anciens centres, et en créant des loges où nous n'en avions pas encore. En un mot, le plan le plus hardi avait fait ses preuves et il était facile de voir, en jetant un coup d'œil rétrospectif sur l'année écoulée, que ç'aurait été un grand malheur si j'avais écouté les conseils timides et si j'étais resté tranquillement à Adyar en attendant que les nuages fussent dispersés.

Il faut encore que j'insiste sur ce que j'ai dit dans le dernier chapitre ; c'est que je ne comptais pas sur mes propres pouvoirs, ni sur mon habileté pour mener à bien mon entreprise, mais aussi et surtout sur l'appui que je recevais (et que je reçois encore) de ceux qui

dirigent ce mouvement. Sans eux, je n'aurais pas eu la force d'affronter et de repousser le courant de haine que nos adversaires lançaient contre nous. C'est avec leur aide que je déroulai tous les anneaux du serpent-missionnaire qui essayait de nous écraser en nous réduisant en une bouillie de côtes brisées et de chair mortifiées. Aucun de mes lecteurs ne pourra se représenter ce qu'il nous fallut traverser, moi surtout, dans ces mauvais jours. D'un côté l'opposition active du public ironique et la tiédeur de beaucoup de nos collègues sur lesquels j'aurais eu le droit de compter pour me soutenir fidèlement ; l'abandon absolu de certains autres ; une caisse des plus maigres et un surcroît de dépenses ; les efforts qu'on faisait pour me décider à consentir à certains changements radicaux dans le programme et la politique de la Société ; et finalement ma séparation forcée de H.-P. B. avec qui je travaillais depuis onze ans dans une parfaite communauté d'idéal et de désirs généraux. De l'autre côté, la situation tragique de H.-P. B. elle-même, exilée en somme, mise de côté dans une petite ville pas chère d'Italie, sur les flancs du Vésuve, torturée par la goutte et les rhumatismes, condamnée par la doctoresse Mary Scharlieb à garder un repos absolu sous peine de la vie, souffrant de privations que je n'avais pas assez d'argent pour alléger, rageant comme une lionne blessée à cause de son impuissance à poursuivre ses diffamateurs, et m'écrivant les lettres amères et irritées qu'on peut attendre en pareille circonstance.

J'avais le plus grand désir d'obéir aux ordres du médecin que je savais basés sur le plus évident sens commun : la seule chose impérative à faire pour

H.-P. B. si elle voulait vivre, c'était de rester parfaitement tranquille, dans un endroit retiré, hors de portée de ses amis et de ses ennemis, et surtout de ne pas écrire de lettres, ni de lire des journaux. Elle était comme une poudrière, et le moindre potin, égaré dans une lettre, suffisait à la faire éclater. Le docteur l'en avertit avant son départ et je le lui écrivais dans une lettre à laquelle elle répondait en mars : « Calmez vos craintes, car *à l'exception de Solovyof* et de Miss... je ne connais pas un théosophe européen avec qui je voudrais correspondre, ou à qui je voudrais divulguer ma retraite. » Solovyof ! Le croirait-on ! Cet homme méprisable, qui profita de ses naïves confidences et de son amour passionné pour ses compatriotes, pour espionner sa vie de tous les jours, l'entraîner dans une correspondance confidentielle, et ensuite la trahit dans un livre, publié pour faire de l'argent, écrit dans sa langue maternelle et édité dans cette patrie qu'elle ne cessa d'adorer jusqu'à son dernier jour. Elle ne prenait pas garde aux âmes dont la robuste fidélité ne cherchait qu'à prouver leur loyauté, mais quand à ce misérable littérateur professionnel, parce qu'il était russe et jouait l'ami dévoué, elle lui accordait sa confiance et lui révélait le secret nécessaire de sa retraite. Et pour bien m'écraser sous le poids de son déplaisir et me punir d'avoir douté de sa sagesse, après dix ans de camaraderie, elle m'écrit : « Mon cher colonel Olcott !

Dans une lettre sans date, mais venant de Torre del Greco elle dit : « Écrivant comme je le fais dans une chambre humide, au nord du Vésuve, les pieds sur des dalles sans tapis, et en Italie où l'on souffre

plus du froid dans l'intérieur qu'en Russie, car on ignore les poêles, et les courants d'air circulent sous les portes et les fenêtres *ad libitum*, je me sens presque sûre d'une rechute de goutte rhumatismale, malgré toutes mes précautions, à moins que vous ne fassiez ce que je vous demande. Si vous ne m'avez pas envoyée ici pour y mourir, et puisqu'il n'y a pas d'argent pour un meilleur appartement ni pour acheter des tapis et des couvertures, je vous prie de m'envoyer... le vieux tapis acheté à Bombay et quelques autres choses dont j'ai besoin .. je peux couper le tapis en deux et éviter ainsi bien des souffrances. Il pleut et il fait déjà froid et humide ; que sera-ce en septembre ? Il fait si froid ici que le vieux propriétaire me dit que personne, encore moins les malades, ne peut y rester après le mois d'août. Où que j'aille, il me faudra des tapis et c'est un luxe inconnu en Italie et en France, etc. » La lettre est remplie jusqu'à la fin de la description de ses misères. Qu'auraient éprouvé mes lecteurs dans une pareille situation ? Et penser que c'était elle, dont les enseignements ont été la consolation et la lumière directrice de milliers d'hommes dont beaucoup sont plongés dans le luxe, cette pauvre femme éprouvée, cette illuminatrice des sombres voies et cette distributrice de lueurs spirituelles, qui, à travers les mers, jetait ce cri de détresse vers son vieux camarade aussi pauvre qu'elle. Et ainsi doublant et quadruplant le fardeau de soucis qu'il lui fallait cacher derrière ses sourires et ses plaisanteries pour le bien de cette multitude toujours croissante qui s'était embarquée dans notre mouvement et qui serait retombée

dans un abîme de désespoir s'il s'était arrêté. Est-ce dès lors trop dire que seule mon assurance de l'aide invisible de nos Maîtres pouvait me faire traverser ces temps et me conduire vers l'autre rive à bon port ? « Car voici que l'hiver est passé, les pluies sont éloignées, la terre se couvre de fleurs, voici venir les chants des oiseaux et la voix de la tortue se fait entendre dans notre pays. » Plus tard elle s'installa au milieu de ses amis de Londres qui veillèrent à ce qu'elle ne manquât d'aucun confort et firent de leur mieux pour alléger ses moindres fardeaux ; mais pensez à elle pendant ce froid printemps de 1885, sur les pentes nord du Vésuve, vivant au jour le jour et écrivant sur « une vieille table branlante » qu'elle s'était procurée avec de grandes difficultés et ses pauvres pieds goutteux sur la pierre froide sans l'ombre d'un tapis !

« Une lionne en cage », telle était bien H.-P. B. pendant cette période de trois mois qu'elle passa à Torre del Greco, en 1885. Et quoi d'étonnant quand on se rappelle qu'elle était exilée par force de cet Adyar où nous avions édifié ensemble notre home qu'elle chérissait. C'est une des choses dont elle se plaint le plus dans ses lettres. Puis c'était dur pour elle, batailleuse héréditaire, enfant d'une vieille famille dont l'épée avait toujours été tirée au premier rang des combats, de génération en génération à l'appel du souverain, de se tenir tranquille. Pour elle, comme pour ses ancêtres, peu importaient les résultats de la bataille : l'instinct irrésistible c'était de se battre sans supputer les chances. Mais nous, ses collègues, connaissant les détours et les arguties de

la Loi, qui savions ce qu'un échec devant la justice serait pour la Société, nous devions combattre ses désirs et obtenir d'elle à tout prix son acquiescement à cette politique de silence et de patience envers ses ennemis. A Adyar, au milieu de nous, elle voyait bien que nous avions raison, mais dans son exil solitaire en Italie, l'aspect des choses lui semblait changé et elle me reprochait à chaque lettre ce qu'elle appelait notre « lâcheté » et notre hâte à la sacrifier comme notre bouc émissaire. Elle se trompait absolument sans aucun doute, mais il ne servait à rien d'argumenter et les remontrances n'étaient qu'une perte de temps et d'encre. Par un côté de son caractère, elle était extrêmement portée à la confiance et c'est pourquoi nous la voyons constamment trompée et victime de gens dont les effusions et les protestations cachaient souvent les plus basses trahisons.

Aujourd'hui que treize ans se sont écoulés (1899), que les gens ont été passés au crible du temps, il est douloureux de relire ses lettres et de voir comment ses courtisans avérés d'alors l'ont payée de leurs trahisons. Pour nous confondre, nous d'Adyar, elle cite leurs noms et leurs paroles et les récite ; elle m'envoie même de leurs billets, pleins de mes méfaits et de louanges exaltées pour elle. Solovyof a passé cinq semaines avec elle à Würzbourg, sa seconde retraite, un tel une quinzaine, un tel va venir — seulement tous devinrent peu après ses ennemis.

Le format du *Theosophist* fut changé comme on se le rappelle, au commencement du volume *VII*, de l'in-quarto en in-8°, parce qu'on trouvait le grand

format encombrant pour la reliure et pour la poste. Elle en avait alors seule le soin, mais avait nommé pour l'assister M. Cooper-Oakley, M. A., un homme de haute culture, et lui avait laissé ses pouvoirs en partant pour Naples. Certaine malicieuse personnalité, dont le nom m'est connu depuis que je suis en possession de ses papiers et de notre correspondance, lui avait mis en tête que je voulais retirer son nom de la couverture parce que nous n'osions plus partager davantage son opprobre et que ce n'était qu'une partie d'un plan pour la mettre entièrement dehors. Il n'y avait sûrement pas l'ombre de vérité dans tout cela, mais elle était si malade, son esprit était dans un tel état d'agitation nerveuse, qu'elle se mit aussitôt à me dire mon fait. Toutes les injures imaginables pleuvaient sur ma tête, mon crime supposé était traité de vulgaire poltronnerie, et elle m'avertissait solennellement que si tout nom autre que le mien ou celui de Subba Row était joint au sien sur la couverture du Magazine, elle n'y écrirait jamais plus un mot! Mais le numéro suivant du *Theosophist* lui parvint à son heure et elle m'écrivit:

« Dame, je savais bien que cette accusation de retirer mon nom du *Theosophist* n'était qu'une blague. Mais ils la comprenaient tous et « se sentaient sûrs » que c'était vrai, même H. S. C'est venu à propos de la réflexion innocente de Nivaran Babou : Le Magazine va paraître dans sa nouvelle forme et M. Cooper-Oakley va être éditeur. Ils dirent que puisque Cooper-Oakley était éditeur depuis près d'un an, Nivaran n'irait pas écrire cela si son nom ne devait pas paraître sur la couverture, etc. Et puis je me suis emballée

aussi. Mais c'est fini — En tout cas, le *Theosophist* a bien meilleure mine maintenant. Je vous envoie pour lui un long article : Les animaux ont-ils une âme ? J'en écrirai un ou deux autres cette semaine. »

Ensuite, elle fait une chose tout à fait extraordinaire pour elle : elle me demande pardon, mais c'est un pardon mutuel. « Pardonnons-nous l'un à l'autre, dit-elle, soyons indulgents pour nos faiblesses mutuelles, et cessons de nous quereller et de nous attaquer l'un l'autre comme des sectaires chrétiens. » Voilà qui montre bien l'élasticité merveilleuse de son esprit. En un moment, elle se retire d'une impasse et entraîne l'autre dans sa retraite ! Qu'on s'imagine ce genre de chose se reproduisant toutes les semaines ou tous les quinze jours, en même temps qu'il me fallait fournir l'effort de mes devoirs d'exécutif au milieu d'une crise, et le lecteur pourra sonder la vie intérieure qu'il me fallait mener jusqu'à ce que notre esquif eût retrouvé des eaux calmes. Je ne la rends pas responsable maintenant de tout le cruel chagrin que me causèrent ces lettres, car des tiers sans principes, dont l'espoir était de me séparer d'elle et d'exploiter ses talents pour leurs fins égoïstes, pesaient sur son âme blessée. Elle n'était pas dans son état raisonnable et dix ans d'épreuve lui avaient assuré que je me ferais plutôt hacher que d'être infidèle et d'abandonner mon saint Maître, de sorte que, quoiqu'elle dît ou qu'elle fît, cela n'y changerait rien.

Pourtant, quand elle voulait se donner la peine de pénétrer les motifs des gens, elle s'y entendait bien. Ainsi, elle me dévoile les plans et les espoirs secrets

d'un homme alors étroitement lié à notre œuvre théosophique et dont elle cite souvent les observations désagréables à mon endroit. Sans doute que toutes ces piqûres étaient justement la discipline dont j'avais besoin, et dont j'ai encore besoin pour me remettre à ma place, mais je ne peux pas dire que ce fût plaisant. Je ne suis pas comme ce petit nègre qui, surpris tandis qu'il s'écrasait le doigt sur une enclume, expliquait que « c'était pour avoir ensuite le plaisir de se sentir guéri » ! J'aurais sans regret fait cadeau des trois quarts de cette discipline à n'importe quel néophyte qui s'en serait fait du bien; évidemment, pourtant c'était pour mon bien.

H.-P. B. avait dans son caractère un trait qui rend son souvenir cher à la plupart de ses anciens collègues : le charme. Elle pouvait vous rendre à moitié enragé par ses paroles et ses actes, elle pouvait vous donner envie de vous sauver à l'autre bout du monde, mais quand elle passait d'un extrême à l'autre, et c'était en un clin d'œil, et qu'elle mettait dans son regard et dans sa voix une espèce de douceur enfantine, la colère s'en allait en fumée et on l'aimait en dépit d'elle-même.

En outre, il y avait d'autres éléments chez H.-P. B. qui lui donnaient de l'empire sur les autres :

a) Ses connaissances occultes étonnantes, sa faculté de produire des phénomènes et ses relations avec les Maîtres cachés.

b) Ses dons brillants, surtout dans la conversation, son habitude du monde, ses grands voyages et ses aventures extraordinaires.

c) Son intuition de tous les problèmes de philolo-

gie, d'origine des races, de bases fondamentales des religions, des vieux mystères et des symboles, et qui n'était certes pas le fruit de ses études, car il n'y eut jamais d'étudiante plus agitée et plus excentrique. Elle n'était pas toute douceur et politesse — loin de là : quand le cœur lui en disait, elle était tout cela, mais à d'autres moments elle n'épargnait personne, pour riche, puissant ou hautement placé qu'on fût. De culture littéraire, elle n'en avait point, elle écrivait d'inspiration, les pensées traversaient son esprit comme des météores, des scènes se peignaient dans sa vision mentale et s'éteignaient souvent à moitié perçues, ses phrases se hérissaient de parenthèses jusqu'à devenir interminables, et, à ce qu'il semble, elle saisissait et s'appropriait les écrits des autres, préoccupée seulement d'ajuster leurs formules à son thème du moment. En somme, c'était un génie de l'espèce de Shakespeare et d'autres qui prenaient leurs matériaux où ils les trouvaient et les fondaient dans l'alliage qu'ils coulaient dans leur moule personnel. Prenons ses deux grands ouvrages par exemple. Cent fois, elle a offensé les lois et les coutumes littéraires qui veulent qu'on reconnaisse ce qu'on doit à chaque auteur auquel on fait des emprunts, mais sur tous deux s'étend la trame dorée de ses propres pouvoirs supérieurs et on s'aperçoit chaque année davantage que *la Doctrine Secrète* est une mine inépuisable de science occulte. C'est pourquoi des cercles toujours grandissants d'étudiants respectent sa mémoire et se détournent avec mépris de pygmées comme Solovyof qui, comme des fourmis, distillent des acides pour souiller ses vêtements.

Ses pouvoirs occultes la faisaient rechercher par les spiritualistes poussés par une avide curiosité; mais la discréditaient auprès des savants qui se méfiaient de telles prétentions; ils la faisaient haïr par les prêtres et les pasteurs qui auraient bien voulu produire des phénomènes plus forts que les siens, mais ne pouvaient pas y parvenir; et la multitude orthodoxe la craignait comme une sorcière dont on n'osait approcher. Cette réputation mystérieuse s'étendait jusqu'à moi en raison de notre association. « Eh mon Dieu ! colonel Olcott, me disait un jour Lady... chez elle à déjeuner, comme vous êtes différent de ce que j'attendais. » — « Et oserais-je demander ce qu'attendait Votre Seigneurie? » — « Oh, vous savez, nous croyions tous que vous alliez nous jeter des sorts, mais vous êtes tout à fait comme nous. » L'existence de ce genre de sentiment parmi ses relations explique beaucoup la latitude qu'on lui laissait dans sa conduite et dans sa conversation. C'est le même instinct qui fait dire que le roi ne peut rien faire de mal, et qui donne le nom d'excentricités aux solécismes mondains de millionnaires qui perdraient un pauvre homme. On ne savait jamais si elle n'allait pas produire un phénomène magique merveilleux ou murmurer à l'oreille quelque message des puissances invisibles. Et il arrivait souvent que les sermons qu'elle faisait à ses amis intimes se trouvaient avec le temps n'avoir été que le moyen de les arrêter à temps sur une mauvaise pente, de les faire entrer dans le droit chemin et de grands services rendus. On ne s'endormait pas avec elle, et les tempéraments les plus lymphatiques faisaient montre d'activité quand elle était

là. C'était vraiment une femme remarquable — si nous osons confondre la créature avec l'entité intérieure qui me semblait aussi éloignée que possible de l'idéal du sexe faible.

Après trois mois de séjour à Torre del Greco, elle alla à Würzbourg, qui, me dit-elle, est en train de devenir une Médine théosophique puisqu'elle y est exilée de la Mecque de son cœur, Adyar. « Je n'ai pas beaucoup de temps maintenant à cause de la *Doctrine Secrète*, m'écrit-elle (28 oct. 1885). Je n'en suis qu'au milieu de la première partie mais dans un mois ou deux, je pourrai vous envoyer les six premières sections. Je ne prends dans *Isis* que les faits, en négligeant tout ce qui est dissertation, attaque du christianisme et de la science — en somme toutes les inutilités et ce qui a perdu son intérêt. Il n'y a que des mythes, des symboles et des dogmes expliqués au point de vue ésotérique. C'est réellement et *de facto* un ouvrage nouveau. Les cycles sont expliqués comme tout le reste dans leurs rapports occultes. Je voudrais que vous m'eussiez envoyé la préface ou introduction. »

Dans cette même lettre si intéressante, elle esquissait une communication qu'elle me priait de mettre sous son nom dans le *Theosophist*. J'y trouve le dessin de tout l'enseignement donné maintenant par nos principaux écrivains théosophiques sur la persistance de l'individualité : « La même monade divine, plus l'essence de toutes les spiritualités de renaissances innombrables, doit redescendre et renaître sur une planète plus élevée, cent fois plus perfectionnée et

plus pure — en un mot recommencer son grand cycle de réincarnations. »

Parmi les amis dévoués qui se pressaient autour d'elle à Würzbourg était la comtesse Wachtmeister (qui est toujours la même femme au cœur loyal et généreux, au dévouement inlassable) et Frau Gustav Gebhard d'Elberfeld que j'ai tant aimée et que je regrette si sincèrement depuis qu'elle nous a quittés. Ces chères femmes soignèrent H.-P. B. dans sa grave maladie avec une assiduité de sœurs cadettes. Le docteur Hübbe Schleiden et le fils de Mme Gebhard, Franz, étaient là aussi, et je reçus de ce groupe un document des plus importants. C'est la justification absolue de ma bien-aimée camarade H.-P. B. de l'horrible accusation portée par la femme Coulomb et ceux qui se faisaient l'écho de ses mensonges, qu'elle avait mis au monde au Caire un enfant illégitime. L'auteur de ce document était alors — peut-être l'est-il encore — le directeur médical royal de ce district, et le certificat fut délivré à la requête des amis de Mme Blavatsky qui en prévoyaient l'immense importance dans l'avenir. Voici la traduction de ce texte.

Certificat Médical.

Le soussigné certifie, selon la demande qui lui en a été faite, que Mme Blavatsky de Bombay-New-York, secrétaire correspondante de la Société Théosophique, est présentement soignée par le soussigné. Elle souffre d'*Anteflexio Uteri*, très probablement depuis le jour de sa naissance, car, ainsi que l'a

prouvé un examen minutieux, elle n'a jamais porté d'enfant ni souffert d'aucune maladie de femme.

Docteur Léon Oppenheim.

Würzbourg, 3 novembre 1885.

Attestation de la signature du docteur Léon Oppenheim.

Le Médecin royal du district,
Docteur-médecin Rœder.

Würzbourg, 3 novembre 1885.

Nous soussignés certifions que ceci est la traduction correcte de l'original allemand qui est sous nos yeux.

Hübpe Schleiden.
Franz Gebhard.

Würzbourg, 4 novembre 1885.

Ce document avait pour but, dans les termes les plus décents, de résoudre la question entière de l'histoire morale de H.-P. B. depuis sa jeunesse. Aussi bien que les amis en question, elle m'écrivit à ce sujet et exprima l'espoir que je garderais avec soin ce papier jusqu'au temps où je pourrais en faire le meilleur usage. Je crois que ce temps est venu, car l'ancienne aigreur de cette époque-là a fait place à des sentiments plus charitables pour elle, et sa grandeur intrinsèque devient chaque jour plus évidente et reconnue. Je crois que la publication de ce document dont l'autorité est indéniable, à son lieu, dans ce récit chronologique, donnera plaisir et consolation à ses amis et à ses élèves et leur fournira une sorte de bouclier

avec lequel repousser les flèches de la calomnie lancées au cœur de leur bienfaitrice. A mesure que s'écoulent les années et que notre mouvement s'affermit sur ses fondations permanentes, cette rude personnalité, derrière laquelle une Individualité géante travaillait pour l'humanité, s'élèvera de plus en plus et deviendra de plus en plus lumineuse. L'aphorisme bouddhiste ne dit-il pas : « Les bons brillent de loin comme les sommets neigeux de l'Himalaya, tandis que les méchants demeurent invisibles comme des flèches tirées dans l'obscurité. » — « Paix à toi H.-P. B. » Voilà maintenant le cri d'amour de milliers de personnes.

CHAPITRE XV

Offre de démission.

Vivant dans un pays où l'on voit des signes et des présages jusque dans le cri d'un lézard, le vol d'un oiseau et dans mille autres phénomènes naturels, quoi d'étonnant à ce qu'on devienne, avec le temps, plus ou moins impressionnable, et que, lorsque un événement extraordinaire se produit, l'idée d'une signification occulte se présente à l'esprit ? En me réveillant le 7 octobre (1885) au matin, je reçus un choc pénible. Le portrait splendide d'un des Maîtres était tombé la tête en bas sur le sol, s'étant détaché du clou où il était accroché dans ma chambre pendant la nuit. La corde était coupée comme au couteau, et le portrait, après avoir fait le saut périlleux sur une grande bibliothèque, s'appuyait sur ses portes vitrées sans les avoir dégradées ni avoir lui-même souffert, sauf à un coin où le lourd cadre doré était un peu meurtri. Je fus troublé de cet accident et inquiet à la pensée que ce pouvait être une preuve de mécontentement des Maîtres à l'endroit de quelque lourde faute que j'aurais commise. Je restai là, regardant et réfléchissant

pendant longtemps, essayant de me rappeler quelque péché d'omission ou de commission qui eût pu motiver un reproche si phénoménal, mais je n'en pouvais trouver aucun. Cependant la section nette de la corde infirmait l'hypothèse d'une rupture accidentelle des fibres et le fait que la toile n'avait pas été abîmée quand le cadre était tombé sur le sol pavé, rendait l'affaire mystérieuse. Personne de ceux que je consultai ne put me fournir d'explication raisonnable et je fus tourmenté tout ce jour-là. Enfin, l'énigme se résolut d'elle-même : l'accident avait été causé par les écureuils qui infestaient alors la maison et nichaient dans les tiroirs de nos meubles et derrière les livres sur leurs rayons, faisant mille dégâts de toutes sortes. Ils avaient rongé la corde pour garnir leur nid de ses fibres, et le portrait était probablement tombé doucement retenu par la friction de la corde sur le clou. Ceci n'adoucit pas mon ressentiment contre ces petits rongeurs, car je me mis fort en colère en pensant à la perte irréparable qu'eût été la destruction de la toile où était peinte cette figure divine. Je fis tout aussitôt garnir toutes les fenêtres et toutes les portes de toile métallique pour mettre les chambres qui en avaient besoin à l'abri des ravages de ces jolies petites pestes.

Je ne me rappelle pas si j'ai déjà raconté l'offre d'un membre excentrique de la Société d'acheter le *Theosophist* pour le supprimer et le remplacer par un nouveau magazine intitulé *Karma*. En tout cas, je reçus cette proposition, dont je fis part à H.-P. B. simplement à titre de nouvelle, ne m'imaginant pas

qu'elle penserait que je la prendrais sérieusement en considération. Mais je reçus d'elle un câblogramme où elle refusait de vendre (et qui lui coûta, m'écrivit-elle, 40 marks ou 50 francs !). Par la poste vint une lettre où elle disait qu'elle « aimerait autant se couper la main » que de faire cela ! Et elle ajoutait quelques compliments plutôt sévères à l'adresse de celui qui faisait l'offre.

Quelques jours plus tard, je fis une conférence au Pacheappa Hall sur « le Péril de la jeunesse hindoue ». Un comité d'écoliers hindous prit des notes et écrivit la conférence pour la publier à ses frais. On en a vendu depuis des milliers d'exemplaires. Je montrais que ce péril venait de l'éducation irréligieuse donnée par le Gouvernement et de l'éducation anti-nationaliste donnée par les missionnaires, dont le but était de détruire le respect naturel pour la religion qui, pour un Hindou, est l'éperon de toute activité, son guide et son étoile polaire. L'en priver, c'est l'abandonner comme un vaisseau sans gouvernail sur l'océan de la vie. Et tel a toujours été le fondement de notre enseignement en Asie depuis les premiers commencements. C'est par là que la création du Collège hindou central de Bénarès par Mrs Besant a été rendu possible, c'est la récolte après vingt années de semailles d'idées.

J'allai en novembre à Karour, pour y fonder une branche. Un des dix-huit *siddhas* ou adeptes supérieurs reconnus dans l'Inde méridionale, appelé Karura, est enterré dans le temple, et, selon la tradition populaire, est toujours vivant dans sa tombe en état de *samadhi*.

A mon retour à Adyar, Ananda et moi, nous passâmes beaucoup de temps à faire des plans, à mesurer et à calculer ce que coûteraient les changements à la façade et à la porte cochère, qui devaient nous permettre d'organiser notre Hall des Conventions tel qu'il est aujourd'hui. Les travaux marchèrent d'un train qui rappelait plus l'Amérique que l'Orient, en vingt-sept jours tout fut prêt ; la Convention se réunit à sa date habituelle, le 27 décembre, et tous les délégués exprimèrent leur entière satisfaction.

Les nouvelles de France de cette époque étaient encourageantes, car pas moins de quatre ou cinq des principales revues recevaient des articles sérieux sur la Théosophie par des écrivains de valeur. Mais l'esprit public en France depuis plusieurs années n'est pas favorable aux discussions métaphysiques. Les amis de ce « pays inquiétant » et de son peuple gai et enthousiaste — et il n'en a pas de plus grands que les Américains — sont attristés depuis longtemps par la condition de son état spirituel. Après le matérialisme grossier, la réaction l'a jeté dans une recrudescence de superstition comme en témoignent les pèlerinages de Lourdes et d'autres sanctuaires favorisés, et par l'intérêt excité par les jérémiades de Mlle Couesdon. On s'est aussi beaucoup occupé d'hypnotisme. Mais les hommes en vue de ce pays semblent lancés dans une folle poursuite de l'argent et des plaisirs des sens, et le courant de l'égoïsme emporte tout avec lui. Je crains bien que les livres de Zola ne soient pas tant des exagérations que des photographies sociales. La corruption morale, autrefois réservée à une aristocratie usée, a pourri les classes moyennes et pourrit

maintenant les paysans. Ceci n'est pas seulement le résultat de mes observations personnelles pendant mes fréquents voyages en France, mais je l'ai recueilli dans de longues conversations avec des personnes du plus haut rang social et d'opinions des plus conservatrices qui gémissaient sur cet état de choses tout en l'avouant. Quand un pays descend jusqu'à couronner le vice de lauriers et à faire de la vertu un sujet de plaisanterie ; quand il remplit les devantures de ses magasins de livres et d'images pornographiques ; que les théâtres sont combles pour contempler le déshabillage d'une créature infâme, et que ses photographies dans des poses lascives se vendent par milliers ; quand toutes ces choses sont de règle, à quoi bon parler de Théosophie au grand public et inviter la nation à s'élever jusqu'à l'idéal le plus haut de la perfection humaine? Cependant, les circonstances ne peuvent jamais être si défavorables qu'on ne trouve une belle minorité d'âmes nobles et fidèles; aussi devons-nous tous envoyer au commandant Courmes, au docteur Pascal, à M. Gillard et à leur petit contingent de travailleurs vaillants nos prières ferventes pour le succès de leurs efforts pour étendre les enseignements théosophiques dans leur pays ensoleillé et souriant — berceau de maint héros, de maint génie, de maint grand philosophe, poète ou maître ès sciences et ès arts. Pour ma part, je ne désespérerai jamais de la France jusqu'à ce qu'elle se suicide en tant que nation. *Absit Omen* (1) !

(1) Depuis la publication de ceci (1899) il s'est produit un grand changement pour le mieux. Notre mouvement a quadruplé en France.

Dans ce même mois de décembre, Brown, le « Pauvre Brown » du docteur Hartmann et de M. R. Harte, publia sa brochure autobiographique intitulée *Ma Vie*, au grand regret de tous ceux qui lui voulaient du bien à Adyar. Elle montre que c'était alors un jeune homme sérieux, mais dominé par les émotions sentimentales, et tout à fait incapable de savoir se conduire en ce monde. Il avait varié et trébuché avant de venir à nous, et c'est ce qu'il a fait à peu près toujours depuis; aux dernières nouvelles, il s'était fait catholique et avait pris la soutane, pour ne la garder que quelques jours, et redevenu laïque, il professait dans un collège catholique et avait épousé une veuve eurasienne d'âge mûr. Puisse-t-il prospérer dans ses entreprises et trouver cette paix d'esprit qu'il cherche depuis si longtemps.

Les délégués de la dixième Convention annuelle commencèrent à arriver à Adyar le 23 décembre et tous les trains et tous les bateaux continuèrent d'en amener jusqu'au 27, jour de l'ouverture. Parmi les très bien venus, était le baron Ernst von Weber, président de la Ligue internationale contre la Vivisection en Allemagne qui représentait notre branche allemande. Dans mon discours annuel, je fis l'histoire rétrospective de notre première décade, en même temps que je jetais mon coup d'œil annuel sur notre mouvement dans toutes les parties du monde. Je plaidai fortement pour la création d'une bibliothèque orientale au Quartier Général, montrant l'aide que nous avions donnée à la renaissance des études sanscrites aux Indes, les écoles sanscrites que nous avions ouvertes, et citant le témoignage unanime que la

presse indienne rendait à nos services. « Quelle anomalie, disais-je, de voir que nous n'avons pas de bibliothèque sanscrite au Quartier Général : Nous devrions être en état d'attirer à Adyar les plus savants des Pandits brahmanes et les Orientalistes occidentaux les plus érudits par l'étendue et la valeur de notre bibliothèque. Si nous faisons notre devoir tout entier, nous et nos successeurs, Adyar peut devenir une seconde Alexandrie, et dans ces beaux jardins, un nouveau Serapion peut s'élever... On peut trouver étrange de nous entendre prononcer ces noms augustes à propos de notre mouvement théosophique encore dans l'enfance, mais, Messieurs, attendez encore vingt ans, et vous verrez ce que nous serons devenus. Nous ne sommes que des agitateurs et de pauvres étudiants à peine capables d'avancer à travers les obstacles, mais si nous gardons une âme invincible et une foi sans nuage dans notre cause et en nous-mêmes, on verra paraître peut-être dans les pays les plus lointains, et par les moyens les plus imprévus, des amis qui cueilleront les lauriers d'une gloire impérissable en donnant leur nom à notre désirée Bibliothèque et Musée d'Adyar. » Je proposais de commencer les travaux en manière de monument commémoratif de notre première décade. N'était-ce pas là une vraie prophétie ? Voyez comment des amis, qui n'étaient pas alors membres de la Société, Carl H. Hartmann, de Brisbane, Charles A. White, de Seattle, Annie Besant de Londres, Salvadore de la Fuente et d'autres ont surgi pour nous aider de leur bourse et de leur influence à édifier la Société et à faire de la Bibliothèque d'Adyar ce que j'espérais, et avant ce terme de

vingt ans. Nous n'avions pas alors d'anciens manuscrits et environ deux cents volumes seulement. Maintenant, nous avons seize mille volumes dans les deux belles bibliothèques que nous avons fondées, et de beaux fonds à toucher dans l'avenir. Je fais encore appel de toutes mes forces à nos membres et à nos amis pour qu'ils hâtent, par leurs efforts individuels, le jour où les érudits feront le pèlerinage d'Adyar pour y étudier ce que nous pourrons rendre : la plus belle collection de littérature orientale du monde.

Dans ce même discours présidentiel, j'offrais ma démission de président. « Si vous voulez me le permettre, disais-je, je me retirerai avec joie dans cette vie d'étude et de culture personnelle qui a pour moi tant d'attraits — et que les chances négligées jusqu'à ce jour, rendent si nécessaire. Ce temps-ci est favorable, car j'ai servi pendant une décade, et il convient qu'un autre ait l'occasion de montrer ses capacités. Je vous prie de considérer ceci avec attention... J'espère donc très sérieusement que vous ne permettrez pas à vos sentiments personnels pour ma personne ni au souvenir de l'affection fraternelle qui nous lie, de vous empêcher de choisir pour mon successeur quelqu'un de nos collègues plus capable de conduire notre mouvement jusqu'à la fin de la prochaine décade. »

Un homme intelligent connaît mieux que personne ses propres limitations, et dès le début, j'avais été persuadé que quelqu'un de plus capable et de meilleur que moi aurait dû remplir ce poste de principal exécutif dans une organisation si vaste. J'avais eu dans ma jeunesse tous les avantages d'éducation que

les meilleures écoles ou universités d'Amérique pouvaient donner, mais, comme des centaines de fils de famille, j'avais plus ou moins paressé pendant le temps qui aurait dû être consacré aux études, n'ayant jamais imaginé que je serais appelé un jour à remplir des devoirs publics de l'importance de ceux-ci. Pour les honneurs de la place, je ne m'en souciais pas du tout, et j'étais parfaitement sincère en demandant à la Convention de me laisser me retirer et de me choisir un successeur. Mais mes collègues trop indulgents n'y voulurent pas consentir : le second jour de la Convention, pendant mon absence momentanée, le général Morgan occupant le fauteuil de la présidence, on adopta des résolutions priant Mme Blavatsky de revenir à Adyar aussitôt que sa santé serait rétablie, déclarant que « les accusations portées par ses ennemis n'avaient pas été prouvées, et que notre affection et notre respect n'avaient subi aucune diminution ». Et que « le Président-Fondateur avait par son zèle ininterrompu, son dévouement, son courage, ses travaux, sa vie vertueuse et son intelligence, gagné la confiance des membres de la Société et leur était devenu cher dans le monde entier ; et que la Convention ne peut pas envisager un instant la pensée qu'il se retirerait de cette Société qu'il a tant contribué à élever et qu'il a conduite en sûreté à travers divers périls par sa prudence et sa sagesse pratique ; elle le prie de continuer jusqu'à la fin de sa vie ses services inappréciables à la Société ».

J'espère qu'en vue de leur importance historique, on me pardonnera le mauvais goût possible de cette publication de résolutions trop flatteuses. Elle

démontre l'approbation donnée à la politique suivie par les Fondateurs dès les débuts et pendant toute cette première décade de la carrière de la Société. Que H-P. B. jouissait de la confiance et de l'amour de ses collègues en dépit des pires attaques des missionnaires et de leurs alliés. Que la longueur de son exil dépendait entièrement de l'état de sa santé et qu'elle serait accueillie avec joie à son retour. Et enfin que le désir général était de me voir garder mon poste jusqu'à la fin de ma vie. Y a-t-il un serviteur du public qui ne serait heureux et fier d'avoir dans ses archives un témoignage si flatteur de l'approbation donnée par ses collègues à sa façon de remplir ses devoirs ! Et qu'il est triste de voir le parti pris de mensonges poursuivi par les chefs du parti qui se sépara de la Société sous la conduite de feu M. Judge. Pauvres bébés sans expérience pratique !

Le troisième jour de la Convention, on passa une résolution adoptant les plans suggérés par le Président-Fondateur pour l'achèvement du Hall des Conventions et l'érection d'un bâtiment renfermant la bibliothèque sanscrite et la galerie de tableaux et le « priant de les exécuter le plus tôt possible ».

Le rapport du secrétaire montrait que pendant cette décade, 117 branches avaient reçu leur charte ; que les deux Fondateurs avaient donné environ 35.000 roupies à la Société et qu'elle passait à l'exercice suivant avec une caisse à peu près vide, mais une foi et un enthousiasme illimités. Tout bien considéré, cette Convention eut beaucoup de succès, et elle se sépara avec la plus grande cordialité. Un de ses traits les plus intéressants fut l'éloquent discours

anniversaire prononcé au Pacheappa Hall par le professeur G. N. Chakravarti, délégué des provinces du N. O.

Malheureusement, une horrible tragédie se passa au Parc du Peuple à Madras pendant la Convention; environ trois ou quatre cents personnes furent brûlées vives dans une panique causée par l'incendie de quelques échoppes et barrières en feuilles de palmier au milieu d'une foire qui se tenait là. Je mentionne cela parce que la vague d'horreur soulevée par cet événement dans la lumière astrale, arriva jusqu'à H.-P. B. dans son appartement de Belgique et la jeta dans les plus grandes inquiétudes sur notre sort. Voici comment elle raconte cette histoire :

Ostende, 4 janvier 1886.

Mon cher Olcott, voilà la première fois que j'ai passé un premier janvier à fumer toute seule, comme si j'étais déjà dans la tombe. Pas une âme de toute la journée, car la comtesse est à Londres et il n'y a personne que moi et Louise (sa femme de chambre) dans cette grande maison. Il est arrivé une chose singulière : j'avais écrit toute la journée, quand, ayant besoin d'un livre, je me levai et m'approchai de ma table de nuit au-dessus de laquelle est la photographie d'Adyar et de sa rivière. Je l'avais regardée longtemps et sérieusement le 27 décembre en essayant de m'imaginer ce que vous faisiez tous. Mais ce jour-là (1er janvier) je n'y avais pas pensé un instant, occupée que j'étais à finir la *Période archaïque*. Tout à coup, je vois toute l'image qui paraît en feu. J'eus

peur, croyant que le sang me montait à la tête ; je regarde de nouveau : la rivière, les arbres, la maison tout illuminés comme par le reflet d'un incendie. Deux fois, une vague de feu, comme une longue langue serpentine de flamme, traversa la rivière et vint lécher les arbres de notre maison, puis recula, et tout disparut. J'étais saisie de surprise et d'horreur et ma pensée fut qu'Adyar brûlait. Pendant deux jours, Ostende était ivre (lendemain de fête) et je n'eus pas de journaux. J'étais terrifiée. Le matin du 2 janvier j'écrivis à ... (en Angleterre) le priant de regarder dans les journaux si on ne parlait pas d'incendie à Adyar ou à Madras ce jour-là. Le 3, il me télégraphia : « Grand incendie au Parc du Peuple, Madras : 300 indigènes brûlés. Ne vous tourmentez pas. » « Aujourd'hui, je vis moi-même la note dans *l'Indépendance Belge*. Qu'est-ce que cela ? Pourquoi ai-je vu un lien entre Adyar et ces 300 pauvres Hindous brûlés ? Y a-t-il des théosophes parmi les victimes ? Je suis vraiment bien inquiète. J'espère que *vous* n'y étiez pas ? Vous ne pouviez pas quitter Adyar ce jour-là, n'est-ce pas ? Quelle horreur ! Et ce jeune fou qui me télégraphie : « Ne vous tourmentez pas. Ce ne sont que 300 indigènes brûlés ! » L'animal, je lui ai écrit que je me serais moins tourmentée si ç'avaient été 600 Européens.

Voilà un phénomène psychologique des plus instructifs. Cette « vague d'horreur » dont j'ai parlé toucha d'abord Adyar à cause de la proximité, et de moi passa à H.-P. B. avec qui j'étais si intimement relié spirituellement. On peut voir que mon explica-

tion est bonne puisqu'elle vit les langues de flamme nous arriver de la direction du Parc — le nord — à travers la rivière Adyar sur la rive sud de laquelle notre maison est située. Et quant à mon intermédiaire pour la transmission de la tragédie, c'est aussi naturel que la connaissance que j'eus à Sydney, Australie, de sa mort à elle, en 1891, à Londres. Nous disions que nous étions « jumeaux », et jumeaux nous étions dans la communauté de nos sympathies pour tout ce qui était de notre œuvre. Rien d'étonnant à cela après avoir tant travaillé ensemble. De plus, un de nos membres de Madras fut brûlé. J'avais été à cette foire avec M. Cooper-Oakley et le docteur J. N. Cook et nous l'avions quittée juste avant l'incendie, de sorte que l'horreur que nous inspira cette affreuse tragédie se doubla du risque que nous avions été si près de courir. Mais je ne pensai pas directement à H.-P. B. à propos de cela, sans quoi très probablement elle aurait reçu de moi télépathiquement une image plus vraie de l'événement.

Près des douanes maritimes, en face du port, à Madras, se trouve un bâtiment de deux étages en briques, orné extérieurement de plaques émaillées, et qui est occupé par le poste de police. On m'a dit qu'il fut édifié avec l'argent retiré de la vente des débris fondus d'or et d'argent qui furent trouvés dans l'amas des corps brûlés à cette foire. Les corps étaient méconnaissables, et les bijoux n'étaient que des masses métalliques informes. J'avais eu l'intention d'emmener avec nous deux dames déléguées à la Convention pour leur montrer la foire, mais quelque chose (quoi ?) me le fit oublier. Je frissonne à penser à ce qui serait

arrivé si elles étaient venues avec moi : séduites par la nouveauté du spectacle, elles auraient pu me faire rester jusqu'à l'incendie, être aussi prises de panique, et se précipiter dans les flammes avec la multitude affolée.

CHAPITRE XVI

Une incinération à Ceylan.

On va voir par un peu de statistique ce que la Société, pendant la première décade de son existence, avait fait pour réaliser les objets en vue desquels elle avait été formée. Le *Theosophist* fut fondé en octobre 1879, et dans ses dix premiers volumes, 429 pages (in-8°) de traductions sanscrites et 935 pages d'articles originaux sur des sujets scientifiques, philosophiques, ou sur les religions orientales, furent publiées, principalement par des écrivains de naissance asiatique. Plusieurs centaines de conférences furent données par moi, sans compter des centaines d'autres par nos collègues, aux Indes, en Amérique et à Ceylan, où le mouvement éducationnel bouddhiste fut engendré et vigoureusement poussé. Un certain nombre d'écoles sanscrites et anglo-sanscrites furent fondées aux Indes. H.-P. B. fit un voyage en Europe et moi plusieurs. Des branches et des centres furent établis en Europe et en Amérique. Un nombre considérable de livres fut publié en différentes langues. Je parcourus des milliers de milles aux Indes, et je visitai à peu près

tous les villages des provinces maritimes à Ceylan. Nous entretenions une volumineuse correspondance avec toutes les parties du monde, et, en franchissant le seuil de notre onzième année, on avait commencé l'érection de la Bibliothèque Orientale d'Adyar dans notre déiicieux Quartier Général, acheté pour la Société et entièrement fini de payer. Voici un extrait de mon journal du 1er janvier 1886 :

« Au nom des Maîtres et pour le bien de leur cause, moi, Henry S. Olcott, président de la Société Théosophique, j'ai retourné, aujourd'hui, la première motte de terre pour les fondations de la bibliothèque sanscrite et du musée d'Adyar. Seuls témoins présents : T. Vijiaraghava Charlu et deux jardiniers. Après avoir mesuré le terrain nécessaire pour la construction, je me sentis si soudainement poussé à le faire, que je n'appelai personne de la maison. »

Une affaire toute simple, comme on voit : pas de discours, pas de musique, pas de procession, pas de blague d'aucune sorte, rien qu'un vrai commencement de quelque chose dont on veut faire une grande œuvre et une déclaration d'intention : laquelle, quoique prononcée devant deux ou trois spectateurs seulement, a dû cependant être entendue et notée, là où les sages demeurent et considèrent les actions des hommes.

Néanmoins, les travaux ne commencèrent pas tout de suite, parce que les plans avaient besoin d'être perfectionnés, qu'il fallait se procurer de l'argent et acheter des matériaux. Le 8, je consultai M. C. Sam-

biah, sous-ingénieur en retraite, un des nos plus parfaits collègues, au sujet du bâtiment, et il consentit à en prendre la direction avec Ananda et moi. Je me rendis personnellement caution pour les dépenses, et nous fûmes bientôt prêts. Mais tout d'abord, il fallait tenir compte des préjugés religieux des maçons, qui n'auraient pas commencé une nouvelle bâtisse en dehors de l'heure favorable, quelque somme qu'on leur eût offerte. Le samedi 16 au matin s'étant trouvé propice, on appela un Brahmane qui récita des *Slokas* au coin N. E. du terrain, où j'avais ouvert la tranchée, et déposa une noix de coco brisée, une poudre rouge, des noix de bétel, du safran et des feuilles de manguier sur un plateau. Ensuite, il brûla du camphre, et jeta dans la flamme, étouffée d'une épaisse fumée, des grains de plusieurs espèces de millet, aspergea l'endroit avec des gouttes d'eau au moyen de feuilles de manguier et récita des mantras sanscrits auxquels aucun diable n'était supposé pouvoir résister. Des morceaux de banane mûre, du millet rôti, du riz écrasé et du sucre brun furent encore livrés au feu pour le bénéfice des quelques *Pisachas* ou *Bhutas* qui auraient pu flâner par là, et finalement, on jeta des fleurs dans la tranchée et la cérémonie se trouva terminée. Les maçons pouvaient maintenant travailler, et nous les mîmes à l'ouvrage. M. Sambiah prit possession de sa charge et commença son livre de comptes, sur lequel toutes les charges de briques, de sable, de chaux et autres matériaux, chaque pied de bois de tek et chaque journée de coolie était inscrits avec soin et intégrité. Tous trois, lui Charlu et moi, nous avons toujours été parfaitement d'accord pour

tous les travaux de construction et de réparation qu'exigeait notre commune propriété, et nous avons toujours usé de la plus stricte économie. Il est nécessaire de bien établir ceci, parce qu'on a dit quelque fois, peu charitablement — naturellement ceux qui n'ont aucune expérience de l'administration et de l'entretien d'une grande propriété, comme celle de notre Société — que j'avais gaspillé l'argent en briques et en mortier : ces gens ne savent ce que cela coûte d'entretenir de si grands bâtiments achetés quarante ans après avoir été bâtis, et ne se rendent pas compte qu'à mesure qu'une Société se développe, elle a besoin de plus de place, absolument comme une famille qui grandit. Mais il n'y a pas à insister là-dessus.

Je vois dans mon journal du 3 que notre ami, le juge P. Sreenivasa Row, « paie généreusement non seulement les dépenses de nourriture des délégués, mais encore l'érection des *pandals*, la décoration et les lumières pour la Convention. » C'est lui qui prépara pour moi, le *Catéchisme Dwaita* de ma série projetée de catéchismes élémentaires des anciennes religions, et, à cette époque, il m'en remit le manuscrit que je publiai.

Le baron Ernst von Weber était parti pour un petit voyage après la Convention, il revint le 11 janvier, et s'embarqua le 12 pour Calcutta. C'était un aimable homme qui entra de bon cœur dans une plaisanterie que je voulus faire pour l'amusement et l'instruction des membres indiens du Quartier Général. Le 15 au soir, il enfila son bel uniforme doré de cour, avec tous ses ordres, son chapeau à corne, ses bas de soie blancs, ses souliers vernis, son épée et tout, et

se présenta comme ambassadeur extraordinaire de son souverain, chargé de transmettre au Président de la Société Théosophique les compliments et félicitations de Sa Majesté pour notre dixième anniversaire. Je fis ranger les Hindous des deux côtés du vestibule, et, faisant le maître des cérémonies, je m'avançai jusqu'au porche à colonnade pour recevoir et conduire l'ambassadeur, je lui fis traverser le vestibule, j'annonçai ses noms, dignités et fonctions : puis, faisant volte-face, je le reçus comme Président, j'écoutai son discours (préparé), j'y répondis avec solennité et j'accrochai à la boutonnière du baron un petit bout de fer blanc aux armes de H.-P.B. transformé en un ordre mirifique avec un nom de fantaisie, et je le priai de le porter pour prouver à son Auguste Maître mon appréciation de son message fraternel. Cette réception imaginaire ayant pris fin, nous eûmes de quoi rire le baron et moi en voyant l'étonnement naïf des Hindous en face d'un tel « trousseau » dont ils examinèrent toutes les pièces une à une avec questions à l'appui. Les gants de chevreau blanc les surprenaient beaucoup ; ils ne savaient qu'en penser mais disaient que c'étaient d'étranges objets très « souples et doux » à porter. Je ne doute pas que cette innocente farce ne scandalise ceux de nos membres qui prennent la vie au tragique et qui s'imaginent que le P. S. T. doit être un ascète et un yogi ; mais c'était justement une affaire à réjouir H.-P. B. qui s'en serait mêlée avec entrain. Dans combien de ces joyeusetés sans malice n'entrait-elle pas dans ces temps préhistoriques où nous portions nos lourds fardeaux sur des sentiers abruptes en riant et en plaisantant ! Et en vérité,

sans notre insouciance, ils nous auraient peut-être écrasés : un fou rire repose plus qu'une dose de laudanum, et la gaieté que la morphine. Oh ! mes amis de la triste figure ! J'ai même vu rire des Mahatmas ..

Le jour du départ du baron de Weber, un capitaine de l'armée anglaise demanda la permission de revoir le bungalow de la rivière où il était né. Cela donne une idée de l'âge des bâtiments d'Adyar.

Le 19, c'était la fête annuelle sur le grand bassin du temple de Mylapour et nous allâmes la voir. C'est un symbole de Vishnou flottant sur la surface des eaux au commencement d'un *manvantara* ou période cosmique. Les marches qui descendent dans l'eau sur les quatre côtés du bassin sont illuminées avec des *chirags* ou lampes d'argiles, et le petit temple au centre de la pièce d'eau étincelle de lumières tandis que le clair de lune argenté transforme le stuc blanc ou *chunam* en vieil ivoire. Sur un radeau de catamarans préparé par les pêcheurs de la côte comme une redevance féodale de temps immémorial, on avait placé dans une petite pagode l'idole du temple couverte de clinquant. Ses serviteurs héréditaires, les brahmanes, nus jusqu'à la ceinture mais couverts de là aux pieds de mousseline blanche, une écharpe de la même étoffe pliée étroitement et jetée sur les épaules, chantent des strophes. Les porteurs de bannières agitent d'étranges étendards. Les *devadasis* ou danseuses du temple se balancent devant l'idole en gracieuses postures. Des feux de Bengale de vives couleurs éclatent aux coins du radeau. Les musiciens jettent aux échos leurs sons stridents et le radeau flottant fait plusieurs fois le tour de l'étang en présence d'une

multitude de peuple à peau foncée qui regarde le spectacle de la rive, tandis que l'eau agitée réfléchit la splendeur des lampes et des feux aussi bien que l'éclat argenté de la lune et des étoiles tombant de la lointaine voûte bleue. On trouverait difficilement rien de plus pittoresque comme fête populaire nulle part.

Je fis le 23 du mois au collège agricole de Saidapet ma première et ma seule conférence aux Indes sur l'agriculture. Cela rompait agréablement la monotonie de mes perpétuels discours religieux ou métaphysiques et je retrouvai son ancien intérêt au problème d'aider la terre à nourrir largement les hommes. Le président du Collège, — établissement gouvernemental — présidait, et tout se passa très bien. Mais comme ce sujet appartient en réalité à la partie préthéosophique de mon existence, il n'y a pas besoin de la mélanger à la période dont nous retraçons en ce moment les principaux événements.

Je m'embarquai le 20 avec M. Leadbeater pour Colombo pour faire une tournée de conférences que j'avais promise au profit de la caisse scolaire nationale bouddhiste. La mer était calme, le temps agréable, les officiers du bateau de vieilles connaissances de voyages précédents, et le voyage de 640 milles d'un port à l'autre s'acheva en temps voulu. On nous attendait à l'arrivée du bateau, sur les marches de la jetée et au nouvel établissement de la Société Théosophique Bouddhiste de Colombo où une hymne de bienvenue fut chantée par les enfants de nos écoles. Sir Edwin Arnold, sa femme et sa fille étaient à Colombo et je me mis aussitôt à organiser une réception

publique digne de celui à qui le monde bouddhiste est redevable de *la Lumière de l'Asie*. Mais bien peu de cinghalais se doutaient de ce qu'ils devaient à Sir Edwin qui heureusement ne soupçonnait pas leur ignorance, et je dus me faire accompagner par nos collègues bouddhistes intelligents pour aller chez les prêtres obtenir leur collaboration. Heureusement, le *Ceylon Observer*, journal extrêmement dogmatique et agressif, l'attaqua violemment à cause de sa sympathie pour les bouddhistes, ce qui rendit notre tâche facile. Il fut convenu avec le grand prêtre Sumangala que la réception serait donnée à son collège le surlendemain et tout fut décidé d'avance, les places qu'occuperaient les prêtres et les invités sur l'estrade et ce que dirait le grand prêtre. Un exemplaire de l'adresse projetée fut remis à Sir Edwin sur sa demande et tout se passa le mieux du monde. J'avais pour voisin sur l'estrade George Augustus Sala qui se trouvait de passage revenant d'Australie. Après le départ des invités, le grand prêtre nous invita Leadbeater et moi à prononcer quelques paroles, ce que nous fîmes.

Le lendemain, nous prenions le train pour Kaloutara avec quelques membres de Colombo pour assister à la crémation d'Ambagahawatte, le savant fondateur de la secte Ramanya Nikaya. Ce fut une scène si saisissante, que je crois bien faire en citant quelques détails extraits du compte rendu que j'écrivis pour le *Theosophist* pendant que mes souvenirs étaient encore tout frais (n° de mai 1886, p. 491).

Ambagahawatte était un savant ascète, minutieux observateur de tous les détails de la discipline éta-

blie par le *Vinaya Pitaka*. Il avait une tête du type intellectuel le plus élevé, des yeux pleins de pensées et de force, ses manières étaient douces et réservées, sa conduite privée parfaite. Nous étions grands amis, car je sympathisais pleinement avec lui dans son désir de réformer les moines et d'étendre le boud-dhisme au monde entier. Je fus donc naturellement invité par ses disciples à assister à l'incinération de son corps à Kaloutara, et je m'y rendis volontiers pour rendre à sa mémoire ce dernier témoignage de respect. Il était mort le 30 janvier, et les obsèques furent faites le 3 février. Entre temps, le corps avait été exposé dans son monastère à cinq milles de Kaloutara d'où il fut amené au lieu de la crémation en procession sur un catafalque érigé sur un char. M. Leadbeater et moi avec nos amis de Colombo, nous fûmes présents à tout. Avant d'enlever le cer-cueil du Dharmasala (salle où l'on prêche) où il repo-sait, les prêtres assemblés, au nombre d'environ deux cents, défilèrent trois fois en silence tout autour, la figure tournée vers l'intérieur, les mains jointes levées au front, puis ils s'agenouillèrent la face contre terre comme pour rendre un dernier hommage à leur chef défunt. Le cercueil fut en suite soulevé par les principaux disciples, porté hors de la maison et déposé sur le char. Des musiciens indigènes firent alors trois fois le tour de la bière avec leurs tambours et leurs flûtes plaintives, le peuple jeta des fleurs, des grains rôtis et des eaux de senteurs sur le mort; les autorités du village entourèrent le char dans leurs plus beaux atours de boutons et de dentelle d'or, et de hauts peignes d'écaille. Les moines jaunes allongèrent leur

file indienne devant et derrière le char, chacun portant son éventail, son ombrelle de *cadjan*, son pot à aumônes jeté sur le dos. Et l'on se mit en route sous un soleil éclatant sous lequel les couleurs des vêtements, l'or des broderies, l'ambre des robes et le catafalque aux teintes crues paraissaient plus brillants encore. Derrière les derniers moines marchaient des centaines d'hommes et de femmes portant des épices, de la citronnelle, des huiles de santal et autres matières portatives qu'ils fournissaient pour le bûcher.

Dans une espèce de cuvette herbeuse entourée de deux côtés par des collines abruptes couvertes jusqu'en haut d'arbres élevés, se trouvait un bûcher de neuf pieds carrés orienté aux quatre points cardinaux et composé de poutres de manguier, de cachou, de cannellier et de cocotier. De chaque côté, trois gros piquets d'environ quinze pieds de haut, devaient servir à maintenir le combustible apporté par les amis. Tout à fait en dehors, s'élevait une sorte d'arc de triomphe en jeunes palmiers d'arek, joliment décoré de tendres feuilles de cocotier découpées et festonnées à la charmante mode naturelle de Ceylan. Du côté de la route on voyait un écran de toile où se lisaient le nom, les titres et l'histoire chronologique d'Ambaghawatte. A l'orient, un autre où étaient peints des emblèmes ; au-dessus du bûcher un baldaquin d'étoffe avec le soleil au centre et des étoiles aux coins. Et autour de la corniche d'aréca, flottaient des bannières et des flammes écarlates. A la distance de quinze mètres à l'orient, on avait préparé un long vélum de toile pour abriter les moines assistant à la cérémonie. Leadbeater et moi qui avions devancé la procession

par un sentier de traverse, assis à l'ombre fraîche nous considérions tout. Nous entendîmes enfin les tristes sanglots des flûtes et le roulement des tambours, les coups de tam-tam, le cortège parut et chacun prit sa place. Le char s'arrêta près du bûcher, les principaux disciples y montèrent tandis qu'on l'entourait de draps blancs en manière de cloisons temporaires, le cercueil fut placé et un moine éloquent à la voix claire récita le Pancha Sila. Les 5.000 personnes présentes répondirent et l'effet de cet énorme volume de son était saisissant. Le même moine prononça ensuite un très beau discours sur le maître défunt et prêcha sur les mystères de la vie et de la mort, les opérations de la loi du Karma et le Nirvana considéré comme le souverain bien. Se tournant vers moi, il me pria de dire quelques mots en qualité d'ami d'Ambaghawatte et de Président de notre Société, ce que je fis. On apporta alors tous les dons destinés au bûcher qui ne tarda pas à s'élever à une hauteur d'une quinzaine de pieds ; des quantités énormes d'huiles parfumées et de gommes aromatiques furent répandues sur les bûches. Tout étant prêt, les disciples ôtèrent les toiles qui servaient de cloisons, descendirent sur le sol, firent trois fois le tour du bûcher en récitant les vers palis de circonstance, qu'on appelle *piritta*, s'agenouillèrent trois fois en se prosternant, puis, lentement, les yeux baissés, la physionomie affligée, se retirèrent. C'est le privilège du principal disciple et du frère du défunt de mettre le feu au bûcher, mais tous deux me firent l'honneur inusité de me demander d'appliquer la torche. Je m'y refusai par discrétion, et on suivit l'usage accoutumé. Bientôt,

l'énorme structure se trouva enveloppée d'une nappe de flammes qui léchait le bois, les épices, les huiles, et montait vers le ciel en longs ruisseaux vermeils. C'était un grand spectacle : combien plus noble, et infiniment que la cérémonie de l'enterrement ; il suffisait d'avoir le moindre instinct poétique, pour en être frappé. Au bout de quelque temps, l'immense bûcher n'était plus qu'une masse de charbons ardents, le corps était réduit en cendres, et le fondateur courageux et plein de talents de la Ramanya Nikaya avait disparu pour les hommes dont la vision est limitée au plan physique, mais avançait vers une autre étape de son orbite évolutionnaire.

Avant la conquête portugaise, la crémation était le mode habituel de sépulture, à Ceylan excepté pour les classes les plus ignobles. Pour les laïques, la pompe dépendait de la fortune et de la situation du défunt. C'est ce que nous lisons dans les livres anciens sanscrits ou palis. Mais les nouveaux maîtres apportèrent leurs innovations — en partie à la suite de persécutions sanglantes et de la nécessité de fuir les sauvages conquérants dans la jungle. Pour les laïques, l'enterrement remplaça l'incinération qui, jusqu'à présent, demeure réservée aux prêtres et aux nobles Kandyotes. Les cinghalais ont été engagés par plusieurs de leurs amis, et moi entre autres, à revenir à l'ancienne et meilleure mode, et j'espère que cela pourra se faire avec le temps. Il n'existe aucun obstacle provenant de coutume, de préjugé social, ou de loi religieuse ; les cinghalais continuent stupidement à employer un mauvais mode de sépulture que leurs ancêtres auraient considéré comme une honte terrible,

imposé par des conquérants étrangers aussi bigots que le fanatisme pouvait les faire, cruels comme des tigres dans leurs rapports avec leurs sujets conquis. C'est un curieux exemple d'auto-hypnotisme national. Un beau jour, les hommes qui les dirigent découvriront qu'ils traitent les corps de leurs parents morts comme jadis le gouvernement traitait ceux des hors la loi et des criminels — de ceux, en somme, qui étaient considérés comme en dehors des gens honorables et comme n'ayant droit, pour leurs carcasses, qu'au traitement des chiens. Alors cessera l'enchantement, les enterrements pompeux seront abandonnés, et les corps des défunts retourneront à leurs éléments primitifs dans le sein du grand purificateur, le feu. L'embaumement des corps avec du nitre et des épices et leur dépôt sous terre pour y devenir des charognes pestilentielles, sont des coutumes dérivées des croyances théologiques à l'importance *post mortem* de nos dépouilles humaines. La crémation, la plus noble et la plus honorable forme de sépulture, était le résultat naturel de ces conceptions plus hautes, plus grandes et plus raisonnables, sur les parties périssables et impérissables de l'Égo humain, qu'enseignent le Brahmanisme et le Bouddhisme.

CHAPITRE XVII

Création d'un étendard bouddhiste.

Le consul américain m'envoya, le 5 février, une carte de visite qui me rouvrit les horizons de ma vie passée, et me reporta de vingt-deux ans en arrière au temps de la guerre de Sécession. C'était celle d'un M. Miller de Sacramento qui avait été un de mes commis quand j'étais attaché au département de la guerre. On ne pourrait guère imaginer un plus grand contraste qu'entre mon moi d'alors et celui d'aujourd'hui, et ce fut avec un vrai plaisir que j'allai voir mon ami et sa femme à leur hôtel. En échangeant nos souvenirs sur les gens et les choses, je revoyais, dans la lanterne magique de ma mémoire, des images longtemps oubliées de ces jours terribles, où mon pays combattait pour l'existence, et où mes cheveux blanchissaient sous le poids de la responsabilité de ma position officielle. Les bouddhistes de Colombo saisirent l'occasion du passage de M. Miller au cours d'un voyage autour du monde, pour obtenir de lui, de première main, quelques détails sur ma vie publique et sur ma réputation privée dans mon pays,

pour s'en servir comme d'armes défensives contre ceux qui, dans la chaire ou dans la presse orientale, attaquaient notre Société et ses fondateurs en frisant d'aussi près que possible les limites de la diffamation attaquable. Mais une grande calamité était suspendue sur la tête de mon ami, car sa femme mourut à l'hôtel dans le courant de la semaine suivante et je suivis avec le consul ses restes jusqu'au cimetière.

C'est vers cette époque que nos collègues de Colombo eurent l'heureuse idée de composer un étendard susceptible d'être adopté par toutes les nations bouddhistes, comme un symbole universel de leur foi, servant ainsi au même usage que la croix pour les chrétiens. C'était une entreprise formidable d'unification si on tient compte de toutes les différences entre le bouddhisme du nord et celui du sud ; cependant la cause n'était pas désespérée, car il y a beaucoup de points de rencontre entre eux. Mon *Cathéchisme Bouddhiste* circulait déjà au Japon sous deux traductions différentes, et maintenant ce drapeau venait renforcer la position. Nos frères de Colombo avaient conçu l'idée, tout à fait originale et unique, de réunir sur cette bannière les six couleurs qu'on dit s'être montrées dans l'aura du Bouddha, bleu saphir, jaune d'or, pourpre, blanc, écarlate et une teinte produite par le mélange de toutes les autres. En adoptant ce modèle, on évitait toute cause possible de discussion entre bouddhistes puisque tous, sans distinction, adoptent la même tradition sur l'apparence personnelle du Bouddha et de son aura : de plus, cet étendard n'aurait aucune signification politique, mais resterait strictement religieux. Le comité de Colombo

l'avait dessiné en forme de longue flamme de navire, ce qui aurait été fort gênant à porter dans les cortèges ou à pendre dans des salles. Je proposai donc de le faire de la forme et de la dimension habituelle des drapeaux nationaux, et quand on en eut fait faire un exemplaire, il réunit tous les suffrages. Accepté par le grand prêtre comme orthodoxe, il eut un succès immédiat, et fut hissé sur presque tous les temples et les maisons de quelque importance de Ceylan le jour de la fête de naissance du Bouddha, cette année-là. Depuis, il s'est répandu dans le monde bouddhiste tout entier. J'ai appris avec intérêt, quelques années plus tard, par l'ambassadeur thibétain auprès du vice-roi que je rencontrai à Darjeeling, que ses couleurs sont les mêmes que celles du drapeau du Dalai-Lama.

On pourra peut-être mesurer l'importance du service rendu ainsi aux nations bouddhistes en le comparant au don de la croix aux chrétiens, ou du croissant aux mahométans. De plus, le drapeau bouddhiste est un des plus jolis du monde, les couleurs (1) étant placées verticalement dans l'ordre précité, les teintes forment une véritable harmonie chromatique.

Pour continuer ma politique d'unification, je tins une Convention à Colombo avec des représentants des deux sectes le 14 février pour nous mettre d'accord sur la tournée que je venais faire dans l'intérêt de l'éducation et de la religion. Puis le 20, en com-

(1) Les noms pâlis de ces couleurs sont : *nila*, *pita*, *lohita*, *avadata*, *mangasta*, *prabhaswara*.

pagnie de M. Leadbeater de M. d'Abrew, de Dharmapala et de mon vieux domestique bouddhiste « Bob », je partis pour Negombo dans ma charrette de voyage. Mais l'homme propose et Dieu dispose, comme on dit, et je fus pris de ma première et seule attaque sérieuse de malaria depuis que j'étais arrivé en Orient. Je ne pus faire qu'une conférence et il fallut revenir, après quoi, Leadbeater dut faire mon ouvrage pendant une quinzaine, tandis que je restais au lit, buvant des tisanes d'herbes nauséabondes à faire vomir un cheval, sur l'ordre d'un médecin indigène. Je fus sur pied le 5 mars et je reparus sur la plateforme à Ratnamalana. La tournée dans le district de Négombo reprit son cours et nous visitâmes toutes les stations inscrites au programme.

Le cocotier a servi de thème à des centaines de poètes, car c'est un des plus beaux représentants du règne végétal. Mais il fallait le voir comme nous le vîmes dans la propriété de MM. Pedalis de Silva et R. A. Mirando, la nuit du 23 mars, pour en garder un souvenir ineffaçable. Les étoiles d'argent scintillaient dans le ciel bleu, et dans le bois considérable des cocotiers, on avait allumé de nombreux feux de joie pour protéger les fruits contre les déprédations des voleurs. L'effet de ces lumières sur les surfaces vernies des larges frondes était merveilleusement artistique. Le dessous des feuilles apparaissait en haut-relief, et quand on se tenait au pied d'un arbre en regardant en l'air, on voyait le grand cercle de ciel étoilé autour des troncs, tandis que le vent secouant les palmes, leurs pointes s'élevaient et s'abaissaient ou se tordaient d'un côté à l'autre, et leurs dessus

d'émeraude étincelait aux lueurs jaunes des feux. C'était un des tableaux les plus enchanteurs que j'aie vus de ma vie. Notre char dételé, avec sa tente blanche, les bœufs blancs, les feux de camp et notre groupe étaient fortement éclairés, et je ne pouvais m'empêcher de m'imaginer le beau tableau que Salvator Rosa aurait fait avec cette scène tranquille.

Dans un village que je ne nommerai pas, se trouvèrent des bouddhistes qui tuaient des animaux pour s'en nourrir, qui buvaient et vendaient de l'arrak — un joli état de choses en vérité, bien sur le modèle des chrétiens hindous. Eh bien, on peut croire que je ne leur mâchai pas les mots dans mon discours, leur citant les *Silas* pour leur montrer ce qu'un véritable bouddhiste doit être, et ce qu'ils n'étaient pas. Jusqu'au chef du village qui nous offrait l'hospitalité qui avait un dépôt d'arrak, et la pêche et la vente du poisson étaient à l'ordre du jour. En définissant le Nirvâna et le chemin qui y conduit, je leur déclarai à tous tant qu'ils étaient, m'appuyant sur l'autorité du Seigneur Bouddha en personne, que s'ils s'imaginaient arriver au Nirvâna avec une cruche d'arrak dans une main et un chapelet de poissons dans l'autre, ils étaient grandement dans l'erreur : et que s'ils croyaient cela, ils n'avaient qu'à se faire chrétiens, car de telles choses ne sont pas compatibles avec le bouddhisme !

Le dimanche 11 avril, jour de l'an des Cinghalais, Leadbeater, moi et d'autres nous allâmes au temple de Kélanie, pèlerinage très sacré à quelques milles de Colombo, pour offrir des fleurs et haranguer la multitude. La scène ne manquait pas d'animation

avec la foule des fidèles, les offrandes de fleurs devant les images du Seigneur Bouddha, le bourdonnement des conversations, les intonations traînantes des prêtres récitant les cinq préceptes, suivies du tonnerre des répétitions par le peuple, les milliers de petites lampes allumées autour des arbres de Bodhi, des Dagobas et des bâtiments du temple, enfin le mouvement et l'agitation générale. Le « culte » bouddhiste est la simplicité même. Le pèlerin, portant des fleurs de lotus, de lis, de frangipane ou d'autres plantes ou arbres parfumés, jette ses sandales à la porte de la maison des statues, lève ses mains jointes à son front, dépose ses fleurs sur une plaque de marbre devant l'image, récite une phrase ou deux des livres sacrés, et se retire tranquillement pour faire place à un autre. Voilà tout : quoi de plus simple ou de plus innocent ? On n'adore pas l'image, le fidèle offre sa moisson parfumée à l'idéal du Sauveur du monde, Gautama Bouddha, qu'il fait profession de suivre sur le chemin aux huit branches (*Aryâstânga Mârga*) qu'il a enseigné à tous les hommes, et qu'il vénère au plus profond de son cœur. Le moine bouddhiste n'est pas un médiateur, ses prières ne peuvent sauver que lui-même, et encore seulement s'il y conforme dans la pratique sa vie habituelle, sa pensée et sa conversation. Le Tathâgata était un homme qui, après des naissances sans nombre, a enfin atteint la sagesse et les pouvoirs divins, qui a prêché la doctrine que le Nirvâna est à la portée de tous les hommes qui voudraient profiter de ses découvertes et marcher sur les traces des hommes bons et sages. Il ne se déclara pas infaillible, il n'exigea pas de foi à des

dogmes révélés par une autorité divine. Il a, au contraire, enseigné dans le *Kalama Sutra*, comme je l'ai déjà cité, qu'on ne doit rien croire, que ce soit dit par un sage, écrit dans un livre, transmis par la tradition, ou prouvé apparemment par analogies, à moins que cela ne soit d'accord avec l'expérience humaine. Rempli de compassion, ému jusqu'au brisement du cœur par l'immensité des peines des hommes, il avait volontairement repris naissance sur naissance afin de s'éclairer toujours davantage, de développer de plus en plus sa pénétration et de se rendre capable peu à peu de devenir le conducteur de l'humanité ignorante hors du marais de l'ignorance vers la terre ferme de la vérité. Il n'y a qu'à se mêler à une foule comme celle que nous vîmes à Kélanie pour comprendre combien profonds sont l'amour et la dévotion au Bouddha de ses sectateurs d'aujourd'hui, quelque ignorants, faibles et arriérés dans la civilisation qu'ils soient.

Les quelques jours qui me restaient à passer dans l'île furent remplis par les affaires à Colombo, et le 26 je m'embarquai pour Madras sur le *Chindwara*, et sur ce confortable bateau je retrouvai, dans le capitaine et d'autres officiers, des camarades de traversées précédentes. Pendant cette tournée, je fis 22 conférences et Leadbeater 29; les villages des provinces de l'Ouest et du Nord-Ouest furent visités, plusieurs centaines de roupies furent recueillies pour le Fond national, une nouvelle édition cinghalaise de 5.000 exemplaires du *Buddhist Catechism* et 2.000 du *Sisya Bodhya* ou petit catéchisme élémentaire de Leadbeater. Les comptes de la Société Théosophique

bouddhiste de Colombo et de notre journal indigène *Sanderesa* furent revus et arrêtés, des souscriptions s'élevant à 3. ooo roupies pour les bâtiments du Quartier Général furent recueillies, le Comité de Défense fut organisé de façon permanente, et enfin, et ce n'est pas le moins important, l'étendard bouddhiste fut inventé, perfectionné et adopté. On peut dire que c'est avoir bien travaillé. Je revins seul, car il avait été arrangé que M. Leadbeater resterait en qualité de mon représentant local et garderait la haute surveillance des affaires séculières bouddhistes.

Je trouvai tout en ordre en arrivant à Adyar le 5 mai, et je me remis aussitôt au travail. Subba Row vint me voir le lendemain et nous eûmes une longue conversation sur H.-P. B. et ses projets de retour aux Indes. Je ne sais pour quelle raison il avait entièrement changé de sentiments envers elle ; il était maintenant positivement hostile et insistait pour qu'elle ne fût pas rappelée avant un an ou deux, afin de laisser le temps à l'animosité publique de se calmer et d'éviter le scandale que ne manqueraient pas de causer les missionnaires en poussant les Coulomb à l'attaquer en diffamation. Cependant, son opinion n'était partagée que par peu de membres et la grande majorité penchait à désirer le retour de H.-P. B. dès que sa santé serait assez raffermie pour le permettre. Subba Row revint quelques jours plus tard, apportant avec lui une lettre d'un de nos membres hindous dans laquelle se trouva en l'ouvrant un post-scriptum au crayon bleu de l'écriture de K. H.

Après me l'avoir montrée, il la renvoya par la poste à son correspondant en lui demandant si l'écri-

ture bleue était dans la lettre avant son départ. La réponse arriva en son temps et, à mon avis du moins, ne fut pas satisfaisante. A peu près vers ce temps-là, un individu du Nord de l'Inde faisait beaucoup de réclame dans les journaux pour de soi-disant photographies du Mahatma K. H. qu'il avait été autorisé à prendre sur les frontières du Thibet et qu'il vendait 2 roupies. Nous ne pouvions pas douter que ce fût une attrape impudente, et nous ne demandâmes pas d'exemplaire, mais un ami m'en envoya un, et c'était encore pire que nous n'avions pensé. Au lieu du visage de Christ du Maître, c'était l'image d'une brute de Lama Dugpa avec son attirail de pipe faite d'un tibia, de coupe faite d'un crâne humain, sa robe rouge grossière, son bonnet rouge pointu et ses lourds chapelets. Quelle insulte pour moi qui avais vu face à face le vrai personnage, qui avais causé avec lui et vu les rayons spirituels qui illuminent la physionomie des Sages. Nul doute que cette canaille n'ait fait une bonne spéculation avec ses photographies : puisse l'argent lui avoir profité.

Plusieurs d'entre nous assistèrent, le 24, au mariage d'un de nos jeunes membres de Madras, Ramanjoulou Naidou. On s'amusa beaucoup des tours d'un bouffon qui, avec une simple feuille de bétel tenue à deux mains devant sa bouche, imitait le chant et le sifflement de divers oiseaux et par le nez le timbre d'instruments à cordes ou de cuivre. Il fit aussi de drôles d'imitations d'un missionnaire essayant de prêcher en tamil, d'un Européen grondant son domestique et de quelques types indiens comme on en rencontre de temps en temps dans la société.

J'appris ce mois-là le suicide infiniment triste d'un jeune garçon, fils adoré d'amis européens très chers. Il n'avait que douze ou quatorze ans, une vie heureuse et riche, des parents qui l'aimaient tendrement. Son père était en position de lui faire suivre quelque carrière qu'il eût voulu. Mais voilà que soudain, sans motif, il se tua d'un coup de revolver dans sa chambre, et ce n'est pas tout : son frère en avait fait autant, à peu près au même âge, dans la même maison, environ un ou deux ans auparavant. Il semble que ces deux malheurs aient eu quelque liaison et ce serait un problème intéressant d'éclaircir quel genre de karma a pu rendre nécessaire que ces deux garçons intelligents et affectionnés se soient tués au même âge et aient brisé, deux fois, le cœur de leurs nobles parents. S'imagine-t-on mon bonheur en apprenant de la pauvre mère que sans les secours et les consolations de la Théosophie, elle serait probablement devenue folle ? La compréhension parfaite de la vérité de la théorie du Karma sécha ses larmes inutiles et calma son âme épouvantée. De quelle admirable manière M. Fullerton a expliqué l'action bienfaisante et consolante du Karma dans sa brochure *Theosophy in practice and consolations of theosophy*. Si ces pauvres parents souffrirent tant, ce ne fut pas par accident, ni par « une mystérieuse Providence » mais ils étaient eux-mêmes la cause : ils récoltaient maintenant ce qu'ils avaient semé bien longtemps auparavant.

« Le père, dans une vie passée, avait fait la vie dure à ses enfants ou avait manqué de sympathie envers ceux qui dépendaient de lui et avait ainsi amassé un

record qui devait être expié plus tard. Alors les conditions avaient changé, et le glaive qu'il avait enfoncé dans les cœurs impuissants était entré dans le sien. C'est dur à supporter, mais il sait que c'est seulement ainsi que l'expiation peut avoir lieu, que la dette due à la Justice peut être payée et l'avenir libéré de ses angoisses et de ses chagrins. Et c'est ainsi qu'il accepte cette expiation qui le rassure, et se console dans la pensée qu'il n'a eu que ce qu'il méritait, etc. »

On pourrait expliquer ainsi que ces deux entités, destinées par leur karma personnel au suicide dans l'adolescence, aient été attirées à naître dans cette famille-là. Les liens karmiques antécédents exigeaient que l'un se précipitât d'abord dans le Kamaloka et attirât ensuite l'autre hypnotiquement sur ce noir sentier. Quant à leur mère, dans sa présente incarnation, s'il y a jamais eu mère ou femme plus faite pour être aimée, je ne l'ai pas connue. Mais il est assez évident qu'elle avait dû faire dans une vie antérieure quelque chose qui attirait sur elle la douleur, suite inévitable d'une telle tragédie, si nous vivons dans un monde où s'équilibrent les causes et effets et si nous ne sommes pas les jouets de diables et de vagabonds astrals.

Dans un chapitre précédent, j'ai cité un cas particulier de Karma familial que je rencontrai dans l'Inde septentrionale. Deux fils d'une famille respectable et bien portante avaient été frappés chacun de parlysie en atteignant leur douzième année. Quand je les vis, l'un avait quatorze ans et l'autre douze; et quoique j'eusse guéri quelque deux cents paralytiques par

mes passes magnétiques, il me fut impossible de rien faire pour ces pauvres enfants. C'était évidemment leur karma de souffrir en cette manière et ils étaient incurables.

Le livre d'Adolphe d'Assier, *l'Humanité posthume*, sur l'état de l'humanité après la mort, me plut tellement, que je demandai et obtins sa permission d'en publier une édition anglaise avec mes propres annotations. Je commençai cette traduction le 27 mai 1886 et, tout en remplissant mes autres devoirs, je la terminai le 24 juin. Elle fut publiée sous une jolie forme par Redway et obtint un succès flatteur. A mon avis, c'est un des livres de référence les plus utiles de notre littérature occulte, surtout parce que son auteur avait été Comtiste et nous conduisit pour ainsi dire au delà de la tombe dans le pays des ombres. Peu importe qu'il nous abandonne à moitié chemin dans les ténèbres ; tout au moins a-t-il disposé des objections de ceux de son ancien parti qui refusaient d'avancer d'un pas au delà du seuil du sépulcre.

Le 6 juin, le Conseil se réunit et approuva mon projet d'organiser un bureau de contrôle qui dirigerait notre mouvement dans les États-Unis d'Amérique. Peu après, cependant, éclata une querelle entre M. Judge et le docteur Coues, ce dernier désirant être nommé président de la section américaine — ce qui eût été une anomalie, car une société ne peut avoir qu'une tête si elle doit être réellement une entité, un corps. Il nous écrivit à H.-P. B. et à moi des lettres fantastiques, pleines de ses propres louanges, et dans lesquelles la plus grossière flatterie se mêlait à la suffisance et à des menaces à mots couverts. Il nous ex-

pliquait comment il avait cuisiné le public américain, tantôt excitant sa curiosité et son étonnement, tantôt détruisant ses espérances de jamais percer le mystère qu'il cachait aux profanes. En somme, il me fit l'effet d'un homme des plus dangereux et des moins désirables à avoir à manier. De sorte que, quand il eut amené les choses à un certain point, j'obtins du Conseil de dissoudre ce bureau de contrôle et de le remplacer par une forme sectionnelle d'organisation sur des bases purement républicaines et douée d'éléments intérieurs de stabilité. C'est chose historique maintenant que la façon satisfaisante dont cette section fonctionna sous la direction de M. Judge. Plus tard, le docteur Coues fut expulsé de la Société.

Une lettre de Tookaram Tatya m'arriva de Bombay, qui nous causa à tous une grande surprise. Sur la première page, il parle avec expression de la disparition de Damodar et de notre ignorance de sa vie ou de sa mort. Sur la seconde page blanche, je trouvai un long message du Mahatma K. H., ou du moins de son écriture familière, me donnant des informations précises en réponse à la plainte de Tookaram. Damodar, disait-il, était vivant et en sûreté ; il avait essayé de traverser les épreuves terribles de l'Initiation, mais avait échoué à cause de sa faiblesse physique, cependant, il devait réussir plus tard. Le temps était venu pour nous de nous rendre compte de l'existence d'une loi inexorable de Karma et d'agir en conséquence. Le ton de ce message était admirable d'un bout à l'autre et je me réjouis de voir ce rappel sévère de notre responsabilité personnelle : cela me semblait annoncer l'aurore de jours meilleurs, et sonner le

glas de toute cette pseudo-sainteté de mauvais aloi que nous avions trop vue. Je renvoyai la lettre à Tookaram et je lui demandai ce qu'il savait de cela comme Subba Row l'autre fois. Il me répondit, dans une lettre reçue le 13, par l'expression d'une grande joie de cet événement et me dit que d'autres de nos membres les plus influents partageaient ses sentiments. Comme H.-P. B. était en Europe et Damodar au Thibet, ce phénomène ne pouvait être attribué ni à l'un ni à l'autre, même par leurs critiques les plus malhonnêtes.

Les nouvelles d'Europe étaient maintenant encourageantes. A la tête de notre mouvement en France, nous avions un homme admirablement doué et capable. Louis Dramard, qui bien malheureusement pour nous, tomba en consomption rapide peu après, et mourut juste au moment où un champ illimité d'utilité s'ouvrait devant lui. S'il avait vécu, nous aurions eu, dans le courant des cinq années suivantes, de très nombreux adhérents parmi la classe supérieure des Socialistes Français, dont Bernard Malon et Dramard, de purs altruistes, étaient les types. Encore maintenant, nous avons des membres dans l'Assemblée Nationale, du moins nous en avions il y a trois ans, quand j'ai été à Paris pour la dernière fois. Le fait est que ce pollen théosophique a été disséminé sur le monde entier, et a fécondé des milliers d'esprits chez lesquels le monde ne soupçonne pas de telles affinités. Quand Tennyson mourut, on trouva *la Voix du silence* sur sa table de nuit, et plus d'un personnage royal garde nos livres sur les rayons de sa bibliothèque privée. Et pourquoi pas ? Les pensées

sont des choses, et les grandes pensées sont plus puissantes que le monarque le plus absolu de la terre : il lui faut s'incliner devant leur majesté. Criez donc ! veilleurs, sur les murs de notre citadelle, car les vents porteront vos appels aux oreilles de ceux dont l'ouïe clairaudiente les attend et dont le Karma a sonné.

Une lettre de H.-P. B., sur la composition de la *Doctrine Secrète*, que je viens de trouver sous ma main, est si suggestive que je vais l'insérer ici. Elle dit :

« Sinnett est parti après avoir passé trois semaines avec moi, et Mrs... reste encore douze jours. Elle est bien bonne et me copie la *Doctrine Secrète*. L'énorme (volume) de Stances Préliminaires, le premier chapitre sur la période archaïque et la Cosmogonie avec des appendices innombrables est prêt, mais comment l'envoyer à Adyar ? S'il était perdu ! Je ne me rappelle pas un traître mot, nous serions bien ! Enfin, mon vieux, Z. l'a lu d'un bout à l'autre, relu et il le recommence pour la troisième fois. Il n'a *rien trouvé à corriger* dans mon anglais, et il dit qu'il est stupéfait de l'érudition gigantesque, de la justesse des raisonnements, montrant l'ésotérisme de la Bible et ses parallèles incessantes avec les Védas, Brahmanas, etc. C'est encore un peu plus étonnant qu'Isis. Car vous corrigiez et Wilder suggérait. *Maintenant, je suis absolument seule*, avec mon fauteuil et mon encrier, et autant dire pas de livres. J'ai écrit toute une section et l'interprétation d'une stance entière (40 pages environ), sans aucun livre près de moi et sans m'arrêter pendant presque quatre heures, écoutant tout

simplement. Voilà qui n'est pas de la blague, mon vieux, c'est sérieux. »

Une coïncidence en passant. Pendant que j'écris ceci, parmi les revues qui couvrent ma table, se trouve le numéro du 25 février 1899 de *Banner of Light* dans lequel je vois un article apparemment écrit par l'éditeur et intitulé : *Talmage était-il inspiré ?* Voici ce qu'il dit :

« Plusieurs de nos lecteurs se rappelleront un poème publié il y a quelques mois dans *The Banner*, intitulé: *La scène de l'existence*, par Madge York. Ce poème fut reçu et laborieusement épelé au moyen de la planche Ouija par un monsieur qui, quoique peu connu dans les cercles médiumistiques, jouit de pouvoirs réceptifs singuliers. Il y a un an, l'été dernier, l'éditeur fut informé, par ce monsieur, qu'il avait reçu une autre communication des plus remarquables de plusieurs pages par la planche ouija, au sujet des occupations des esprits. Lui et un ami passèrent plusieurs soirées à la recevoir, l'un transcrivant les mots sur le papier, et l'autre fournissant le pouvoir qui permettait à l'intelligence de guider le marqueur vers les lettres. Souvent un mot fut épelé plusieurs fois de suite pour être sûr qu'il n'y avait pas d'erreur. N'étant pas très familier avec les nombreux personnages historiques auxquels il était fait allusion, ce monsieur passa presque la nuit entière à vérifier dans une encyclopédie les noms et les renseignements donnés. Il les trouva absolument corrects, dans tous les cas sans exception.

Quoique cette communication vînt en réponse à

ses demandes et à un désir personnel de s'instruire, il pensa que ces informations étaient données aussi bien pour d'autres que pour lui, et il avait l'intention arrêtée de les partager un jour avec le reste du monde. Il hésitait encore à le faire parce qu'on lui avait assuré que le message n'était pas encore tout à fait complet. En attendant, il le lut à beaucoup d'amis. Il y a à peu près un an et demi, il le donna à un typiste de New-York pour le copier à la machine. Des avocats, des hommes d'affaires et des négociants lurent ce document et se demandèrent d'où il venait.

Nous arrivons à la partie étrange de notre affaire. Le 22 janvier 1899, le Rév. T. de Witt Talmage fit un sermon dans son église de Washington D. C., intitulé : Que font à présent nos amis défunts ? tirant son texte d'Ezéchiel : « Et voici que dans le quatrième mois de la trentième année, quand j'étais parmi les captifs sur la rivière de Chedar, les cieux furent ouverts. »

Ce sermon fut publié dans la *Post* de Washington, copié par le *Progessive Thinker* la semaine dernière et paraîtra dans le prochain numéro de *Banner of Light*. Sauf l'introduction, certains embellissements, et la couleur orthodoxe donnée par l'esprit du prédicateur, ce sermon est identique à la communication reçue sur la planche ouija deux ans auparavant par notre ami. Certains paragraphes sont semblables sans un mot de changé.

D'où vint l'inspiration ? Le monsieur nous dit qu'il n'a pas demandé le nom de l'intelligence qui lui fournissait une si riche nourriture intellectuelle. Il ne désire pas à présent laisser publier son nom, mais il

communiquera par correspondance avec quiconque voudrait vérifier les assertions ci-dessus, et donnera les noms et adresses du typiste et d'autres qui témoigneront volontiers. »

Tous les occultistes expérimentés qui liront ceci verront le rapport entre ce cas et la question entière des plagiats dont on accuse H.-P. B. Ses livres ont été disséqués de la manière la plus impitoyable et sauvage par ses ennemis, et parce qu'ils renferment un grand nombre de citations d'autres auteurs sans indication de provenance, on l'a accusée de plagiat volontaire et peu honorable. Il y a de ces accusateurs qui, eux-mêmes, spirites expérimentés depuis des années, familiers avec les médiums et leurs phénomènes, devraient savoir que nous n'avons pas encore appris le secret des courants de pensées sur les différents plans de mentalité. Aucun d'eux n'est en état d'expliquer les découvertes simultanées ou quasi-simultanées de vérités scientifiques par des chercheurs éloignés les uns des autres et sans communications entre eux, ou la rencontre des mêmes idées dans des livres publiés presque en même temps dans différentes parties du monde (1). Il est à présumer

(1) Au moment où j'écris, la *Bombay Gazette* du jour publie le paragraphe ci-après :

« C'est un fait curieux (dit un correspondant) qu'au moment même de la publication du premier *Jungle Book* de Kipling, M. Fred Whishaw avait justement un Jungle Book prêt à être publié dont il était l'auteur. La coïncidence était parfaite, car M. Whishaw s'était servi des noms des animaux et d'expressions animales sensiblement de la même manière que Kipling. Soudain, le *Jungle Book* de Kipling fut annoncé, et quoique

qu'aucun des critiques cruels de H.-P. B. n'oserait dire que M. Talmage avait pillé son sermon dans un message spirite inédit deux ans après sa réception par le médium, lu par ses amis, et autant qu'on peut savoir inconnu de M. Talmage. Si donc on lui accorde le bénéfice du doute, pourquoi plus maltraiter H.-P. B. ? On peut voir, d'après les exemples qui précèdent, que H.-P. B. n'a peut-être pas été coupable d'un seul plagiat conscient en écrivant l'un ou l'autre de ses grands livres, mais qu'elle peut les avoir tirés directement ou les avoir reçus spirituellement de seconde main, de cette grande réserve de pensée humaine et de productions de l'esprit, la Lumière Astrale, où, comme les gouttes se perdent dans l'Océan, les générateurs individuels de pensée sont perdus dans la totalité de l'Esprit Infini, sauf pour celles de ces intelligences extrêmement avancées qui peuvent compter les grains de sable et les gouttes de l'Océan et séparer les atomes de leurs vortex respectifs. H.-P. B. dans cette lettre me dit que M. Z. demeurait près d'elle pendant des heures tandis qu'elle transcrivait ce que dictait à son sens claraudient un Maître invisible pour lui mais visible pour elle. Le lecteur trouvera dans la seconde série de ces

plusieurs années se soient passées depuis, M. Whishaw ne veut pas lancer son propre livre. Voilà une des coïncidences littéraires des plus singulières. Il a encore son manuscrit. »

Qui a pillé l'autre ? Et encore : En 1842, le docteur J. R. Buchanan habitant alors Louisville, États-Unis, et M. J. B. W. Gardner de Roche-Court, Angleterre, agissant indépendamment l'un de l'autre, annoncèrent leur découverte du pouvoir de suspendre ou d'exciter l'action des organes cérébraux par le magnétisme. Lequel des deux pilla l'autre ?

souvenirs ma description de sa méthode d'écriture sous la dictée d'un Maître invisible, observée par moi à Ootacamound. J'ai vu cela cent fois pendant qu'elle écrivait *Isis*; je l'ai décrit exactement comme cela se passait et j'ai cité sa propre version de ce procédé dans une lettre à sa sœur. Cela s'accorde parfaitement avec ce qu'elle écrit d'Ostende. Appellerons-nous plagiat ce phénomène? Ou confesserons-nous modestement notre ignorance de ce fait impressionnant de la transmission de vibration de pensées de l'homme à l'homme physique, de l'homme à l'homme spirituel et de l'homme spirituel à l'homme physique, de ses lois, de ses limitations et de ses potentialités?

CHAPITRE XVIII

Fondation de la Bibliothèque d'Adyar.

Le projet primitif était de bâtir un kiosque séparé pour y accrocher les portraits de nos deux Mahatmas protecteurs, peints par Schmiechen, mais à mesure que la construction de la bibliothèque et du hall des Conventions avançait, il devint évident que cela vaudrait mieux de les installer dans une annexe spéciale de la bibliothèque. Ce que l'on fit. L'admirable écran sculpté que H.- P. B. avait fait faire pour sa grande chambre, se trouva juste à la taille voulue pour servir de séparation dans l'arche qui s'ouvre entre la bibliothèque et la salle des portraits; aussitôt fini, on le mit en place. Les carreaux de marbre blanc et noir, qui pavaient les vérandas quand nous avions acheté la propriété, furent utilisés pour la bibliothèque et ses approches, tandis que de nouvelles plaques furent données par M. C. Ramiah de Madras pour le sol de l'annexe des portraits. La construction se poursuivait avec toute la diligence possible sous la surveillance professionnelle du bon M. Sambiah, notre désir étant d'avoir fini pour la Convention suivante.

Faute d'argent, nous étions fort gênés, mais d'une manière quelconque tout s'arrangea avec le temps; c'est toujours ainsi.

Je partis le 17 mai pour la charmante station de montagne Bangalore, invité par un certain nombre d'hommes influents à faire des conférences et à former une branche de la Société. Il y a un siècle, la bataille de Seringapatam écrasa l'empire de Tippoo Sultan, le souverain belliqueux de Mysore, et ramena l'ancienne dynastie hindoue sur le trône sous la protection anglaise. Les affaires de ce pays ont été si bien administrées depuis, qu'on en a fait un des États les plus prospères et les plus progressifs de l'empire. Ses progrès, pendant les quinze dernières années, sous la direction de Sir K. Seshadri Iyer, premier ministre, ont été étonnants. La richesse a augmenté par sauts et par bonds, les impôts ont diminué, les mines ont été mises en exploitation et l'organisation de l'éducation pour les deux sexes est un modèle à copier. Quand j'aurai ajouté que ce premier ministre est membre avoué de notre Société depuis le temps de ce voyage, on verra que j'ai juste sujet d'être fier de la prospérité de ce peuple sous le pouvoir d'un homme d'État qui pratique les principes théosophiques (1).

Cette visite fut délicieuse d'un bout à l'autre, remplie par les promenades en voiture le long des larges avenues bordées d'arbres pour voir les points de vue intéressants, par des visites à des personnages importants, par la réception des visites rendues, et des

(1) Cet homme éminent est mort depuis.

discussions publiques ou privées sur des sujets métaphysiques, philosophiques ou scientifiques. Le lendemain de mon arrivée, j'eus un entretien de deux heures avec le Dewan (premier ministre) sur le Yoga, l'Adwaita et la Théosophie, et je trouvai en lui un des hommes les plus éclairés et sympathiques que j'aie jamais rencontrés. Il consentit à présider ma première conférence le 20. Je la donnai au Collège Central, dans un grand hall à colonnes et à tribunes qui était comble à étouffer. Une foule non moins nombreuse stationnait au dehors. On me donna pour thème : La Théosophie et la S. T., et je n'ai jamais parlé à des auditeurs plus enthousiastes. Les quelques paroles du Dewan étaient bien appropriées et aussi lucides que bienveillantes. Un des résultats de cette assemblée fut de m'attirer le lendemain un flot de visites et de faire entrer treize personnes dans la Société. Il s'en offrit neuf autres le jour suivant, et le troisième jour nous avions 28 noms sur la liste.

La Cité de Bangalore est fort étendue et se divise en deux parties : le Cantonnement où habitent les Européens et les hauts fonctionnaires, et la Cité proprement dite, qui est plus ancienne. J'y donnai ma troisième conférence sur un sujet tout à fait hindou : le Vayu Loka et ses habitants, ce qui est à peu près l'équivalent du purgatoire des catholiques. Les croyances populaires aux Indes sur cet état post-sépulcral sont intéressantes et dans l'ensemble identiques. Ceux qui étudient cette branche du folklore et de l'occultisme tireront beaucoup de profit de la lecture de l'excellent ouvrage de d'Assier sur l'état de l'homme après la mort. Au moment de mon

voyage à Bangalore, j'étais en train de recueillir des informations sur le Vayu Loka et quelques parties de mon discours m'avaient été fournies par deux habitants de Mysore. Les opinions diffèrent beaucoup sur la durée normale du séjour de l'âme dans cette région du purgatoire, cette halte à mi chemin entre la terre et le ciel (*swarga*). Au Mysore, ils la fixent à dix ou seize jours, et la cérémonie de *sraddha* ne se fait qu'au bout de ce laps de temps. Les soldats tués dans une bataille vont droit au ciel — croyance qui ressemble singulièrement à celle des Scandinaves et des autres peuples anciens de l'Europe. Mais les souverains souffrent de grandes peines si la cause de la guerre était injuste. Les suicidés et les victimes d'accidents ont à errer dans le Vayu Loka autant d'années qu'il leur en restait normalement à vivre. On dit au Mysore qu'après le Vayu Loka, état transitoire, viennent Swarga et Naraka — le ciel et l'enfer — et que l'âme ayant pour ainsi dire largué ses amarres terrestres est attirée vers l'une ou l'autre de ces régions selon la nature de l'attraction qu'elle s'est préparée. Quand tous les effets du Karma de sa dernière existence sont épuisés, elle revient à la vie terrestre, obéissant à sa *trishna* (soif) inapaisée. Ainsi tourne sans cesse la roue des existences jusqu'à ce que l'extinction des désirs délivre de la vie et de la mort. Je donne ici cet aperçu des croyances populaires dans cette région montagneuse, qui sont aussi, dans une large mesure, celles des peuples primitifs, comme on me le dit pendant le séjour délicieux que je décris en ce moment.

J'étais en train d'avoir une conversation des plus

intéressantes sur le Védanta chez le Dewan avec lui et son Gourou, un vénérable et savant Pandit, quand l'atmosphère spirituelle harmonieuse que nous engendrions autour de nous fut soudain troublée et bouleversée par une irruption de l'aura de ruse politique et d'égoïsme amenée par feu Sir T. Madhava Row K. C. S. I., ex-Dewan de Baroda. La vie entière de cet homme d'État talentueux a été consacrée aux affaires de ce monde, et son œuvre favorite était de réaliser les plans d'accroissement de richesses, de progrès industriel et de finesse politique que formait son esprit fertile, et qu'il fit de son mieux pour mettre en œuvre dans les différents États où il fut premier ministre, Travancore, Indore, et Baroda. Il prenait modèle sur le système anglais d'administration et il eut toujours de remarquables succès. A Londres, comme à Simla, Bombay ou à Madras, il était *persona grata*. On ne pouvait guère s'attendre à ce qu'un homme comme lui s'intéressât à des excursions philosophiques et métaphysiques sur les plans élevés de la pensée indienne, et dès qu'il entra dans le salon du Dewan, l'Advaita s'envola par la fenêtre pendant que M. Sagesse Humaine entrait par la porte. Dire que nous étions contents ne serait pas vrai, c'était bien le contraire, mais il n'y avait rien à faire qu'à le laisser conduire la conversation sur son propre plan « pratique ». Maintenant, que ce fût à cause de ma hardiesse à exprimer des opinions hétérodoxes et hors du courant, ou à cause de l'habitude que mon expérience des affaires publiques dans mon pays m'avait donnée de ce genre d'esprits, toujours est-il, que, dans un certain sens, je n'avais pas

de meilleur ami aux Indes que Sir Madhava Row, quelque différentes que fussent nos opinions religieuses. Peu avant sa mort, il organisa une souscription publique pour faire faire mon buste par M. Havell, directeur de l'école d'art de Madras — une assez bonne preuve de son estime et de son amitié. Mais le jour dont je parle, à ce que je vois dans mon journal, il entra en discussion avec moi sur sa politique de donner aux Hindous ce qu'il appelait « l'éducation du ventre » et de les détourner de leurs philosophies ancestrales, qui, disait-il, les avait réduits à perdre leur indépendance nationale. Pauvre homme! Il mourut riche, mais je doute qu'il fût heureux, car il offrit une fois à Mme Blavatsky de donner 100.000 roupies à la Société et de consacrer le restant de sa vie à travailler pour elle si elle voulait « lui montrer quelque miracle tendant à prouver l'existence et la survie de l'âme ». Combien nombreux sont-ils, hélas, ceux qui sont prêts à troquer leurs richesses pour la science spirituelle, à condition qu'on la leur procure sans les déranger dans leurs affaires.

Le Dewan de Mysore entra dans notre Société le 1er août, comme beaucoup de ses principaux collègues l'avaient fait avant lui, et je me trouvai à même de former deux grandes branches dans la Cité et le Cantonnement avant de rentrer à Madras. Je partis le 1er août au soir, après avoir reçu les adresses d'adieu des comités des deux branches. Ce séjour fut un des plus plaisants que j'aie jamais faits et, au bout de treize ans, je suis heureux de pouvoir dire que les amitiés fondées alors sont encore vivantes.

J'arrivai à Adyar le jour de ma naissance (2 août) et je le passai comme d'ordinaire à mon bureau jusque bien avant dans la nuit.

Quand H.-P. B. nous quitta pour retourner en Europe, elle me pria particulièrement de déménager du Bungalow de la rivière pour occuper la nouvelle chambre que les Coulomb avaient bâtie pour elle en 1884 pendant que nous étions absents et que lui et sa *cara sposa* étaient chargés de tenir la maison. Je le fis, mais, quand arriva la saison des pluies, il n'y avait pas un coin de la chambre où mon lit pût être à sec; le toit en terrasse était percé comme un tamis. Il me fallut donc démolir et reconstruire, et, pendant que j'y étais, je fis agrandir l'extrémité nord et ouvrir des fenêtres à l'est et à l'ouest, afin de ménager pour H.-P. B. des courants d'air et de jolies vues de la rivière quand elle reviendrait à son cher home indien. La pauvre ! Elle n'en a jamais joui, et maintenant je couche dans la chambre où elle manqua mourir deux fois en 1885, avec autour de moi quelques-uns de ses meubles, tableaux et bibelots pour me rappeler continuellement sa chère personne. Comme toujours, elle mit les affaires courantes de la Société sens dessus dessous en s'en mêlant. Le courrier du 12 août m'apporta la nouvelle consolante que (sans l'ombre de pouvoirs constitutionnels) elle avait câblé à nos gens de New-York de dissoudre le Bureau de Contrôle américain — pour apaiser Coues, je présume — et qu'elle avait aussi offert à Judge de lui passer sa part de propriété du *Theosophist* et de le nommer son successeur (comme à deux ou trois douzaines d'autres). Quel dommage qu'on ne puisse pas réunir en un seul

paquet les innombrables propositions semblables que tout le long de son existence elle fit à tant d'hommes et de femmes ! Offrir sa succession, c'était aussi libéral et pratique que de promettre une ferme dans la lune car elle ne pouvait avoir de vrai successeur, pour l'excellente raison que personne ne serait jamais comme elle et ne pourrait remplir sa place. Cependant Mrs Besant a prouvé qu'on peut se créer une situation aussi imposante que la sienne et faire autant qu'elle pour répandre la Théosophie dans le monde. Mais « il y a la gloire du soleil, et autre est la gloire de la lune, autre la gloire des étoiles », de sorte que s'il ne peut y avoir plus d'un soleil H.-P. B., ni d'une lune Annie Besant, il y a place dans notre ciel pour des armées d'étoiles qui certainement ont toutes des degrés différents de gloire. Si Judge avait seulement pu le comprendre !

J'étais accablé d'ouvrage en revenant, car Oakley partit pour changer d'air et reprendre des forces et je dus prendre sur moi tout le travail d'éditeur.

L'accroissement de la bibliothèque rendant désirable la séparation des livres orientaux des occidentaux, je fis accommoder la première chambre de H.-P. B. à Adyar, celle où tant de phénomènes connus eurent lieu, en Section occidentale, et nous y transportâmes les livres en septembre avec une grande table, et la pièce servit aussi aux séances du conseil. La chance voulut que cette chambre ne fût prête que le 7 du mois, en dépit de mes efforts désespérés pour presser les charpentiers; et, frappé par cette coïncidence, j'y portai moi-même *Isis Dévoilée* qui fut le premier livre déposé sur les rayons; H.-P. B. comme

les lecteurs de M. Sinnett peuvent se le rappeler (*Incidents*, etc.) étant née dans le septième mois de l'année portait le nom de *Sedmitchka* (celle qui est liée au nombre sept). De plus, elle se maria le 7 juillet (1848), arriva en Amérique le 7 juillet (1873) et mourut dans le septième mois de la dix-septième année de notre collaboration théosophique. Et quand on considère le rôle que le nombre sept a joué et joue encore dans ma propre existence, on se trouve dans un joli réseau de parenté numérique.

Nous voyions beaucoup Subba Row au Quartier Général dans ce temps-là, et nous avions de nombreuses occasions de profiter de ses enseignements occultes. J'ai une note dans mon journal qui relate qu'il nous dit que « trois quarts au moins de son existence se passent dans un monde dont sa propre mère n'a aucune idée ». Qu'il y a peu de parents qui connaissent les occupations nocturnes des entités auxquelles ils ont fourni leur réincarnation actuelle ! Et combien peu de ces entités elles-mêmes rapportent des souvenirs de leurs activités hors du corps !

CHAPITRE XIX

Cérémonie d'inauguration.

Nous bâtissions beaucoup en 1886, et le bruit de la truelle et du marteau retentit pendant presque toute l'année. En dehors de la reconstruction de la chambre de H.-P. B. sur la terrasse, dont M. Coulomb avait fait le toit aussi étanche qu'une passoire, et la transformation de son ancienne chambre en bibliothèque occidentale, il fallait pousser avec la plus grande hâte la construction de la bibliothèque orientale afin qu'elle fût prête à inaugurer pendant la Convention. Pour éviter de perdre de la place en mettant des piliers, nous avions fait venir des poutres de fer d'Angleterre, et quand elles furent placées, quelle ne fut pas notre angoisse en voyant que le poids de la terrasse de briques les faisait fléchir de 5/8 de pouce ! La portée de 27 pieds était un peu longue, et dans notre inexpérience nous craignions qu'à la longue la terrasse finît par s'écrouler peut-être sur quelqu'un, ou ce qui serait presque pire, en pulvérisant les portraits sans prix des Maîtres. Je crois que nous aurions personnellement préféré la mort à cette alternative.

Mais les poutres finirent par prendre leur aplomb et les travaux furent pressés autant que possible. A la fin de septembre, voyant que la bibliothèque serait finie à temps, on envoya une circulaire invitant des savants à composer des poèmes en sanscrit, pâli et zend à cette occasion, et priant nos collègues des différentes religions de l'Inde ou de Ceylan, d'obtenir de leurs prêtres de venir prendre part à la cérémonie d'inauguration à laquelle je voulais donner un caractère montrant l'attitude éclectique de la Société envers les différentes religions du monde. Il y avait bien à faire dans le département de la littérature, le service habituel du *Theosophist* s'étant augmenté de la préparation d'une monographie pratique de la *Psychométrie et Transmission de pensée*, de l'établissement du catalogue des livres de la bibliothèque occidentale, de la préparation d'une nouvelle édition du *Catéchisme Bouddhique* et d'autres choses. De plus, il fallait donner des conférences.

Nous eûmes grand plaisir à voir arriver, le 3 octobre, le prince Harisinji et sa famille, car, comme les lecteurs le savent déjà, il était adoré au Quartier Général pour son charmant caractère et son amitié éprouvée. Il a supporté l'épreuve du temps aussi bien que qui ce soit de nos amis de la première heure. Parmi les princes indiens, c'est à la fois le meilleur homme et le meilleur ami que je connaisse, et si tous étaient comme lui, la religion serait aux Indes sur un meilleur pied qu'on ne le voit dans ces jours dégénérés. Il passa quatre semaines avec nous dans le Bungalow de la rivière; ses repas étaient préparés par ses propres domestiques.

Juste au moment de partir, sa charmante femme, type accompli de la noble race rajpoute, nous donna une somme considérable au nom de son fils pour l'érection d'un portail de pierre de style ancien. Des circonstances diverses nous empêchèrent toujours d'accomplir ce projet jusqu'à une époque tout à fait récente, où nous fîmes apporter d'un temple ruiné du sud de l'Inde les lourds piliers et la traverse sculptée qui ouvrent actuellement l'avenue de nos jardins. Ce monument, que l'on croit déjà âgé de 2.000 ans, demeurera encore des siècles debout en témoignage d'affectueux souvenir (1).

Le courrier m'apporta, vers ce temps-là, une lettre des plus cordiales d'un évêque bénissant notre Société pour ses efforts contre la marée montante du scepticisme et pour développer l'esprit religieux dans le monde. Il désirait devenir un de nos membres et demandait des instructions et l'autorisation de former une branche de la S. T. Croyez-vous ! Un évêque, sur du papier aux armes épiscopales ! Voilà du nouveau pour nous, car le clergé en général n'avait cessé de nous dénoncer en chaire comme des fils de Bélial. A vrai dire, il était noir, un nègre pur sang comme le prouvait sa photographie sans illusion possible, mais enfin un évêque, orthodoxe, sacré par la section américaine ou épiscopale de l'Église anglicane. Son diocèse était en Haïti. On ne peut dire quels bons résultats s'en seraient suivis pour notre cause si peu après son île n'avait été bouleversée par une de ces ré-

(1) Le prince Harisinji mourut dans un accident, le 2 janvier 1903.

volutions si communes en Haïti et dans les États Sud-Américains.

En novembre, des lettres de M. Richard Harte de New-York et du docteur Elliott Coues m'annoncèrent l'écroulement de la Société aux États-Unis : ce dernier attribuait la catastrophe à mon refus de faire l'autocrate — ou de le lui laisser faire — et le premier à la prétention de Coues de tyranniser tout le monde ! Voici la note de mon journal à ce propos : « Peut-être bien qu'ils ont tort tous deux, et que la Société n'est pas du tout écroulée là-bas », ce que les événements subséquents démontrèrent assez.

Dès la première semaine de décembre, nous avions reçu des poèmes sanscrits de pandits de Bénarès, du Bengale, de Bombay et de Madras, et des vers sanscrits et pâlis des prêtres les plus savants de Ceylan. Environ à la même époque, je reçus de H.-P.B. le manuscrit du premier volume de *la Doctrine Secrète* pour être lu et revu par Subba Row et par moi. Mais celui-ci, alors d'humeur fantasque, refusa de faire plus que de le lire, alléguant qu'il était si plein d'erreurs que s'il y touchait il serait obligé de le récrire entièrement. Ce n'était que caprice, mais le résultat fut excellent, car lorsque j'eus transmis cette réflexion à H.-P.B., elle en fut grandement troublée, se remit à l'œuvre, retoucha très soigneusement son manuscrit, corrigea de nombreuses erreurs dues à son manque de méthode, et avec l'aide d'amis européens, elle mit le livre à son point actuel. Il faut dire à sa louange qu'elle était toujours très désireuse qu'on lui montrât ses erreurs et très prête à les corri-

ger (1). C'était surtout ainsi quand il s'agissait de parties qui ne lui avaient pas été dictées psychiquement par les Aides Invisibles qui présidaient à la composition de ses deux grands ouvrages, *Isis* et *la Doctrine Secrète* qui resteront ses chefs-d'œuvre, la merveille des générations à venir.

On donna les derniers coups de pinceau à la Bibliothèque le 22 décembre ; le délicieux écran sculpté qui fait l'admiration de tous les visiteurs fut placé le 19 ; le même jour on finissait le pavé de marbre de la Salle des Portraits, celui de la Bibliothèque le 22 et tout était fini. Les premiers délégués arrivèrent le 21 et le même soir j'écrivis mon discours d'inauguration

(1) Je me figure qu'elle aurait été bien humiliée si elle avait vécu assez longtemps pour lire dans son propre magazine *The Theosophical Review* la démolition totale et mordante des démonstrations frauduleuses de la « Force Intra Éthérique de Keely après tout ce qu'elle en avait dit dans la *Doctrine Secrète* (I. 606). Elle ne savait personnellement rien de Keely mais avait conçu ses impressions de seconde main sur les dires d'un ami de Philadelphie — actionnaire de la première compagnie de Keely — et de Mrs Bloomfield-Moore, son admiratrice et disciple enthousiaste. Elle savait fort bien en revanche, à quoi s'en tenir sur les forces éthériques ou autres, et leurs potentialités, et avait souvent prouvé expérimentalement qu'elle avait le pouvoir de les manier. De sorte que sans s'arrêter à vérifier les théories de Keely ni les allégations de Mrs Moore, elle s'enfuit par la tangente vers un essai des plus instructifs sur les forces cosmiques, et exposa, en paraissant négligemment approuver le charlatan maintenant démasqué, un point faible de plus de son armure aux flèches de ses ennemis triomphants. Mais qu'importe après tout ? C'était H.-P.B et voilà, que nous avons connue au milieu de nous, géante sous bien des aspects mais un peu gobe-mouche aussi peut-être quand elle acceptait trop aisément les affirmations de ceux qui s'étaient facilement imposés à sa confiance.

de la Bibliothèque. Par tous les trains il survenait des délégués du Bengale, des provinces du Nord-Ouest et des provinces centrales, de Bombay, de Madras et Ceylan jusqu'à ce qu'enfin la maison et ses annexes étaient pleines à regorger. J'écrivis comme d'habitude mon Rapport annuel le 26 au soir, et le 27 à l'heure convenue, la Convention se réunit et prépara l'ordre de ses travaux. La session de cette année-là resta mémorable à cause des quatre discours de Subba Row sur la Bhagavad Gita qui charmèrent ses auditeurs et, publiés ensuite en volumes, restent un des trésors les plus précieux de notre littérature théosophique. Ces discours furent comme un avant-goût du caractère intellectuel imprimé plus tard à nos réunions annuelles d'Adyar par ceux de Mrs Besant. L'après-midi du 27, le prêtre bouddhiste Medankara de Ceylan parla en pâli — et ce qui prouve l'étroite parenté du pâli et du sanscrit — ses paroles furent interprétées par feu le pandit de la Bibliothèque d'Adyar, Bhashyacharya qui ne savait pas le pâli mais comprenait parfaitement l'orateur parce qu'il avait une connaissance approfondie du sanscrit. Il faut que je dise un mot de ce Medankara. Il appartenait au Ramaniya Nikaya, et c'était un jeune homme vraiment saint de vie et d'idéal et à un degré que je n'ai vu égalé par personne parmi les Bikkus de Ceylan. Il avait coutume de se retirer une partie de l'année dans la forêt pour y passer son temps en méditations, vivant des baies et des fruits qu'il pouvait trouver. Presque seul des moines, il croyait à l'existence de nos Maîtres, et son plus grand désir, c'était d'aller à leur recherche au Thibet. Il serait parti cette année-

là même si je ne l'en avais pas dissuadé en usant de toute mon influence personnelle sur lui. Il retourna à regret à Ceylan, mais loin d'abandonner ses projets, il m'envoya plusieurs supplications instantes de le laisser aller à l'Himalaya et de l'aider. Mais hélas, ce n'était pas son Karma comme celui de Damodar, de chercher et de rencontrer le Maître, car la mort l'enleva bientôt à notre vue, peut-être afin qu'il pût se réincarner dans un corps mieux adapté à l'accomplissement du désir de son cœur.

L'inauguration de la Bibliothèque le 28 eut un succès complet : des prêtres Brahmanes, Bouddhistes, Parsis et un Maulvi Musulman participèrent à la cérémonie vraiment impressionnante pour un esprit réfléchi.

Quelqu'imbus de sectarisme que certains de mes collègues aient pu être ou soient encore, me sennemis mêmes me rendront la justice de dire que je me suis toujours obstinément opposé à tous les essais d'établir, dans la Société, un enseignement *ex cathedra*. Et de fait, j'ai passionnément soutenu la base de tolérance sur laquelle H.-P. B. et moi, nous avions établi dès l'abord les buts de la Société, et je saisis l'occasion offerte par l'inauguration de la Bibliothèque d'Adyar pour présenter ce principe au public, d'une manière qui ne pourrait laisser de doutes. On n'avait jamais vu rien aux Indes qui ressemblât à une réunion de maîtres religieux de sectes orientales antipathiques prenant part à une cérémonie de ce genre. Mais à vrai dire, l'Inde avant l'avènement de la Société Théosophique, n'avait jamais vu des hommes appartenant à toutes les castes et à toutes les sectes se réu-

nir pour célébrer les anniversaires d'une société scientifico-religieuse, d'origine étrangère. Nous avons fait de l'histoire au sens propre du mot, depuis cette soirée mémorable, où dans un salon de New-York, je proposai pour la première fois l'idée de notre Société avec l'appui de H.-P. B., de Judge et d'autres. Et maintenant que ces chapitres sont réunis en volumes pour servir à l'histoire de notre mouvement, il est bon de rappeler ce qui se passa lors de l'inauguration solennelle de la Bibliothèque du 28 décembre 1886.

Comme je l'ai dit, des prêtres hindous, appartenant à l'Adwaita et au Visisht-adwaita, au Bouddhisme méridional, au Zoroastrianisme et à l'Islam étaient présents, et à mesure qu'on les appelait, ils montaient sur l'estrade, et, avec des cérémonies de leur religion appelaient sur notre entreprise bénédictions et prospérité. L'assistance compacte d'Asiatiques et d'Européens témoignait d'un intérêt intense. Chaque groupe de prêtres, après avoir terminé son rôle, descendait de l'estrade et faisait place au suivant, tandis que nous, les laïques, nous observions ce spectacle tel que l'on avait jamais rien vu où rêvé de pareil aux Indes jusqu'alors. Ce fut un des jours les plus heureux de ma vie. Un pandit de Mysore invoqua Ganapati, dieu des recherches occultes, et Sarasvati, la Pallas Athéné ou Minerve de l'Inde, patronne des études. Des garçons d'une de nos écoles sanscrites chantèrent des vers de bénédiction dans la langue classique des Védas. Deux Mobeds Parsis firent une prière à Ahura Madza et allumèrent le feu sacré avec du bois de santal dans un brasero d'argent. Le pieux Medankara et un collègue entonnèrent en pali le

jayamangalam, et un Maulvi musulman d'Hyderabad récita une prière du Koran d'une voix forte et claire. Vint ensuite mon discours officiel dont je citerai quelques extraits d'après le compte rendu du *Madras Mail* :

« L'occasion qui nous réunit, Mesdames et Messieurs, prendra probablement dans le monde cultivé moderne une importance historique. La fondation d'une Bibliothèque comme celle-ci est un événement des plus rares, si même il n'est absolument unique dans les temps modernes. Nous n'avons pas besoin d'énumérer les grandes Bibliothèques des capitales de l'Occident car ce sont plutôt d'immenses dépôts de livres, ni les collections de littérature orientale de l'India Office ou des musées royaux ou nationaux de l'Europe, non pas même le fameux Saraswati Mahal de Tanjore. Tous ces établissements ont un caractère tout différent de notre Bibliothèque d'Adyar et ne rivalisent pas avec elle. La nôtre a un objet bien déterminé, une ligne spécifique d'utilité bien tracée dès le début. Elle doit aider à l'œuvre de la Société Théosophique, elle doit être un moyen de réaliser un des buts déclarés de notre société, à savoir le second : encourager l'étude des littératures orientales, aryenne et autres, des religions et des sciences... Notre Société est un instrument de paix et de lumière, et en fondant cette bibliothèque, elle ne fait que poursuivre son œuvre de bienveillance universelle. Nous ne désirons pas tant le grand nombre des livres, que de réunir tous ceux qui sont utiles à notre entreprise. Nous voulons élever un monument de sagesse ancestrale, mais de manière à ce que le monde y trouve son profit pratique...

« Vous observerez, Mesdames et Messieurs, d'après ce qui précède, que la Bibliothèque, que nous fondons, n'est pas destinée à former un simple dépôt de livres... Elle a pour but de contribuer à la renaissance de la littérature orientale, de rétablir la véritable dignité du Pandit, du mobed, du Bikshou, et du Maulvi, d'obtenir la considération des hommes éclairés, particulièrement de ceux de la génération nouvelle pour les anciens sages, leurs doctrines, leur sagesse, leurs nobles exemples. De contribuer, dans la mesure de nos forces, à établir des relations plus intimes, accompagnées d'une appréciation mutuelle meilleure entre les littérateurs des deux hémisphères. Nos ressources sont limitées, mais la sincérité de nos intentions et nos efforts patients pourront, avec le temps, compenser ce désavantage et nous avons la ferme confiance d'arriver à mériter le respect du public... Et maintenant, au nom de tous les donateurs, et du Conseil Général de la Société Théosophique, j'appelle sur cette entreprise la bénédiction de tous les pouvoirs célestes et de tous les serviteurs de la vérité; je la dédie au service de l'humanité et je la déclare duement fondée et ouverte. »

Mes lecteurs auront vu, dans ce discours d'inauguration, les prémices de cet Institut Oriental que nous chérissons l'espoir de fonder avec le temps à Adyar. En réalité, l'œuvre est déjà à moitié accomplie : nous avons (a) les bâtiments et les jardins du Quartier Général qui ne laissent guère rien à désirer; (b) cinq maisons indiennes pour loger gratis les pandits de la Bibliothèque; (c) une grande pièce d'eau pour les bains des castes supérieures; (d) de grandes

plates-formes de briques en plein air pour les repas; (e) des puits profonds d'eau pure et claire ; (f) deux bibliothèques de livres orientaux et occidentaux et de la place pour en loger 10.000 de plus; (g) un superbe hall pour les réunions et les conférences, et des salles d'études commodes; (h) des chambres pour les Européens en résidence; (i) sous les fenêtres de la maison une rivière où la marée se fait sentir et qui rafraîchit l'air, la mer bleue en vue à un demi-mille d'où la brise souffle vers nous deux fois par jour, des bois de cocotiers, de manguiers et de conifères qui nous offrent des promenades ombragées et servent de retraite à ceux qui désirent méditer ; (j) nous avons environ 25.000 roupies de capital placé sur les 20.000 livres sterlings sans lesquelles il serait enfantin d'essayer de faire cette fondation. Dans quelques années, le legs Witte pourra peut-être, d'après l'exécuteur testamentaire M. Barnes, nous donner 8.000 livres, mais je ne peux pas compter cela encore à notre actif. Nous avons aussi le capital, le stock et le revenu du *Theosophist* et d'autres propriétés léguées à la Société. Si peu que cela paraisse, à première vue, on ne saurait nier que les espérances de l'Institut Oriental d'Adyar ne soient infiniment supérieures aujourd'hui qu'en 1886 lorsque les portes sculptées de la Bibliothèque furent solennellement ouvertes pour la première fois, et que mon discours d'inauguration fut prononcé devant cet auditoire mélangé de tant de races et de religions. Au premier jour, quelqu'ami philanthropique et éclairé nous laissera, qui sait ? ce qui nous manque pour établir notre Institut sur un bon pied financier ; et à vrai dire, j'en suis persuadé.

La plupart des délégués restèrent pour entendre la quatrième et dernière conférence de Subba Row sur la Gita le 30 au matin, qui fut un chef-d'œuvre d'habileté littéraire et oratoire; après quoi, la foule se dispersa, et quand l'année 1886 expira, la maison avait retrouvé son calme habituel. Ainsi finit le onzième chapitre annuel de l'histoire de la Société.

CHAPITRE XXX

De Ceylan chez les Thugs.

Nous voici au seuil de 1887, une des années les plus occupées et les plus fructueuses de notre histoire. Son programme avait été arrêté au Conseil Exécutif du 9 janvier, et le 22 je m'embarquai pour Colombo où j'arrivai le 24. Les chefs de la Ramaniya Nikaya me menèrent aussitôt à Piyagale pour assister au premier anniversaire de la mort de leur grand prêtre, dont j'ai raconté la crémation précédemment. Je fis un discours aux nombreux assistants, et je pris part ensuite à une réunion privée de tous les prêtres de la Ramaniya. Je les avertis sérieusement de ne pas se laisser aller à cultiver le pharisaïsme et l'hypocrisie qui en est inséparable. Je leur dis que j'avais remarqué chez eux des symptômes d'esprit sectaire et d'étroitesse commençant à se faire jour, et que c'était tout ce qu'il y a de plus opposé à l'esprit de l'enseignement du seigneur Bouddha. L'avertissement venait à point, et je me figure qu'il n'y aurait pas d'inconvénient à le répéter aujourd'hui.

Le 27, je partis pour Badoulla, une station floris-

sante située à environ 1.300 mètres au-dessus du niveau de la mer, dont le climat produit l'effet le plus reconstituant sur les Européens débilités par un trop long séjour dans les plaines tropicales. Nous étions logés très confortablement et pourvus de tout le nécessaire, le nouveau drapeau bouddhiste flottait partout, et sur notre porte se lisait le mot Bienvenue. A 4 heures, je fis un discours, et ensuite j'offris des fleurs à une statue de Bouddha dans un temple qu'on dit être vieux de 2.000 ans. Il s'y passa un incident frappant. Un médecin indigène de l'endroit avait un fils de dix ans remarquablement intelligent qui montrait sa précocité en apprenant tout seul un peu de sanscrit dans les livres de son père, et dont le jeune esprit était fortement tourné vers les choses religieuses. Les parents — la mère surtout, une femme charmante aux yeux très doux — étaient aussi pleins de ferveur et désiraient consacrer leur enfant à la vie ascétique du Pansala, ou Vihara ; ils me l'amenèrent au moment de mon offrande de fleurs et le remirent entre mes mains pour en faire ce que je voudrais. Je pris dans mes bras le petit bonhomme, et je l'élevai trois fois vers l'ancienne image du Bouddha répétant chaque fois l'invocation familière : *Namo tassa bhagavato arahatto samma sambouddhassa*. Puis, le rendant à ses parents, je leur dis que faire pour accomplir leur vœu. Je dirai de suite, en anticipant un peu, que ce garçon entra dans l'ordre bouddhique, et que je le vis à Galle en 1895 quand j'y fus avec Mrs Besant et la comtesse Wachtmeister.

Le lendemain, je partis pour redescendre à Colombo, et à Kandy je donnai plusieurs conférences

pour les adultes ou les enfants, je tins une réunion de la branche locale et j'arrivai à Colombo le 3 février.

J'eus le plaisir de présenter au grand prêtre Sumangala, au nom du commandant Courmes, mon cher et vieil ami, le capitaine Fiéron de la marine française et deux autres officiers. Sumangala est toujours heureux de voir des Européens qui s'occupent de bouddhisme et me remercie toujours de les lui amener à son collège. Le capitaine Fiéron était très versé dans les principes de cette religion et tint, par mon entremise, une longue conversation avec le grand prêtre, les deux interlocuteurs paraissant également enchantés l'un de l'autre.

Entr'autres conférences à Colombo, cette fois-là, j'en donnai une aux lépreux qui m'avaient fait supplier instamment de venir les voir, de leur donner le Pansil et de leur en expliquer le sens dans un sermon. Ces malheureux sont isolés sur une petite île verdoyante et embellie de palmiers à quelques milles de Colombo, et le gouvernement a fait élever des bâtiments commodes pour les loger et les faire soigner. Ils se sont construit eux-mêmes une petite salle à prêcher où ils gardent divers emblèmes bouddhistes, et où ils sont ravis quand quelque bouddhiste veut bien venir leur expliquer leur religion. C'est une terrible expérience de se trouver en face d'un tel auditoire et de contempler les mutilations et déformations causées par ce terrible mal. Il me fallut fermer les yeux un moment, et rassembler mon courage avant de m'habituer assez à ce hideux spectacle, pour pouvoir entonner les premiers mots sonores de la céré-

monie du Pansil. Il y avait aussi quelque intérêt surérogatoire à penser qu'on pourrait peut être récolter quelques microbes de cette répugnante maladie comme le père Damien et d'autres. Ce n'était naturellement qu'une bien vague chance à courir, mais enfin c'en était une, de même qu'il dépend du Karma individuel que la balle d'un soldat inconnu vienne se loger dans son corps à soi ou dans celui du voisin, et tant que les médecins n'en sauront pas plus long sur les causes et les moyens de guérir la lèpre, de telles réflexions sont excusables. Enfin, les infortunés de l'île des Lépreux me furent grandement reconnaissants de ma visite et oublièrent momentanément les mutilations de leurs pauvres mains et leur triste état, en joignant leurs paumes sur leurs fronts et en jetant, vers la barque fleurie qui m'emmenait leur cri attristé de *sadhu* ! *sadhu* !

Le soir même, je changeai entièrement d'atmosphère en tenant au quartier général de Colombo les élections annuelles du bureau de la branche, suivies d'un dîner où toutes les castes se réunissaient selon la coutume.

Galle venait ensuite sur mon programme et je m'y rendis en voiture le 7. J'eus le plaisir d'y recevoir la visite de mon premier paralytique guéri, Cornelis Appou, précurseur de tant de milliers d'autres depuis 1883. Sa paralysie n'était jamais revenue depuis mon traitement, et sa reconnaissance était fervente ; tous mes malades n'eurent pas la même chance.

En revenant à Colombo, je commençai à recueillir les éléments de cet épitomé de morale bouddhiste si connu depuis, sous le titre de *Golden Rules of Bud-*

dhism. On ne saurait croire combien les Cinghalais ignoraient les mérites de leur propre religion, et combien ils étaient incapables de la défendre contre des missionnaires sans scrupules qui avaient alors bien plus que maintenant — encore trop maintenant — l'habitude de ravaler la foi des autres pour faire valoir la leur. Cette petite monographie avait pour but d'y remédier.

C'est une chose pénible de dire du mal des morts, mais les morts et les vivants sont semblables aux yeux de l'historien qui ne fait que rapporter les événements et laisse au Karma à prendre soin de lui-même. Au temps que je raconte, j'avais tout lieu d'être mécontent de la conduite de Megituwatte, l'orateur, champion du Bouddhisme au fameux tournoi intellectuel de Panadoura qui porta un coup terrible aux missionnaires. C'était un homme double d'intentions et de caractère. Il m'avait aidé à recueillir l'argent des fonds pour l'éducation nationale bouddhiste dans les provinces de l'Ouest, et quand il s'était agi de rédiger l'acte d'administration, il nous avait donné bien du souci. Il paraissait avoir visé au contrôle absolu de cet argent sans égard pour les droits de ceux qui avaient aidé à le faire souscrire. Et à cette époque, c'est-à-dire quatre ans après, il renouvela ses attaques, il s'en prit à la branche de Colombo, demandant pourquoi on n'avait pas ouvert d'écoles dans toute la province, et on aurait cru à entendre ses déclamations qu'on avait réuni un, deux ou trois lacs (millions), au lieu de la maigre somme de 4.000 roupies. L'intérêt ne pouvait pas dépasser 400 roupies et, aux termes de la fondation, la moitié seulement pouvait être distribuée

aux écoles bouddhistes. Jadis il me portait aux nues, maintenant, il passait à l'autre extrême, et comme il avait toujours eu la langue dorée et persuasive, il commençait à entraîner l'aimable grand prêtre de son côté, et à rendre probable entre lui et moi une rupture qui eût été alors très dangereuse pour le bouddhisme cinghalais. Il m'avait demandé de parler dans son temple de Kotahena le 18, ce que je fis devant une grande foule ; mais qu'on devine ma colère et mon indignation en apprenant que le véhément discours en cinghalais qu'il prononça après le mien était une venimeuse attaque contre la branche de Colombo et contre moi. Sumangala y assistait et paraissait ébranlé dans son amitié pour moi, cependant il se joignit à Megituwatte pour me prier de parler de nouveau le lendemain au même endroit. Le lendemain matin, pendant que je réfléchissais aux moyens de me tirer de là, j'appris qu'un vapeur de la ligne British India allait partir dans l'après-midi pour Bombay. Je fis promptement ma malle, je fis venir une voiture, j'achetai mon billet et à 11 heures et demie j'étais en plein océan, hors de portée du vil oiseleur dont les filets n'étaient pas de taille à prendre un si vieil oiseau. Je lui laissai même en partant mes compliments en le priant de vouloir bien faire le discours à ma place !

C'est la seule fois en dix-neuf ans de relations intimes entre Sumangala et moi qu'une rupture eut la moindre chance de se produire dans notre amitié. Megituwatte fit de son mieux pour écraser notre brave petit groupe de bons travailleurs de la branche de Colombo. Il fonda même un petit journal dans lequel il épuisa pendant des mois ses réserves d'injures, mais

ce fut en vain : le seul résultat fut d'amoindrir son influence, de diminuer sa popularité, et de se faire voir sous le jour d'un homme égoïste, malveillant et combatif, tandis que la sympathie du public à notre endroit ne faisait que s'accroître.

Arrivé à Bombay le cinquième jour, je fus bien reçu par nos collègues, et le nombreux auditoire qui se réunit au Framji Cowasji Hall me prouva qu'en nous retirant à Madras nous n'avions pas perdu l'affection du public de Bombay. Au bout d'une semaine, je partis pour Bhaunagar, où je fus reçu par mon ami le prince Harisinji, cousin du Maharajah, M. S. T., et cette visite fut pour moi un épisode de voyage charmant.

J'échangeai des visites avec la plupart des hauts fonctionnaires de l'État, j'eus une audience et une longue conversation avec le Maharajah, et je fus aussi présenter mes respects à un ancien premier ministre alors octogénaire devenu, en apparence, Sannyasi. Je dis en apparence, parce que, quoique retiré officiellement du monde, bien que vêtu de la robe jaune d'un ascète et orné d'un grand chapelet autour du cou, il conservait son immense fortune et avait ses trois antichambres remplies de la même foule de courtisans mondains que l'on rencontre dans celles d'un premier ministre indigène. J'essayai de lui faire promettre de consacrer de grosses sommes à des œuvres religieuses, mais il changeait toujours de conversation et je finis par prendre congé en emportant de sa sainteté une opinion toute différente de celle que Sir Edwin Arnold a relatée dans son livre de voyage et ailleurs. Aux Indes, ce n'est pas l'exception, mais l'habitude, qu'un fonctionnaire en retraite, qui pendant sa longue carrière officielle ne

s'est occupé que des affaires de ce monde, revête les signes extérieurs de la dévotion quand il approche du terme de son incarnation actuelle : mais j'ai mes idées sur le degré de sincérité de ces conversions et de ces purifications.

Pendant mon séjour à Bhaunagar, j'eus le plaisir d'être rejoint par M. Sturdy de la Nouvelle-Zélande qui depuis a joué un rôle important dans les affaires de la Société. Il m'accompagna avec le prince Harisinji à Junagabad, autre état indépendant, où on nous fit voir le célèbre édit de Girnar gravé sur un roc, il y a 2.000 ans par l'empereur Asoka. On organisa aussi pour moi un durbar d'une étrange secte religieuse fondée quelques années auparavant par le Swami Narayan. Elle diffère de toutes les autres sectes indiennes en ce que son chef est un homme marié, qui porte le costume laïque. Il gouverne un grand nombre d'ascètes qui portent la robe jaune rougeâtre ordinaire des Sannyasis et un autre groupe de laïques mariés qui s'occupent de toutes les affaires de la confrérie — quelque choses comme des frères lais. Quoique récente, cette secte a amassé de grandes richesses, me dit-on, et la splendeur du temple où se tenait le durbar, et en particulier son pavage en beau marbre italien bien choisi et bien posé, la grille dorée derrière laquelle se trouvaient les vêtements, les sandales de bois et le bâton du feu Swami, confirmaient ce renseignement. Je demandai au président de la réunion de me dire quels signes de pouvoirs spirituels avait donnés le fondateur, et on me répondit qu'il avait guéri certaines maladies et produit certains phénomènes dépassant les facultés ordinaires. Je vis alors

clairement ce que H.-P. B. et moi nous aurions *pu* faire aux Indes pour notre fortune et notre gloire, si nous avions donné en spectacle nos dons respectifs : elle ses phénomènes, moi mes guérisons, et si nous nous étions joué de la crédulité des masses en nous attribuant une mission divine.

Revenus à Bhaunagar, le 15 mars, nous visitâmes d'autres endroits intéressants. Les grandes portes sculptées de la Bibliothèque d'Adyar, sur lesquelles on voit les avatars de Vishnou, étaient un cadeau de Harisinji et attendaient à Bhaunagar ma visite et mon approbation avant d'être expédiées. Qu'on s'imagine ma surprise en voyant que chaque panneau représentant un avatar, était flanqué de petits médaillons où l'artisan indigène avait sculpté les emblèmes qui lui paraissaient le mieux appropriés aux goûts européens. Les voici, édifions-nous mes frères : un pistolet, un tire-bouchon, une bouteille de soda-water, un cadenas, etc. Et le malheureux sculpteur ne pouvait pas arriver à comprendre l'expression d'horreur qui se répandait sur mon visage en découvrant ces monstruosités artistiques. Il avait l'air si ahuri, que j'éclatais de rire, et du coup, il dut me croire fou. Naturellement, les portes ne furent envoyées qu'après que ces symboles fâcheux eurent été grattés et remplacés par les fleurs de lotus qu'on peut voir aujourd'hui.

Le 18, M. Sturdy partit pour Ceylan pour quelques affaires de la Société, et le lendemain, je me rendais avec Harisinji dans ses propriétés privées de Varal. En arrivant aux confins du village, au crépuscule, un cortège aux flambeaux, avec des chants brahmaniques, des pluies de fleurs et des guirlandes nous escorta

jusqu'à la maison du prince où je passai seize jours délicieux de repos et de relations amicales. Un soir, que nous étions assis dehors sous les étoiles, on entendit soudain, au fond du jardin un cri de « Hari ! Hari ! Mahadé-é-va ! » et je vis avancer à grands pas, vers nous, une figure gigantesque de Siva en ascète — avec ses cheveux nattés, son bâton, sa peau de tigre, son manteau et le reste, une extraordinaire surprise. Il vint se placer près de nous à un endroit désigné, et nous donna la représentation d'une espèce de mystère, Siva prenant différentes postures du Yogi (*Asana*), et d'autres dieux venant jouer leurs rôles respectifs avec un talent égal à celui de nos meilleurs acteurs jouant sur une scène préparée. Une fausse note — à mon avis — c'étaient les bouffonneries d'une espèce de clown représentant un petit colporteur Bania, marchandant avec ses pratiques ; c'était merveilleusement bien cela, mais c'était mal en harmonie avec la partie religieuse des dieux, le puissant Siva à leur tête. Le lendemain, l'acteur, qui faisait Siva, nous donna un petit échantillon de ses connaissances en Yoga, en enterrant quelque temps sa tête dans la terre rejetée et pressée tout autour par son compagnon. Ma visite se termina le 5 avril, et je partis avec le prince pour Limbdi dont le souverain éclairé m'avait invité à aller le voir. Il nous accueillit chaudement et le thermomètre aussi, car il y avait 38 degrés à l'ombre à Limbdi qui est un petit état du Katiawar de seconde classe (344 milles carrés); ses princes appartiennent à la caste Radjpoute Jhala. Ce sont des guerriers héréditaires qui ont les vertus et les vices habituels de leur caste, ces derniers floris-

saient surtout au temps des guerres et des troubles, les premières se développent maintenant rapidement, sous l'empire du nouvel état de choses. Cependant parmi les princes Radjpoutes du Kathiawar, il s'en trouve qui ne font guère honneur à leur caste jouant, buvant et s'amusant d'un bout de leur vie à l'autre. Mais le Takour Sahib de Limbdi fait la gloire de sa famille et de son peuple, bon, bien élevé, maître intelligent, prenant un intérêt profond aux questions intellectuelles. C'était, je crois, un camarade de collège de Harisinji. Il nous reçut au palais à 1 heure et demi, et nous eûmes une longue conversation sur la Théosophie et la religion Hindoue dont s'occupe beaucoup Son Altesse. Il me montra sur un rayon de sa belle bibliothèque *Isis Dévoilée*, mon volume de discours et d'autres livres théosophiques qui paraissaient avoir été beaucoup maniés. L'hospitalité de ce Takour Sahib était des plus aimables : chaque jour, il venait nous prendre en voiture, le prince Harisinji et moi pour nous faire visiter les environs Une fois, il nous mena voir son Gourou, un Sannyasi qu'il vénéra à l'orientale, en se prosternant et en plaçant sur sa tête les pieds de son maître. Nous étions tous assis les jambes croisées sur le tapis, et pendant une couple d'heures, on discuta des questions religieuses. C'était une scène fort pittoresque qui aurait donné une excellente photographie.

De Limbdi, nous allâmes à Baroda, la capitale du Gaikwar, dont j'ai déjà parlé à propos d'un autre séjour. J'y retrouvai plusieurs bons amis, et le Dewan Sahib prit l'initiative d'une souscription en faveur de la Bibliothèque d'Adyar, donnant 200 roupies. J'étais

bien malade ce jour-là d'avoir mangé à mon déjeuner de mauvaises bananes avec du lait, mais malgré les protestations amicales de M. Gadgil, je ne voulus rien changer à mon programme, et je pris dans l'après-midi le train pour Surate, après quoi je revins à Bombay le 17. Il me fallait préparer mon programme de tournée dane l'Inde septentrionale ; il fut imprimé pour être envoyé aux branches et je vais citer, d'après l'exemplaire que j'ai sous les yeux, quelques passages qui pourront intéresser le lecteur. Voici : « En usant de la plus stricte économie, les dépenses de cette tournée ont été tellement réduites que la part incombant à chaque branche ne dépassera pas 17 roupies... En ajoutant une roupie (33 sous) par jour cela suffira pour couvrir toutes les dépenses de combustible, de nourriture, lait, etc., nécessaires pendant le séjour à la station. Le colonel Olcott avertit particulièrement les branches de ne jamais payer plus que cela pour lui à personne, pour quelle que chose que ce soit. Cette recommandation lui est inspirée par la générosité trop coûteuse souvent montrée par ses amis, aussi bien que par quelques extorsions qu'on a voulu couvrir de son nom. Les dépenses de voyage suffisent à tout : tongas, chars à bœufs, places sur les bateaux, repas dans les gares, excédent de bagage, porteurs, etc. » C'était bien désagréable pour moi d'être obligé d'intervenir pour modérer l'hospitalité de mes collègues affectionnés et de mes amis, mais je ne pouvais pourtant pas voir sans rien dire des centaines de roupies jetées au vent parfois, quand presque rien aurait suffi pour mes besoins. En tout cas, la précaution fut bonne, car cette tournée de 10.000 milles de 1887

coûta un peu moins de 100 livres tout compris (2.500 francs). Je fus bien amusé de voir dans une certaine station du Bengale combien le paragraphe suivant de ce programme imprimé avait été pris à la lettre :

« On prie les branches de vouloir bien tenir prêts pour l'arrivée du colonel les articles suivants dont la valeur pourra être déduite de la roupie journalière : 2 grands pots à eau en terre, du combustible, une mesure de lait, un pain et du sucre. Aussi un coolie musulman pour aider à la cuisine. »

Avant même d'avoir terminé les salutations d'arrivée, le comité de réception me prit à part et me montra que les articles demandés étaient... sur le trottoir de la gare ! Drôle d'endroit où installer ma cuisine !

Il ne faudrait pourtant pas conclure de ce qui précède que n'importe qui pourrait voyager aux Indes à si bon compte, car je n'avais pas d'hôtel à payer, je voyageais partout en seconde classe, j'étais végétarien et ma nourriture revenait moins cher que celle d'un chien d'appartement en France ou en Angleterre.

Je vois dans mon journal du 25 avril 1887 : « Très mauvaises nouvelles reçues aujourd'hui d'Ostende de ma chère « camarade ». Les médecins disent que H.-P. B. est entre la vie et la mort. Mais elle ne mourra pas encore. » Et elle ne mourut pas !

Avec trois amis, j'allai visiter l'hôpital pour les animaux, appellé Bai Sakerbai, une des œuvres charitables les plus méritantes de l'Inde. C'est notre collègue, M. Schroff, qui l'a fondé, ou en tout cas en a fait un grand succès. Il se rendit au grand bazar de Bombay, réunit les chefs des différentes classes de

marchands (*Shetts*), fit appel à leurs devoirs d'Hindous envers les animaux, et réussit à leur persuader de lever eux-mêmes une taxe sur leurs bénéfices commerciaux pour soutenir un hôpital des bêtes : les chefs des corporations prenant sur eux la responsabilité du recouvrement. C'est ainsi qu'un revenu annuel d'environ 30.000 roupies — si j'ai bonne mémoire — fut assuré. Il obtint ensuite de la femme noble et philanthrope d'un parsi le don d'un terrain favorable, et je crois aussi des bâtiments nécessaires. L'hôpital ainsi fondé, M. Schroff mit d'autres ressorts en œuvre et s'adressa au gouvernement de Bombay pour faire sagement rattacher son hôpital au Collège Vétérinaire, assurant donc d'une part aux animaux malades tous les soins médicaux et chirurgicaux nécessaires, et aux étudiants les meilleures chances d'observations pratiques. Si on élève jamais un monument à M. Schroff, il faudra le représenter comme Sri Krishna appuyé sur une vache. Des quantités de gens ont été décorés par le gouvernement des Indes pour des services infiniment moins grands que celui-là.

Le 27 avril, je tournai mes pas vers le Nord, Nagpour dans les Provinces centrales étant ma première étape. J'étais seul avec Baboula, mon domestique, le prince Harinsinji m'ayant quitté dans le Gouzerate, et L.-V.-V. Naidu à Bombay. C'était la saison chaude, et voyager était la chose du monde la plus désagréable car le thermomètre se tenait aux environs de 37 degrés, même à minuit. Quelques amis essayèrent de me persuader de ne pas courir le risque d'un coup de chaleur si souvent fatal aux

Européens, mais je ne demandais pas mieux que d'en courir la chance et je m'en tins à mon programme. De station en station, j'arrivai le 5 mai à Jubbulpore où j'étais l'hôte d'un ami et serviteur dévoué de la Société. Un incident notable de mon séjour dans cet endroit fut ma visite à la prison où je vis quelques-uns de ces Thugs prisonniers que le colonel Meadows a décrits dans ses dramatiques *Contes Indiens*. Un vieillard me dit qu'il « n'avait tué qu'un homme » avec l'idée de se faire passer pour un modèle de modération. Il me montra comment on se sert du *Roomal* (mouchoir) pour étrangler : procédé à la fois simple et efficace. Le décrirai-je ? Peut-être pas, de peur qu'il ne suggère à quelqu'assassin en herbe le moyen le plus aisé, le plus doux et le moins violent de disposer d'un témoin gênant ou de toute autre victime. Sûrement, cela doit avoir été imprimé déjà, mais je n'en suis pas cause, à chacun son Karma. Je vis une autre fois dans une prison un vieux Thug qui avait tué de nombreux hommes et qui, à la demande du prince de Galles, lui avait démontré par un exemple comment on fait, en jetant le roomal autour du cou royal et en donant un tour préliminaire. Un des geôliers me raconta qu'ayant aperçu dans les yeux du Thug une lueur de férocité, il s'était empressé de mettre fin à l'expérience. Sans cela le prince aurait très bien pu avoir le cou tordu, car un Thug habile tue son homme d'un seul coup de roomal avant que le corps ait eu le temps de tomber à terre.

Le métier de Thug est à peu près inconnu aux Indes maintenant. C'étaient des assassins héréditaires, ostensiblement de paisibles cultivateurs, et en réalité,

ils s'occupaient de leurs fermes pendant une partie de l'année, puis ils se mettaient en campagne pour tuer et piller, accompagnés des bénédictions de leurs familles, de l'approbation de leurs voisins corrompus et protégés par les princes indigènes qui partageaient avec eux les fruits de leurs rapines et leur donnaient asile en cas de danger. De père en fils, de génération en génération, ils se transmettaient la tradition glorieuse de leur vocation, et ils prenaient grand soin de l'éducation de leurs enfants. On lit dans *History of the Thugs* (Londres 1851) :

« Il paraît que les enfants des Thugs sont tenus pendant leurs plus tendres années dans l'ignorance des occupations de leur père. Au bout d'un certain temps, il leur est permis de l'accompagner, mais un voile continue à couvrir les scènes les plus sombres du drame. Pour le débutant, l'expédition a toutes les apparences d'une partie de plaisir. Il est monté sur un poney, et les lois des Thugs donnant droit à une part du butin, il reçoit des présents appropriés à son âge — et sa joie en les recevant n'est pas troublée par la conscience des moyens employés pour se les procurer. La vérité se fait jour par degrés. Assez vite, le novice se rend compte qu'il s'agit de bien volé. Puis il commence à soupçonner que le vol est aggravé par d'autres crimes plus noirs, ses soupçons se transforment en certitude, et, finalement, on lui permet d'être témoin de la pratique du terrible métier qui doit être le sien. Sa démoralisation est désormais complète, mais il s'en faut qu'on lui confie encore le soin de l'atroce exécution : il faut qu'il fasse de longues études prélimi-

naires... avant d'être *élevé* à *la dignité d'étrangleur.* »

Le livre d'où j'ai extrait le passage ci-dessus est sans doute épuisé, mais on peut se procurer à peu près partout une description saisissante de ces horribles crimes des étrangleurs en lisant *Confessions of a Thug* de Meadows Taylor. Mes lecteurs comprendront avec quel pénible intérêt mélé de dégoût je considérais dans la prison de Jubbulpore les assassins sans conscience qui y étaient renfermés, me demandant combien de voyageurs sans défense chacun d'eux avait attirés dans ses embûches, brisant leur épine dorsale d'un tour de son nœud fatal. De 1799, époque de la conquête de Mysore, jusqu'en 1808, les victimes de Thugs se comptaient annuellement par centaines, quelques-uns des plus remarquables de ces criminels avaient pris part à plus de deux cents meurtres et on a calculé que chaque Thug de cinquante ans avait expédié au moins dix victimes par an pendant les 25 ans de son service actif. Voilà un joli problème de Karma à résoudre pour les Théosophes métaphysiciens! Qui est le plus grand criminel, le père étrangleur qui de propos délibéré corrompt son fils et détruit en lui le sens moral, ou l'enfant dont le bras a été dressé à anéantir des vies?

CHAPITRE XXI

H.-P. B. fonde Lucifer.

Je revins à Bénarès le 9 mai 1887 et j'y passai trois jours. J'allai voir feu le vénérable Bhaskarananda Swamy, dont la bienvenue fut des plus cordiales, et Majji la yogini. Je ne fis qu'une conférence publique au Town Hall cette fois-là, sur le livre de Chitragoupta, et le 12, je partis pour Allahabad qui me fit l'effet d'une salle de fêtes vide après le départ des Sinnett, dont la maison avait été le foyer de notre mouvement dans cette région. Sans eux et sans H.-P. B., la ville me paraissait déserte. Et en vérité, ma séparation d'avec H.-P. B. était sans cesse présente à mon esprit, en visitant les villes où nous avions été ensemble, au temps de nos premières expériences indiennes et de nos rêves de résurrection des sciences et des religions orientales. Il faudrait avoir été aussi étroitement uni à elle que je l'ai été dans cette œuvre mondiale, pour se rendre compte de ce que c'était pour moi, de parcourir de nouveau ces pays, et de revoir nos anciennes connaissances. Hélas, hélas ! O Lanou ! Que ces rencontres et ces séparations sont

douloureuses ! Mais nous savons, toi et moi, combien de siècles nous avons travaillé ensemble sous la direction de l'Un : et combien encore de ces parentés nous attendent. *Vale*, *salve* !

La chaleur ? Terrible, cuisante, à fondre le métal. J'allai voir mon ami le Swami compilateur des *Sayings of Grecian sages* et j'eus une conversation agréable avec ce sage. Mon appartement était plein tout le jour de métaphysiciens, grands proposeurs d'énigmes et agnostiques amateurs, dont l'ardeur n'était pas diminuée par la température. Le 15, je fis une conférence sur l'autre monde, mais j'étais si faible qu'il me fallut m'asseoir pendant la seconde moitié de mon discours. C'était le résultat immédiat de symptômes de dysenterie causés par une nourriture indigeste, et aggravés par la chaleur intense et débilitante. Le lendemain, j'étais encore plus mal, et mes amis me priaient de rester quelques jours tranquille. Mais je ne pouvais perdre du temps avec un itinéraire si long devant moi, et je partis pour Cawnpore où je fus très affectueusement reçu et logé au grand bungalow du Maharajah de Burdwan où nous nous étions arrêtés, Damodar et moi en 1883, et où ce phénomène probant de l'introduction, dans mon pupitre fermé à clef d'une lettre d'un des Maîtres que j'ai décrit plus haut, avait eu lieu. Un docteur indigène, membre de la Société, me voyant si faible me recommanda fortement de prendre du bouillon de poulet, ce que je fis, après quelques hésitations, rompant ainsi le régime végétarien que je suivais depuis plusieurs années. L'effet fut instantané ; mes forces phy-

siques revinrent aussitôt, et dès le lendemain j'étais guéri. Depuis ce jour, je ne revins plus au régime végétarien, jusqu'à il y a deux ans que je le repris, sur le conseil de Mme Mongruel, la voyante française, avec d'excellents résultats.

Une grande Assemblée sanscrite se tenait à Hardwar, réunie à l'appel du premier ministre de Kapourthala, qui voulait organiser une grande société purement indigène de pandits sanscritistes, qui travailleraient ensemble à la renaissance de l'ancienne religion et de sa littérature. Sur la demande de l'Assemblée, je parlai devant elle sur le Bharata Dharma Mandal, et à la fin de mon discours, on passa un vote de remerciments à mon endroit et de confiance dans la Société Théosophique. C'était marquer un point, car, à cause de notre profession avouée du bouddhisme à H.-P. B. et à moi, on se défiait un peu de nous, comme peut-être hostiles à l'hindouisme et comme d'une agence secrète de propagande bouddhiste, quoique nous n'ayons jamais donné aucune cause de soupçonner la Société en tant que telle. La vérité, c'est que l'éclectisme, en matière de religion, est l'attitude d'esprit la moins concevable pour les sectaires, quelle que soit la forme de religion qu'ils pratiquent. Et aujourd'hui, notre société est suspecte d'ultra Hindouisme en Birmanie et dans une moindre mesure à Ceylan, à cause de la profession de foi hardie de Mrs Besant, de même qu'il y a quinze ans, on la croyait exclusivement bouddhiste, parce que les deux fondateurs et Damodar avaient reçu le Pansil de Dharmarama Terunanse à Galle en 1880, en pré-

sence d'une grande foule de bouddhistes enthousiastes. Mais le temps dissipe toutes les illusions et à la fin, la vérité se fait jour.

Cela vaut la peine pour un anglo-indien de visiter Hardwar, à cause de son noble paysage et pour s'y baigner dans le courant clair, froid et rapide du Gange. Je me mêlais chaque jour à la foule des pèlerins qui se baignaient et j'en étais fort rafraîchi. Le 1er juin, jour de grande baignade, je ne peux comparer la multitude qu'à un essaim pressé d'abeilles, et le bruit qu'au roulement prolongé du tonnerre. La police, sous les ordres d'un directeur européen, se montrait très dure aux pauvres pèlerins qu'elle poussait et bousculait comme un troupeau de moutons. Mais c'est ainsi partout, dans quelque direction que l'on observe, la dureté est la règle, la douceur et la patience sont l'exception.

En me promenant le dernier matin sur la route pavée qui monte du Ghât vers la montagne, je fus grandement choqué d'une chose que je vis. Accroupi sur le pavé se tenait un groupe de trois personnes, une vieille femme hindoue, un jeune homme -- probablement son fils — et un brahmane. Entre eux, quelques os humains et un peu de cendre noués dans un mouchoir de coton sale. Un marchandage effronté comme j'en avais entendu quelquefois dans les foires irlandaises à propos d'un cochon, les voix montées par la colère, des offres, des refus : d'une part, une foi humble, de l'autre, l'avidité sacerdotale, le tout pour savoir combien ce requin ecclésiastique recevrait pour jeter les os et les cendres dans le rapide courant du fleuve. Il suffit d'un coup d'œil sur la physionomie

de l'homme pour me remplir d'indignation et de dégoût, et pour me donner une extrême envie de l'envoyer dans la rivière avec le paquet d'os lié au cou. Voilà dans quels abîmes de dégradation la religion sublime des rishis est tombée entre les mains de la misérable lie qui officie dans tant de temples, souillant le sanctuaire des dieux par ses effluves empoisonnés. Honneur à ceux qui gardent néanmoins la foi de leurs pères comme un précieux trésor, et mettent d'accord une vie d'utile dévouement avec leur profession religieuse.

Ensuite Lahore, où le feu Maharajah de Cachemire avait mis son palais — en fort mauvais état — à ma disposition, et où une compagnie de soldats aurait logé à l'aise. Tous les bons ouvrages de psychologie racontent l'histoire de l'enterrement du Hatha Yogi Haridas pendant six semaines dans une tombe construite spécialement pour lui dans le jardin du Maharajah, son exhumation, sa résurrection et les présents somptueux que lui fit le roi en le congédiant. Cette fois, comme lors de mes précédents séjours à Lahore, je m'enquis des vieillards qui avaient été témoins oculaires de ce miracle de yoga et j'en trouvai un dans un vieux Sirdar Sikh, dont le récit s'accordait dans l'ensemble avec ceux du docteur Macgrégor et de Sir Claude Wade. Cela ne peut pas faire l'objet d'un doute que cet homme avait acquis par le yoga la faculté de suspendre sa vie dans une limite d'au moins quarante jours et pouvait se laissait attacher dans un sac, et déposer pendant tout ce temps dans un sépulcre, sans boire, sans manger, sans même respirer, gardé nuit et jour pour prévenir toute tentative de

fraude. Haridas n'était pas un saint, tant s'en faut, comme je l'ai expliqué dans des notes précédentes sur son cas, mais il pouvait faire ce miracle. Et je serais heureux que chaque étudiant des sciences occultes se tînt pour assuré que les vertus morales ne sont aucunement indispensables pour les phénomènes psychiques exhibés par les médiums spirites, les magnétiseurs, les hypnotiseurs, les guérisseurs, clairvoyants, prophètes d'un certain genre et autres possesseurs de facultés anormales qui appartiennent au corps astral et fonctionnent sur le plan astral. Que l'on réfléchisse un moment au caractère méprisable de beaucoup de ces faiseurs de merveilles, de notre temps aussi bien qu'à toutes les époques, et on verra ce qu'il en est. En même temps, il ne faut pas que le lecteur en conclue tout de suite que toutes les guérisons, clairvoyances, secondes vues, etc., soient confinées au moi inférieur : loin de là, car l'adepte acquiert tous les siddhis et peut ainsi avoir accès à tous les dépôts de science et faire de nombreux miracles pour le bien de l'humanité. Mais il ne reçoit pas d'honoraires, ne cause pas de scandales, ne fait aucun mal à aucune créature vivante ; il est notre bienfaiteur, notre maître, notre frère aîné et notre modèle, une auréole sacrée l'entoure, il est la lumière de la race.

De là à Moradabad. J'y retrouvai, juge du district, notre vieil ami, Ross Scott, notre compagnon de voyage du fatal Speke Hall, et toujours notre brave collègue, qui avait pris notre parti dans la bonne et la mauvaise fortune, malgré l'empire des préjugés anglo-indiens. Cette fois encore, il accepta volontiers de présider ma conférence et parla avec la plus grande

bienveillance de notre mouvement et de nous.

Avec les pluies arrivèrent des essaims de punaises et de toutes sortes d'insectes que la bonne humidité du sol avait appelés à la vie. J'en fus assuré de façon à ne conserver aucun doute à Fyzabad où le Hall du Musée, devenant trop bondé, nous nous installâmes, pour ma conférence, sur une pelouse, dehors. On me donna une table et deux bougies, mon auditoire s'installa sur des chaises et des tapis, et je me mis à parler (d'abondance) de Chitragoupta, pendant un quart d'heure. Mais alors survint une armée de punaises puantes, attirées par les lumières, et force me fut de m'arrêter. Ce devait être bien amusant de me voir debout, le visage éclairé par les bougies, luttant pour continuer mon discours avec des légions de punaises, grimpant le long des jambes de mon pyjama, dans les manches de mon *Chapkan* indien, me tombant dans le cou, dans les yeux, dans le nez et dans la bouche. Moi, je secouais mes vêtements; je les cherchais dans mon cou; je frappais des pieds, je secouais mes cheveux; et quant à l'odeur ! Pensez à la punaise des bois, cette peste malodorante qui empoisonne le doigt qui l'effleure. Voilà mon aventure de Fyzabad, et que l'on juge si elle était favorable à un discours improvisé sur un sujet religieux. Enfin, il fallut y renoncer en désespoir de cause, et pour faire contre mauvaise fortune aussi bon cœur que possible, je dis : « Messieurs ! C'est une loi physique que deux corps ne peuvent occuper ensemble le même point dans l'espace. Il paraît que nous avons dérangé la réunion du Congrès National des Punaises. Comme vous le voyez, leurs délégués, des quatre points cardinaux, me pressent de

tous côtés, et je propose en conséquence de lever la séance. » Le lendemain soir, je parlai dans l'intérieur du musée, et de grands vases pleins d'eau, étant placés par terre, les punaises, poussées par une attraction mystérieuse et irrésistible, s'y précipitèrent, et je pus achever mon discours plus confortablement. De Fyzabad on me mena en voiture voir le beau parc et le ghât où Sri Rama l'Avatar passe pour avoir été vu en ce monde pour la dernière fois, et qui a par suite, une grande réputation de sainteté.

Tout ce district était la terre classique de l'Inde. De Fyzabad, je traversai la rivière Gogra d'Ayodhya, l'ancienne capitale de Rama par un bac à vapeur. Qu'auraient dit Rama et sa cour !

A Chupra, je trouvai, parmi mes lettres d'outre-mer, une lettre de H.-P. B. qui me fit beaucoup de peine. Elle avait consenti à fonder un nouveau magazine avec des capitaux souscrits par ses amis de Londres, tandis qu'elle était directrice et propriétaire pour moitié du *Theosophist*, bien singulier procédé et étrange manière de faire les affaires. En dehors des autres causes, dont l'une était l'insistance de ses amis anglais, ce qui la poussait surtout à cela, c'était que M. Cooper Oakley, qu'elle avait nommé son suppléant à la direction, avait plus ou moins pris le parti de Subba Row dans la dispute qu'il avait avec H.-P. B. sur la question du nombre des principes de l'homme, cinq, ou sept. Subba Row avait répondu dans notre magazine à un article d'elle sur ce sujet, et elle m'écrivait là-dessus de la façon la plus amère et la plus irritée contre Cooper Oakley qu'elle accusait de trahison sans raison suffisante. C'était une de ses impul-

sions irrésistibles qui la jetaient souvent dans des partis extrêmes. Elle voulait que je lui enlevasse son autorité directoriale, et m'envoyait même une sorte de procuration enfantine pour me le faire mettre en quelque sorte en quarantaine, tandis qu'aucune épreuve ne pourrait être tirée sans ma signature. Je lui fis naturellement de grandes représentations ; c'était un procédé inouï de fonder un magazine rival de notre vieil organe, sur la couverture duquel son nom paraissait encore, et dont la circulation et l'influence seraient diminuées d'autant. Mais, toutes les protestations étaient inutiles ; elle dit qu'elle était déterminée à avoir un journal à elle, où elle pourrait dire ce qu'elle voudrait. *Lucifer* ne tarda pas à paraître comme son organe personnel, et je me débrouillai comme je pus, sans elle. Entre temps, la correspondance entre elle et moi était plutôt vive. Elle était alors plus ou moins en bisbille avec M. Sinnett, et avant que ceci fût réglé, un certain nombre de dissidents de sa London Lodge organisèrent la Blavatsky Lodge, et se réunirent chez elle, dans sa maison de Landsdown Road, où son étincelante personnalité et ses vastes connaissances occultes attiraient une assistance nombreuse.

Le Maharajah de Durbhunga, dont j'étais l'invité à Bankipour et dans sa propre capitale, qui était membre de notre Société, et qui se disait chaudement mon ami, me promenait et passait des heures en discussions avec moi, mais lors de mon départ, il ne vint pas me dire adieu et ne m'envoya pas une roupie en compte sur sa souscription annuelle promise, ni même pour mes dépenses de voyage — impolitesse

qu'aucune branche, quelque pauvre qu'elle fût, ne m'avait jamais faite. Je n'en ai jamais rien dit jusqu'à présent, mais je crois que cette brouille soudaine provenait de mon refus de faire, pour lui, certain acte de sorcellerie que bien des rajahs indiens ont fait essayer à leur profit. Si je me trompe en cela, sa conduite subséquente est inexplicable.

Ensuite, je fus à Bhagulpour où habitait mon ancien malade Badrinath Babou, dont j'ai raconté ailleurs les guérisons par mon traitement magnétique et les rechutes de cécité. Ces rechutes étaient bien tristes, mais enfin, c'était encore une assez bonne affaire pour lui, de retrouver la vue pour une année entière, après une seule séance de passes. Badrinath profita une troisième fois de mon traitement pour retrouver la vue, et quand je quittai la station, il était parfaitement capable de se conduire et de lire les journaux du jour.

Un incident flatteur se produisit après mon discours à la société morale des jeunes gens du Taj Narain College. Il y avait beaucoup d'étudiants musulmans avec les hindous, de sorte que je fis en sorte que mon sujet, « L'homme et ses devoirs », fût aussi appliquable aux sectateurs du prophète qu'aux autres. Quand je me rassis, un beau Maulvi Musulman se leva et me remercia de mes allusions au code moral de l'Islam.

Je retournai ensuite une fois de plus à Calcutta et ainsi finit ce long circuit de dix mille milles à travers l'Inde de 1887.

CHAPITRE XXII

Fin de la tournée de 262 jours.

Un de mes amis indiens les plus fidèles depuis les commencements jusqu'à aujourd'hui, c'est l'Honorable Maharajah Sir Jotendro Mohan Tagore, dont nous avons été les hôtes, H.-P. B., moi et d'autres théosophes. C'est un homme sérieux et cultivé, grand amateur de discussions religieuses. Comme tous les hindous, il apprécie l'ancien idéal de la vie spirituelle, et reconnaît, théoriquement, sa grande supériorité sur la vie du monde. Je me rappelle une conversation que j'eus avec lui sur ce sujet un jour à Calcutta, et comme je ris, sans malice, à ses dépens. Il m'avait demandé fort sérieusement si je pouvais lui indiquer le meilleur moyen d'atteindre, de son vivant, ce plan supérieur. « Naturellement, lui répondis-je, il y a un moyen que vous pouvez essayer avec une certitude raisonnable de parvenir à votre but. » Sans méfiance, il demanda : « Lequel, dites-moi ? » — « Eh bien ! rentrez chez vous dans votre belle voiture, montez dans votre salon de marbre, que les lustres d'argent, les tableaux, les mosaïques et le reste rendent vraiment princier ;

appelez vos notaires et disposez de vos biens par donation, ne gardant pas même un bijou, puis, envoyez au bazar acheter les vêtements jaunes, le bâton et le pot à eau d'un sannyasi; dites adieu à votre famille, changez de nom et partez parcourir le monde en mendiant et en ascète ! Persévérez suffisamment, comme le Seigneur Bouddha ou comme Dyanand Saraswati et mille autres de notre temps, et vous serez amplement récompensé de votre détachement et de vos efforts spirituels. » Ses traits fins s'éclairèrent d'un sourire quand il s'aperçut qu'il s'était si facilement laissé attraper, et il ne montra aucun ennui en me voyant rire du dilemme où il se trouvait placé. Mais je lui dis, avec l'affectueuse franchise permise à notre longue amitié, qu'à moins qu'il n'eût le courage d'essayer le souverain remède à tous les maux de ce monde, prescrit par tous les sages et confirmé par l'expérience de centaines de générations, il ferait mieux de ne plus penser à marcher dans le sentier supérieur : le Bouddha l'a dit dans le *Dhammapada* ; il y a un chemin qui mène à la fortune, c'est une autre route qui mène au Nirvana. Et les chrétiens savent encore mieux l'histoire racontée par saint Mathieu du jeune homme riche qui posa au Christ la question de mon ami, et reçut la même réponse, d'où il résulta qu'il s'en alla tout triste, car il avait de grands biens. Je dis encore à mon excellent ami, que si j'étais à sa place, je ne fuirais pas devant ma fortune, mais que je tâcherais d'en user pour le bien du monde, ce qui le mènerait plus loin sur le Chemin que tous les essais d'ascétisme. Car, ainsi que le déclarent les Shastras Hindous, à moins de parvenir à considérer l'or comme aussi vil que l'argile,

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE DÉPARTEMENT DES IMPRIMÉS

le souvenir de sa fortune passée le hanterait toujours : plongé au cœur d'une forêt, enfermé dans une caverne de l'Himalaya, ou descendu ou fond de la mer, tout jusqu'à l'air ambiant retentirait de la musique des pièces d'or et d'argent. Cela prouve en faveur de l'excellent caractère du prince qu'il ne m'en ait pas voulu de ma rude franchise. Le fait est que ces millionnaires et ces princes sont tellement gorgés de flatteries, qu'en général, ils apprécient plutôt une opinion sincère et désintéressée. Mais parfois, ils vous trouvent un imbécile de prétendre dédaigner l'idole de toute leur vie !

J'allai ensuite à Darjeeling dont j'ai déjà dit souvent le charme, et chez mon vieil ami, Srinath Chatterji Babou, je rencontrai un lama et ascète thibétain, nommé Gyen Shapa, qui pratiquait le yoga depuis longtemps et avait développé certains siddhis. Srinath Babou l'avait vu ce matin-là même pendant une méditation (*Dharana*) s'élever de terre et demeurer en l'air sans aucun soutien. J'allai le voir encore deux fois, et Srinath me servant d'interprète, j'obtins de lui pas mal d'informations intéressantes sur les lamaseries thibétaines et les lamas. Dans presque toutes les lamaseries se trouve une école de yoga sous un maître-adepte et les lévitations ne sont pas des faits rares parmi eux. La hauteur à laquelle ils parviennent à s'élever dépend en partie de leur tempérament personnel, et surtout de la durée de leurs études pratiques. Le maître de Gyen Shapa pouvait s'élever jusqu'en haut des murs de la lamaserie, et plusieurs de ses condisciples pouvaient monter plus haut que lui. Il faut suivre une discipline physique et morale des plus

strictes et faire grande attention au régime. Ces phénomènes n'ont lieu qu'à huit clos, car il est absolument défendu d'en faire montre. Il est inutile d'ajouter que la curiosité des voyageurs qui passent n'est jamais satisfaite, surtout celle des Européens mangeurs de bœuf et buveurs d'alcool : quelles que soient leurs recherches, ils ne peuvent jamais voir un véritable adepte en le connaissant pour tel, comme les cas de Rockhill, du capitaine Bower, du duc d'Orléans et de Mr Knight le prouvent suffisamment.

Le livre de Sarat Chandra Das, *Récit d'un voyage à Lhassa en* 1881-82, est un des livres de voyages les plus intéressants que j'ai lus. Il est rempli de dangers rencontrés, d'obstacles surmontés, de périls mortels, de rencontres de gens inconnus et de plans pleinement exécutés, cependant il est exempt de hâbleries et de vanité. En cela, il ressemble au livre sans pareil de Nanssen, *Farthest North*. Quittant Darjeeling le 7 novembre 1881, Sarat Chandra traversa l'Himalaya par le col de Kangla Chhen le 30 novembre et après avoir souffert de grandes fatigues, il arriva à Tashi Lhumpo, capitale du Tashi Lama (dont un de nos révérés Mahatmas est maître des Cérémonies). Il y passa plusieurs mois et obtint la permission de visiter Lhassa où il fut reçu par le Dalai Lama, recueillit une quantité d'ouvrages bouddhiques des plus importants, et surmontant des obstacles innombrables dans son voyage de retour vers la frontière du Sikkim, revint chez lui le 27 décembre 1882. Je remarquai la forme de sa tête où je retrouvai quelque chose qui m'avait déjà frappé chez Stanley, l'explorateur africain : un développement marqué aux tempes au-dessus de l'ar-

ticulation de la mâchoire, que les physionomistes considèrent comme un signe de forte constitution et de résistance aux maladies. Le corps entier de Sarat Babou donne l'impression de la vigueur physique, et la lecture de son Rapport au Gouvernement me confirma plus tard dans cette première impression. Grâce à sa connaissance parfaite du thibétain, aidée par son type semi-mongolien, il put arriver à Tashi Lhumpo et à Lhassa en passant pour un docteur Thibétain. J'eus moi-même d'amples preuves de sa facilité à parler cette langue, quand il me servit d'interprète dans ma conversation avec le savant Lama et avec le chef des coolies, qui avait conduit notre cher Damodar de Darjeeling à ce village éloigné du Sikkim, où il devait rejoindre le haut fonctionnaire qui lui avait promis de le convoyer en sûreté, là où notre Mahatma devait le recevoir comme disciple à demeure.

Le 1er août, je quittai ce délicieux Darjeeling pour retourner dans les plaines étouffantes du delta du Gange. Une correspondance de bateau manquée sur la rivière Bairab m'obligea à m'arrêter à Barisal, célèbre pour un phénomène connu sous le nom de canon de Barisal. Ce fut en sortant de la salle, où je venais de faire une conférence, que j'entendis ce roulement étrange qu'aucune explication, proposée jusqu'à ce jour par les savants, ne semble avoir élucidé. J'ai raconté ailleurs avec détails (*Theosophist*, *Vol. IX*, *P.* 703 *et XI*, *P.* 409) cet étrange phénomène et ses nombreuses explications scientifiques ou pseudo-scientifiques, et je crois avoir démontré leur insuffisance palpable. Qu'il me suffise de redire que ces « coups de canons » sont parfaitement semblables, comme volume de son

et comme genre de vibrations, aux décharges de véritables pièces d'artillerie. Ils ont ce même caractère de soudaineté dans l'explosion sans grondements précurseurs qui préparent le témoin à ce qui va venir. Dans mon cas, la première explosion se produisit si soudainement et si fort, que je crus qu'on avait tiré le canon dans le village à quelques centaines de mètres de moi. Je m'imaginai d'abord que c'était le canon de 8 heures qu'on tirait là, comme dans d'autres stations où se trouvent des cantonnements militaires, mais en regardant ma montre, je vis qu'il était 8 h. 45, de sorte que cela ne pouvait être ainsi. Puis vint une seconde détonation, et après de courts intervalles 5 autres, ce qui faisait *sept* en tout. En demandant ce que c'était, j'appris pour la première fois de ma vie, qu'il y avait un « Canon de Barisal ». On a proposé toutes les explications possibles depuis les marées (sur les plages de Bengale à 65 milles de distance) jusqu'aux explosions, feux d'artifices des mariages dans les villages voisins ! Mais s'il est aisé de dire que ce phénomène n'est pas, ce n'est pas du tout facile de dire ce qu'il est ; la théorie qui me satisfait le plus, c'est que le « canon de Barisal » provient des élémentals, et se trouve en relation avec un ou des événements ayant eu lieu dans ce voisinage il y a longtemps, en tout cas, avant la génération actuelle, car les vieillards me dirent qu'ils avaient entendu ce canon depuis leur enfance. On l'entend parfois pendant la saison des pluies, parfois en dehors, et comme dans mon cas, après une journée ensoleillée et dans une atmosphère trop claire et sous des étoiles trop brillantes, pour qu'on soit tenté d'adopter la théorie de décharges électriques. Je remarquai que j'entendis sept

explosions à des intervalles réguliers, et comme on me dit que c'était un nombre inusité, mon esprit d'occultiste crut y découvrir une intention amicale de salut de la part d'une intelligence dirigeante. On ne l'entendit plus, ni ce soir-là, ni le lendemain, tant que je fus dans le pays. J'essayai deux ou trois fois d'avoir une conversation sérieuse avec H.-P. B. sur ce sujet, mais il survint toujours quelque interruption. Il lui arriva de dire que c'était une exhibition de pouvoir des « fils de Fohat » et elle me dit de consulter la *Doctrine Secrète*, mais ses idées paraissaient si vagues que je laissai le sujet de côté, et le voilà à la disposition de Mr. Leadbeater et de ses collègues dans l'étude des Forces Subtiles de la Nature. Il y a une couple d'années, Francis Darwin en parla dans *Nature* en demandant des informations : je lui envoyai les anciens numéros du *Theosophist* en question, mais je n'en entendis jamais parler : les autres articles de notre publication hétérodoxe l'avaient peut-être horrifié.

A Calcutta le 17, je fis un discours à l'institut Oriental et le même soir, je m'embarquai pour Chittagong sur l'*Euphrate*. Il dansait comme un bouchon, et roulait de telle sorte qu'on n'eut pas un moment de repos. Cela dura trois jours, et le 21 je fis une conférence devant 1.000 personnes; le 23 j'allai par bateau à rames à Pahartali, un village dans l'intérieur des terres à 16 milles de distance dont tous les habitants sont bouddhistes de la race des Maghs. On me logea dans une hutte de bambou et de nattes au toit de chaume. Les Maghs sont des descendants de pères Arakanis et de mères Bengalies, le pays ayant été conquis par une armée d'envahisseurs Arakan qui s'y installa.

Il y a une image gigantesque du Bouddha dans le temple, dont la tête est ornée d'un diadème royal, ce que je n'ai jamais vu dans aucun pays bouddhiste. Il est vrai qu'on connaît des représentations couronnées du Bodhisattwa, c'est-à-dire de l'entité qui atteignit finalement la dignité de Bouddha dans son incarnation de Kapilavastu, mais jamais du Sauveur du Monde. Je possède moi-même une statuette de cuivre artistique du Bodhisattwa, régnant dans le ciel des Tushitas, assis en Padmâsana, qui me fut donnée par l'envoyé Thibétain auprès du gouvernement des Indes, il y a quelques années, et qui la tenait du Dalai Lama lui-même. Il y a une plaque de cuivre sous la statue sur laquelle est gravée une représentation conventionnelle du trône de Diamant, et derrière, dans le vide du corps, un rouleau de papier thibétain sur lequel le Dalai Lama a écrit de sa main, quelques charmes ou mantras pour la protection de son jeune et bel ambassadeur contre tous les malintentionnés. Le Bodhisatwa porte de nombreux bijoux dans l'ancien style hindou sur la tête, le cou, la poitrine, le haut du bras, le poignet, la ceinture et les chevilles. Les cheveux sont ramassés très haut avec quelques mèches tombantes sur les épaules et le haut du bras. Les mains réunies sur les genoux tiennent un vase orné de fleurs, ou une statuette représentant les Trois Joyaux de la symbologie bouddhiste. C'est une des précieuses curiosités de notre petit musée d'Adyar.

A Noakhally, je donnai une conférence sous la présidence du magistrat local, un européen, et le soir, au théâtre indigène, il y eut une représentations de ce vieux drame touchant *Pralad Charita*, par des ama-

teurs pleins de talent. Mais j'eus bien de la peine à garder mon sérieux pendant un prologue d'une incongruité frappante composé en mon honneur. Le rideau se leva sur une forêt où l'on voyait le vieux rishi Bharata assis sous un arbre plongé dans sa méditation. Voici qu'on entend des chants de fête et des deux côtés de la scène entrent un certain nombre de disciples qui entourent le rishi et le réveillent. Il leur demande la raison de leurs chants joyeux, et on lui répond que le « colonel Olcott, l'ami de la religion aryenne est arrivé dans le pays ». Le rishi déclare que c'est l'accomplissement d'une ancienne prophétie et l'aurore pour l'Inde de meilleurs jours. Il se lève, prend une guirlande des mains d'un disciple (*sishy·a*) avance vers la rampe et me faisant signe d'approcher, me jette la guirlande autour du cou en prononçant une bénédiction ! Cet anachronisme comique ne parut avoir frappé personne que moi et le magistrat européen assis à mon côté. Mais l'intention de me montrer l'amour national pour ma personne était si évidente, que mon envie de rire fut vaincue par ma reconnaissance pour cette cérémonie sympathique.

Revenu le 31 à Calcutta, j'allai un matin avec mon hôte, notre fidèle collègue depuis longtemps éprouvé Norendranath Sen Babou sur l'Esplanade, pour le voir nourrir ses pensionnaires. J'ai souvent vu dans les jardins publics de Paris des gens qui donnent du pain aux oiseaux, mais Norendranath nourrit tous les matins les bœufs, les corbeaux, les minas et autres oiseaux, les poissons dans les bassins et les fourmis qui courent partout dans l'herbe de l'esplanade, qui est énorme. Toutes ces bêtes paraissaient

connaître sa voiture et se réunissaient à l'endroit où il leur faisait sa distribution journalière, et les poissons venaient vers lui au bord du bassin. Ceci se passait tranquillement, sans réclame depuis des années, sans qu'un journaliste en fît un article, sans que la foule s'en aperçût. On ne rencontrera guère d'exemple plus fort de la tendre compassion, éprouvée parfois, par certains hommes pour nos confrères inférieurs.

Ma longue tournée touchait à sa fin, il ne me restait à visiter que la côte du Coromandel. Je partis le 4 septembre par bateau pour Bimlipatam où le Maharajah de Vizianagram m'attendait pour me mener à sa capitale. Après les conférences, réceptions et conversations habituelles, sa voiture me transporta à Vizagapatam qui est un port de mer, et où j'assistai à une expérience d'alchimie tentée par un docteur indigène qui prétendait réduire l'argent battu, en poudre blanche pour l'administrer en remède. N'ayant pas d'argent sous la main, nous décidâmes d'essayer avec de l'étain. Voici le procédé. Sur une toile, il étendit une couche de feuilles de Margosa d'un demi-pouce d'épaisseur, puis une couche semblable de safran. Sur le safran, il plaça l'étain et roula le tout comme un saucisson lié par une forte ficelle. Pendant deux heures le saucisson brûla dans un tas de bouses séchées de quatre coudées de circonférence et d'une coudée de haut. En le retirant, il se trouva qu'une partie de l'étain était calcinée mais le reste fondu seulement. L'alchimiste dit que son combustible était de mauvaise qualité, sans quoi tout l'étain aurait été calciné.

Mes deux conférences dans cet endroit attirèrent

beaucoup de monde dont un nombre d'Européens plus considérable que d'habitude, car ils fréquentent peu les réunions indiennes de ce genre à cause de l'antipathie marquée qui existe entre les deux races. Il m'arriva un accident qui aurait pu tourner au tragique en allant rejoindre en barque mon bateau à vapeur pour continuer ma tournée. La barre était forte et il fallait passer trois fortes lames dans ce petit bateau. Ces embarcations indigènes, dites Masulas, sont parfaites pour passer les barres tout le long de la côte indienne n'étant ni clouées ni ajustées mais attachées avec de la fibre de coco et bien calfatées dans les jointures. Elles sont d'ordinaire très sûres, et je m'en suis servi pour bien des parcours entre paquebots et rivage. Mais voilà que cette fois, après avoir passé la première lame et tandis que nous étions sur la crête de la seconde, la proue de ma barque fut enlevée si haut et la lame se retira si vite de dessous elle, qu'elle retomba sur l'eau avec une force terrible, une des planches éclata d'un bout à l'autre et l'eau commença à se précipiter à l'intérieur. Tous les rameurs sauf un furent jetés au fond les uns par dessus les autres. Je leur criai de se ramasser et de reprendre leurs avirons pendant que j'arrachais l'étoffe qui recouvrait les coussins de l'arrière que je leur fis ensuite bourrer dans la voie d'eau. Je mis la moitié des hommes à vider le bateau tandis que les autres ramaient comme des désespérés pour remettre le cap à terre; moi je faisais de mon mieux avec l'aviron de pagaie, je mettais une ceinture de sûreté à Baboula, et je lui faisais attacher la poignée de ma boîte à argent au bateau afin de me ménager une chance de retrouver les rou-

pies de la Société qui étaient ma plus grande préoccupation à ce moment-là. Enfin, nous tournâmes le bateau, il fallut repasser la lame, et après de grands efforts nous réussîmes à l'échouer à moitié plein d'eau. Aussitôt une autre barque trouvée, je repartis et cette fois je rejoignis le vapeur sans aventure. Ce qu'il y avait de plus dangereux dans l'affaire, c'est que la mer est pleine de requins, j'en vis quelques-uns en allant au paquebot.

Après la mer, vint une paisible navigation sur le canal du Godavéry, avec arrêts pour conférencer et fonder des branches, puis un char à bœufs pour aller à Gountour où les missionnaires déploient une grande activité. Parmi les visites que je reçus après mon premier discours, se trouva le Rév. S..., missionnaire presbytérien dont le sort était bien malheureux. Depuis deux ans lui et sa femme étaient persécutés par les autres missionnaires, leur salaire n'était plus payé et on faisait tous les efforts possibles pour leur faire quitter l'Inde, parce qu'ayant découvert que le principal des missionnaires se conduisait mal avec quelques femmes indigènes converties, ils avaient essayé de le faire juger et déplacer. Mais l'opportunisme l'emporta sur la justice, et ces deux honnêtes chrétiens avait été réduits aux pires expédients. Il avait travaillé comme charpentier ou à ce qui se trouvait, elle cousait; pourtant ils n'avaient pas toujours eu de quoi manger. Ce sont les Hindous qui les respectaient qui me racontèrent cela, de sorte que je fis préparer un bon dîner à mon cuisinier, je le leur envoyai en m'invitant à aller le manger avec eux. Ils me reçurent avec beaucoup d'amabilité comme compatriote sym-

pathique, et Mrs S... exprima le désir de me voir abjurer mes erreurs pour me joindre à eux comme missionnaire. Après avoir ri de la proposition, j'y répondis par une autre, c'est qu'ils se séparassent d'un parti où triomphaient de telles iniquités et vinssent avec moi en dévoués théosophes.

Enfin le 8 octobre, je m'embarquai sur *l'Umballa* qui se trouva pris dans la queue d'un cyclone et me fit passer de désagréables moments. Le lendemain matin nous étions devant le port de Madras et je pensais déjà être au bout de mes peines pour cette année-là, mais la mer était si mauvaise que nous ne pouvions entrer et il fallut croiser en vue de ce bienheureux port tout le jour sans pouvoir y entrer. Avec quel immense soulagement je revis enfin notre délicieux Adyar le deux cent soixante-deuxième jour après l'avoir quitté ! Le lecteur qui m'a suivi dans cet interminable voyage comprendra ce que j'écrivis dans mon journal du 11 : « Oh ! bienheureux Repos ! »

CHAPITRE XXIII

Fondation de la Blavatsky Lodge.

Ceux qui me suivent à travers tous ces incidents des années antérieures assistent virtuellement à l'édification de la Société Théosophique couche par couche depuis la pierre de fondation jusqu'au toit, érection lente mais sûre du temple moderne de la Théosophie. Ils en connaissent les architectes et les constructeurs et voient ce que le bâtiment aurait été sans eux, ce que les autres ne savent pas.

En feuilletant mes papiers de ces jours de tempêtes, et en relisant les lettres que Mme Blavatsky m'écrivait de son exil, j'ai le sentiment profond que le mortier des assises était cimenté par le sang de son cœur et que celles-ci reposaient sur ses angoisses. Elle était le Maître, moi l'élève, elle le Messager incompris et insulté des Grands Maîtres et moi l'esprit pratique qui préparait les plans, la main droite qui exécutait les détails pratiques. Selon la classification hindoue, elle aurait été le précepteur Brahmane et moi le Kshattriya combattant. Selon l'ordre bouddhiste, elle le Bikshu, et moi le Dyakya ou laïque actif. C'est

douloureux plus qu'on ne peut dire de relire sa correspondance d'Europe et de voir combien elle souffrait pour des causes diverses, comme elle s'agitait et se rongeait, trop souvent pour des imaginations. Je choisis parmi ses plus graves misères la défection de Subba Row, la publication dans le *Theosophist* par le sous-directeur (de son choix) d'articles qu'elle considérait comme contraires aux enseignements trans-himalayens. Le refus de Subba Row d'éditer la *Doctrine Secrète* contrairement à sa promesse originelle, quoiqu'elle l'eût fait copier exprès à la machine et envoyer, ce qui lui avait couté 80 livres. Sa condamnation absolue du livre, les querelles personnelles de divers collègues européens, la guerre en Amérique entre M. Judge et le docteur Coues. Les menaces renouvelées de persécution contre elle si elle revenait aux Indes comme nous l'en priions. Le manque de temps pour écrire pour une grande revue russe qui la faisait vivre, et la nécessité concomitante de dépendre des libéralités de ses amis de Londres. Et enfin, la découverte de la noire trahison de femmes de l'Occident qu'elle considérait comme ses amies. Elle éclaircit des complots pour nous expulser, m'ôter d'Adyar, mettre un autre à ma place et se servir d'elle comme du centre d'une société nouvelle à former en Europe. Sans cesse, elle m'avertissait d'être sur mes gardes. Il y avait sûrement quelque projet de ce genre à l'état latent dans certains esprits, mais il n'en fut jamais rien pour deux raisons : 1° Elle refusa positivement d'être à la tête d'aucune société qui ne reconnaîtrait pas Adyar pour son centre et sa tête, et 2° je n'étais pas homme à me laisser aisément ôter d'un poste que

j'avais été chargé de garder par les Maîtres et qu'ils m'avaient prié de conserver jusqu'à la fin de ma vie. Elle me prie au nom de « l'affection vraie, plus que fraternelle » qu'elle a pour moi, de « sa fidélité intérieure et non de surface » envers moi comme « son collègue, camarade et compagnon dans l'œuvre du Maître » de briser la partie indienne du complot. Dans une autre lettre, elle m'écrit : « Je vous aime plus que personne au monde sauf le Maître, mon amitié et mon affection fraternelle pour vous sont éternelles et si vous me croyez capable de tourner contre vous, sans parler de la Société, alors vous êtes un. — » Ce mot « éternel » a ici un sens plus profond qu'il ne semble à la surface, comme le comprendront ceux qui ont suivi en arrière nos relations mutuelles dans nos vies passées (hommes tous deux toujours). Qu'il suffise de dire que ce n'est pas la première fois que nous avons été associés sur la route d'évolution de nos deux entités. Un jour, dans son désespoir d'avoir découvert la trahison qui faillit lui coûter l'amitié d'un de nos collègues les plus capables, elle écrit que cela vient prouver une fois de plus que nous ne devons elle et moi mettre notre confiance absolue dans quelque tiers que ce soit, mais que nous devons nous rattacher l'un à l'autre plus étroitement à chaque infidélité découverte.

En réponse à ma protestation contre son acceptation de la direction du nouveau magazine projeté, *Lucifer*, tout en restant de nom directrice du *Theosophist*, elle m'assure très sérieusement que le nouveau venu ne pourra jamais nuire à notre revue, mais qu'il lui servira plutôt de supplément, et m'envoie une

note signée des fondateurs de la Société de publications théosophiques (anglaise) disant que ce projet « émane de membres de la London Lodge qui désirent voir le mouvement actif en Angleterre, en Europe, d'une façon générale en Occident » et répandre les enseignements qu'ils ont reçus. Elle m'écrit que pour lancer *Lucifer* et publier *la Doctrine Secrète*, une société de publications théosophiques a été fondée et enregistrée au capital souscrit de 1.500 livres. Quant à son retour aux Indes, elle n'a pas le courage de revenir si Subba Row qu'elle a tant aimé et respecté doit être son ennemi. Et de plus, des tiers l'ont informée que si elle revenait, le Gouvernement la ferait mettre en prison sous un prétexte quelconque. Ceci était une parfaite absurdité, mais elle ne s'en rendait pas compte, tant les correspondants (pas des Hindous) de ses informateurs avaient été positifs. De sorte qu'elle était là, espérant et désirant pouvoir revenir, écrit-elle, au moins mourir aux Indes, mais ne trouvant pas moyen de s'arracher à ses engagements de Londres, déchirée par des passions contraires, rendue à moitié folle par le ton de mes lettres, qui étaient parfois très dures — car de mon côté j'en avais plus qu'il n'en faut pour tourner la tête à un homme plus nerveux — et souffrant de maladies mortelles qui lui rendaient la vie à charge. Mais avec tout cela, comme la sentinelle fidèle de Pompéi, elle restait à son poste pour remplir son devoir, passait de nombreuses heures à écrire, se réconciliait avec des ennemis, faisait de nouveaux amis enthousiastes et peu à peu versait dans des esprits capables de les recevoir les enseignements sublimes dont elle était le

canal. Ah! monde cruel, quand aurez-vous une autre Hélèna Petrowna à martyriser ?

Un grand tracas du moment, c'était l'agitation intérieure au sein de la London Lodge, où deux factions s'étaient élevées sous l'influence de quelques-uns de nos membres les plus forts. Un groupe énergique, qui partageait les idées des fondateurs sur la nécessité d'une propagande publique vigoureuse, se serrait autour de H.-P. B. tandis que ce que je pourrais appeler le parti conservateur se tenait à l'écart. L'inquiétude maintenait H.-P. B. dans un état d'excitation nerveuse qui se reflète dans ses lettres. Finalement, un groupe de quatorze des plus jeunes membres se forma pour fonder la Blavatsky Lodge, célèbre depuis dans le monde entier, et dont le nom avait été choisi pour être comme une protestation publique de fidélité à celle dont le nom avait été souillé dans le complot des Coulomb-Missionnaires. Elle écrit, le 2 mai 1887, de Maycot : « Voici quatorze de nos meilleurs membres qui ont formé une loge nouvelle et qui, malgré mes protestations, l'ont appelée Blavatsky Lodge de la S. T. Elle écrit encore plus tard : « La Blavatsky Lodge (pour laquelle je vous prie d'envoyer une charte, car elle est déjà annoncée dans les journaux) s'est réunie hier soir 7 juillet, dans la belle villa de T. »

Revenons à Adyar où j'avais trouvé, en arrivant, M. Alexander Fullerton qui venait pour me servir de secrétaire. Je ne l'avais jamais vu auparavant — dans le corps physique — mais je le connaissais pour un des hommes les meilleurs et les plus altruistes de

l'« Aryan Branch » de notre Société. Notre croissance était si rapide et le petit état-major du Quartier Général était si réduit, tandis que le devoir me commandait impérieusement de passer la plus grande partie de l'année à voyager, que je ne pouvais pas empêcher notre correspondance étrangère de rester à la traîne. Comme toute l'autorité constitutionnelle était centrée à Adyar, on comptait avec raison que les groupes sympathiques éloignés devaient recevoir de là des enseignements. Mais, en réalité, il n'en était pas ainsi : nous recevions des membres, nous recevions leurs cotisations, nous leur donnions des chartes et des diplômes, et puis nous les laissions se débrouiller. Notre littérature était alors très maigre, nos conférenciers itinérants peu nombreux : il n'y ait pas encore d'Annie Besant ni de Lilian Edger pour enflammer les cœurs d'un beau zèle et ravir les oreilles de discours éloquents. J'avais avant tout besoin d'un secrétaire particulier ; par M. Judge, mes compatriotes l'apprirent et M. A. Fullerton offrit ses services gratis. Il était à Adyar depuis six jours quand je revins de mon long voyage dans le nord, et je le trouvai dans un état d'esprit des plus inconfortables. Adyar, au lieu de lui procurer comme à moi le repos bienheureux, l'affolait par son calme monotone. Il était comme un mécanicien de la marine qui ne peut pas dormir quand sa machine s'arrête, et il déclara que s'il restait un mois de plus, il ne répondait pas de garder sa raison. Cela me paraissait singulier, car tandis que mon cher collègue se sentait malheureux loin du tumulte des rues de New York, je n'étais

jamais si heureux que lorsque, mes longs voyages finis, je retrouvais la paix absolue d'Adyar. Mais enfin, un homme ne peut pas sentir à la place d'un autre, et il est sage d'agir en conséquence. M. Fullerton resta avec moi jusqu'au 13 et partit pour Bombay, et son paquebot de retour, après neuf jours d'expérience de notre silence et de notre régime spartiate : c'était un citoyen de Philadelphie et je doute qu'aucun habitant de cette ville où l'on vit grassement et où les maisons sont exceptionnellement bien tenues puisse être satisfait longtemps ailleurs, quelque résigné qu'il se force à paraître. Je le poussai moi-même fortement à retourner à New York et à y aider Judge à édifier notre mouvement américain, car je prévoyais l'inutilité d'essayer de le plier à notre routine indienne. Je craignais de fâcheuses conséquences et c'était un assistant trop précieux pour risquer de le perdre. Ni lui ni moi nous ne fûmes frappés alors, comme je le suis maintenant, par l'idée qu'on l'avait laissé aller jusqu'aux Indes pour entrer en contact avec nous, se plonger en quelque sorte dans cette aura toute-puissante de l'Inde, pour s'imprégner de son influence occulte et courir ensuite à son travail personnel ; car il a toujours depuis travaillé pour la Grande Idée avec un zèle infatigable et une fidélité absolue ; même lorsque la plupart de ceux qui avaient été ses chefs nous quittèrent pour devenir nos ennemis, lui fut « le fidèle au milieu des infidèles ». Assurément, les voies de ces Invisibles sont insondables.

La réunion hebdomadaire ordinaire du Conseil Exécutif fut tenue le dimanche qui suivit mon retour,

et, après une séance paisible, s'ajourna sans querelles contrairement à l'attente de quelques-uns, car les relations tendues entre H.-P. B. et deux des membres rendaient les plus timides très nerveux. Je sentis d'abord cette tension, mais je m'arrangeai pour éviter le grabuge. M. Oakley ayant déclaré qu'il *savait* que la police avait des ordres particuliers de nous surveiller et nous espionnait de près, je pris la balle au bond, et je dis que j'irais voir le commissaire de police dès le lendemain et que je l'amènerais déjeuner. Je ne pus m'empêcher de rire après la séance quand un collègue hindou vint me mettre les mains sur les épaules en disant : « Vous nous apportez toujours la paix ! » et se mit à sangloter ! « Quelle bonne idée, m'écriai-je ! je vais prendre pour ma devise : *Ubi sum ibi pax*, très convenable pour un P. S. T. il me semble.

Je le fis comme je l'avais promis : j'amenai le colonel Weldon inspecteur général de la police, à déjeuner une couple de jours plus tard, et je lui montrai presque de force tous nos livres, y compris la liste de nos membres. Il me dit qu'il n'avait aucun ordre particulier à notre endroit et qu'il était bien persuadé que notre Société n'avait aucun caractère politique. Personne ne nous soupçonnait et on nous avait fait des contes. Mais je ne voulus pas m'en tenir là. Depuis notre arrivée aux Indes, huit ans auparavant, ni H.-P. B. ni moi, excepté à Simla, nous n'avions laissé une carte chez les gouverneurs, ni sollicité aucune faveur. Il me semblait maintenant que ç'avait été peut-être une erreur, et qu'en nous tenant à l'écart des Européens nous avions rendu possibles

parmi les Hindous des bruits ridicules comme le précédent : il fallait aller chez le gouverneur. De sorte qu'un peu à près, j'obtins une audience de lord Connemara et je passais une heure avec lui en conversation amicale sur la Théosophie et notre Société. Il exprima le désir de lire quelques-uns de nos livres, et je les lui envoyai. Le lendemain, je reçus une invitation pour un bal chez le gouverneur, et depuis, j'ai toujours été sur la liste du gouvernement, c'est-à-dire que je suis reconnu comme respectable et que je reçois régulièrement les invitations pour toutes les grandes réceptions. Pour bien rester en évidence, je m'y montre toujours au moins une demi-heure, et ainsi disparut le dernier vestige de contrainte entre le gouvernement des Indes et nous.

Un des tracas irréfléchis de H.-P. B., c'était que tant qu'elle restait directrice officielle et co-propriétaire du *Theosophist*, elle pouvait se trouver placée dans une position très embarrassante si son sous-directeur, pendant un de mes voyages, venait à insérer quelque paragraphe séditieux. Toute la responsabilité légale retomberait sur ses épaules à elle, et si elle venait à être poursuivie, cela l'empêcherait de rentrer jamais aux Indes. Elle me pria de mettre mon nom sur la couverture comme directeur et de faire la déclaration nécessaire, ce que je fis le 1er novembre pour la tirer de peine.

Le 24 novembre, je partis pour Bangalore avec le pandit Bhashyâcharya pour remplir des engagements de conférences. Il parla une fois en Tamil et une fois en Télougou, et le 30 fit une conférence d'une demi-heure en sanscrit : c'était en particulier pour une

association de pandits, mais un nombreux auditoire d'Hindous l'écouta avec la plus profonde attention.

Le 12 décembre, à une réception du gouverneur, je rencontrai l'Hon. George Curzon, fils aîné du comte de Scarsdale qui faisait un de ses grands voyages en Orient et paraissait s'intéresser beaucoup à nous et à nos idées. Il vint le lendemain voir notre bibliothèque et nous eûmes une longue conversation sur des sujets théosophiques, apparemment à notre satisfaction mutuelle. Je pris une haute opinion de son caractère et de ses capacités, et maintenant qu'il est de nouveau aux Indes comme vice-roi, ses discours et ses actes ont amplement confirmé mon premier jugement. Il promet évidemment d'être le meilleur gouverneur général, à tout prendre, que nous ayons eu jusqu'à présent. Quand sa nomination fut annoncée à Londres, je lui écrivis un billet amical de compliment et j'eus le plaisir d'apprendre par sa réponse qu'il gardait un agréable souvenir de sa visite et de nos discussions. Depuis que je vis aux Indes — mettons vingt ans — c'est mon avis que nous n'avons eu personne qu'on puisse lui comparer. Il ferait un admirable théosophe : espérons que cela viendra quand il quittera la politique.

Les délégués à la Convention commençaient à arriver et bientôt toute la place disponible était occupée dans la maison. C'est toujours pour nos amis d'Europe un curieux coup d'œil de voir, la nuit, les délégués hindous camper un peu partout. Chacun apporte sa natte, sa couverture et son oreiller et choisit un coin par terre où dormir. A dix heures tout le sol est occupé, les lumières sont réduites au minimum et les ronfleurs

fournissent l'orchestre. Je songe à deux ou trois de ces joueurs de trombone qui méritent la coupe du championnat. Parfois, travaillant à mon bureau au premier dans cette vaste maison, j'ai entendu un tel vacarme en bas que j'ai cru à des querelles que je descendais faire cesser : mais ce n'étaient que nos champions étendus sur le dos la bouche grande ouverte s'efforçant de leur mieux de troubler ce silence d'Adyar qui rendait M. Fullerton si malheureux !

Leadbeater et Dharmapala arrivèrent de Ceylan le 29 et la Convention se passa très bien. Pendant cette année-là, nous avions publié 28 livres, brochures ou journaux, augmenté le nombre des branches de 25 unités et considérablement celui de nos membres. Le 31 décembre, déduction faite de 4 chartes rendues, nous avions 133 branches vivantes, distribuées géographiquement comme suit :

Inde, 96 ; Birmanie, 3 ; Ceylan, 8 ; Angleterre, 2 ; Écosse, 1 ; Irlande, 1 ; France, 1 ; Allemagne, 1 ; États-Unis, 13 (7 nouvelles) ; Grèce, 1 ; Hollande, 1 ; Russie, 1 ; Indes Occidentales, 2 ; Afrique, 1 ; Australie ; 1. Ces chiffres montrent combien notre influence s'était étendue et le nombre des semis d'idées répandus un peu partout. Dans mon discours présidentiel je donnais un résumé historique et des explications de la constitution originale de la Société et de ses modifications successives, pour suivre son extension d'un petit groupe de New-Yorkais à une société s'étendant au monde entier, dont les branches se comptaient par lustres et les membres par milliers. J'en citerai les derniers mots :

« Voilà une Société sans argent, sans patrons,

voyant tous les préjugés sociaux se dresser contre elle, et comptant parmi ses ennemis tous les intérêts établis. Une Société qui ne fait appel à aucune fidélité sectaire, n'offre à ceux qui veulent y entrer aucun avantage matériel, au contraire; une Société qui fait profession de se consacrer à l'étude et à la propagation de la philosophie, qui se déclare l'ennemie du vice et le censeur des indulgences égoïstes. Qui enseigne le plus haut idéal moral, affirme l'unité essentielle des religions et la suprématie nécessaire de la vérité sur toutes, et que nous voyons cependant dans le court espace de dix ans s'étendre sur une bonne partie de la surface de la terre et fondant 137 branches dont 4 seulement sont éteintes, cela avec des hommes de toutes les vieilles religions du monde pour adhérents enthousiastes. Ce n'est pas à nous de dire si la Société a été portée par une grande vague de pensée soulevée par le mouvement général des vieux préjugés, ou si elle a été elle-même la force qui a poussé la vague, mais le fait plein de signification c'est qu'elle existe et qu'elle est de nos jours une force sociale avec la perspective d'une carrière longue et utile. Cela est dû — doit être dû — à la largeur de son programme et à sa judicieuse politique de tolérance et de bienveillance fraternelle envers tous ».

Voilà douze ans de cela, cependant la force de notre courant ne s'est jamais ralentie, la force vitale de la Société ne s'est pas épuisée, les désastres ne nous ont pas ruinés, les séparations ne nous ont pas affaiblis et la source de la Sagesse Antique n'est pas tarie. Allons, frères, joignons nos mains autour du globe,

car notre espérance est dans l'union ainsi que dans notre pouvoir de faire du bien.

Nous entrons maintenant dans la treizième année de la Société que l'on trouvera aussi bien remplie que ses aînées. La situation à Adyar devenait de plus en plus désagréable à cause des difficultés entre H.-P. B. et Subba Row avec un certain nombre de ses partisans Anglo-Indiens. Ils allèrent jusqu'à menacer de se retirer de la Société et de publier un Magazine rival du nôtre, si H.-P. B. ne les traitait pas mieux. En réalité, Subba Row et un de ses amis donnèrent leur démission cette année-là, mais je ne me fis pas d'inquiétudes à propos du magazine projeté, car les bases du succès — la persévérance dans l'effort et le dévouement désintéressé pour la Théosophie — n'étaient pas leur fort.

Ma longue tournée de 1887 avait eu pour moi des effets fâcheux qui me causèrent un appauvrissement du sang et une éruption de clous dont un de mauvaise nature, me rendit malade quelque temps. Mais nos bons amis le général et Mrs Morgan m'invitèrent aimablement à aller chez eux à Outacamond ce que je fis, et dans cet air magique de la montagne, ma santé fut bientôt rétablie. Je me rappelle avec reconnaissance la bonté que me témoignèrent de nombreux amis européens qui n'étaient guère en ce temps-là que de simples connaissances, et je regrette de ne pas avoir le droit de publier leurs noms ici en témoignage de bon souvenir. De toute l'Inde, on m'envoya des télégrammes. et les journaux hindous publièrent des paragraphes sympathiques. Pour comble de joie, j'eus la goutte à un pied ce qui ne laissa pas que de m'in-

triguer, car ce n'était pas un mal héréditaire dans ma ligne paternelle. Mais huit ans plus tard, à Paris, Mme Mongruel me donna la clef du mystère en me conseillant de m'abstenir de manger de la viande qui était cause de mes souffrances. Je suivis ses prescriptions et tous les symptômes de goutte disparurent. Cette maladie n'était donc pas héréditaire mais causée par le régime gras, et elle disparut quand je revins au régime végétarien. Mes lecteurs qui n'auraient pas essayé de ce remède pourront profiter de la suggestion.

Des signes précurseurs d'un orage dans nos groupes européens, amené ou accru par H.-P. B., commençaient à se montrer, et Judge se plaignait que nous le négligions. A ce moment, le docteur Coues se remuait fortement pour acquérir la notoriété qu'il désirait et Judge luttait contre lui. Je ferai aussi bien de donner le texte de quelques lettres de Judge vu leur importance par rapport à la sécession de juin 1895.

New-York, 8 juin 1888.

« Il se passe ici de certaines choses qui demandent qu'on y prenne garde et qu'on agisse... Sa manœuvre (de Coues) est de se placer à la tête de quelque chose de grand et de mystérieux qui sert à ce qu'on prétend d'intermédiaire aux communications des Mahâtmas (excusez du peu !). Il voudrait aussi dans l'ensemble soustraire la S. T. à votre juridiction et s'en faire le Grand Mogol dans ce pays... *Je sais que l'intention de ..... est de vous laisser l'autorité entière, et mon désir est de maintenir la Section américaine sous la*

dépendance du Conseil Général des Indes; vous êtes le Président. *Je n'ai jamais eu l'intention de séparer, mais de relier*, et la forme de notre constitution le montre clairement. C'est pourquoi on n'accepte ni on n'élit de président ici... Je vous recommande donc d'assembler le Conseil et de considérer notre constitution, ce qui aurait dû être fait depuis longtemps, et de décider que nous sommes affiliés et subordonnés aux Indes, que nous sommes reconnus comme faisant partie du Conseil Général avec le droit d'avoir un Secrétaire général faisant fonction d'intermédiaire (officiel) mais non un président annuel, seulement un président pour chaque Convention... Je ne peux pas arranger cela comme il faut ici sans votre intervention. »

« Je lutte toujours pour conserver votre nom en tête, car vous devez être notre chef jusqu'à votre mort. » (Lettre 21 mai 1888).

« Tant que vous vivrez tous les deux, ce serait folie de vouloir marcher contre le vent, les Maîtres et la Fédération. » (Lettre de juin 1888).

Quel malheur d'avoir la vue si courte et de laisser derrière soi des preuves pareilles quand on doit entreprendre d'édifier un nouveau monument de mensonges, de fraudes et de trahison pour y loger de nouvelles idoles. Il ne faut pas s'étonner que les sécessionnistes aient pris le parti d'ignorer mon nom et de falsifier notre histoire : avouer seulement mon existence aurait soulevé trop de questions. Hélas, pauvre Judge !

Pendant ce séjour à Outacamound, j'achetai, suivant le conseil de Mrs Morgan, le terrain sur lequel je fis construire, pour nous servir de retraite à H.-P. B., moi et nos collaborateurs européens d'Adyar, le cottage connu depuis sous le nom de Goulistan, « le jardin des roses ». Elle, la pauvre amie, n'en a jamais joui, mais il a servi à moi et à d'autres, et il serait difficile de trouver un plus délicieux sanatorium.

M. Archer, peintre, fit à ma requête une expérience instructive qui vaut la peine d'être racontée. Nous discutions la théorie de l'image mentale à propos du peintre mystique irlandais William Blake qui, prétend-on, pouvait peindre un portrait après une seule séance de pose, ayant la faculté de voir intérieurement son modèle dans la position voulue et de travailler d'après le fantôme astral comme d'après le corps physique. M. Archer dit qu'il ne l'avait jamais fait, mais qu'il essaierait si je voulais poser un quart d'heure. Je pris place et il me regarda fixement, fermant les yeux de temps en temps, pour mieux fixer l'image dans son esprit, après quoi il me congédia et me pria de revenir au bout de trois jours. Quand je retournai à son atelier, il avait esquissé mon portrait, et cela nous intéressa vivement tous deux de voir qu'il avait bien retenu certains détails de mes traits et perdu les autres. C'était une expérience suggestive et intéressante. M. Archer finit le portrait qui est maintenant au Quartier Général de Londres.

Ma santé étant entièrement rétablie, je partis d'Outacamound le 31 mai, et après une courte tournée, je

revins à Adyar pour me replonger dans mes travaux ordinaires, littéraires ou officiels.

La dernière semaine de juin arriva une lettre contrariante de H.-P. B. montrant quelle tempête s'élevait en elle et autour d'elle, et dont nous laisserons l'examen pour le prochain chapitre.

CHAPITRE XXIV

Fondation de la Société Ésotérique.

On a vu, à la fin du chapitre précédent, que nous allions examiner des événements désagréables de l'année 1888 dans lesquels H.-P. B. était un facteur important. Si ç'avait été une femme ordinaire, cachée par le mur de la vie domestique, on aurait pu écrire l'histoire de ce développement du mouvement théosophique sans la mettre en scène : ou si, amis et ennemis n'avaient dit que la vérité sur elle, j'aurais pu l'abandonner à son karma, me contentant de montrer la grandeur de son rôle et la part d'éloge qui lui revenait. Mais elle a partagé le sort commun de tous les personnages en vue dans les affaires humaines, elle a été absurdement flattée et divinisée par un parti et impitoyablement injuriée par l'autre. Si donc son ami et collègue le plus intime, le co-fondateur survivant du mouvement n'était sorti de la réserve qu'il avait toujours gardée et qu'il aurait préféré garder, sa personnalité vraie n'aurait jamais été comprise par ses contemporains et on n'aurait pas rendu justice à la réelle élévation de son caractère. Sa gran-

deur au point de vue de l'altruisme parfait de ses services publics est indéniable : dans ses heures d'exaltation son moi était submergé par le désir de répandre la connaissance et de remplir les ordres de son Maître. Elle n'a jamais vendu pour de l'argent son trésor de science occulte, ni échangé ses instructions contre des avantages personnels. Elle comptait sa propre vie pour rien en comparaison de son œuvre, et elle l'aurait donnée aussi joyeusement que n'importe quel martyr si l'occasion s'était présentée de ce sacrifice. Elle tenait ces tendances et ces traits caractéristiques des nombreuses réincarnations pendant lesquelles elle (parfois avec moi) avait été occupée d'une œuvre semblable, et c'étaient les différents aspects de son individualité, noble, idéalement fidèle, digne, non d'un culte — car aucun être humain ne devrait être l'objet d'une adoration servile — mais d'inspirer le désir de lui ressembler. Pour sa personnalité, c'est une autre affaire, c'était un fond sur lequel sa lumière intérieure ressortait fortement. Par exemple, au moment qui nous occupe, l'aspect qu'elle me présente dans ses lettres est extrêmement déplaisant : langage violent, passion déchaînée, mépris et satire à peine voilés de formules aimables, une tendance à jeter au vent les vagues formes constitutives de la Société et à tout gouverner ou à tout détruire selon que je prendrais le parti de ratifier ou de désavouer ses actes arbitraires et absolument anti-constitutionnels. Des dédains pour le Conseil et les conseillers qu'elle n'entendait pas trouver en travers de sa route, des critiques mordantes et rudes de certains de ses collaborateurs européens, en particulier de celui qui

jouait le principal rôle dans cette partie du mouvement et dont elle met les initiales entre parenthèses après le mot « Satan », et une adjuration de ne pas laisser notre œuvre commune de tant d'années se perdre en se séparant en deux camps séparés, une Société Orientale et Société Occidentale. En somme, elle écrit comme une folle et du ton d'une femme hystérique ultra-excitée, bataillant pour son bon renom contre les assauts des Missionnaires, des Coulomb et des Hodgson et défendant sa vie contre une quantité de maladies qui l'emportèrent trois ans après. Cependant, si malade de corps et si affolée d'esprit qu'elle fût, c'était pour moi un facteur puissant à manier et elle me força à choisir la ligne qu'il me faudrait suivre. Son premier point dans son réquisitoire contre moi (car *more suo* tout était de ma faute) c'était d'avoir décidé contre son favori, dans un arbitrage que j'avais rendu cette année-là, à Paris, entre deux partis ennemis de théosophes français. Elle m'écrit : « Ce n'était pas une erreur, mais un crime perpétré contre la Théosophie (doublement souligné) en parfaite connaissance de ce qu'est X. et par peur de Y. Olcott, mon ami, vous êtes un — mais je ne peux pas vous offenser et vous dire ce que vous êtes. Si vous ne le *sentez pas vivement* vous même, tout ce que je pourrais dire serait inutile. Quant à P. (1) vous vous êtes mis, entièrement entre ses mains et vous avez sacrifié la Théosophie et l'honneur de la S. T. en France par crainte de ce misérable petit... » — Voilà des douceurs encourageantes pour un pauvre diable qui luttait de

(1) Qui fut expulsé plus tard de la Société.

tout son pouvoir pour tenir ferme le gouvernail de la nef en évitant les récifs et les sables funestes à tant de sociétés et doublement dangereux aux vaisseaux dont les équipages sont des toqués. Elle avait pondu une nouvelle Section, dont elle serait élue présidente, loué une maison commode et préparé son enseigne pour y écrire soit « Quartier Général Européen de la S. T. » ou « Société Théosophique d'Occident ». Comme elle se doutait un peu que je pourrais bien ne pas aimer beaucoup à voir tout le mécanisme de la Société détraqué pour un de ses caprices, et qu'elle se rappelait qu'à son expérience plus elle menaçait plus je faisais l'entêté elle écrit : « Voyons, Olcott, c'est pénible, très pénible pour moi de vous mettre le marché en main, comme disent les Français, et de vous forcer à choisir. Vous allez encore dire que vous détestez les menaces et qu'elles ne font que vous buter. Mais ceci n'est pas une menace, c'est un *fait accompli*. Vous n'avez plus qu'à le ratifier ou à vous y opposer et à me déclarer la guerre, à moi et à mes ésotéristes. Si, reconnaissant la nécessité absolue de cette décision, vous vous soumettez à l'évolution inexorable des choses, il n'y aura rien de changé. Adyar et l'Europe resteront alliées, et, *en apparence*, cette dernière semblera soumise à l'autre. Si vous ne ratifiez pas — eh bien ! il y aura deux Sociétés Théosophiques, l'ancienne de l'Inde et la nouvelle d'Europe *entièrement indépendantes l'une de l'autre* » Le choix d'Obson, quoi ! Après quoi elle ajoute : « Je suis *tout à fait calme* et j'ai mûrement réfléchi, votre délivrance d'une charte à P., n'a fait que précipiter les choses. »

Cet ultimatum sans réplique épouvanta naturellement les « doux » Indiens du Conseil exécutif et m'obligea à retourner en Europe en 1889. L'arbitrage parisien, auquel il est fait allusion plus haut, eut lieu pendant mon tour en Europe de 1888 qui dura du 26 août au 22 octobre, et fut entrepris à la requête du Conseil exécutif que le ton des lettres de H.-P. B. alarmait pour la stabilité de notre mouvement en Occident. En réalité, cette tournée aurait dû être racontée avant ces menaces de rupture, mais ayant sous la main les lettres de H.-P. B., et ces ennuis ayant duré pendant deux années consécutives, j'ai commencé par eux.

L'imbroglio parisien débuta par des troubles dans la branche « Isis », fondée par le regretté Louis Dramard, après la mort de celui-ci. Un jeune homme d'une sensibilité extrême, nommé Gaboriau qui montrait un enthousiasme excessif pour la Théosophie, mais peu de facultés exécutives, était devenu le protégé de H.-P. B.: il dépensait une petite fortune dont il venait d'hériter en publications théosophiques et essayait de conduire l'Isis dans sa voie difficile. Ce faisant, il s'était engagé dans des querelles où H.-P. B. avait pris son parti et m'avait préparé bien du fil à retordre en lui donnant en sa qualité vraie de co-fondatrice, et fausse de ma représentante *munie de pleins pouvoirs discrétionnels*, une charte d'un caractère presque illimité et sans précédent qui lui permettait de ne faire en somme que ce qu'il voulait. Cela déplut naturellement à quelques-uns de ses collègues plus sérieux, des récriminations s'élevèrent et

on en appela à moi. Après mon arrivée à Londres, une circulaire fut envoyée à chaque membre inscrit en France, fixant le lieu et l'époque d'une réunion à Paris et, le 17 septembre, ma décision formelle fut lue devant l'assemblée. Comme il était évidemment impossible de réorganiser l'Isis, une nouvelle charte fut délivrée à une nouvelle branche « Hermès » et feu M. Arthur Arnould l'auteur bien connu, fut élu président, M. Eugène Nus l'historien, et George Caminade, d'Angers, vice-présidents; Gérard Encausse, secrétaire correspondant, et C. Dubourg et Julien Lejay, secrétaires. De nombreux membres se firent inscrire et la jeune branche commença sa carrière. J'agis dans cette affaire au mieux de mon jugement après avoir entendu ce qu'on pouvait dire et vu tous les intéressés; je crois que c'était ce qu'on pouvait faire de mieux dans les circonstances, quoique cela mît à l'écart M. Gaboriau qui, avec quelques-uns de ses amis m'attaqua vivement et qu'il en résultât une bataille rangée entre H.-P. B. et moi, à mon retour à Londres. On a vu la suite plus haut dans son procédé révolutionnaire de réorganisation à Londres.

Pendant cette tournée de 1888, je fus à Londres, Liverpool, Cambridge, Glasgow, Paris et Bologne. Je tins deux Conventions à Londres des branches britanniques, j'organisai la Section britannique de la S. T. à qui je donnai sa charte, et je rendis un ordre en Conseil formant une Section ésotérique dont Mme Blavatsky serait le chef responsable. En voici le texte :

Londres, 9 octobre 1888.

Section ésotérique de la Société Théosophique.

I. Par la présente, est organisée une société destinée à servir les intérêts ésotériques de la Société Théosophique par une étude plus profonde de la philosophie ésotérique, et qui sera connue sous le nom de « Section ésotérique de la Société Théosophique ».

II. La constitution et la direction entière de cette société sont uniquement entre les mains de Mme H.-P. Blavatsky qui en est le chef. Elle est seule responsable des résultats envers les membres, et la Section n'a aucun lien officiel ni corporatif avec la Société exotérique sauf dans la personne de son Président-Fondateur.

Les personnes qui désirent entrer dans cette Section et qui sont disposées à en observer les lois, sont priées de s'adresser à Mme H.-P. Blavatsky, 17 Landsdowne Road Holland Park, London W.

Signé : H. S. Olcott.
Président, en Conseil.

Attesté : H.-P. Blavatsky.
Secrétaire-Correspondant.

Tel fut le commencement du mouvement de l'E. S. T. aujourd'hui si extrêmement important sous la direction de Mrs Besant choisie par H.-P. B. pour son successeur. Ma raison pour rejeter la responsa-

bilité entière des résultats sur H.-P. B. c'est qu'elle avait déjà échoué une première fois dans un essai de ce genre à Adyar, en 1884, quand elle avait essayé de fonder avec Subba Row, Oakley, Damodar et d'autres, une classe secrète ou groupe, dont les membres devaient être mis en rapports étroits avec les Maîtres, mais qui n'aboutit pas. Et je ne me souciais pas d'être responsable de l'accomplissement de quelqu'engagement spécial qu'elle pût prendre avec le nouveau groupe de disciples qu'elle réunissait autour d'elle dans l'état où était alors son esprit. Je l'aidai à écrire quelques-unes de ses instructions et je fis mon possible pour lui faciliter les choses, mais ce fut tout. Quand je vis plus tard que ceux qui entraient dans la E. S. étaient satisfaits de ce qu'ils recevaient, je pris position plus nettement dans cette affaire, et, maintenant, je n'ai que des louanges à donner à la manière dont le chef actuel de cette école conduit son armée d'étudiants volontaires. Mais, en même temps, il ne faut jamais oublier que l'E. S. *n'est pas* la S. T. et que ses lois n'engagent que ceux qui appartiennent à cette école spéciale, que ce serait violer la constitution de la S. T. que d'intervenir dans leurs droits de jugement personnel, et que le Président-Fondateur est obligé de garantir à quelque membre que ce soit sa liberté de croyance et de parole, à quelque religion, race, ou couleur qu'il appartienne.

Presque toutes les personnes engagées dans la querelle de Paris étaient à blâmer, car elles avaient cédé à leurs jalousies personnelles, altéré les caractères de la Société, combattu pour la suprématie en s'injuriant les unes les autres verbalement et par écrit. J'essayai

d'abord de remettre harmonieusement à l'œuvre sous la même charte tous les adversaires, mais, n'y ayant pas réussi, j'offris deux chartes à MM. Gaboriau et Arnould dans les conditions les plus libérales. Mais Gaboriau ne pouvait pas ou ne voulait pas former une branche sans les autres, il ne resta donc qu'une seule branche celle de l'Hermès. Les remerciements officiels de la Société furent adressés à Mme la comtesse d'Adhémar qui avait ouvert ses salons à nos réunions pendant mon séjour, et fait tout ce qui était en son pouvoir pour favoriser la réorganisation de notre mouvement dans la capitale de la France.

Ma tournée avait réalisé son objet : H.-P. B. était apaisée, nos affaires de Grande-Bretagne en ordre, et la Section ésotérique mise en train, mais, comme on l'a assez vu plus haut, le calme ne devait guère durer et je dus faire une seconde visite en Europe en 1889, après mon retour du Japon. Cependant, la bataille entre nous deux était toujours à la surface et ne regardait que les questions d'administration et de politique : intérieurement, nous étions liés ensemble par une unité d'intentions et d'idéal que la mort même n'a pas pu briser. Pour réfuter les nombreuses contre-vérités répandues par des tiers qui désiraient nourrir les ressentiments entre nous ou faire naître l'impression que la Société était sur le point de se scinder, — opinion partagée par beaucoup, même dans le Conseil exécutif, vu les lettres hystériques de H.-P. B. — nous publiâmes de concert la lettre suivante : —

« Afin de dissiper un malentendu engendré par des

pêcheurs en eau trouble, nous soussignés, fondateurs de la Société Théosophique, déclarons qu'il n'y a entre nous ni rivalité, ni querelle ni même refroidissement, et qu'il n'y en a jamais eu. Et que notre commune dévotion à nos Maîtres et à notre œuvre dont ils nous ont fait l'honneur de nous confier l'exécution, n'est aucunement affaiblie. Si dissemblables que soient nos tempéraments et nos caractéristiques mentales, et quoique nous différions parfois dans notre manière de voir, relativement aux méthodes de propagande, nous sommes cependant absolument d'accord au sujet de notre œuvre. Nous sommes aujourd'hui unis d'intention et de zèle comme nous l'avons été depuis le commencement, et prêts à tout sacrifier, même la vie, pour l'avancement des sciences théosophiques et pour sauver l'humanité des misères qui naissent de l'ignorance. »

H.-P. BLAVATSKY. H. S. OLCOTT.

London, octobre 1888.

En route pour Naples où je devais m'embarquer, je m'arrêtai à Bologne pour voir le comte Mattei, l'inventeur de l'Electro-Homœopathie et décider si ce serait la peine pour Tookaram Tatya d'en essayer dans notre Dispensaire charitable de Bombay. Je fus porté à cette démarche par ce que je vis des résultats de l'application d'une des « électricités » de Mattei en lotion sur la main d'un pauvre diable, qui avait été terriblement écrasée sous une machine : en une nuit, la douleur avait été très soulagée. C'était le « Major » Tucker de l'Armée du Salut qui avait une foi abso-

lue dans le système Mattei qui faisait l'expérience. Signor Venturoli, maintenant le Comte Venturoli Mattei, fils adoptif et héritier de l'inventeur, me conduisit aimablement à Rioli, station sur la ligne de Florence où se trouve Rochetta, le château pittoresque mais incommode du comte Mattei, et je passai la journée avec lui en discussions intéressantes. C'était alors un fort géant malgré ses quatre-vingt-quatre ans, d'une véhémence extrême dans ses attaques contre les médecins officiels et leurs remèdes. Dans sa chambre à coucher — dans une des tourelles, si ma mémoire me sert bien — se trouvait une leste caricature de la médecine, peinte en fresque sur la voûte à compartiments. Il était justement fier des innombrables cures opérées par son électro-homœopathie, car j'ai recueilli de première main trop de faits de ce genre pour douter de son efficacité. Quant à la partie électrique de l'affaire, c'est autre chose. Mon opinion, c'est que le vrai nom du système devrait être « médecine baignée de soleil ou chromothérapie ». D'ailleurs cela n'a pas la moindre importance, sauf en tant que secret de fabrication, que l'agent inconnu soit solaire ou végétal ; tout ce qu'il faut, c'est que la médecine guérisse et que les souffrances humaines soient diminuées.

Ma traversée de retour se trouva très intéressante, car un grand désir de connaître quelque chose de la Théosophie, de la Société et des Sciences Occultes en général se manifesta chez les passagers des deux classes. On comptait parmi eux cette gracieuse étudiante des sujets mystiques, la Comtesse de Jersey en qui je trouvai une des connaissances les plus plai-

santes et les plus nobles que j'aie jamais faites. Évidemment à son exemple, tout le salon des premières se plongea dans la psychométrie, la transmission de pensée, la clairvoyance, les lignes de la main, l'astrologie et autres sujets du même genre. Et on fit des expériences pour prouver la justesse des théories. Le quatrième jour, je reçus une invitation écrite de Lord Jersey, de Sir Samuel Baker, l'explorateur africain, et d'autres notables passagers de première, à venir donner, avec la permission du commandant, une conférence sur la Théosophie, ce que je fis volontiers; Sir Samuel Baker proposa le vote de remerciments dans un petit discours très bien dit et des plus flatteurs. Trois jours plus tard, nouvelle requête, et je parlai sur le sujet indiqué, la Psychométrie Ceci mena à de nombreuses expériences et j'en fis moi-même d'instructives. Une dame apporta de sa cabine une demi-douzaine de lettres de personnes de caractères très différents, chacune enfermée dans une enveloppe blanche afin que la personne, qui faisait l'expérience, n'eût aucune donnée sur le sexe ou le caractère de l'écrivain, sage précaution. Je la fis asseoir dans un fauteuil et je passai les lettres l'une après l'autre par-dessus sa tête, sur son front, où je la priai de les tenir et de répondre à mes questions. Elle ne devait pas réfléchir à ce que devait être la réponse, mais dire soudain la première chose qui se présenterait à son esprit. Je lui demandais : « Est-ce un homme ou une femme ? Répondez tout de suite je vous prie. » Puis : « Jeune ou vieux ? Grand ou petit ? Gras ou maigre ? Franc ou trompeur ? Avez-vous confiance en lui ? » et sans jamais poser de question suggestive, ni rien faire

qui pût troubler la pensée spontanée du sujet. A première vue, il est parfaitement évident que l'examen le plus attentif d'une enveloppe blanche — à moins qu'elle ne fût d'une forme extraordinaire et particulière à une personne déterminée — ne révèle rien sur le sexe, l'âge, l'esprit, ou le caractère de l'écrivain de la lettre renfermée dedans. La première dame qui fit l'essai, se trouva dépourvue de faculté psychométrique, mais une autre dame après elle réussit cinq fois sur sept — comme le prouvèrent les lettres ouvertes ensuite. Et le frère de la première dame, un officier qui s'était montré très ironique à l'endroit de cette science, découvrit avec surprise qu'il pouvait la pratiquer. Le bruit de ces expériences suggestives se répandit sur le bateau, et on me redemanda une seconde conférence sur cette découverte du professeur Buchanan. Un membre bien connu du Parlement donna une esquisse très correcte de deux cas qui lui furent soumis pour l'examen psychométrique. La valeur scientifique et pratique de la possession de ce sens est évidente, car elle arme celui qui en est doué de la faculté subtile de sentir la vraie nature et les motifs cachés de chaque correspondant, ou de ceux à qui on parle, ou qu'on rencontre dans le monde, quel que soit le masque de l'écriture ou de la figure de l'individu. Et de plus, un psychomètre développé doit être assez intuitif, naturellement, pour découvrir les vraies intentions d'un écrivain ou d'un conférencier malgré la maladresse possible de l'exposition. Cela met immédiatement en sympathie avec la nature supérieure, et à l'abri des entraînements des sophismes de ceux qui voudraient tromper ou flatter avec de mauvaises intentions.

L'*Arcadia* débarqua ses passagers le 10 novembre, et nos amis de la branche de Bombay nous reçurent chaudement, moi et mes compagnons, c'est-à-dire M. et Mrs Charles Johnston, la baronne Kroumess, M. E. D. Fawcett, et M. Richard Harte, tous membres de la Société. Mrs Johnston est la fille de Mme Jelihowska, la sœur de H.-P. B. ; elle fut mariée chez sa tante à Londres pendant l'été de 1888 à M. Johnston, le brillant jeune sanscritiste du service civil des Indes. Comme sa mère était en Russie, je la représentai, ainsi que le reste de la famille, devant le Registrar qui les maria civilement. Son mari venait alors prendre son service au Bengale; tout ce monde assista à la Convention de cette année-là, et fut photographié dans le groupe annuel.

CHAPITRE XXV

Invitation à visiter le Japon.

Nos amis, comme tous les étrangers, étaient très frappés du pittoresque de la ville de Bombay, avec ses foules colorées, et ravies de la réception cordiale des membres de la branche locale, qui faisaient — comme ils le font toujours — tout ce qui est en leur pouvoir pour bien recevoir les nouveaux collègues. Sous certains rapports, c'est une branche modèle qui a eu la chance de comprendre depuis le commencement des membres énergiques, intelligents et dévoués. Quand je pense à ce groupe, je trouve étrange, que tant que nous fîmes de Bombay notre Quartier Général, la branche demeura presque complètement inerte. Je faisais des tentatives désespérées pour y infuser la vie, mais sans succès. C'était peut-être parce que les membres se sentaient si à portée des fondateurs, et qu'une petite promenade d'une demi-heure les amenait jusqu'à H.-P. B., dont la conversation courante était bien plus instructive et stimulante que n'importe combien de ternes réunions. Mais, quand nous nous installâmes à Adyar, la res-

ponsabilité retomba tout entière sur Tookaran Tatya, Rustomji et deux ou trois autres, et la vie latente de la branche se révéla soudain. Nous les laissâmes, en 1882, composés en majorité d'Hindous, tandis que depuis quelque temps, ils se sont retirés, et la majorité prépondérante de la branche est Parsie. Cependant les mêmes études absolument ont été poursuivies, on y a enseigné identiquement les mêmes idées théosophiques, de sorte que dans le monde entier on ne saurait trouver un centre plus profondément théosophique que cette branche de Bombay.

Tous mes compagnons allèrent voir les grottes d'Eléphanta et les autres curiosités de Bombay, le 12 novembre, nous eûmes une réception publique sous la présidence de M. Shroff, et la bienvenue fut assez chaude pour nous prouver que le public était aussi content que jamais de nous revoir et de nous entendre. MM. Johnston et Harte firent des discours et je parlai de la Lecture de la Pensée. Le lendemain, nous partîmes pour Madras et nos collègues de Poona et de Gouty nous attendaient aux gares pour nous apporter des fleurs, des fruits et du lait frais délicieux. On arriva à Adyar le 15, et les nouveaux venus se montrèrent ravis de la maison et des jardins, et surtout de l'atmosphère familiale de ce séjour. Car j'ai toujours essayé de donner aux membres en visite l'impression qu'ils ne sont pas mes invités ni ceux de la Société, ni de personne, mais qu'ils sont des co-propriétaires qui viennent chez eux. H.-P. B. et moi, nous suivions toujours cette conduite, et j'ai cherché à la conserver.

Le Conseil exécutif se réunit comme de coutume

le dimanche suivant, et approuva pleinement tout ce que j'avais fait en Europe. Suivirent quelques jours tranquilles de travail et de conversations agréables, mais je ne tardai pas à voir des signes de mécontentement gagner dans une certaine mesure diverses branches; c'était le résultat des manœuvres souterraines d'un ou deux dissidents ennemis de H.-P. B. Cela se passa avec le temps, mais à cette Convention, on fit un effort désespéré pour me donner de l'ennui. La branche de Bombay m'envoya le 30 novembre un vote recommandant que Subba Row qui avait donné sa démission fût invité à rentrer parmi nous, mais j'ai toujours refusé dans un cas pareil d'amoindrir la dignité de la Société, quelle que fut l'influence du dissident. J'ai toujours eu la conviction que la cause que nous servons est incomparablement plus grande que n'importe quel homme ou femme, qui se livre à l'œuvre théosophique et ç'aurait été manquer de respect envers moi-même que de prier quelqu'un de rester avec nous contre son désir. A mon avis, personne ne peut recevoir un plus grand honneur que d'avoir l'occasion d'aider les Maîtres dans leur plan bénévole d'élévation de l'humanité contemporaine.

M. Noguchi, représentant le comité de Japonais patriotes qui m'avait invité à visiter leur pays en faveur du Bouddhisme, arriva le 3 décembre.

Le même mois, à une réunion du Conseil, on passa un vote unanime de conversion du Conseil en comité consultatif me rendant ainsi les pouvoirs exécutifs absolus que j'avais consenti à laisser réduire en 1885, pour satisfaire ceux qui pensaient qu'il valait mieux avoir plusieurs pilotes qu'un seul. Cela ne

marchait pas assez bien pour continuer et tous mes collègues n'étaient que trop heureux de se débarrasser, à mon profit de la responsabilité qui leur pesait. Pour moi, c'était tout un, car même pendant ce temps, j'avais eu à faire à peu près tout l'ouvrage, et les séances du Conseil devenaient de plus en plus affaire de forme comme tous les conseils quand il y a un chef sur lequel on peut compter pour tenir le gouvernail et orienter les voiles quand les vents sont contraires.

Les délégués à la Convention commencèrent à arriver le 24 décembre. Le jour de Noël, je reçus un télégramme bien ridicule de H.-P. B. menaçant de donner sa démission avec toute la Blavatsky Lodge, si Oakley rentrait dans la société. Cela montre bien dans quel état de surexcitation nerveuse elle avait été mise par l'affaire Subba Row. Elle se servait si souvent dans ses lettres du nom de la Blavatsky Lodge et de certains de ses membres, comme me condamnant absolument et prenant son parti à elle sans réserve, que cela finissait par être ennuyeux. Considérant nos relations personnelles, l'identité de nos âges et nos relations conjointes avec notre Gourou, il me semblait ridicule qu'elle s'imaginât que les pronunciamentos d'un groupe de jeunes collègues dût m'influencer, et me faire agir en matière d'administration contre mon propre jugement. Je lui écrivis à la fin, que si elle m'envoyait encore des conseils ou des protestations de cette origine, je cesserais de lire ses lettres et d'y répondre : il fallait que nos affaires fussent réglées entre nous sans intervention de tiers. Elle admit dans sa réponse la justesse de mes arguments, et

les documents exaspérants cessèrent de me parvenir.

Il n'y avait pas beaucoup de délégués à la Convention de cette année, partie à cause de la réunion du Congrès politique d'Allahabad, partie à cause des dissentiments passagers dans la branche de Bombay. Tookaram Tatya et les autres membres influents de Bombay ne vinrent pas, mais enfin tout se passa bien.

Selon ma coutume de laisser mes collègues essayer toutes les expériences qui leur semblaient devoir profiter aux intérêts de la Société, je cédai à leur désir de voir quel serait l'effet d'une suppression totale des entrées et des contributions annuelles, et de compter sur des donations volontaires pour assurer les finances de la Société. Personnellement, je ne croyais pas à cet arrangement, quoique je lui donnasse mon assentiment officiel, car nos tarifs étaient si modestes, qu'il ne semblait pas que ceux qui ne voudraient pas les payer, pussent avoir de bien réelle sympathie pour notre mouvement, et cela nous forcerait de dépendre entièrement de nos membres plus généreux pour faire marcher la Société. Mais la Convention vota pour ce changement, sur la motion des représentants des Sections américaines et anglaises, j'accédai et je publiai les notes officielles nécessaires pour préparer les voies.

Leur premier effet fut de soulever des protestations furieuses dans les Sections occidentales ; H.-P. B. m'écrivit une lettre violente, m'accusant de tergiversations et me rapportant généreusement ce que un tel et un tel, ses amis et collègues, disaient de mon inconséquence, après avoir justement refusé de réor-

ganiser la Section britannique et de lui donner le droit de lever elle-même les entrées et les annuités ordinaires. Quant à Judge et à son parti, ils levaient l'étendard de la révolte et refusaient de se soumettre au nouvel ordre de choses. J'étais secrètement plutôt amusé de voir quelle salade avaient faite des nigauds pressés de se mêler de ce qui ne les regardait pas, et j'étais tout prêt à leur fournir la corde pour se pendre. L'expérience ne dura pas longtemps, et on revint à l'ancienne méthode comme on le verra plus loin.

Un autre travail important de la Convention de 1888, ce fut l'adoption du plan de réorganisation de la Société en Sections autonomes : j'avais commencé par donner une charte à la Section américaine en 1886 et plus tard une autre à la Section britannique. Le succès était si grand en Amérique, qu'après deux ans d'essais pratiques, il ne semblait que juste d'étendre la méthode à tous nos autres champs d'activité. Ce plan était admirable sous tous les rapports ; l'autonomie locale entraînait la responsabilité locale, la propagande locale et obligeait à de grands efforts personnels. La création de Sections réduisait à un minimum cet amas de menus détails qui m'avait jusque-là fait perdre tant de temps ; et la Société, d'une quasi-autocratie, devenait une fédération constitutionnelle dont chaque état, indépendant quant à ses affaires personnelles, restait responsable envers l'ensemble pour le support loyal du mouvement et de son idéal. Les centres fédéraux reliaient l'ensemble comme les faisceaux du licteur en un tout impossible à rompre. Avec cette méthode, la formation d'une Section nouvelle ajoute peu au travail du Quartier Général

d'Adyar, mais augmente considérablement la force collective de la Société et les fondations de l'édifice deviennent de plus en plus fortes à chaque pierre ouvrée cimentée dans sa masse.

Dans mon rapport à la Convention de 1888, au sujet du vote du Conseil désirant redevenir simplement consultatif, je fis la déclaration suivante :

« Mes offres de démission ont été rejetées à l'unanimité par un vote de la Convention de 1885 et on m'a dit que je devrais servir la Société pendant toute ma vie. J'ai sacrifié mes inclinations à mon sens du devoir, et le temps est venu pour moi de déclarer distinctement et sans équivoque que puisque je dois rester responsable de l'avancement de notre œuvre, je ne consentirai plus à aucun arrangement qui me gêne dans l'accomplissement de mes devoirs officiels. Je me dois premièrement à ces personnages invisibles mais réels que je connais personnellement et que j'ai vus tout récemment et à qui j'ai parlé, qui m'ont enseigné le chemin de la connaissance et m'ont montré où m'attendait mon rôle. Ensuite, à ma collègue, sœur, amie et maître qui avec moi et quelques autres a fondé cette Société et lui a consacré ses efforts pendant les treize dernières années sans espoir de récompense ni gain matériel. Et enfin à mes milliers de co-associés de toutes les parties du monde qui comptent sur ma fermeté et mes mesures pratiques pour faire avancer la Société sur sa voie choisie d'utilité. » En somme, si je devais continuer à être responsable, j'entendais mener les choses comme mon expérience des affaires publiques me l'indiquait et « demeurer soumis au Maître que nous connaissons

tous deux personnellement, fidèle inviolablement à la collègue que nous connaissons tous, mais que peu apprécient à sa vraie valeur. C'est mon dernier mot sur ce sujet, mais en le disant je n'entends pas donner à croire que je ne suivrai pas mon propre jugement indépendamment de celui de Mme Blavatsky dans tous les cas qui exigent mon action personnelle, ni que je ne serai pas toujours prêt et très disposé à recevoir pour en profiter les conseils de toute personne sincère qui prend à cœur les intérêts de la Société. Je ne peux pas contenter tout le monde, ce serait folie de l'essayer ; le sage remplit son devoir tel qu'il le voit devant lui. »

Mon voyage au Japon fut un des événements les plus importants de l'histoire de la Société, et comme nous allons y arriver, et voir les résultats étonnants de cette tournée, il sera bon de donner quelques extraits des déclarations de M. Noguchi, le délégué spécial qui me fut envoyé pour me persuader de faire ce voyage, et pour m'escorter, sur l'état religieux du Japon à ce moment et son appel fraternel à la sympathie du public indien, lesquelles émurent vivement les assistants à notre séance anniversaire au Pacheappa-Hall, à Madras.

Après avoir dit que, malgré l'éloignement, le Japon était rapproché de l'Inde par « une chaîne d'or : ce lien est notre commun intérêt dans un grand mouvement de renaissance religieuse », il explique dans quel état le Japon se trouve au point de vue religieux et le compare à celui de l'Inde avant l'arrivée des Théosophes.
« Depuis dix ans ils vous aident à comprendre, et

vous encouragent à aimer, respecter et défendre votre religion contre des ennemis sans scrupules. Ils l'ont trouvée inerte et ses fidèles au désespoir, ils lui ont rendu la vie et ont rendu le courage à vos cœurs. Vous aviez presque honte de vous avouer Hindous mais maintenant vous êtes fiers de ce nom ; vous savez, ayant appris toutes les vérités que renferme votre religion, quels sont vos devoirs envers vos enfants pour la leur faire comprendre et les mettre en état de réduire au silence les menteurs qui l'attaquent. Nous, les bouddhistes japonais, nous vous demandons de nous prêter ce faiseur de miracles sociaux, ce défenseur de la religion, ce maître de tolérance pendant un court espace de temps, afin qu'il fasse pour la religion de mon pays, ce que lui et ses collègues ont fait pour la religion de l'Inde. Nous prions le colonel Olcott de venir nous aider, de venir raviver les espérances de nos vieillards, rendre courage aux jeunes gens, de prouver aux étudiants de nos universités et à ceux qui ont été envoyés étudier en Amérique et en Europe, que la science occidentale n'est pas infaillible, et qu'elle n'est pas la remplaçante mais la sœur naturelle de la religion. Il est bouddhiste depuis plusieurs années ; il a aidé les bouddhistes de Ceylan à effectuer des améliorations si merveilleuses que l'on ne pourrait pas le croire sans aller dans cette île causer avec les prêtres et les fidèles... Je suis envoyé ici par un comité national important pour prier le colonel Olcott, notre frère américain, de venir nous donner la nourriture religieuse. Voulez-vous nous le prêter pour accomplir cette œuvre méritoire ? »

Suit un tableau succinct du nom et des doctrines

des principales sectes du Japon et de l'état de démoralisation du clergé, après quoi Noguchi termine comme il suit : « Mais il y a d'honorables exceptions parmi les prêtres, quelques-uns travaillent sincèrement pour le bouddhisme ; ils sont peu. Où est la doctrine supérieure ? La doctrine est bien là, mais ses forces vitales sont bien réduites. Le vieux Japon n'est plus, l'ancienne grandeur et la prospérité du bouddhisme ne sont hélas plus visibles. Que ferons-nous ? Que devons-nous entreprendre pour réformer les bouddhistes et rendre la vie au bouddhisme ? Comment effacerons-nous la rouille accumulée sur l'édifice d'or du bouddhisme, afin qu'il fasse pâlir l'éclat du nouveau monument de cuivre qu'on essaie d'ériger ? » Énumérant les réformes à accomplir, il ajoute : « Il nous faut obtenir l'appui désintéressé du colonel Olcott, fondateur de la Société Théosophique et réformateur des religions. Nous avons entendu parler de cet homme honorable et estimé et du bien que sa Société fait au bouddhisme à Ceylan et ailleurs. Tous les bouddhistes japonais attendent aujourd'hui sa visite et ils l'ont appelé Jamakasha, le bodhisat du dix-neuvième siècle. » Il énumère ensuite les noms des prêtres influents qui l'ont envoyé, remercie les Hindous de leur hospitalité et fait appel à l'union de tous les bouddhistes.

Noguchi parlait dans sa propre langue, mais on lut une traduction anglaise d'où j'ai extrait ce qui précède.

Le profond sérieux de l'élocution de Noguchi parut faire résonner dans le cœur des Indiens une corde sympathique, et il enleva les meilleurs vœux de tous

les assistants. Dans ce temps-là je ne connaissais pas familièrement son pays comme maintenant, mais je l'aimais instinctivement de tout mon cœur comme j'aime tous les peuples orientaux, et en acceptant son invitation, je sentais qu'avec l'amour et la sincérité, on peut ouvrir toutes les portes qui mènent au cœur d'un peuple. Je savais par mon expérience des Indes de Ceylan et de la Birmanie que l'éducation moderne ne fait que couvrir d'un vernis l'homme extérieur, tandis que l'homme intérieur reste ce que l'ont fait l'hérédité et le karma. Je sentais que même une faible voix d'homme pourrait éveiller le sentiment religieux assoupi du moins des hommes les plus sérieux parmi ce peuple, et le retour du sentier glissant de la convoitise et des ambitions matérielles pour les remettre dans la belle route large tracée par le Bouddha et suivie par leurs ancêtres depuis treize siècles. Ce ne serait pas moi, mais le pouvoir du Bouddha Dharma qui se dresserait contre les forces de l'irréligion et de la révolte, contre la morale.

Pendant que nous revenions en voiture, Noguchi m'exprima son étonnement qu'une si énorme assistance l'eût écouté avec tant de politesse et de silence, et il me dit qu'il ne fallait pas m'attendre à rien de semblable des auditoires japonais qui avaient l'habitude d'interrompre les orateurs par des protestations et des commentaires et faisaient parfois pas mal de bruit. Je lui dis de n'avoir pas d'inquiétudes à cet endroit-là, car il ne m'était jamais arrivé d'être interrompu en parlant, peut-être parce que je donnais tant à penser à mes auditeurs que leur esprit n'avait pas le temps de s'égarer. Le résultat, comme on le verra plus

loin me donna raison, car il serait impossible de concevoir une réception plus courtoise que celle qu'on me fit au Japon.

Le dernier jour de l'année, j'écrivais dans mon journal : « Ainsi finit l'année 1888 qui a été pleine d'affaires désagréables, d'épreuves et d'obstacles, prospère pourtant dans l'ensemble. Les démissions de Subba Row, d'Oakley et d'autres ont amené de fâcheuses conséquences dont la mauvaise humeur et la quasi-rébellion de Tookaram Tatya, induit en erreur par les machinations de X Les prévisions pour 1889 sont bien meilleures ; nous sommes débarrassés d'un certain individu pestilentiel qui nous faisait toutes les misères du monde.

CHAPITRE XXVI

Arrivée au Japon.

Mon départ pour le Japon ayant été fixé au 10 janvier, j'avais assez à faire de publier mon rapport annuel et de mettre toutes choses en ordre pendant les quelques jours qui me restaient. Dharmapala qui s'était décidé à m'accompagner partit le 1er pour Colombo pour faire ses préparatifs et je m'embarquai avec Noguchi au jour fixé. La traversée fut calme et agréable, et une foule d'amis bouddhistes m'attendaient à l'arrivée.

Les réunions publiques, les réceptions et les visites, un grand dîner donné par la branche de Colombo et une conférence ou deux remplirent suffisamment mon temps et me firent coucher chaque soir fatigué et tombant de sommeil. Le 17 au soir nous reçûmes des adieux des plus émouvants d'une nombreuse réunion où le grand prêtre fit un discours sur Bana. Il faisait une chaleur étouffante dans notre hall bondé et l'enthousiasme débordait. Le discours de Sumangala Théro fut des plus éloquents et plein de bienveillance, montrant la grandeur de la tâche que

j'avais entreprise, et il me remit une lettre de créance en sanscrit pour les principaux prêtres du bouddhisme japonais les assurant qu'ils pouvaient compter sur l'entière sympathie et sur la bonne volonté de leurs coreligionnaires de l'église du sud. Au cours de son discours, il rappela l'histoire du moine bouddhiste Puna, qui en partant pour une mission de propagande à l'étranger, fut interrogé par le Bouddha sur la conduite qu'il comptait tenir en cas qu'il fût insulté, repoussé, lapidé, persécuté ou tué ou si on refusait de l'entendre. Il se déclara prêt à tout souffrir, à tout supporter et à perdre la vie s'il le fallait pour répandre le Dharma dans les nations étrangères qui ne jouissaient pas encore de l'inestimable privilège de l'avoir entendu prêcher. Il m'appliqua cette leçon et exhorta les Cinghalais à prouver leur fidélité par des actes de renoncement. Pour finir, il dit : « C'est le seul homme qui puisse entreprendre et mener à bien cette mission en faveur du bouddhisme. Il est donc heureux que nos frères japonais aient entendu parler de lui et du grand bien qu'il a fait à notre religion, et l'aient envoyé chercher pour les aider aussi. » Après avoir complimenté Dharmapala et dit qu' « il est digne de partager l'honneur de cette œuvre et qu'il sera le premier Cinghalais à mettre le pied sur le sol du Japon (erreur, car j'y rencontrai un marchand de Ceylan) il ajouta : « J'invoque sur leurs têtes les bénédictions des devas et je vous prie tous de les suivre de vos vœux les plus sincères. » (Extrait du rapport de C. W. Leadbeater dans le *Theosophist* de février 1889). Quand nous quittâmes enfin le hall pour nous rendre au bateau, et que nous nous trou-

vâmes dans la rue éclairée, par la lune, les acclamations de *Sadhu* ! *Sodhu* ! éclatèrent de toute part, et les cœurs de Noguchi et de Dharmapala se gonflèrent comme le mien d'espérance et de courage pour affronter les difficultés qui nous attendaient. Mais si on compare cela aux splendeurs de la réception par la cour de Rome de l'ambassade japonaise de 1584, combien modestes et peu remarquables les conditions de notre départ : un seul maître d'école japonais représentant un petit comité d'enthousiastes, des jeunes gens pour la plupart, vient me prendre par la main et me conduit au Japon, non pour y établir le christianisme, mais pour revivifier le bouddhisme. Cependant on verra par la suite que de grands résultats peuvent être obtenus par des moyens insignifiants. Je suis devenu si superstitieux à l'endroit de l'association des nombres 7, 17, 27 avec les événements les plus importants pour notre Société, que j'avoue avoir trouvé de bon augure pour notre tournée de nous embarquer sur le *Djemmah* le 17 du mois.

C'était mon premier long voyage sur un paquebot français et je fus ravi des arrangements du bord. Voyageant en seconde classe, comme je le fais presque toujours par motifs d'économie, je vis que nous étions sur le pied d'égalité avec les passagers de première classe et que l'on ne nous traitait pas en parias comme sur les bateaux anglais. La table était la même sauf un moindre nombre d'entrées et la suppression d'un gros repas à midi après le déjeuner à 10 heures. Les officiers étaient polis, les domestiques respectueux et soigneux comme dans une bonne maison, et la salle des bagages accessible chaque jour à certaines heures

par un court escalier. Nous arrivâmes à Singapour le sixième jour et des Cinghalais qui y étaient établis vinrent nous voir et le lendemain nous formâmes une branche locale de vingt membres. Repartis le même jour, nous étions à Saïgon, la coquette petite ville du Cambodge, le 27, un dimanche. Comme Pondichéry, Chandernagor et toutes les autres colonies françaises, Saïgon a bien le cachet national. Il y a des cafés, des tables à dessus de marbre sur les trottoirs, des plaques bleues au coin des rues, des boutiques qui rappellent le Palais-Royal, un théâtre subventionné par le gouvernement, des militaires qui se promènent en uniforme, des civils avec des petits rubans à la boutonnière et autres signes extérieurs infaillibles d'occupation gauloise. On donnait *Roméo et Juliette* ce soir-là, et tous les passagers y furent. Le théâtre aurait étonné des Français casaniers, car il s'élevait dans un grand jardin et s'ouvrait à toutes les brises par des arcades sur les côtés, et il y avait de larges vérandas où se promener pendant les entr'actes. C'était une manière plaisante de rompre la monotomie d'un long voyage en mer. Le jardin zoologique de Saïgon est très joli et possédait à ce moment-là une splendide collection d'oiseaux de toutes sortes, aussi belle qu'aucune que j'aie vue. Il s'en fallut de peu qu'elle me laissât d'éternels souvenirs, car un énorme flamand rose imagina de se mettre à ma poursuite et j'aurais eu à souffrir de son solide bec si on n'avait détourné son attention au moment critique.

Le 28, départ pour Hong-Kong, et l'hiver commença à nous atteindre en chemin, le pauvre Dhar-

mapala frissonnant et souffrant du vent glacé. Hong-Kong était en fête pour le jour de l'an chinois (1er fév.) et le coup d'œil nous intéressa beaucoup. Les hommes et les femmes en grande toilette avec leurs enfants, drôles de petites figures de pleine lune, les joues fardées et la tête rasée, les rues pleines de jinrikshas, de palanquins, et de singulières charrettes, au milieu de pétards, de marchands qui vendaient en courant toutes sortes d'aliments, leur fourneau pendu à une gaule sur l'épaule, et bien d'autres choses étranges à voir.

Le lendemain, nous partions pour Shangai et nous entrions aussitôt dans un courant d'air froid qui nous fit nous réfugier autour du poêle, et me montra ce que les séjours sous les Tropiques font des constitutions occidentales. Dharmapala commença à souffrir de douleurs rhumatismales aux pieds et aux jambes et à souhaiter de se retrouver dans son chaud Ceylan. Le bateau jette l'ancre à Woosung, qui sert de port à Shangai situé plus haut sur la rivière; une tempête de neige vint nous assaillir, et cela nous donna si peu envie de descendre à terre que nous restâmes sur le bateau laissant les autres passagers remonter la rivière sur le vapeur de la compagnie. Le 6, on partit pour Kobé (Japon) par un beau jour clair, ensoleillé et assez agréable au soleil, mais glacé à l'ombre. Le 27 à midi, nous entrâmes dans l'atmosphère plus chaude du Courant Noir qui traverse l'océan jusqu'au Japon et modifie la température de l'air et de l'eau. Une île charmante, avec des montagnes neigeuses, se montra sur la côte de Corée, et le 28, nous voguions dans la mer intérieure du Japon, entourés de vues merveil-

leuses qui l'ont rendue célèbre. Parfois, il me semblait naviguer sur la rivière Hudson ou sur le Lac George.

Nous étions à Kobé le 9 février au matin, et avant que je n'eusse fini ma toilette, quelques membres du comité d'invitation, descendaient à ma cabine pour me montrer leur joie de me recevoir dans leur pays. Sur la jetée, rangés sur une seule ligne, se trouvaient des prêtres bouddhistes de toutes les sectes, qui me saluèrent avec cette politesse exquise pour laquelle leur nation est réputée. Naturellement, la première chose qui devait frapper un homme accoutumé au costume et à l'apparence des moines du Sud, c'était le contraste absolu des costumes des moines japonais. Au lieu de la robe jaune, de la tête nue, ainsi que les bras, les jambes et les pieds, nous les voyions enveloppés dans des vêtements volumineux avec de grandes manches pendantes, presque tous la tête couverte, et les pieds dans des chaussettes à pouce indépendant, chaussés de sandales ou de socques. Ils portent des robes de dessous, et de dessus, souvent plusieurs l'une sur l'autre, et en hiver tout cela est ouaté pour se préserver du froid extrême ; il y en a en soie, d'autres en coton. Dans certaines parties du Japon, la neige s'amasse à une hauteur de 8 pieds et la neige ne fond jamais sur certaines montagnes. Il est donc évident que les cotonnades flottantes de Ceylan, de l'Inde et de la Birmanie ne conviendraient pas du tout aux pays du nord, où fleurit le bouddhisme. Ils nous firent monter chacun dans une voiturette (*Jinrikisha*) traînée par un homme et tous à la file indienne, on se rendit dans le temple le plus ancien de la secte Ten-

Dai, où l'on me souhaita solennellement la bienvenue, et où je répondis en conséquence. Le soir, je tins une réception qui se convertit en conférence. Dans l'après-midi, j'étais allé au consulat américain prendre pour Kyoto le passeport sans lequel je n'aurais pas pu voyager selon les lois de ce temps-là. Le vénérable grand prêtre de ce temple me traita avec la plus grande urbanité, et m'assura que la nation tout entière m'attendait pour voir et entendre le défenseur du bouddhisme. Après une seconde conférence, nous partîmes le lendemain pour Kyoto par le chemin de fer, et une multitude sympathique m'attendait à la gare et dans la rue. On nous conduisit en cortège à l'hôtel, et après un peu de repos et des rafraîchissements, au grand temple de Chion-in de la secte Jodo, où je reçus dans la salle de l'impératrice jusqu'à la nuit tombante. Le cadre de paravents de laques précieuses, de panneaux peints, de bronzes et de peintures sur soie, était magnifique. Cette chambre est destinée à l'impératrice quand elle vient au temple. On m'en laissa l'usage pour diverses réceptions pendant mon séjour dans l'ancienne capitale.

Après dîner, je fus me promener, en bon américain, avec un interprète et je fis connaissance avec les charmes de la voiturette, véhicule excellent, à condition que l'homme qui la traîne tienne sur ses pieds et ne soit pas gris. Mais le mien l'était, et tout d'abord s'effondra, de sorte que je fut projeté en l'air au-dessus de sa personne. Heureusement pour lui, j'avais le pied sûr, et je me trouvai sur mes jambes, une de chaque côté de sa tête, sans autre mal. Après une petite promenade dans la rue des théâtres, et un arrêt

pour voir des oiseaux qui faisaient toutes sortes de tours, je fus ravi de me mettre au lit de bonne heure, étant suffisamment fatigué. Le pauvre Dharmapala avait des douleurs au pied et souffrait cruellement.

Le lendemain je fus invité à une cérémonie imposante dans le temple de Chion-in à laquelle prenaient part environ six cents prêtres. C'était pour commémorer la promulgation volontaire de la constitution par l'empereur actuel, geste que l'on a qualifié à bon droit de magnanime et de sans précédent. Le souverain le plus autocratique sans discussion du monde entier, profondément soucieux du bien de son pays et de son peuple, lui a octroyé le bienfait d'un gouvernement constitutionnel, sans y être forcé comme le roi Jean d'Angleterre par ses barons, mais de son propre mouvement, et parce qu'il aimait son peuple de tout son cœur. Les cérémonies du temple comprenaient la psalmodie de centaines de versets rythmés par des coups sourds de tam-tams qui produisaient des vibrations d'un caractère hypnotique très marqué. A la demande du grand prêtre, je me tins devant l'autel, en face de la statue du Bouddha, pour réciter le *Pancha Sila* en pali, comme on le fait à Ceylan. L'intérêt fut si vif, que personne ne bougea jusqu'à ce que j'eusse fini. N'était-ce pas une expérience unique pour un citoyen américain de se voir là, où jamais homme de sa race ne s'était tenu avant lui, en présence de ces centaines de prêtres et de ces milliers de laïques, entonnant les simples sentences qui résument les obligations de tous les bouddhistes pratiquants de l'église du Sud ? Je ne pouvais m'empêcher de sourire en dedans en pensant à l'horreur qu'au-

raient éprouvée mes ancêtres, puritains du dix-septième siècle, s'ils avaient pu prévoir ce jour néfaste ! Je suis sûr que si j'étais né parmi eux à Boston ou à Hartford, j'aurais été pendu pour hérésie au premier arbre venu de leur colonie naissante. Et je suis très heureux de le croire.

Selon le livre historique du *Nihongi*, les premiers livres et les premières statues bouddhistes furent introduites au Japon par la Corée en 552 de notre ère, mais la religion ne devint pas de suite populaire. Au commencement du neuvième siècle, le prêtre Kukai, plus connu sous son nom posthune de Kobo Daishi, compila en mélangeant le bouddhisme, le shinto et les doctrines de Confucius un système appelé Ryobu Shinto dont le caractère le plus saillant était de considérer les divinités du Shinto comme des transmigrations de divinités bouddhiques. Le bouddhisme, ainsi présenté, obtint vite la suprématie et devint la religion de la nation entière. Les divers empereurs firent de grands dons aux monastères et aux temples, mais ceux-ci furent repris après la révolution de 1868 et le bouddhisme a cessé depuis d'être religion d'état le 1^er^ janvier 1874. Certains temples reçoivent encore des allocations du gouvernement, mais c'est parce que les moines sont chargés de garder les tombes des anciens souverains : les autres, au nombre de 70.000 environ, si je ne me trompe, sont entretenus par la charité des fidèles.

Le 12 février, j'allai présenter mes respects au grand prêtre de la secte Shingon, qu'on appelle la secte ésotérique du Japon. J'eus avec lui une longue et intéressante conversation, d'où il ressortit que nous

avions beaucoup d'idées communes. Ce savant prélat me témoigna beaucoup de bienveillance et me promit un bon accueil de la part de tous ses sectateurs. A 2 heures, je fis un discours dans la vaste salle à prêcher de Chion-in devant environ 2.000 personnes. M. Kinza Hirai interprétait, et mes paroles, sur l'état du bouddhisme furent reçues par des tonnerres d'applaudissements. Le lendemain, je fus reçu solennellement au grand temple du Hongwanji occidental, une des deux divisions de la secte Shin-shu. Le temple était décoré du drapeau national, et en mon honneur, du drapeau bouddhiste inventé par les bouddhistes cinghalais de la S. T. On me fit dans tout le Japon cette charmante politesse et je trouvai les deux drapeaux unis dans tous les hôtels, gares ou temples que je visitai. Le jour dont je parle, 600 élèves de l'école du temple se trouvèrent sur deux rangs pour me saluer à mon arrivée. On me pria de leur parler sur le sujet de l'éducation et de la religion, après quoi, on servit une collation de fruits, gâteaux, etc. Le voyageur au Japon est étonné de voir avec quel goût exquis les pâtissiers confectionnent leurs chefs-d'œuvre : les gâteaux ont la forme de fleurs, si adroitement modelées et peintes, que dans la boîte légère de bois d'érable à compartiments où on vous les offre sur du coton, on peut s'imaginer que ce sont des fleurs de serre. Ce sens artistique se montre au Japon dans tous les détails de la vie – il fait partie intégrante du caractère national. Aux repas, les légumes variés, quand on enlève les couvercles de laque qui les couvrent, se trouvent arrangés de manière à présenter des contrastes de couleurs qui les rendent plus

appétissants. Quel peuple doux et charmant ! Qui pourrait s'empêcher de l'aimer après l'avoir vu chez **lui !**

Une réception pareille me fut donnée le lendemain au Hongwanji oriental auquel appartient Bunyu Nanjio, le brillant élève sanscritiste du professeur Max Müller, avec lequel il a édité la Sukhavati Vyuha, description du paradis d'Amida. C'était un grand plaisir pour moi de faire sa connaissance, et je lui suis obligé de m'avoir servi plusieurs fois d'interprète. On me fit visiter l'énorme temple, alors presque terminé et le plus beau du pays. On me montra des câbles énormes de 16 pouces d'épaisseur et de 18 mètres de long chacun, entièrement tressés de cheveux de femmes pieuses qui les avaient offerts pour servir à hisser les poutres du nouveau temple. A-t-on jamais entendu parler d'une pareille dévotion ? Je reçus ce jour-là mon premier cadeau de livres pour la bibliothèque d'Adyar, qui possède une grande et riche collection japonaise, grâce à la générosité de nos amis japonais. Je donnai ma troisième conférence à Kyoto, ce soir-là, à la foule patiente habituelle, et ensuite je posai pour mon portrait, devant un artiste dont je ne saisis pas le nom. Je ne sais pas ce qu'il est devenu.

J'allai le 15 à Osaka, la seconde ville du pays, car Kyoto n'est que la troisième. C'est au Japon ce que Liverpool et Glasgow sont au Royaume-Uni, ou Boston et Philadelphie à l'Amérique. Un des quartiers porte le nom de Tenno-ji, temple des Rois du Ciel, parce qu'il s'y trouve un des sanctuaires les plus sacrés du bouddhisme ; je le visitai le lendemain et on

me dit que c'était le plus ancien temple du Japon. On y voit une bibliothèque tournante dont les livres sont rangés sur des rayons tournants, tout à fait comme nos bibliothèques modernes récemment découvertes, mais celle de Tenno-ji est immense, et s'y trouve depuis un grand nombre d'années. Une des choses intéressantes à voir dans cet endroit, c'est un temple pour les petits enfants qui ont quitté les bras de leurs mères en larmes pour entrer dans le paradis japonais. Il est rempli des vêtements, jouets et autres objets ayant appartenu aux enfants, et il y a une cloche que la mère sonne avant de faire sa prière afin que les petites oreilles fermées par la mort, mais rouvertes dans une sphère plus brillante, puissent entendre le cri de son cœur et que l'enfant en s'approchant sente le flot d'amour qui s'élance vers lui. Le doyen des gardiens du temple me donna une ancienne monnaie d'or japonaise, plate, mince, arrondie et portant des caractères chinois. Je fis une conférence à la Société pour la Réforme des prisonniers.

J'avais eu aussi à parler à une école de filles et à une école de garçons. Le froid humide me saisit tellement, obligé que j'étais de rester sans souliers avec mes chaussettes de coton, que je pris un gros rhume qui menaçait de tourner en pneumonie. Mais un bain de pieds très chaud pris à temps et un bon somme arrêtèrent les progrès du mal. Dharmapala, malheureusement, n'avait pas la même chance, car les douleurs de ses pieds augmentèrent de telle sorte qu'il fut obligé d'entrer à l'hôpital de Kyoto, et d'y rester usqu'aux derniers jours de ma tournée. La bonté de

tout le monde, employés de l'hôpital et visiteurs fut simplement merveilleuse. Une bande de jeunes bouddhistes se constitua ses gardes-malades et ne le quitta ni jour ni nuit, devinant ses besoins et le soignant avec tendresse. Cette coutume nationale de quitter ses souliers en entrant dans les maisons est dangereuse pour les étrangers et j'en souffris beaucoup jusqu'à ce qu'un aimable anglais de Kobé m'apprit à porter dans ma poche une paire de chaussons de laine comme ceux que les paysans français mettent dans leurs sabots l'hiver, et à les chausser à la porte en quittant mes souliers. Je recommande à ceux qui vont au Japon de prendre la même précaution. Après plusieurs conférences dans divers temples, je retournai le 18 à Kyoto laissant Noguchi malade, au lit.

A ce moment, j'étais arrivé à un point critique de ma tournée japonaise. J'appris que le comité de jeunes gens qui m'avait invité, n'avait pas à sa disposition les fonds nécessaires pour couvrir les frais de la tournée, et qu'ils avaient été obligés de faire payer 10 *sens* à la porte pour mes conférences de Kyoto, afin de parer aux premières dépenses. Alors les riches autorités de la secte Shin-Shu avaient offert de se charger de ma tournée et de tout payer à condition que le comité primitif se retirât et leur en laissât la direction entière. Cette proposition assurait absolument le succès de la tournée, mais elle ne me satisfaisait pas parce que cela revenait à m'abandonner entièrement à une des neuf principales sectes bouddhistes pour m'escorter dans l'empire, ce qui pourrait faire croire au grand public que je partageais les doctrines du Shin-Shu.

Or cette secte présente cette anomalie que les prêtres se marient et élèvent leur famille, tandis que le célibat a été particulièrement prescrit aux moines par le Bouddha. Ils arrangent cela en disant qu'ils sont seulement Sramaneras, ou comme nous dirions clercs, mais non prêtres. Quoi qu'il en soit, il n'aurait pas été sage de ma part de consentir à cet arrangement — préparé par le comité sans mon assentiment — et je me récusai. J'envoyai des invitations aux principaux prêtres de toutes les sectes à se réunir en concile dans la chambre de l'Impératrice à Chion-in le 19 février, pour entendre ce que j'avais à leur dire. On me dit qu'une telle réunion était quelque chose d'inouï dans l'histoire du Japon, car aucune espèce de concile général de toutes les sectes n'avait jamais été tenu avant. Cela ne me troublait pas, car j'avais déjà établi des relations amicales aux Indes et à Ceylan entre des prêtres, des pandits et autres de sectes différentes, et j'éprouvais en moi ce sentiment de pouvoir et de certitude qui assure du succès. En fait, la bienvenue enthousiaste qui m'avait immédiatement accueilli dès le moment de mon débarquement, les énormes foules qui se pressaient pour entendre mon message d'amour fraternel, m'avaient mis en situation de dicter mes conditions, et je n'avais pas la moindre intention de laisser exploiter ma visite par une seule secte, quelque riche ou puissante qu'elle fût. Je me figure que ma décision servit à influencer certains chefs sectaires qui vinrent écouter mes vues, quelque déterminés qu'ils fussent à ne pas se laisser persuader à consentir à aucun argument insidieusement présenté, qui semblerait tendre à leur assigner

individuellement une place qui pourrait amoindrir leur importance aux yeux de leurs disciples et du public. En tout cas, le concile se réunit au jour dit, et il eut un succès complet, comme on le verra dans la suite de mon récit au chapitre suivant.

CHAPITRE XXVII

Un concile au Japon.

Le soleil était brillant le jour de notre réunion et sa lumière réfléchie faisait étinceler l'or des panneaux de laque et fleurir les luisantes soies brodées en mille couleurs exquises. On avait placé une longue table au milieu de la pièce avec des chaises de chaque côté qui devaient être occupées par les grands prêtres par rang d'âge, comme je l'avais suggéré. Une petite table dans un coin était destinée à l'interprète Matsamura, d'Osaka. On m'invita à prendre place à la tête de la grande table, mais je déclinai respectueusement, disant que je n'avais aucun rang officiel dans l'ordre, et qu'aucun rang ne pouvait donc m'être attribué. En tant qu'étranger et laïque, il serait plus convenable de me placer avec mon interprète à la petite table. Deuxième point marqué, le premier étant de les faire asseoir par rang d'âge, le principe de s'incliner devant la supériorité des années étant universel en Orient. En même temps, ceci disposait de la difficulté de savoir à quelle secte attribuer la préséance : un point d'étiquette aussi épineux que dans le pays

où le grand Douglas disait : « Là où s'asseoit Douglas, c'est le haut de la table. » Il y avait parmi les délégués plusieurs vieillards courbés aux cheveux gris, qui se tenaient chaud aux mains et à la poitrine dans cette pièce sans chauffage avec des brasiers de cuivre placés sur la table devant eux et avec un appareil ingénieux. C'était un récipient d'étain courbe, ouvert à un bout, et qui se plaçait exactement sur l'estomac sous une ceinture ; un rouleau de poudre de charbon enveloppé dans du papier brûlait lentement à l'intérieur en dégageant une douce chaleur.

Après ces préliminaires, je fis d'abord lire par Matsamura une traduction japonaise de la lettre sanscrite de Sumangala aux bouddhistes du Japon — dont j'ai parlé plus haut — et dans laquelle il priait ses coreligionnaires de me recevoir comme un bouddhiste sincère et zélé, et de m'aider à remplir ma tâche. Suivit la lecture d'une lettre collective du même genre des principaux prêtres des deux sectes de Ceylan. Je lus ensuite en anglais le discours où j'avais défini mes idées et mes espérances au sujet de cette tournée et mes raisons pour assembler ce concile. Comme les conséquences de cette réunion furent importantes et durables et que cet événement est devenu historique au Japon, je donnerai, d'après le *Theosophist* (supplément d'avril 1889), des extraits de ce discours.

MES RÉVÉRENDS,

« Je vous ai invités à vous réunir aujourd'hui en terrain neutre pour une consultation privée. Que

pouvons-nous faire pour le Bouddhisme ? Que devons-nous faire pour lui ? Pourquoi les deux grandes moitiés de l'église bouddhique demeuraient-elles plus longtemps dans l'ignorance l'une de l'autre ?

Brisons ce long silence : Jetons un pont sur l'abîme de 2.300 ans, que les bouddhistes du Nord et du Sud redeviennent une grande famille.

Le grand schisme se produisit au second concile de Vaisali et voici quelques-unes de ses causes dans les questions suivantes : « Les moines peuvent-ils « garder du sel dans des cornes pour s'en servir plus « tard ? » « Les moines peuvent-ils manger de la nour- « riture solide après midi ? » « Peuvent-ils boire des « boissons fermentées qui ressemblent à l'eau ? » « Peuvent-ils se servir de sièges couverts d'étoffe ? » « L'ordre peut-il recevoir de l'or et de l'argent ? »

« Est-il vraiment possible que la grande famille bouddhique reste désunie pour de telles questions ? Qu'y a-t-il de plus important, mes révérends, que le sel soit réservé ou non pour servir plus tard, ou que la loi du Bouddha soit prêchée à toute l'humanité ? Je suis venu de l'Inde — un voyage de 5.000 milles, ce qui est long pour un homme de près de 60 ans — pour vous poser cette question. Répondez-moi, ô grands prêtres des douze sectes du Japon... Je n'ai rien à dire en particulier à aucun de vous, mais je parle à tous. Ma mission n'est pas de propager les doctrines particulières d'aucune secte, mais de les réunir toutes dans une entreprise sacrée... Voilà les deux choses que nous avons à faire : dans les pays bouddhistes, revivifier la religion, la purifier de ses corruptions,

préparer des livres élémentaires et avancés pour l'instruction des enfants et l'édification des adultes et pour leur faire voir à quels mensonges nos ennemis ont recours... C'est aussi notre devoir, prescrit par le seigneur Bouddha lui-même, d'envoyer vers les pays lointains comme l'Europe et l'Amérique, des missionnaires pour offrir aux millions d'hommes qui ne croient plus au christianisme, une nouvelle religion pour remplacer l'ancienne qui satisfasse leur esprit et leur cœur... Un autre devoir qu'il vous faudra remplir, c'est de comparer les livres des deux églises, de voir quelles parties sont anciennes, et quelles plus récentes... et le résultat de ces travaux devra être publié dans tous les pays bouddhistes... Il nous faudra peut-être assembler un grand concile à Bouddha Gaya ou Anaradhapoura pour arriver à cette entente, quel magnifique spectacle plein d'espérance ce serait ! Puissions-nous le voir de nos yeux ! »

Je leur expliquai ensuite ce qu'était la Société Théosophique et sa division bouddhique de Ceylan ; je leur proposai de fonder des branches dans tout le Japon en union avec celles de Ceylan, de la Birmanie et de Singapour, afin qu'elles travaillent toutes de concert à l'expansion du Bouddhisme. Je leur conseillai de former de grandes Sociétés de propagande à l'instar des Sociétés de missionnaires, Société biblique et autres. Je leur rappelai les travaux des savants européens comme Max Müller, Burnouf, de Rosny, Saint-Hilaire, Rhys Davids, Beal, Fausböll, Bigandet et autres qui ont parlé du Bouddha dans les termes les plus sympathiques. Et aussi mon *Buddhist*

Catechism publié depuis huit ans pour les bouddhistes de Ceylan et traduit déjà en quinze langues.

Au point de vue pratique, je suggérai la formation d'un Comité général des affaires bouddhiques, comprenant des représentants de toutes les sectes, qui devrait agir en faveur des intérêts généraux du Bouddhisme et non de ceux d'aucune secte ou subdivision. J'insistai beaucoup là-dessus. J'ajoutai que je refusai positivement de faire cette tournée au Japon à moins que ce ne fût sous leurs auspices à tous, car autrement mes appels seraient compris comme faits en faveur de telle ou telle secte qui m'accompagnerait, et leur effet serait nul. Je les avertis que les missionnaires chrétiens avaient l'œil ouvert et que leur zèle n'épargnerait aucun effort, jusqu'au mensonge et à la calomnie, pour discréditer ma mission, comme ils l'avaient fait aux Indes et à Ceylan depuis que nous y avions commencé nos travaux. Finalement, je les prévins que s'ils ne formaient ce Comité général, j'allais reprendre le premier paquebot en partance pour retourner chez moi. Dharmapala, qui allait un peu mieux ce jour-là, fut apporté sur une chaise et assista à toute la séance. Je me figure, quand j'y repense, que ces vénérables pontifes, chefs spirituels de 39 millions de Japonais, et maîtres de 70.000 temples, ont dû me trouver aussi impérieux que mon compatriote le commandant Perry qui ouvrit de force le Japon. Cela n'a pas d'importance maintenant puisque l'on accepta mes conditions : le Comité général fut formé, on remboursa au comité primitif de jeunes gens les dépenses qu'ils avaient faites, et désormais mon programme fut réglé par mon Co-

mité, de façon à me faire visiter tous les centres bouddhistes importants de l'empire, et me faire recevoir par chaque secte successivement, en donnant mes conférences à certains temples choisis de chacune d'elle. Une photographie représentant mon Comité, moi, et mon interprète Matsamura fut prise pour être utilisée dans cette tournée et on peut encore la voir à Adyar aujourd'hui.

Le 20 février est noté sur mon journal comme une journée tranquille, un repos après les durs travaux du concile. Je consentis à me rendre à Yokohama après avoir reçu des télégrammes annonçant que tout était prêt à nous recevoir. Je reçus beaucoup de visites ce jour-là et les jours suivants, mais mon plaisir était gâté par la vue des souffrances de Dharmapala qui était dans un état affreux. Je trouvai le temps de visiter une nouvelle filature de soie dont les machines étaient installées par un représentant d'une grande fabrique de Birmingham. Il me fit remarquer la perfection de l'installation qui était la plus belle qu'on pût avoir pour de l'argent — et m'assura-t-il — qu'il eût installée depuis vingt ans qu'il était dans les affaires. Cela me frappa comme lui, que si les Japonais agissent avec la même sage prévoyance au début de toutes leurs entreprises manufacturières, ils deviendront de formidables compétiteurs dans le commerce mondial. Les dix années qui se sont passées depuis, ont montré la justesse de nos pronostics.

J'allai, le 24, à Otsu faire une conférence sur le bord du lac Biwa; il se trouvait un groupe de chrétiens dans mon auditoire, mais quand ils entendirent que j'expliquais les beautés de la loi du Bouddha, ils

s'en allèrent tous, les pauvres. Le lac Biwa est un des plus jolis du monde : ses eaux unies comme un miroir, ses montagnes couvertes de neige et ses collines revêtues de bois de pins, font un tableau charmant. Une légende raconte que lors d'une catastrophe sismique en 286 avant Jésus-Christ, ce lac fut creusé en une seule nuit, tandis qu'à deux cent mille de distance, le pic de Fuji San s'éleva à son altitude de 4.000 mètres avec un cratère de 500 pieds de profondeur. C'était bien intéressant d'entendre raconter les légendes populaires des dieux et des héros de la localité et de leurs grands faits, pendant que nous étions assis sur les pentes devant le temple de Mi-dé-ra, entourés de ce magnifique panorama. En même temps, je ramenai l'esprit de ceux qui m'entouraient à l'objet de ma mission. Regardant au-dessous de nous d'un pavillon de thé sur un éperon de colline, la ville d'Otsu et montrant cette grande agglomération de maisons, je demandai combien de bouddhistes le Seigneur Bouddha trouverait là s'il était parmi nous. « Mais tant de milliers », me répondit-on, citant approximativement le chiffre de la population. « Ce n'est pas ce que je veux dire, répliquai-je, mais combien de ces milliers trouverait-il de vrais bouddhistes, gardant les cinq préceptes ? — Oh ! presque pas », dirent-ils. « Eh bien ! dis-je en manière de conclusion, tâchons d'en augmenter le nombre par nos bons conseils, mais surtout par nos exemples. Ils prirent cela très bien, et le fait est que je les ai toujours trouvés prêts à rire quand je marquais un point à leurs dépens, car ils ont un charmant caractère, ils ne gardent pas rancune, quand ils sont

convaincus qu'on les aime et qu'on désire leur bien.

Le lendemain, j'allai voir Dharmapala à l'hôpital, et je le trouvai un peu mieux. Des visiteurs occupèrent le reste de mon temps, et la première demande de charte pour la fondation d'une branche de la S. T. me parvint ce jour-là. Le 27, je m'embarquai à Kobé pour Yokohama sur un excellent bateau japonais, et j'y arrivai le 26 après une charmante navigation dans la mer intérieure, avec des vues grandioses du Fuji-Yama. Les pentes de ce volcan sont si douces, que l'œil s'y trompe et juge la montagne bien moins haute qu'elle ne l'est réellement. Des représentants du Comité général m'attendaient à l'arrivée et m'escortèrent au Grand Hôtel où j'étais très confortablement. Nous partîmes pour Tokyo par le train de 4 heures. Une foule énorme entourait la gare pour me recevoir, et je ne pouvais douter de ma bienvenue, ni le Comité non plus. Le soir, Bunyu Nanjio et un autre Japonais, qui avait étudié à Cambridge, appelé Akamutsu, homme d'une grande valeur qui occupe un poste supérieur au Hongwanji occidental, vinrent me voir, et la conversation fut des plus intéressantes. D'autres personnages plus importants vinrent aussi, je fis des visites, et le Comité me mena voir les tombes de deux anciens Shoguns, magnifiques monuments sculptés, laqués et ornementés. On me dit que les Shoguns sont ensevelis dans une série de sept cercueils, mais personne ne put me dire pourquoi. Est-ce un symbole de la sextuple constitution de l'homme? Auprès d'une des tombes, se trouvait le grand tambour de guerre du souverain défunt, celui qu'il faisait retentir jadis à la tête de ses armées victo-

rieuses. La tentation de les étonner fut si grande, que je saisis le percusseur et je tirai un boum effrayant de l'énorme caisse. « Voilà ! m'écriai-je, je vous appelle tous au nom de Shogun défunt à la bataille de votre religion ancestrale contre les forces hostiles qui voudraient la renverser ! » et aussitôt je les priai de me pardonner si j'avais manqué au code de la politesse. Mais ils protestèrent que je n'avais fait que mon devoir en leur rappelant l'obligation où ils sont d'agir pour leur foi, et qu'ils feraient bon usage de cet incident vis-à-vis du public.

Le 3 mars, on me pria de faire un discours à une grande réunion de tous les prêtres les plus importants de la capitale et des environs, et, avec toute la force dont je suis capable, je m'efforçai de leur montrer leur devoir et combien celui-ci était étroitement lié à leurs vrais intérêts. Comme jadis à Ceylan, je leur dis que s'ils avaient un peu de sagesse, ils feraient tout au monde pour conserver, dans les générations futures, l'esprit religieux qui ferait d'elles, à l'âge d'homme, les soutiens volontaires des temples et du clergé comme leurs pères l'avaient été avant eux. Car si on laisse s'éteindre ce sentiment, les temples s'effondreront et les moines s'éteindront faute de trouver de quoi vivre : pour moi, je ne leur demandais rien, pas la moindre récompense. Je n'étais que le porte-parole du Fondateur de notre religion qui les appelait au travail avant qu'il fût trop tard pour parer au désastre. Tel fut mon *leit-motiv* pendant toute cette tournée, et comme on le verra, il réussit pleinement.

Le 4 mars, je fis une visite de cérémonie au grand chef du Hongwanji oriental, le noble marquis Otani,

je vis un homme très digne, aux grandes manières, qui parut souhaiter que ma mission réussît et me promit toute l'aide nécessaire.

Le soir avec lui et Akamatsu, je fus à une soirée chez le Vicomte Sannomiya, chambellan de l'Empereur dont la femme est allemande et dame d'honneur de l'Impératrice. Comme c'était ma première soirée au Japon et que j'avais vu jusque-là tous les grands fonctionnaires en costume national, je ne savais que mettre et je demandai conseil à un Américain et à Akamatsu, qui me dirent tous deux que cela ne faisait rien et d'aller avec ma redingote ordinaire. J'avais très peur de prendre froid en habit, mais je pensai tout de même que ce serait plus sûr de me conformer à nos usages occidentaux, et je fis bien. En arrivant à la maison, je vis mon hôte et les autres qui l'entouraient en habit ou en uniforme avec leurs décorations ; dans les salons, il en était de même et les dames à la mode de Paris. On peut s'imaginer ce que j'aurais éprouvé sans mes sages prévisions. Je ne peux pas dire que cela me fît plaisir de voir tous ces orientaux abandonner leurs costumes pittoresques qui leur vont si bien, pour nos vêtements occidentaux qui nous vont à nous, mais qui ne font pas l'affaire des Asiatiques. Ce me fut un confort en revoyant ces personnages en visite chez eux, de voir qu'ils y reprennent presque invariablement leur costume national et ne mettent le nôtre qu'en public, quand les rescrits impériaux le prescrivent. La soirée du vicomte Sannomiya ressemblait tout à fait aux nôtres, jusqu'aux danses auxquelles des Japonais, et même quelques dames prenaient part. Ce qui me

frappa le plus après tant d'années aux Indes et dans d'autres pays orientaux, ce fut l'atmosphère de respect et d'égalité dans les rapports entre indigènes et résidents étrangers. On ne voyait pas trace de ces bassesses, de ces airs d'abjecte humilité d'une part et de protection insolente de l'autre, qui sont si pénibles à constater ailleurs quand on aime les Asiatiques. Je peux à peine exprimer le plaisir que j'en ressentis pendant tout mon séjour au Japon. Ce soir-là et au Tokyo Club, dont je fus nommé membre honoraire, je fis d'agréables connaissances et je trouvai même un de mes vieux camarades de l'armée, le général Legendre avec qui j'avais vu, jadis plusieurs batailles, et qui avait même été dangereusement blessé à l'une d'elles, Newbern. Nous étions naturellement ravis de nous retrouver, au bout de 26 ans, dans ce lointain pays et de reparler d'autrefois.

Le 6 mars, je fis une conférence sans interprète pour des auditeurs « instruits » et le lendemain dans un autre temple à de jeunes prêtres à qui je ne mâchai pas leurs devoirs. Je dînai àce même temple (Zo-Zo-Ji), et on m'y montra une collection de peintures de ce qu'ils appellent des Rahans (Arhats, Munis, Mahatmas,) dont les originaux, si je les avais rencontrés au coin d'un bois, ne m'auraient pas fait l'effet de gens d'un haut développement spirituel. Et je dis aux aimables moines qui me conduisaient, que s'ils avaient jamais vu le sublime visage d'un véritable Rahan, ils voudraient brûler ces caricatures. Ce soir-là, je vis une séance donnée par un prestidigitateur célèbre du Japon. Il était habillé à l'européenne et portait sur sa redingote noire boutonnée jusqu'au menton, une petite

croix d'or. On m'expliqua que ce n'était pas un signe de christianisme, car il n'était pas chrétien, mais de pouvoir miraculeux — le peuple associant l'idée de la croix à celle des miracles. Il entra solennellement par une porte de côté du hall, précédé d'un tambour et d'une flûte, et suivi de ses assistants, hommes et femmes en costume national. Un de ses tours les plus intéressants fut de faire sortir un jet d'eau d'un éventail fermé, et un autre de la tête d'un homme, d'où il fit sortir ensuite une flamme. Une jeune fille étendue sur un banc de bois parut transpercée par un sabre, et une autre suspendue par des liens aux poignets et aux chevilles à une grande croix de bois, fut percée à l'endroit du cœur par une lance et un flot de sang jaillit. Comme cependant ces deux aimables personnes se promenèrent ensuite au milieu de nous comme si de rien n'était, j'en conclus que nous avions tous été les jouets d'une illusion.

Je fis le 2 au Hongwanji une conférence à un grand nombre de prêtres, et le lendemain je parlai à l'Université devant la Société d'Éducation du Japon qui compte parmi ses membres des princes du sang et les plus grands hommes du pays. On me dit que Son Auguste Majesté l'Empereur y assistait incognito. Je fus vexé d'apprendre à la fin par le capitaine Brinckley que mon interprète avait mal traduit une de mes phrases, et lui avait donné un sens politique qui était aussi loin que possible de ma pensée.

Les conférences se suivaient dans tous les temples, entremêlées de soirées et de visites à des personnages officiels. Je visitai aussi le crématorium Nippori et son aménagement m'intéressa fort, car il y a beau-

coup de choses qui méritent d'être imitées. Le bâtiment est en briques, ainsi que les fours qui sont revêtus intérieurement de briques réfractaires, et sont munis de plaques de fer à coulisses qui s'avancent pour recevoir le corps, et plus tard pour rendre les cendres. Une crémation ne revient qu'à 1 fr. 50 environ et prend trois heures. Des vases de poterie émaillée fort jolis sont prêts à recevoir les cendres et les fragments d'os non consumés, et on se les procure aux prix modestes de trente, dix et douze sous, selon la classe. On paie pour être brûlé, tous frais compris, 30 francs, 15 francs ou 7 fr. 50 selon la classe, non pas que cela fasse aucune différence dans la qualité ou la quantité du combustible employé, ni dans aucun détail, c'est une question de dignité pour la famille. L'établissement appartient à une société privée, et trente et un corps peuvent être brûlés à la fois dans autant de fours séparés. On célèbre les cérémonies funèbres dans une salle attenante, le corps est placé dans une boîte qui ressemble à un tonneau, assis, les jambes ramassées ; il est posé sur un chariot et couvert d'un drap blanc. Quand les prières sont finies, on roule la boîte dans le four qui lui est assigné, et en temps voulu les parents reçoivent les cendres et les emportent pour en disposer selon les coutumes.

CHAPITRE XXVIII

Tournée en province.

Rien ne pouvait être mieux organisé que ma tournée par le Comité pour donner à toutes les classes de la société l'occasion d'entendre ce que j'avais à dire en faveur du bouddhisme. Grâce à l'accord mutuel conclu à Kyoto entre toutes les sectes pour le bien commun, on me faisait parler dans les temples de chaque secte, tantôt l'une, tantôt l'autre, parfois dans deux le même jour. Une telle entente était sans précédent, et tous faisaient de leur mieux pour grossir le nombre de mes auditeurs et rassembler les savants et les ignorants, les prêtres et les laïques, les nobles et les roturiers, les officiers et les civils. Tous les journaux ou revues du pays rendaient compte de ma mission, de son objet, de mes arguments, de l'établissement proposé d'une entente entre les bouddhistes du Nord et du Sud et faisaient le portrait physique du « Bouddhiste américain ». En attendant, le pauvre Dharmapala était toujours à l'hôpital de Kyoto souffrant le martyre et soigné avec la plus grande tendresse par ses infirmiers volontaires.

Après avoir fait une visite à Son Excellence le gouverneur de Tokyo, il m'invita à dîner au Club des Nobles pour rencontrer le premier ministre et ses collègues du cabinet. Je n'étais pas végétarien alors, et il est tout naturel que j'aie apprécié quelques plats de l'ample menu imprimé sur deux colonnes en français et en japonais que j'ai collé dans mon journal en souvenir de l'occasion, avec des cartes de visites nombreuses en japonais, chinois, anglais et français, reçues pendant ce tour mémorable. J'ai envie de copier ce menu pour faire venir l'eau à la bouche de mes lecteurs, et pour montrer que le Japon féodal est en train de disparaître dans le fumet de la cuisine française.

Dîner du 19 *mars* 1889.

Potage tortue à l'anglaise
Brochet au court-bouillon aux crevettes
Côtelettes de veau piqué aux petits pois
Cailles au riz
Filet de bœuf mariné sauce piquante
Aspic de foies gras en Bellevue
Asperges en branches
Dindonneaux rôtis. Salade
Pouding au pain noir
Glace aux fraises
Dessert.

Que dites-vous, ô lecteurs de vieux livres de voyages illustrés, où l'on voit les robes somptueuses des Shoguns, du Mikado, des Daimyos et de leur train de chevaliers Samourais aux deux sabres, la

plus parfaite incarnation de l'esprit chevaleresque que le monde ait jamais vue, ni les troubadours jamais chantée ; de piquiers, de coureurs, de secrétaires et de cuisiniers ; de petits princes féodaux avec leurs suivants, armés de piques, de sabres, d'arcs et de flèches, d'ombrelles, de palanquins, de chevaux tenus en main et d'autres marques de grandeur selon leur naissance, leur qualité et leur office, plus cent autres apanages de la dignité des familles de ces ministres, qui étaient assis avec moi à la table du gouverneur et mangeaient ses dindonneaux, son foie gras et ses glaces aux fraises, le 19 mars au Club des Nobles — que dites-vous du contraste de ce spectacle ? Le voilà le *Progrès* — si on veut, en arrière, dans la direction de la cuisine et de l'estomac.

Le dîner fini, le premier ministre dit que la compagnie serait heureuse d'écouter mes idées sur le système d'éducation que je croyais le plus favorable aux intérêts de la nation. Sur quoi, j'insistai sur la nécessité de joindre au développement du corps, celui de l'esprit et de la conscience de telle manière que l'homme et la femme idéals fussent développés, déclarant erroné tout autre système tendant, pour ainsi dire, à cultiver des monstruosités, comme des athlètes, des opportunistes, des ergoteurs, des casuistes et des arrivistes. Une nation ne peut être grande si elle n'est fondée sur le caractère, et le plus élevé de tous les caractères, c'est celui de l'individu qui fait son devoir en ce monde tout en préparant pour le monde à venir sa nature spirituelle qui le pousse rapidement à poursuivre l'orbite de son évolution cosmique. Je citai des exemples de nations, qui étaient tombées d'une

grande hauteur au fond des abîmes avant de disparaître de la face de la terre, et je les adjurai d'ouvrir les yeux à cette étrange opération Karmique qui avait placé le Japon au premier rang dans la famille des nations, éveillé ses merveilleuses potentialités latentes, et appelé mes auditeurs et leurs collègues et associés héréditaires à la responsabilité de diriger cette révolution dans les sentiers du progrès national.

Comme j'avais donné à entendre que j'accepterais avec reconnaissance des dons de livres pour la bibliothèque d'Adyar, d'excellents amis m'apportaient journellement des livres, de sorte qu'au moment de mon départ du Japon, j'avais une collection de près de 1.500 volumes, parmi lesquels plus de 300 formant la collection des *Tripitakas*, ayant appartenu à un grand prêtre défunt de la secte Jo-Do. C'était un cadeau très important, car il permet à ceux qui connaissent également le pâli et le chinois de comparer les textes du canon du Sud avec celui du Nord. Cela a déjà été fait dans une certaine mesure par des étudiants ecclésiastiques japonais en séjour à Adyar, mais en réalité, tout reste à faire, et il devrait en résulter de grandes choses.

Le 18 mars, on me fit parler devant la Société d'Agriculture japonaise, de l'agriculture pratique et scientifique, et le lendemain, on m'annonça que j'avais été élu membre honoraire et on m'envoya deux beaux vases de Satsouma qui ornent maintenant la bibliothèque d'Adyar. Dans l'après-midi, je parlai en anglais de la base scientifique de la religion, montrant l'ensemble puissant de preuves apportées

par les recherches psychiques récentes à l'élucidation du problème de l'extension au-delà de la vie corporelle de la conscience humaine. Je leur montrai aussi par des figures au tableau noir, comment l'idée fondamentale de la corrélation de l'esprit et de la matière, pour l'évolution de la nature visible, avait été exprimée et conservée pour notre instruction dans le langage arbitraire des symboles, dont chaque signe, comme ceux de l'algèbre, a une signification définie.

Le temps fixé pour mon départ de la capitale nipponne étant arrivé, je pris congé du premier ministre, de l'ambassadeur américain et autres connaissances, et après avoir reçu, en présent du capitaine James, une collection complète de chapelets de toutes les sectes japonaises, je partis le 23 pour Sendai, dans l'extrême nord, à douze heures de chemin de fer. Mon interprète, Kimoura et un charmant prêtre de la secte Zen, membre de mon comité, m'accompagnaient. Pour donner une idée du ton de la presse japonaise, je donnerai l'extrait suivant du *Dandokai*, journal influent de Tokyo :

« Depuis l'arrivée du colonel Olcott au Japon, le bouddhisme a repris des forces extraordinaires. Nous avons déjà dit qu'il parcourt toutes les provinces de l'empire; il a été reçu partout avec un enthousiasme remarquable. On ne lui a pas laissé un moment de répit; il a appris à notre peuple à apprécier le bouddhisme et à voir que c'est notre devoir de le communiquer à toutes les nations. Depuis ses discours de Tokyo, des étudiants de l'université et des écoles supérieures ont organisé une association de jeunes gens bouddhistes sur le modèle de l'Association Chré-

tienne de jeunes gens pour propager notre religion, et quelques personnages influents et lettrés leur ont donné des encouragements. Sa venue a redonné de l'éclat au bouddhisme. »

Un correspondant de *Indian Mirror* écrivait : « Un des hauts fonctionnaires, présent à la conférence du colonel, prédit que son voyage au Japon aura une influence considérable sur le bouddhisme et les bouddhistes. » Quand nous résumerons les fruits de ce voyage; nous verrons les témoignages remarquables des autorités japonaises elles-mêmes. Il faut que cette tournée se soit trouvée venir au vrai moment psychologique.

Il faisait horriblement froid à Sendai; on se rappelle que l'empire japonais s'étend tout en longueur du sud au nord, de sorte qu'on y voit des climats très variés. Tandis que certains groupes d'îles situés sous les tropiques jouissent d'un printemps perpétuel, les frontières septentrionales ont la température du Kamschatka. On y a vu la neige couvrir une épaisseur de 8 pieds. Si on ajoute à cela, que, sauf dans quelques maisons européennes, il n'y a ni cheminées, ni calorifères, et que les murs de papier de presque toutes les habitations laissent passer tous les vents du ciel, on pourra se représenter le confort de voyager ainsi, et de conférencer dans de grands temples non chauffés, pour un homme habitué à vivre sous les tropiques. Je me demandais comment les moines cinghalais auraient trouvé leurs toges de coton jaune, leurs jambes et leurs pieds nus, et leurs têtes rasées !

Le 24, je parlai devant le gouverneur de la pro-

vince et les principaux fonctionnaires, et Son Excellence m'invita à dîner, avec cinquante personnes. La conférence du lendemain, dans le grand théâtre fut un succès à en juger par la foule et les applaudissements. Ensuite, mon Comité me mena pour me reposer voir Matsushima, un joli endroit au bord de la mer où se trouvent une petite grotte et un temple. Il y avait du soleil, mais la neige couvrait la terre et cette petite navigation au milieu du groupe d'îles n'était pas une aussi délicieuse excursion qu'elle l'aurait été dans le port de Colombo ou de Galles ! Mais enfin, c'était une excursion, un jour de répit au milieu de ces conférences perpétuelles dans des salles bondées, et un moment de détente qui était le bienvenu. Le 26, mes auditeurs, au nombre de 3.500, m'écoutèrent dans un silence de mort, quoiqu'ils se fussent battus comme des enragés pour entrer; mais à la fin, ils se dédommagèrent par des salves d'applaudissements si furieuses, qu'on a dû les entendre de loin. Le 27, départ pour Utsunomiya pour y passer la nuit, mais, à 9 heures du soir, fatigué comme je l'étais, on me traîna visiter un temple, et on me fit faire un discours de dix minutes : tout à fait l'animal de ménagerie en voyage, qu'on excite pour le faire gronder ! Le lendemain matin, nous partions pour Mayabashi, et à une station sur la route, des prêtres en grands costumes venaient me présenter leurs respects et m'offrir un mouchoir de soie. Arrivés à Mayabashi à midi et demi, j'étais à 1 heure sur l'estrade en face d'un nombreux auditoire, et le lendemain, c'était une foule immense, et à 5 heures nous partions pour un autre endroit où je parlai dès le soir même au théâtre. Le

jour suivant à Kanagama, où la vue de la maison de mon hôte était délicieuse sur le port de Yokohama. A Yokohama, je parlai au grand théâtre qui était bondé malgré la pluie et la boue. C'était amusant de voir tous les souliers et socques à la porte : à mon arrivée, il devait bien y en avoir un millier de chaque, en deux tas différents, chaque paire attachée ensemble par un tortillon de papier et une étiquette numérotée dont la contre-partie était donnée au propriétaire en entrant. On ramassa de même mes propres chaussures quand je les quittai à la porte pour enfiler mes bons chaussons français. Aussitôt après, départ pour Snidzuoka et arrivée à 9 heures du soir; quelle joie de trouver un lit. Décrirai-je le mobilier de ma chambre à l'hôtel ? Je voudrais bien, mais il n'y en avait pas. Comme partout, des nattes douces et épaisses par terre servaient à s'asseoir. Dans un petit enfoncement du mur, un beau vase de porcelaine, un petit arbre nain, un kakémono avec un texte religieux, et c'était tout. Quelques coussins pour nous asseoir autour d'un brasero de cuivre où brûle un charbon de bois dans une boîte en bois carrée, deux barres de fer mobiles qu'on pose dessus pour mettre la bouillotte à chauffer, un plateau avec des tasses minuscules en porcelaine coquille d'œuf et une boîte de thé vert sous la main pour les gens qui désirent du thé pour se tenir l'estomac chaud, et un accueil poli, cordial, charmant qui montre que vous êtes le très bien venu. Voilà mes souvenirs de l'hôtel de Shidzuoka; pas tous cependant, car il reste le lit. Imaginez-vous deux minces matelas piqués, un pour coucher dessus et l'autre pour se couvrir et des coussins

à empiler pour faire un oreiller, et voilà tout. Pas de lit, pas de couchette, pas de hamac, juste les deux *futons* et des courants d'air insidieux qui sortent de tous les côtés sous les cloisons mobiles. J'essayai de rouler le matelas de dessous autour de mon cou, mais trouvant cela impraticable, j'eus recours à mes habits et je me jurai d'emporter dorénavant mes couvertures avec moi comme on fait aux Indes.

Il pleuvait à verse le lendemain, mais je fis tout de même une conférence au temple après une visite au gouverneur. Le jour suivant, le soleil était revenu et l'inévitable conférence avec lui. Nos chers adversaires les missionnaires, essayèrent de me faire des questions sur les points du bouddisme qu'ils considéraient comme vulnérables, mais je vois dans mon journal, « ils en ont eu pour leur argent », cela suffit. Un certain docteur Kasuabara me fit le rare présent d'un ancien *mandara (*peinture religieuse sur soie tissée) vieux de 1.200 ans qu'on peut voir dans la bibliothèque d'Adyar. Il représente, d'après la doctrine Shin-gon les bouddhas et leurs disciples dans le paradis. Ce généreux docteur me dit que cet objet était depuis des siècles dans un temple dont sa famille était gardienne héréditaire, que ce temple avait été brûlé dans une guerre civile, je crois, et tous ses trésors artistiques détruits sauf ce mandara sauvé presque par miracle.

Après plusieurs petites villes, où je fis les conférences accoutumées, nous arrivâmes à Nagoya où habite M. Bunyu Nanjio. Il me reçut à la gare et me logea au temple du Hongwanji. La réception au chemin de fer fut une véritable ovation, avec des pétards, des

arcades de drapeaux japonais et bouddhistes, une foule joyeuse, des acclamations et une file d'une quarantaine de voiturettes à ma suite, occupées par des prêtres ou des laïques importants.

Le lendemain, visite au gouverneur et au vieux château, un des édifices historiques du Japon, où j'admirai des peintures, des sculptures, des lanternes et des laques, après quoi, je parlai à 4.000 personnes au Hongwanji. C'était un grand spectacle. Notons en passant un fait qui déconcerte nos théories populaires occidentales de la cause de la chute prématurée des cheveux. Nous disons que c'est parce que nous gardons trop nos chapeaux et que la tête a trop chaud. Mais j'ai remarqué au Japon, comme chez les moines de Ceylan, à peu près la même proportion de chauves que parmi nous, et, cependant, ces gens vont tête nue. C'était amusant d'être debout en face de la porte, et de regarder par-dessus les têtes de tant de gens accroupis et de voir la lumière reflétée par les crânes luisants au milieu de la multitude de chevelures hérissées, comme des soucoupes renversées dans l'herbe d'un champ.

Si le 6 ne fut pas un jour occupé, je suis bien trompé : à 8 heures du matin, départ pour donner une conférence aux environs, à 7 milles de distance ; à une heure autre conférence à Nagoya dans le Hongwanji oriental (4.000 auditeurs), et le soir troisième conférence devant le gouverneur, les officiers de l'armée et deux ou trois cents personnes choisies par le gouverneur. Mon interprète Kimoura n'en pouvait plus, et Bunyu Nanjio prit sa place. Cependant, Kimoura était un jeune homme, et moi j'avais 57 ans ! L'amabilité

du gouverneur me coûta cher, car il me garda à causer après mon discours dans une chambre où il y avait un fort courant d'air, qui me porta sur les entrailles et me redonna une attaque de mon vieil ennemi la dysenterie, qui me tourmenta presque jusqu'au dernier jour de mon séjour au Japon. Cela me rendait encore plus dur de voyager en voiturette et dans toutes sortes de véhicules, de parler debout, de manger à des heures irrégulières, de dormir n'importe où et n'importe comment, perpétuellement noyé dans l'aura de milliers de gens de toutes sortes.

A Gifu, même foule, mais le lendemain je fus obligé de redonner une conférence au club pour des personnes qui n'avaient pas voulu venir la veille au Hongwanji. Je leur dis tout ce que je pensais d'une semblable petitesse, je leur reprochai leurs querelles étroites avec leurs coreligionnaires, quand tous devraient être unis dans l'intérêt de la religion. Je leur rappelai que, puisque j'avais pris la peine de venir de si loin pour leur parler, c'était mal me remercier que de m'obliger, malade comme je l'étais ce matin-là à refaire ma conférence pour eux, parce qu'ils n'avaient pas voulu venir à la réunion publique. Je ne sais trop comment on leur traduisit cela, mais tout au moins ceux qui savaient l'anglais n'auront pas ignoré mon opinion ! En arrivant dans la localité suivante, j'étais si malade de fièvre, de douleurs et de diarrhée, que je fus forcé de rester au lit. Deux médecins vinrent sans me faire grand bien, et j'eus une mauvaise nuit. Cependant je trouvai moyen de faire une conférence à 2.500 personnes le matin, avant de partir pour Kyoto. Une partie du voyage se faisait sur le lac Biwa, et que

ces montagnes bleues, surmontées de pics neigeux, cette eau calme, ces rives verdoyantes et ces petites îles avec leurs hameaux pittoresques et les singuliers bâteaux de pêche, formaient un joli spectacle !

J'allai voir Dharmapala à l'hôpital et je le trouvai convalescent, mais moi je fus repris de mes misères. Le courrier m'apporta le dernier numéro du *Theosophist* et la *Doctrine Secrète* qui venait de paraître. Ma maladie me tint assez tranquille pendant quelques jours, mais je fus bientôt à Osaka parler sur l'Inde au club militaire, sur l'invitation du maire et du général commandant les troupes du district. Ensuite, j'allai à Nara visiter les vieux temples, moi toujours malade. On me montra le Bouddha gigantesque et le temple de la secte Ké-gon qui est maintenant presque éteinte, n'ayant plus que cinq temples au lieu de mille autrefois. Cette décadence tient paraît-il, à ce que les moines, ayant cédé à la tentation de prendre les armes dans quelque guerre civile, ils furent vaincus et décimés : et justement, car ce n'est pas l'affaire des moines du Seigneur Bouddha d'avilir l'idéal monastique en se faisant soldats. On dit que les moines laïques des lamaseries du Thibet au nombre de dizaines de milliers le font aussi, mais ce n'est pas une excuse. Retour à Kyoto en voiturette, 20 milles sous la pluie. En 64 jours, j'avais donné 46 conférences plus les déplacements continuels, mais la quarante-septième suivit aussitôt et toujours malade, je repris mes pérégrinations. Le 26, je reçus un télégramme de H.-P.B. me priant de venir pour une tournée de deux mois. Le 28, je partis en voiturette avec mon interprète et mon comité pour une montagne où

aucun Européen n'avait encore mis le pied. J'étais presque mort de fatigue, mais je tins bon, et toute la ville était dans les rues pour voir notre entrée. Je donnai deux conférences, je reçus des présents de livres, et en questionnant plus de 200 garçons d'une école bouddhiste qui étaient venus me voir, je m'aperçus que pas un d'entre eux ne savait qui était le Seigueur Bouddha : ignorance comparable à celle des cinghalais avant la publication de mon *Cathéchisme Bouddhique.*

Le 3, nous descendîmes les rapides de la rivière Origawa de Sonobé à Arashima, une vingtaine de milles, et ce fut délicieux. J'ai un vif souvenir de gorges montagneuses, d'une eau verte et claire, de rapides qui se précipitent, de rochers qu'on évite à peine pour risquer de se briser contre d'autres, d'un tourbillon d'excitation — enfin de quelque chose de supérieur. Avant de partir en voiturette pour Kyoto, on nous montra une statue de Bouddha en bois de santal qu'on dit vieille de près de trois mille ans et être une des trois statues historiques venues de l'Inde. Voilà une légende pour ceux qui voudront y croire. Le lendemain de notre retour à Kyoto, nous fûmes témoins au Hongwanji oriental d'une cérémonie magnifique où le marquis Otani lui-même représentait Çakya Mouni. Il était accompagné d'une troupe de jeunes gens en costumes éclatants personnifiant les bodhisattwas. Le comité me plaça dans un coin excellent pour voir passer cette procession, et la splendeur des soieries, de l'or, de l'argent, et des vêtements brodés aurait fait ouvrir de grands yeux aux bouddhistes du Sud élevés dans la tradition de l'austère simplicité des

vêtements et des habitudes de leurs moines. Otani me fit ce qu'on considéra comme un honneur inouï en s'arrêtant en face de l'endroit où je me trouvais pour me faire un profond salut. De la part de celui qui est pour la multitude de ses fidèles comme une sorte de demi-dieu, ce fut un événement gros comme un tremblement de terre. Cependant, tout en lui étant très reconnaissant de sa courtoisie, je ne peux pas dire que cela me fit l'effet du salut d'un vrai bouddha, vu la richesse des robes qu'il portait, qui valaient bien, je me figure, 20 ou 30.000 dollars, mais plutôt de celui d'un noble de la cour féodale du Japon, peut-être un grand ambassadeur, élevé à observer les moindres nuances du protocole des cours afin de donner à la moindre politesse exactement le degré de signification voulu. En tout cas, je compris parfaitement que le maître du Hongwanji oriental m'avait dit, aussi clairement que s'il avait parlé, que les bouddhistes du Japon m'étaient reconnaissants de mes efforts pour rendre son influence à la religion qui avait consolé tant de millions de leurs ancêtres pendant quinze siècles.

CHAPITRE XXIX

Fin de la tournée au Japon.

Ce soir-là je formai, non, je fis la cérémonie de former, une branche locale au Hongwanji ; cette branche n'a jamais rien fait de pratique, et on m'a expliqué pourquoi avec des raisons pleines de sens commun qui m'empêchent de m'en fâcher. Quand je discutai la question de l'extension de la Société Théosophique au Japon avec les hommes d'État les plus éclairés de chaque secte, ils me dirent que si je voulais venir m'établir dans le pays, ils fonderaient autant de branches que je voudrais, avec autant de milliers de membres que je pourrais désirer. Mais qu'autrement, ce serait inutile, car l'esprit de secte était si développé que personne ne voudrait jamais consentir à entrer dans une organisation où, nécessairement, il devrait y avoir des officiers et de simples membres, et où le hasard pourrait faire que les chefs appartinssent à une secte antipathique à la leur. Seul un homme blanc, un étranger, ne faisant partie d'aucune secte, ni d'aucun groupe social, pourrait faire marcher une telle société, et il faudrait qu'il fût un boud-

dhiste sincère, autrement ses intentions seraient sujettes à caution, et j'étais le seul homme qu'ils connussent à posséder ces qualifications, aussi me faisaient-ils l'offre en question. Sachant cela, et y joignant mes relations intimes avec les Cinghalais et les Birmans, je vis que si je pouvais être remplacé dans mon œuvre théosophique, et m'occuper exclusivement des intérêts bouddhiques, je pourrais bientôt instituer une Ligue Bouddhiste qui lancerait le Dharma comme un raz de marée sur le monde entier. Ce fut le motif principal qui me porta à offrir ma démission de la présidence, et à la repasser à H-.P. B. pour les raisons détaillées dans mon discours à la quinzième Convention de la S. T. Mes anciens lecteurs se rappelleront l'effet que lui produisit cette proposition. Elle s'aperçut qu'elle m'avait poussé trop loin, et que si elle me laissait aller, une avalanche de responsabilité officielle s'abattrait sur sa tête. De sorte qu'elle me télégraphia et m'écrivit que si je donnais ma démission, elle quitterait aussitôt la Société. Mais cela ne m'aurait pas arrêté, si un personnage encore bien plus élevé qu'elle n'était venu me dire que ce projet bouddhiste devait être retardé, et que je ne devais pas abandonner le poste qu'on m'avait confié. La Ligue bouddhiste est donc une œuvre splendide qui demeure dans la main fermée de l'avenir, car il va sans dire qu'elle ne pourra jamais être réalisée par aucune organisation connue, comme agence bouddhiste.

Je pris congé le 5 mai des grands prêtres assemblés, en leur recommandant fortement de conserver le Comité Central pour s'en servir quand il surviendrait quelque chose intéressant le bouddhisme entier. Je

parlai pour la dernière fois à Kyoto devant le gouverneur, le juge et autres personnages importants, et je partis le 6 pour Okayama Le gouverneur de cette ville fut des plus aimables pour moi pendant mon séjour ; on me logea au club, dans un splendide jardin à la mode japonaise, avec des ponts de pierre et de bois, de petites îles, des hauteurs artificielles, des lanternes de pierre, des arbres nains ou taillés singulièrement et une quantité de fleurs. A ma première conférence, le comité avait distribué, pour des raisons insondables, 10. 000 cartes d'entrée quand la salle ne pouvait pas en contenir plus de la moitié. Aussi y eut-il pas mal de désordre dehors. Quelques étudiants en médecine étaient venus de bonne heure, et s'étaient placés aux premiers rangs pour faire du bruit, et ils essayèrent une petite fois de m'interrompre. Quand je dis que le bouddhisme avait apporté au Japon les raffinements de l'existence, un jeune homme assis à mes pieds cria non, non ! Me rappelant les avertissements de Noguchi à Madras, et sachant comment on confond de jeunes conspirateurs, je cessai de parler, je me tournai vers mon garçon et je le regardai fixement jusqu'à ce qu'il se sentît l'objet de l'attention générale, puis je continuai ma phrase. Tous devinrent sages comme de petits agneaux. Ensuite le gouverneur vint me chercher pour me montrer une exposition d'autographes d'hommes célèbres, c'est-à-dire de signatures accompagnées ou non d'une courte sentence, et écrites au pinceau verticalement en gros caractères chinois sur des rouleaux de papier ou de soie. Il y avait aussi des peintures dont le gouverneur acheta une pour me la donner. Et après une autre

conférence, nous partîmes pour divers petits endroits. En arrivant en bateau à l'un d'eux, nous fûmes reçus par des milliers de personnes sur la cale et autour. Une petite barque, couverte d'une tente de soie pourpre, me conduisit au rivage au milieu des pétards, des cloches et des acclamations. Des bombes d'argile en éclatant très haut sur nos têtes libéraient des parasols, des dragons, et des poissons, ce qui était nouveau pour moi. Mais ce qui me plut davantage, ce fut de voir le drapeau bouddhiste fait de minces languettes de papier des couleurs voulues, soutenu par un parachute si bien équilibré par de la grenaille de plomb, qu'il se tenait aussi droit en l'air que si on l'eût cloué à une perche. Une petite brise l'emporta doucement tandis que le soleil rendait ses couleurs transparentes. Aussitôt la fiction de la croix de Constantin avec son inscription *in hoc signo vinces* me revint à l'esprit, et montrant le charmant drapeau dans le ciel, je dis faisant allusion à cette histoire probablement fausse : « Mais nous, mes frères, nous voyons ici le symbole de notre religion avec lequel nous devons faire la conquête de l'esprit et du cœur de toutes les nations, si nous nous unissons en coopération fraternelle. » Après la conférence du lendemain matin, départ pour Hisroshima, un des centres politiques et militaires les plus importants de l'empire, par vapeur spécial tout pavoisé. Au bout de cinq heures, une réception encore plus enthousiaste nous attendait. Le chirurgien militaire en chef me conduisit dans sa propre voiture, au milieu de la procession solennelle qui se déroula lentement vers notre habitation. Le comité de réception portait,

comme emblème, une plaque circulaire percée d'une *swastika* si jolie, que j'en fis provision pour l'introduire chez les bouddhistes de Ceylan, et elle fut adoptée comme insigne par la Société d'Éducation Féminine. Je fis les conférences publiques ordinaires et une pour le gouverneur, le général Nodzu, commandant du corps d'armée et d'autres personnages. Je fus très flatté de faire la connaissance du général Nodzu, car c'est à la fois un fidèle bouddhiste, un des meilleurs soldats de l'empire, et un homme du plus estimable caractère. On se rappelle que dans la guerre de Chine, il commandait une des deux ailes de l'armée d'envahissement, et qu'il se couvrit de gloire. J'ai échangé avec lui jusqu'à il y a peu de temps des lettres relatives à la situation religieuse de son pays, dans lesquelles il montrait clairement son amicale considération pour moi.

De là à Simonoseki par bateau. Il pleuvait à torrents sur le quai, cependant le comité l'avait illuminé avec des torches. A l'arrivée, bombes, drapeaux, théories d'enfants comme ailleurs. Une bombe en éclatant déroula un long papier sur lequel était écrit : « Olcott-San est arrivé. » On m'expliqua que c'était une manière de le faire savoir aux habitants des environs afin qu'ils vinssent en ville. *San* est l'honorifique habituel qui s'ajoute à tous les noms. Conférence au théâtre. Départ de Simonoseki pour Nagasaki par la grande ligne de paquebots de Yokohama à Shanghai où je me crus dans un palais, après mes expériences récentes de petits vapeurs côtiers, et où j'eus la surprise de trouver pour déjeuner des plats populaires américains comme hominy et les crêpes

de blé noir dont je n'avais plus mangé depuis mon départ du pays. Il y a quelque désordre dans mon journal à cet endroit, de sorte que je ne sais pas trop comment je fus à Igatsu, mais je vois que mon comité se servit du nombre officiel de mes auditeurs en cet endroit, dont on était sûr par celui des cartes d'entrée, pour apprécier la moyenne de mes auditoires pendant la tournée. De sorte que comme il y eut 75 conférences en tout, à leur compte, j'aurais parlé en gros devant 187. 500 personnes. Certainement ce fut un des événements les plus remarquables de l'histoire contemporaine et nous autres théosophes, nous devons reconnaître que des influences puissantes agissaient derrière l'agent inférieur qui semblait lancer la navette dans le métier du Karma.

Arrivé à Nagasaki le 18 mai, j'y fis aussitôt une conférence, mais mon excellent interprète le professeur Sakuma était malade et cela me valut une expérience désagréable. J'avais deux interprètes, le premier m'écoutait, puis traduisait mes paroles en japonais à l'autre qui les transmettait au peuple. Je frissonne à penser à ce que l'on pouvait bien me faire dire avec cette méthode. Le comité me donna un banquet d'adieu et m'escorta au port en procession avec des lanternes, et le résultat naturel de ces splendeurs fut de me faire manquer mon bateau pour le sud. Je fus repris des misères intestinales et les misères d'interprète ne me manquèrent pas non plus ; enfin, après quelques jours dans le sud du Japon, je revins le 23 à Nagasaki. J'y fis une dernière conférence et les deux jours suivants se passèrent dans la mer intérieure au milieu de charmants paysages. J'en profitai pour

préparer un mémoire pour les grands prêtres qui voudraient envoyer des étudiants à Colombo continuer leurs études sanscrites, pâlies ou cinghalaises sous la direction du grand prêtre Sumangala. Arrivé à Kobé le 27, je m'y occupai de mon billet de retour et d'autres arrangements pour mon départ, sans laisser de donner ma soixante-seizième et dernière conférence au Hongwanji. Debout en face de la porte, je voyais toute la ville et le port de Kobé étendus devant moi comme un beau tableau illuminé d'un soleil éclatant. Je n'avais jamais rien vu de plus charmant. On me donna un dernier dîner dans un hôtel japonais et à la vraie mode japonaise, dîner offert par les membres du Comité Général, et on me demanda ensuite d'écrire mon nom avec quelque sentence morale bouddhiste sur des kakémonos que l'on suspend dans les maisons japonaises comme ornements. J'avais déjà tant écrit de souvenirs de ce genre pendant ma tournée que j'étais à sec de maximes, comme je le dis au comité. Mais, comme c'était le dernier jour, ils insistèrent et je cédai. Enfin, un certain membre du comité qui aimait trop à boire le *saké* (boisson nationale, vin de riz assez grisant) me pressait d'écrire quelque chose pour lui. Je protestais, car j'avais déjà fait à Kyoto deux kakémonos pour son temple, mais il dit que c'était pour d'autres, pas pour lui. C'était un gentil garçon obligeant et gai, je finis par consentir. Il m'apporta un beau morceau de soie, le bâton d'encre de chine, l'eau et la soucoupe et un pinceau. « Que voulez-vous que je vous écrive, demandai-je ? » « Oh une bonne maxime bouddhiste » répondit-il. De sorte que plaçant la soie sur un petit

pupitre laqué, je traçai gravement : « Brise ta bouteille de saké si tu veux parvenir au Nirvâna. » Tout le monde éclata de rire quand on lui traduisit la sentence et il eut l'esprit de se joindre à la gaîté générale.

Le lendemain, nous partions sur l'*Oxus* des Messageries Maritimes par la mer intérieure. Parmi les passagers se trouvait un prêtre français, le père Villion, un savant qui avait passé 23 ans au Japon et connaissait à fond la langue japonaise et la littérature du bouddhisme septentrional. A Shanghai on descendit à terre où je passai de bons moments avec des compatriotes. J'allai aussi visiter la ville chinoise et je fus presque malade des effroyables odeurs qui dépassent tout ce que l'on peut dire ni imaginer. Le soir, le prêtre du Hongwanji vint me voir avec le grand prêtre du temple chinois et le mandarin militaire de la province. Le grand prêtre me fit le cadeau précieux pour la bibliothèque d'un exemplaire du *Lalita Vistara*, vie légendaire du Bouddha, in folio en plusieurs volumes, où toutes les deux pages se trouve une grande gravure sur bois. Tous les détails de la vie du Bouddha tels que le livre les rapporte, sont dessinés là au trait avec un art admirable. Le prêtre et le général chinois m'invitèrent chaudement à venir faire en Chine un tour comme celui que je venais de terminer au Japon, mais je déclinai l'offre pour diverses raisons.

Par un singulier arrangement, les bateaux des Messageries Maritimes passent quinze jours à Shanghai jusqu'à l'arrivée du suivant. On nous transborda donc sur le *Natal*, et on me réveilla la nuit pour recevoir la visite du grand prêtre du temple

Zen et un délégué du général apportant une lettre de lui. On me donna aussi des livres. Enfin, le bateau partit à une heure du matin pour Hong-Kong par beau temps. A Hong-Kong, je trouvai la ville désolée il était tombé deux jours avant 24 pouces d'eau qui avaient causé des pertes énormes aux marchands et coutait 1. 500. 000 dollars au gouvernement. La rue principale était couverte de trois pieds de sable descendu de la montagne, les égouts étaient crevés, des maisons étaient emportées, et de grands arbres déracinés avaient été apportés par l'eau jusque dans la ville. Le funiculaire qui monte au pic était arrêté et la ligne arrachée en plusieurs endroits. De là à Saïgon, puis à Singapour et enfin à Colombo le 18, sans aucun incident que du mauvais temps depuis Singapour. On nous fit au siège de la S. T. une réception enthousiaste ce soir-là, sous la présidence du grand prêtre Sumangala, avec des représentants de l'autre secte, et une foule improvisée qui remplissait la salle à suffoquer. On avait décoré la salle avec des guirlandes, des lanternes japonaises et des trophées de drapeaux japonais et bouddhistes. Je présentai au cours de mon rapport sur ma mission quatre jeunes novices japonais qui sur ma demande étaient envoyés pour étudier sous le grand prêtre et le pandit Batuvantudawe et rapporter des copies du canon pâli. Chaque Japonais dit quelques mots, exprimant l'espoir de leurs sectes que des relations étroites et fraternelles fussent établies entre les deux fractions jusque-là séparées de la famille bouddhique. Le grand prêtre dit ensuite : « Vous avez tous entendu le récit de la mission du colonel Olcott au Japon et vous devez tous en être fiers et

heureux. La propagation et l'amélioration du bouddhisme est l'œuvre la plus noble du monde et c'est celle du colonel Olcott. Il est vrai qu'il y a quelques différences entre le bouddhisme du Nord et celui du Sud, mais malgré cela les Japonais sont bouddhistes comme nous, et comme nous ils luttent contre les efforts du christianisme, nous devons donc les regarder comme des frères. Nous ne devrons jamais oublier leur réception cordiale du colonel Olcott qui nous représentait, et l'amour fraternel qu'ils ont témoigné pour nous. J'ai confiance dans ce commencement d'union spirituelle entre les contrées bouddhistes. »

Les quatre jeunes prêtres me précédèrent à Adyar sous la conduite de Dharmapala et je les y trouvai installés à mon retour.

Un coup d'œil sur une carte du Japon montrera l'étendue de ma tournée, de Sendai au nord à Kunamoto au sud. Je passai 107 jours à terre et pendant ce temps, je visitai 33 villes, où je donnai 76 conférences publiques ou semi-publiques, devant 187.500 auditeurs. Je n'en avais encore jamais tant fait, mon record précédent était de 100 jours dans la province de Galles avec 57 conférences en faveur de l'éducation bouddhiste à Ceylan.

Pour en finir avec ma tournée au Japon, il ne sera pas mauvais de donner quelques extraits du témoignage de M. Tokusawa à la Convention de 1890, qui résume les résultats tangibles et durables de ma mission.

« Frères —, Ma présence, et celle de cet autre prêtre japonais, vous montre quelle influence votre Société s'est acquise par son Président dans notre lointain pays.

Avec le peu d'anglais que je sais, je ne peux pas vous dire tout ce que le Colonel Olcott a fait là-bas. Les effets de son voyage sont si grands et durables que le courant de l'opinion publique a été entièrement retourné... Jusqu'à une époque tout à fait récente, les gens instruits au Japon regardaient le bouddhisme et ses prêtres avec mépris. Quelques fidèles disciples du Seigneur Bouddha essayaient de contrebalancer l'influence des chrétiens mais c'était en vain. C'est à ce moment que les bouddhistes vinrent à entendre parler du Colonel Olcott et de son œuvre, et ils réclamèrent son aide et sa sympathie... Le succès a dépassé nos espérances les plus hardies. Le bouddhisme a repris la vie et les bouddhistes commencent partout à entreprendre de ressusciter leur ancienne foi. Parmi les effets les plus visibles de cette résurrection sont les trois universités bouddhistes et divers collèges que l'on va fonder, et l'apparition d'environ trois cents périodiques qui défendent et propagent le bouddhisme... Des princes et des princesses de la famille impériale ont commencé à prendre une part importante à ce mouvement d'éducation et de propagande bouddhiste. Une princesse impériale est à la tête de la Société des Femmes Bouddhistes de Nagoya fondée peu après le passage du colonel dans cette ville et sous son influence. Un prince impérial est devenu président de la Société des Dasa Silas, fondée il y a dix ans pour faire observer les dix préceptes, et tombée en désuétude sous la pression des chrétiens et des classes sceptiques. Mais depuis la mission du colonel, on l'a réorganisée et elle fonctionne maintenant... Oui, la mission du colonel sera mentionnée dans l'histoire,

les Japonais resteront reconnaissants envers lui et envers la Société... »

J'aurais naturellement bien voulu m'en aller chez moi, me reposer après ce voyage, mais cela ne se pouvait pas et je restai trois semaines dans l'île. Je fis un discours à Anaradhapoura sous l'arbre historique de la Bodhi, dont la première bouture fut coupée sur l'arbre de Bouddha Gaya sous lequel le Bouddha avait atteint l'illumination, et apportée des Indes par la fille de l'empereur Asoka. Enfin je visitai de nombreux endroits pour y faire des conférences et former de nouvelles branches, et je me rappelle en particulier un discours en plein air dans un paysage si pittoresque, que j'aurais voulu avoir là un photographe pour en garder un souvenir. Derrière moi s'élevait une colline dans laquelle est creusé un temple, un éperon, appelé le rocher de l'éléphant, s'avançait sortant de la colline. Une foule d'environ 1.500 personnes était groupée dans un amphithéâtre naturel à mes pieds, à droite et en face un bois de vieux cocotiers aux troncs desquels étaient suspendus des drapeaux et autres décorations qui fournissaient la note voulue de couleurs vives. Leadbeater et deux Japonais haranguèrent la foule avec succès. On donna à la branche le nom de Mliyadeva, qui est celui du dernier des grands adeptes historiques mort je ne sais pas quand, mais il y a longtemps. Depuis, Ceylan n'a plus possédé d'arhat reconnu, et ce n'est pas étonnant que le bouddhisme y soit devenu de moins en moins spirituel, de sorte qu'à présent on chercherait en vain d'un bout à l'autre de l'île un homme que

le peuple puisse vénérer, comme démontrant la vérité de l'efficacité du système de yoga ésotérique pratiqué et enseigné par le Fondateur. C'est ce qui rend si difficile mon œuvre parmi eux ; tout ce qu'ils désirent, c'est de donner l'éducation intellectuelle et morale à leur famille, le spirituel dépasse leur portée, et quand j'arrivai dans l'île, ils me racontèrent cette histoire ridicule que le temps des Arhats est passé, tandis que le Bouddha lui-même a dit expressément qu'il n'y aurait jamais faute d'Arhats, tant que les membres de la Sangha observeraient les dix préceptes (voir mon *Cathéchisme Bouddhique*).

Enfin, après être descendu jusque dans l'extrême sud, je revins à Colombo et le 8 juillet, je m'embarquai pour Madras, et mon Adyar béni me revit le 11, le plus heureux des hommes qui rentrent chez eux.

FIN

TABLE

I. — Troubles dans la London Lodge S. T. . . 1
II. — H.-P. B. et le rapport de la S. P. R. . . . 10
III. — Les Bouddhistes obtiennent satisfaction . . 23
IV. — Réalité de la transmission de pensée . . . 34
V. — Les portraits des Adeptes. 46
VI. — En Allemagne. 58
VII. — La Conspiration des Missionnaires et des Coulomb. 73
VIII. — Premier voyage en Birmanie. 93
IX. — H.-P. B. part pour l'Europe. 111
X. — Le Chapitre des Sybilles. 129
XI. — Départ définitif de Damodar 147
XII. — De nouveau dans l'Inde septentrionale . . 162
XIII. — Progrès de la Théosophie aux Indes . . . 172
XIV. — Fin de ma tournée. 185
XV. — Offre de démission. 202
XVI. — Une incinération à Ceylan. 216
XVII. — Création d'un étendard bouddhiste. . . . 229
XVIII. — Fondaiton de la bibliothèque d'Adyar . . 249
XIX. — Cérémonie d'inauguration 258
XX. — De Ceylan chez les Thugs 270
XXI. — H.-P B. fonde *Lucifer*. 287
XXII. — Fin de la tournée de 262 jours 297

XXIII. — Fondation de la Blavatsky Lodge. 310
XXIV. — Fondation de la Société Ésotérique. 327
XXV. — Invitation à visiter le Japon 341
XXVI. — Arrivée au Japon 353
XXVII. — Un concile au Japon. 368
XXVIII. — Tournée en province 381
XXIV. — Fin de la tournée au Japon 395

RENSEIGNEMENTS

La Société Théosophique est un organisme composé d'étudiants appartenant, ou non, à l'une quelconque des religions ayant cours dans le monde. Tous ses membres ont approuvé, en y entrant, les trois buts qui font son objet; tous sont unis par le même désir de supprimer les haines de religion, de grouper les hommes de bonne volonté, quelles que soient leurs opinions, d'étudier les vérites enfouies dans l'obscurité des dogmes, et de faire part du résultat de leurs recherches à tous ceux que ces questions peuvent intéresser. Leur solidarité n'est pas le fruit d'une croyance aveugle mais d'une commune aspiration vers la vérité qu'ils considèrent, non comme un dogme imposé par l'autorité, mais comme la récompense de l'effort, de la pureté de la vie et du dévouement à un haut idéal. Ils pensent que la foi doit naître de l'étude ou de l'intuition, qu'elle doit s'appuyer sur la raison et non sur la parole de qui que ce soit.

Ils étendent la tolérance à tous, même aux intolérants, estimant que cette vertu est une chose que l'on doit à chacun et non un privilège que l'on peut accorder au petit nombre. Ils ne veulent point punir l'ignorance, mais la détruire. Ils considèrent les religions diverses comme des expressions incomplètes de la Divine Sagesse et, au lieu de les condamner, ils les étudient.

Leur devise est Paix ; leur bannière, Vérité.

La Théosophie peut être définie comme l'ensemble des vérités qui forment la base de toutes les religions. Elle prouve que nulle de ces vérités ne peut être revendiquée comme propriété exclusive d'une église. Elle offre une philosophie qui rend la vie compréhensible et démontre que la justice et l'amour guident l'évolution du monde. Elle envisage la mort à son véritable point de vue, comme un incident périodique

dans une existence sans fin et présente ainsi la vie sous un aspect éminemment grandiose. Elle vient, en réalité, rendre au monde l'antique science perdue, la *Science de l'Ame*, et apprend à l'homme que l'âme, c'est lui-même, tandis que le mental et le corps physique ne sont que ses instruments et ses serviteurs. Elle éclaire les Écritures sacrées de toutes les religions, en révèle le sens caché et les justifie aux yeux de la raison comme à ceux de l'intuition.

Tous les membres de la Société Théosophique étudient ces vérités, et ceux d'entre eux qui veulent devenir Théosophes au sens véritable du mot, s'efforcent de les vivre.

Toute personne désireuse d'acquérir le savoir, de pratiquer la tolérance et d'atteindre à un haut idéal, est accueillie avec joie comme membre de la Société Théosophique.

SIÈGE DE LA SOCIÉTÉ THÉOSOPHIQUE

EN FRANCE

59, *avenue de La Bourdonnais, Paris.*

Buts de la Société.

1° Former un noyau de fraternité dans l'humanité, sans distinction de sexe, de race, de rang ou de croyance.

2° Encourager l'étude des religions comparées, de la philosophie et de la science.

3° Étudier les lois inexpliquées de la nature et les pouvoirs latents dans l'homme.

L'adhésion au premier de ces buts est seule exigée des membres.

Pour tous renseignements s'adresser, selon le pays où l'on réside, à l'un ou l'autre des Secrétaires généraux des Sections diverses de la Société dont voici les adresses :

France : 59, avenue de la Bourdonnais, Paris, 7e.
Grande-Bretagne : 106, New Bond street, Londres, W.
Pays-Bas : 76, Amsteldjik, Amsterdam.
Italie : 1, Corso Dogali, Gênes.
Scandinavie : 7, Engelbrechtsgatan, Stockholm.
Indes : Theosophical Society, Benarès, N. W. P.
Australie : 132, Phillip street, Sydney. N. S. W.

Nouvelle-Zélande : 351, Queen street, Auckland.
Allemagne : 17, Motzstrasse, Berlin, W.
États-Unis : 103, State street, Chicago.
Amérique centrale : Apartado 365, La Havane. Cuba.
Hongrie : Rokk Szilard ut. 39, Budapest.
Finlande : Pekka Ervast, Agelby.
Russie : Kabinetskaya, 7, Saint-Pétersbourg.
Bohême : Cermakova ul. 4. Königl. Weinberge, Prague.

ÉTUDE GRADUÉE

de l'Enseignement Théosophique

EXTRAIT DU CATALOGUE

Ouvrages élémentaires.

Annie Besant. — La Théosophie et son œuvre dans le monde	0 20
— La Nécessité de la Réincarnation	0 20
C. W. Leadbeater. — Une Esquisse de la Théosophie	1 25
Dr Th. Pascal. — A. B. C. de la Théosophie	0 50
— La Théosophie en quelques chapitres	0 50
Aimée Blech. — A ceux qui souffrent	1 »

Ouvrages d'instruction générale.

J.-C. Chatterji. — La Philosophie ésotérique de l'Inde	1 50
Annie Besant. — La Sagesse antique	5 »
A. P. Sinnett. — Le Bouddhisme ésotérique	3 50
— Le Développement de l'âme	5 »
R. A. — L'Histoire de l'âme	2 50

Ouvrages d'instruction spéciale.

Annie Besant. — La Mort et l'Au-delà	1 50
— La Réincarnation	1 50
— Le Karma	1 »
— Évolution de la vie et de la forme	2 50

ANNIE BESANT. — Le Pouvoir de la Pensée 1 50
— Des religions de l'Inde . . . . . 4 »
C. W. LEADBEATER. — Le Plan astral 1 50
— Le Plan mental 1 50
— Le Credo chrétien 1 50
L. Revel. — Vers la fraternité des Religions. . . . . 3 »
Dr TH. PASCAL. — Essai sur l'évolution humaine . . . 2 50
H. P. BLAVATSKY. — Doctrine secrète, 4 volumes parus . 8 »
Chaque volume . . . . . 8 »

Ouvrage d'ordre éthique.

ANNIE BESANT. — Vers le Temple. . . . . 2 »
— Le Sentier du disciple . . . . . 2 »
— Les Trois Sentiers . . . . . 1 »
H. P. BLAVATSKY. — La Voix du Silence . . . . . 1 »
— La Doctrine du Cœur, relié 1 50
— La Lumière sur le Sentier, relié 1 50
— La Bhagavad Gitâ 2 50
— Neuf Upanishads . . . . . 2 »
— Sur le seuil, relié 2 50
Revue Théosophique : Le *Lotus Bleu*, le numéro, 1 fr.
ABONNEMENT : France, 10 fr.; Étranger, 12 fr.

Annales Théosophiques : trimestrielles, le numéro, 1 fr. 50
ABONNEMENT : France, 6 fr. ; Étranger, 6 fr. 60

PUBLICATIONS THÉOSOPHIQUES

10, *rue Saint-Lazare, Paris.*

CONFÉRENCES ET COURS

SALLE DE LECTURE — BIBLIOTHÈQUE — RÉUNIONS

Au Siège de la Société : 59, avenue de la Bourdonnais.
Le Siège de la Société est ouvert tous les jours de la semaine de 3 à 6 heures. Prière de s'y adresser pour tous renseignements.

2393. — Tours, imprimerie E. ARRAULT et Cie.